This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UN DIPLOMATE FRANÇAIS

A LA COUR DE

CATHERINE II

1775-1780

JOURNAL INTIME

DU CHEVALIER DE CORBERON

CHARGÉ D'AFFAIRES DE FRANCE EN RUSSIE

Publié d'après le manuscrit original, avec une introduction et des notes

PAR L.-H. LABANDE

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

UN DIPLOMATE FRANÇAIS

A LA COUR DE

CATHERINE II

1. Russia — Catharine II, 1762 — 1796 — Sources.
2. " — Favorite, ... Frame.
3. France ... " — Russia.
4. Russia — Court and courtiers, 1689 —

1, 2, 4 = Sla. D
2-3 = ED

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1901.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 2120.

Héliog Ducourtioux & Huillard Imp. A Maire

Le Chevalier de Corberon

D'après une miniature du temps
appartenant à M. Le Marquis de Corberon

E.Plon Nourrit & Cie Edrs

UN DIPLOMATE FRANÇAIS

A LA COUR DE

CATHERINE II

1775-1780

JOURNAL INTIME

DU CHEVALIER DE CORBERON

CHARGÉ D'AFFAIRES DE FRANCE EN RUSSIE

Publié d'après le manuscrit original, avec une introduction et des notes

PAR L.-H. LABANDE

TOME PREMIER

Avec un portrait en héliogravure

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1901

25

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
602488B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
B 1951 L

INTRODUCTION

BIOGRAPHIE DU CHEVALIER DE CORBERON. HISTOIRE DE SES NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES EN RUSSIE (1).

I

Marie-Daniel Bourrée, chevalier, puis baron de Corberon, auteur du *Journal* dont le texte suit, appartenait à une ancienne famille de la Bourgogne, où elle possédait la seigneurie de Corberon, que le roi Louis XIV érigea en baronnie pour Marc Bourrée de Corberon, bisaïeul du chevalier.

Son père, Pierre-Daniel Bourrée, baron de Cor-

(1) Sources de cette introduction. Les notes et documents qui ont servi à la rédaction de ces pages ont été extraits, soit de collections de textes, comme le *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France en Russie*, publié par A. Rambaud, soit de mémoires particuliers, tels que le *Diaries and correspondance of James Harris, first earl of Malmesbury*, soit d'ouvrages imprimés relatifs au règne de Catherine II, parmi lesquels je citerai principalement *la Cour de Russie il y a cent ans*, les intéressants volumes de M. K. Waliszewski (*le Roman d'une impératrice*, *Autour d'un trône*), etc. La plus grande partie provient certainement des archives de la famille de Corberon, des archives du ministère des affaires étrangères (la correspondance du chevalier y occupe les volumes 100 à 105 de la série A. E. *Russie*), des papiers d'Etat de l'Archivo histórico nacional d'Espagne (legajo 6116) et des manuscrits de la Bibliothèque d'Avignon (surtout les mss. 3053, 3058 et 3059).

Jouzot - Jui...

beron, président au parlement de Paris, s'était marié, le 23 août 1745, avec Jacqueline-Ursule Thiroux de Gerseuil, dont il avait eu trois fils; l'aîné, Pierre-Philibert-Catherine Bourrée, marquis de Corberon, fut officier au régiment des gardes françaises et épousa Anne-Marie de Nogué; le deuxième fut le diplomate qui fait l'objet de cette notice; le troisième, sur lequel on n'a que peu de renseignements et qui fut connu sous le nom de M. de Campdeville, occupa, dès 1778, la charge de conseiller en la première Chambre des enquêtes au parlement de Paris, et émigra au moment de la Révolution. Le président de Corberon avait encore eu deux filles : l'une fut Mme de Tinseau, l'autre épousa le marquis de Sapte, président à mortier au parlement de Toulouse.

Le chevalier de Corberon, né à Paris le 15 juillet 1748, et baptisé le lendemain en l'église de Saint-Jean en Grève, fut destiné dès sa jeunesse à la carrière des armes, comme son frère aîné. Comme lui il entra, à l'âge de seize ans, dans le régiment des gardes françaises, ce qui explique la tendre amitié qui lia tout particulièrement ces deux frères; il reçut le brevet de second enseigne ou d'enseigne à drapeau en la compagnie de Pronleroy, le 2 décembre 1764. Il gravit assez rapidement les premiers échelons de la hiérarchie militaire : le 5 juin 1768, il était nommé premier enseigne en la compagnie de Dampierre, et obtenait dans celle de M. de Barbançois, le 6 décembre 1772, la charge de sous-lieutenant, vacante par suite de

la promotion de M. de Flavigny à une lieutenance. Cependant il témoignait déjà moins d'aptitudes et de goût pour cette profession, qui, à cette époque de paix, lui paraissait sans doute manquer d'imprévu : fréquenter les salons, se montrer à la Cour, nouer et dénouer de petites intrigues de société, parfois faire le service de garde à Versailles, tout cela ne l'enthousiasma pas longtemps.

Il tourna alors ses regards vers le département des affaires étrangères, très probablement à l'instigation du marquis de Vérac, qui avait, lui aussi, le dessein d'entrer dans la diplomatie, et s'appliqua dans les bureaux à l'étude de toutes les matières du ressort de la politique. Au bout de quelques mois, il sollicita du Roi un titre qui lui permît de suivre cette nouvelle voie avec honneur, et obtint (19 septembre 1773) du duc d'Aiguillon, alors ministre des affaires étrangères, le brevet de conseiller de légation sans appointements à la résidence de Cassel, où le marquis de Vérac était envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire. « J'ai contribué à cet arrangement avec plaisir, lui écrivit le duc; je n'en aurai pas moins à faire valoir par la suite auprès du Roi les services que Sa Majesté veut bien vous mettre à portée de lui rendre dans la carrière politique. »

C'était débuter sous les auspices les plus engageants. Quelque temps auparavant, dans l'attente de cette nomination, le chevalier avait quitté le régiment des gardes françaises et s'était fait nommer (29 juillet 1773)

capitaine au corps des dragons, sans appointements.

Son départ pour Cassel n'eut lieu que dans les premières semaines de l'année 1774; à la fin de la même année, il était de retour à Paris. Les neuf mois qu'il passa auprès du landgrave Frédéric II restèrent dans sa mémoire comme une des époques les plus heureuses de sa vie; non seulement il se plaisait fort en la compagnie de M. et Mme de Vérac, qui le traitaient avec une affectueuse sympathie, mais il s'était encore créé d'excellentes relations à Cassel, où sa jeunesse, sa bonne tournure et son esprit lui avaient valu de nombreux succès, surtout dans la société des dames de la Cour. Bien mieux, lorsque le duc d'Aiguillon fit place au comte de Vergennes pour la direction des affaires étrangères (8 juin 1774) et que le marquis de Vérac fut désigné pour être l'ambassadeur du roi de France à Copenhague, le landgrave, qui avait su apprécier les qualités de Corberon, demanda au cabinet de Versailles de le laisser auprès de lui avec le titre de ministre plénipotentiaire.

Le comte de Vergennes, attaché à la famille de Corberon par des liens de parenté éloignés, avait d'autres desseins et ne crut pas devoir accéder à ce désir : ce poste, affirma-t-il, n'avait pas assez d'importance. Quoi qu'il en soit, notre jeune diplomate conserva de bons rapports avec le landgrave et revint à Paris avec le marquis et la marquise de Vérac, qu'il espérait bien accompagner à la Cour du roi de Danemark. Quand il arriva, le marquis de Juigné, son parent, nommé

depuis quelques jours représentant du roi Louis XVI auprès de Catherine II, s'occupait à recruter le personnel de sa légation. Sur les conseils et les instances de M. de Vergennes, Corberon se résolut à abandonner M. de Vérac pour suivre M. de Juigné en Russie, en qualité de secrétaire. La lettre du 15 mai 1775, qui le désignait dans les termes les plus flatteurs pour occuper cette place, lui fixait un traitement annuel de deux mille livres.

On sait par son *Journal* que, rompant un projet de mariage pour lequel on lui demandait de donner sa démission, ce que sa situation de cadet de famille l'empêcha de faire, il quitta Paris le 22 juin 1775 et arriva le 12 août suivant, avec le marquis de Juigné, auprès de Catherine II à Moscou.

Le chevalier de Corberon pouvait alors passer pour un des représentants les plus brillants de la haute société française. Il avait à peine vingt-sept ans. C'est dire qu'il se trouvait dans toute l'ardeur, dans toute la fougue de la jeunesse. Il était d'une taille plutôt courte que grande; il possédait, dans un encadrement de cheveux châtains, une figure agréable avec un teint clair et des yeux noirs. Une intelligence vive, un esprit enjoué, parfois incisif et caustique, une volonté opiniâtre, mais surtout un jugement sûr et une grande franchise : tel était le fond de son caractère. Il aimait le monde, quoique de temps à autre il fît profession de le mépriser, et il avait pour les plaisirs un goût que l'âge devait atténuer, mais qui à cette époque de sa vie

était assez prononcé. Son amabilité et son assiduité auprès des femmes, principalement auprès de celles dont les sentiments concordaient avec les siens, étaient fort appréciées par elles et même lui valaient une certaine réputation de légèreté. Il est vrai qu'il apportait dans ses relations féminines cette galanterie raffinée qu'on ne trouva plus guère en France après la Révolution : tournant facilement des vers badins, en maintes occasions il adressait à ses amis et amies des petits poèmes où rivalisaient la grâce et l'esprit; il leur écrivait aussi des contes en prose, des lettres de sentiment, etc. Il n'est donc pas étonnant que l'on recherchât sa présence dans les salons; mais c'était surtout dans ceux, et ils étaient nombreux, où l'on représentait des pièces de théâtre, tragédies, comédies, opéras comiques, qu'on aimait à le posséder : il avait en effet une voix juste et d'un timbre harmonieux, et jouait avec distinction les rôles qu'on lui confiait.

Son éducation et ses idées portaient bien la marque de son temps : il était « sensible » à la façon des admirateurs de Jean-Jacques Rousseau, et il estimait que, pour être doué de toutes les qualités, il fallait se rapprocher autant que possible de la nature. Il est certain que ni lui ni ses semblables n'auraient guère été capables de préciser la signification de ces mots à la mode, et qu'on les eût bien surpris, les uns et les autres, en leur faisant voir combien ils s'abusaient. Mais c'était alors un état d'âme assez général parmi les personnes de bonne éducation, qui toutes

s'intéressaient prodigieusement aux productions littéraires de leurs contemporains, et par conséquent en ressentaient profondément l'influence.

En parfait disciple de Rousseau, Corberon avait peu d'admiration pour les manifestations du culte catholique et généralement peu de respect pour le clergé. Quant à ses croyances religieuses, il s'en fallait de beaucoup qu'elles fussent orthodoxes en bien des points. Là encore, l'époque d'incrédulité et de philosophie raisonneuse où il vivait, les livres de d'Alembert, Diderot, Helvétius et autres encyclopédistes qu'il lisait, avaient agi sur lui. Aussi son idéal était-il de vivre « avec philosophie ». Tel personnage, dit-il parfois dans son *Journal,* a de très grandes qualités; quel dommage qu'il ne soit pas philosophe!

Ses rapports avec le monde littéraire et philosophique de Paris l'avaient aussi amené à s'occuper de franc-maçonnerie. Il est essentiel cependant de ne pas se tromper à ce sujet : la franc-maçonnerie en 1775 était entièrement différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Elle ne se recrutait guère, dans toute l'Europe, que dans les rangs les plus élevés de la société : ainsi, il n'est pas douteux qu'elle n'ait contribué en grande partie aux excellentes relations du chevalier avec le landgrave de Hesse-Cassel. Puis la franc-maçonnerie, qui n'avait naturellement aucune tendance politique, et qui ne pouvait avoir l'idée d'aspirer à jouer un rôle quelconque dans les affaires de l'État, ne traitait les questions religieuses que pour tenter de concilier

le christianisme et la philosophie des encyclopédistes; mais son but principal, si extraordinaire qu'il puisse paraître, était la recherche de secrets au moyen desquels on arriverait soit à guérir les maux physiques de l'humanité, soit surtout à opérer cette fameuse transmutation des métaux et à retrouver la pierre philosophale. La plupart des francs-maçons du dix-huitième siècle n'étaient donc pour ainsi dire que les petits-fils des alchimistes du moyen âge : comme eux, ils allumaient leurs fourneaux, employaient la poudre de projection, s'adonnaient à la science hermétique et cabalistique, possédaient des remèdes empiriques pour un grand nombre de maladies, édifiaient de merveilleux systèmes du monde. Ne les raillons pas trop : à côté de l'imposteur Cagliostro, il y avait parmi eux le fermier général Lavoisier, qui, un jour, sans presque s'en douter, a opéré dans ses creusets une des découvertes les plus fécondes en résultats. Or, le chevalier de Corberon était assez avancé dans les loges parisiennes, il les avait assez fréquentées pour avoir recueilli les formules de multiples recettes et expériences alchimiques qui lui ont servi dans ses voyages à se procurer d'utiles connaissances.

Il semble bien que le comte de Vergennes ait eu une intelligence exacte du caractère de Corberon et du milieu dans lequel il allait vivre, quand il l'engageait si vivement à accompagner M. de Juigné. Il lui fit même part assez crûment, dans une de ses conversations, des espérances qu'il fondait sur lui pour aider

le ministre de France à Pétersbourg : « Il ne me cachoit pas, dit le chevalier, que je serois très utile au marquis, pour le monde comme pour la correspondance, parce qu'étant plus jeune, je serois plus à portée, par les liaisons de femmes, de découvrir des choses essentielles. » Cette idée de faire servir les galanteries à la politique revient même plusieurs fois dans le cours de son *Journal;* cependant il ne semble pas être jamais passé de l'intention à l'exécution : si, en compagnie de dames de la Cour de Russie, il a recueilli beaucoup d'anecdotes et de nouvelles intéressantes, il ne paraît pas avoir essayé d'arriver par leur moyen à pénétrer les secrets d'État. D'ailleurs, son plus cruel ennemi, on pourrait dire son calomniateur, Harris, le ministre anglais, dans les accusations plus ou moins mensongères qu'il lança contre lui, n'alla jamais jusque-là : il ne fit que lui reprocher des intelligences avec les domestiques et agents subalternes des grandes familles russes.

En arrivant à Moscou, puis à Pétersbourg, le chevalier de Corberon, si fêté et si recherché dans les salons parisiens, ne fut pas trop dépaysé. Malgré les dispositions peu bienveillantes de Catherine II pour notre pays, les Russes qui fréquentaient la Cour possédaient au moins toutes les élégances et tout le vernis de civilisation que l'Europe entière demandait à Paris et à Versailles. En Russie et en France, l'aristocratie parlait la même langue, suivait à peu près les mêmes modes, avait les mêmes habitudes de société, lisait les

mêmes livres, admirait les mêmes œuvres d'art, assistait à la représentation des mêmes pièces de théâtre. A cela rien de surprenant. C'était seulement dans les premières années du dix-huitième siècle que les Russes, sous la vigoureuse impulsion de Pierre le Grand, s'étaient mis en rapport avec l'Occident, et comme justement c'était la France qui, par la civilisation, la littérature et les arts, était à la tête des nations, il était inévitable qu'ils en fussent fortement impressionnés. Ils empruntaient donc à la France leurs précepteurs, leurs peintres, leurs sculpteurs, leurs architectes, leurs acteurs; les plus grands seigneurs, le grand-duc Paul Pétrovitch lui-même, avaient dans leur maison des lecteurs et agents domestiques français. Catherine II, la première, sentant combien il importait pour elle et pour son œuvre d'obtenir les applaudissements et les éloges des Français, entretenait avec leurs littérateurs et leurs philosophes une correspondance des plus étendues. Les gazettes françaises étaient presque aussi lues à Pétersbourg qu'à Paris; les épigrammes que l'on colportait dans les salons parisiens se répétaient dans ceux de Pétersbourg.

Dans l'une comme dans l'autre ville, Corberon devait donc se trouver dans son élément. Cependant, malgré le pas immense que les règnes de Pierre le Grand, Élisabeth et Catherine II avaient fait faire à la Russie, la masse du peuple, si longtemps opprimée par l'esclavage, restait encore dans un état manifeste

d'infériorité. Les représentants des hautes classes eux-mêmes, bien qu'ils fussent en apparence parfaitement policés, bien qu'ils eussent reçu pour la plupart une sérieuse éducation et une instruction assez étendue, avaient conservé, tout à fait au fond d'eux-mêmes, une partie des défauts qui sont propres à une nation barbare. On reprochait à beaucoup d'entre eux, et non des moins haut placés, une indolence excessive, une vive hostilité contre les importations du dehors, une propension trop marquée à la fausseté et à la tromperie. En outre, la civilisation occidentale, qui avait subitement réagi sur eux, sans aucune préparation des caractères, sans la transition des circonstances et du temps, avait acclimaté chez eux beaucoup plus rapidement ses vices que ses qualités : elle leur avait apporté tout d'abord l'amour du luxe et des plaisirs, elle avait surexcité leur vanité et augmenté la corruption de leurs mœurs. Ils avaient pris aux autres nations des dehors brillants qu'ils avaient même réussi à exagérer; mais ils ne s'étaient pas encore assimilé suffisamment des avantages essentiels, compatibles avec le génie de leur race. « Ce sont des gens, disait M. de Corberon, qui ont de belles manchettes et qui sont sans chemise. »

D'autres représentants de la France et les ministres anglais, en particulier Harris, étaient bien plus sévères dans leurs appréciations et ne se faisaient pas scrupule, soit dans leurs dépêches officielles, soit dans leurs Mémoires, de tracer des tableaux peu flattés de

la nation russe. Heureusement, celle-ci occupait un des pays les plus riches quant à son fonds et à son avenir; aussi le temps, qui lui avait manqué jusque-là, devait remettre toutes choses en leur point, en effaçant ou adoucissant les défauts, et en développant les profondes et nombreuses qualités que les Russes possédaient en germe. Le dix-huitième siècle, il ne faut pas l'oublier, n'était, pour leur Empire, qu'une période de transformation et de transition.

Le chevalier de Corberon, arrivant dans ce milieu, devait être fatalement choqué par bien des imperfections, principalement par tout ce qui avait subsisté de l'ancienne barbarie. De là ses jugements assez durs, soit sur les mœurs du pays, soit sur les habitudes et le caractère des habitants. Il était d'autant plus sévère que tout d'abord il ne voyait que la surface des choses, sans en pénétrer le fond : les vices et les travers lui sautaient immédiatement aux yeux. Il était sans doute trop prudent pour manifester dans son entourage son étonnement ou son mépris, mais en toute sincérité il notait aussitôt dans son *Journal intime* ses fâcheuses impressions. A ne lire que cette partie de son œuvre, sans réfléchir au revirement qui se produisit plus tard dans son esprit, on serait donc tenté de le taxer d'exagération, de parti pris et d'hostilité. Par bonheur, il resta plusieurs années en Russie, il eut le temps de revenir sur ses premières appréciations et de reconnaître tout le bien qu'il n'avait pas pu apercevoir dès le premier jour; il entrevit l'avenir de grandeur et de

prospérité réservé à cette nation, le rôle qu'elle était appelée à jouer en Europe, l'intérêt qu'il y avait pour la France à se l'attacher par des liens étroits. En même temps, il se créait des amitiés sincères et entretenait des relations affectueuses avec des personnes qu'il n'avait pas été loin de mépriser au premier abord. Même il revint à Paris avec des idées tellement différentes de celles qu'il avait à l'origine, que la comparaison établie par lui plus d'une fois entre les habitudes et le caractère des Russes et des Français ne fut pas toujours à l'honneur de ces derniers : « Ces Russes, écrivait-il le 9 mars 1781, qu'on traite trop de barbares à Paris, ont de meilleures choses que nous, à soixante-dix ans qu'ils ont, lorsque nous en comptons douze cens. » On verra plus loin que ce fut pour lui un très gros chagrin de ne pas continuer à représenter à Pétersbourg les intérêts de son souverain, tellement il avait su se plaire en Russie.

Depuis l'été de 1775 jusqu'au mois de novembre 1777, le petit chevalier, comme on l'appelait, n'eut guère autre chose à faire que d'examiner tout ce qui se passait autour de lui, de courir les salons, d'assister aux concerts et représentations théâtrales, d'en organiser d'autres, de se montrer à la promenade ou à la Cour, où on le voyait empressé auprès des dames et des demoiselles d'honneur, de visiter les églises, musées, académies, établissements de charité ou d'instruction, de fréquenter tous les Russes que la politique ou leur situation de famille et de fortune mettait

en relief, les ministres des puissances étrangères et leurs attachés d'ambassade, les Français résidant à Moscou et à Pétersbourg. Il eut pourtant d'autres préoccupations plus intéressantes.

M. de Juigné le tenait en une certaine défiance; peut-être avait-il pris ombrage des sentiments bienveillants exprimés par M. de Vergennes en faveur de son secrétaire; il ne lui faisait que de rares confidences sur ses négociations et ne lui donnait à lire ou à chiffrer que des dépêches diplomatiques les plus insignifiantes échangées avec le cabinet de Versailles. Corberon avait donc de ce côté-là beaucoup de loisirs : il résolut d'appliquer tous ses soins à l'étude des ressources, des productions et des finances du pays; il prit des notes très détaillées sur le commerce, l'industrie et les manufactures de la Russie, se fit renseigner aussi exactement que possible sur l'importance de son armée et de sa marine, et rédigea sur toutes ces matières un copieux mémoire pour M. de Vergennes, qui récompensa son zèle par des félicitations. D'autre part, il approfondissait la situation intérieure de l'Empire, tâchait de démêler les petites et les grandes intrigues de Cour, de pénétrer les mobiles qui dirigeaient les principaux événements, de connaître sur toutes ses faces le caractère de l'Impératrice et des personnages qui l'entouraient, tels que le grand-duc et ses deux femmes, les Orlof, le comte Panine, le prince Potemkine, les Czernichef, Betzki, etc. En un mot, il se préparait en quelque sorte au rôle politique, tout à fait improbable

au début de son séjour, que les circonstances pouvaient le mettre à même de jouer. Il se trouva, en effet, que l'expérience ainsi acquise lui fut extrêmement utile pour mener à bien les missions qui lui furent confiées.

La santé de M. de Juigné s'était altérée à un tel point qu'il dut demander au Roi de s'éloigner momentanément de son poste. Le 10 novembre 1777, il prenait congé de l'Impératrice, et le 23 du même mois il quittait Pétersbourg pour regagner Paris, après avoir remis une instruction précise au chevalier de Corberon, qu'il laissait en qualité de chargé d'affaires. Pourtant, il avait eu quelque hésitation à lui confier la direction de son service : quelques mois auparavant, à l'occasion de l'affaire Robasoni, dont on trouvera le récit dans les premières pages du tome II de cet ouvrage, la conduite de M. de Corberon avait été blâmée par Catherine II, qui lui avait interdit pendant un certain temps l'accès de la Cour. Cette impression défavorable s'était promptement effacée, et quand M. de Juigné, sur le conseil de M. de Vergennes, désireux de « beaucoup obliger le chevalier », « bon sujet... connu avantageusement, » dont il avait vanté au Roi le zèle et l'application, quand donc M. de Juigné le présenta à l'Impératrice, en la priant de l'agréer comme le représentant intérimaire de Louis XVI, celle-ci l'accepta « de très bonne grâce et avec honnêteté ».

Elle ne devait pas s'en repentir, car le chevalier de Corberon, tout en servant avantageusement les intérêts de son pays, allait seconder ses efforts et entrer plus

d'une fois dans ses vues politiques. Et pourtant il y avait fort à faire pour opérer un rapprochement entre la Russie et la France, et pour amener les souverains de ces deux nations à agir selon les mêmes inspirations et d'après les mêmes plans. Si M. de Juigné avait préparé les voies à cet accord, si M. de Vergennes et M. de Bariatinski, le ministre russe à Paris, travaillèrent efficacement dans ce sens, on peut dire encore que l'honneur de ce succès doit en grande partie revenir à M. de Corberon.

II

Le gouvernement de Louis XV, surtout pendant le temps que M. de Choiseul fut à la tête des affaires étrangères, n'avait eu que des rapports très tendus avec Catherine II. Le baron de Breteuil, notre ministre à Pétersbourg au moment où se préparait la révolution de 1762, n'avait pas su prévoir les événements et avait opposé une fin de non-recevoir aux avances de l'Impératrice, qui lui avait demandé des subsides pour la conjuration qu'elle méditait. Celle-ci garda le ressentiment de cette hostilité, contre M. de Breteuil d'abord, puis contre la France.

Il est vrai que notre politique ne visait alors à rien moins qu'à éloigner la Russie des affaires de l'Europe. Les instructions que les ministres du Roi recevaient

pouvaient se résumer en quelques points : se rendre un compte exact de la situation intérieure de l'Empire russe, favoriser le plus discrètement possible les rivalités des partis pour affaiblir l'autorité de l'Impératrice et détourner son attention, protéger contre ses entreprises ambitieuses les nations amies de la Pologne, de la Suède et de la Turquie, enfin ne chercher à développer que des relations commerciales entre les deux pays. Catherine II, elle aussi, n'agissait en toutes circonstances que contre les intérêts français : à son avènement, elle rappela bien ses troupes engagées en Prusse contre l'Autriche et la France; mais, sur les conseils de Panine, « premier membre » du Collège des affaires étrangères, elle établit presque aussitôt le système du Nord, c'est-à-dire une alliance entre la Russie, la Prusse, le Danemark et l'Angleterre, pour contre-balancer l'influence de l'Autriche et des maisons de Bourbon (11 avril 1764).

A la mort d'Auguste III, roi de Pologne (5 octobre 1763), pendant que la France soutenait la candidature de son fils, le prince de Saxe, frère de la dauphine, la Russie et la Prusse s'entendaient pour faire élire Poniatowski (6 septembre 1764). Déjà se dessinaient les événements qui devaient amener la ruine de la Pologne, et pendant ce temps, où il aurait été de première nécessité de faire sentir notre influence en Russie, la Cour de Versailles tenait rigueur à l'Impératrice pour une simple question d'étiquette, et n'entretenait guère à Pétersbourg que des chargés d'affaires. Si M. de Ver-

gennes, alors ministre plénipotentiaire à Constantinople, essaya de créer une diversion en soulevant les Turcs contre les Russes, il s'était fait illusion sur la force de leur armée; celle-ci ne subit en effet que des revers pendant que se consommait le premier partage de la Pologne entre Catherine II, Frédéric II de Prusse et Marie-Thérèse d'Autriche (2 septembre 1772). L'Impératrice, continuant ses conquêtes, imposa encore au sultan Abdul-Hamid la paix de Koutchouk-Kaïnardji (21 juillet 1774). La France eut seulement la consolation de voir, grâce à elle, le roi de Suède Gustave III rompre les intrigues des Russes et des Prussiens, reprendre, par le coup d'État du 19 août 1772, les prérogatives essentielles de la royauté et raffermir son pouvoir. Mais, partout ailleurs, elle avait complètement échoué : Catherine II, par ses succès dus « plutôt à son étoile qu'à sa prudence », s'était consolidée sur le trône et était déterminée plus que jamais à s'intéresser aux affaires de l'Europe, la Pologne n'existait plus que par son bon vouloir, la Turquie était irrémédiablement affaiblie; quant au traité de commerce à établir entre la France et la Russie, il n'en était plus question : c'étaient les Anglais qui en avaient signé un, leur assurant presque le monopole de l'importation et de l'exportation (19 août 1765).

L'avènement de Louis XVI et la nomination de M. de Vergennes au ministère des affaires étrangères furent heureux, en tant qu'ils marquèrent une nouvelle orientation de la politique française : les faits accom-

plis furent acceptés, et les efforts de nos diplomates tendirent à réparer les fautes commises, à se réconcilier avec la Russie et même à vivre en très bons termes avec elle. Bien que M. Durand, le ministre envoyé par le duc d'Aiguillon à Pétersbourg, eût agi avec plus de circonspection et d'intelligence que ses prédécesseurs, qui tous, à tort ou à raison, s'étaient fait détester de l'Impératrice, on pensa qu'il ne représentait pas assez les nouvelles idées; du reste, il n'avait pas réussi à gagner la confiance de Catherine II.

Le marquis de Juigné fut alors désigné; il reçut pour mission spéciale de faire comprendre à l'Impératrice que jusqu'alors elle n'avait que favorisé l'accroissement de puissance de la Prusse, surtout en l'admettant au partage de la Pologne, que par conséquent elle avait tout intérêt à s'en détacher et à se rapprocher des Cours de Vienne et de Versailles. D'ailleurs, elle aurait peut-être bientôt à exercer son action en Allemagne, par exemple au moment de l'ouverture de la succession de Bavière; ce jour-là, il serait essentiel pour elle de marcher d'accord avec le roi de France afin d'élever « une barrière insurmontable à l'avidité prussienne ». Il n'était pas cependant possible de « compter sur un intérêt politique réciproque et également senti entre la Russie et la France, pour établir entre les deux nations une alliance directe d'utilité incontestable ». Il fallait plutôt tendre à renouer les relations commerciales, démontrer qu'avec la liberté obtenue par les Russes au traité de Kaïnardji du libre

accès de la mer Noire, notre pays était de tous ceux de l'Europe celui qui par sa situation, ses produits et ses besoins pouvait donner le plus d'essor à leurs affaires, que le monopole établi chez eux en faveur des Anglais était désastreux, enfin qu'il était absolument erroné de croire que les Français ne feraient qu'importer, puisqu'il leur était d'obligation absolue de tirer de la Russie les bois et chanvres nécessaires à leur marine.

Tels étaient les principaux sujets sur lesquels on avait appellé l'attention de M. de Juigné, en lui recommandant en même temps d'entrer dans les bonnes grâces du favori Potemkine, de refroidir l'affection du comte Panine pour l'alliance prussienne et d'aider l'Autriche à combattre à Pétersbourg l'influence de Frédéric II. C'était en somme un vaste programme, et il faut savoir gré à M. de Juigné de l'avoir compris et d'avoir travaillé à sa réalisation.

Il eut la chance de produire une assez bonne impression sur l'Impératrice dès son arrivée, et réussit à dissiper bien des préventions contre la Cour de Versailles et à préparer un avenir meilleur. « Je ne pense pas du tout, se crut-il autorisé à écrire, que les préventions de Catherine contre la France soient indestructibles; je crois même qu'elles sont diminuées relativement au gouvernement et sur les points essentiels. » Le traité russo-prussien fut bien encore confirmé pour cinq ans, le 1er avril 1777, mais il fut rompu avant terme et ne devait pas être renouvelé. Quant à l'Angleterre, elle allait commencer à éprouver de très

graves difficultés dans le nouveau comme dans l'ancien monde. Ses colonies américaines se soulevaient contre son despotisme, les États-Unis se séparaient de la métropole, proclamaient leur indépendance (4 juillet 1776), battaient les milices anglaises et recevaient des secours français en attendant de conclure un traité d'alliance avec Louis XVI. Dès les premiers mois de la révolte, le cabinet de Saint-James avait recruté des soldats un peu partout, avait enrôlé des troupes allemandes, s'était même adressé à Catherine II. Celle-ci, après quelques hésitations observées avec anxiété par notre ministre, eut la sagesse de refuser de vendre le sang de ses sujets. Cet échec de l'Angleterre était relativement peu important : c'était cependant un indice sérieux à mettre à profit par notre gouvernement.

Telle était la situation des affaires au moment où M. de Juigné laissa au chevalier de Corberon le soin de gérer son ministère. L'instruction qu'il lui remit, le 21 novembre 1777, était à peu près la répétition de celle qu'il avait reçue lui-même du Roi : Corberon n'avait qu'à suivre la même ligne de conduite et observer la marche des événements.

Pendant quelques mois, il put s'imaginer qu'il n'aurait jamais que ce rôle d'observateur à jouer, et crut qu'il ne pourrait profiter de sa situation que pour mieux documenter la Cour de Versailles et la mieux renseigner « sur les aventures de l'intérieur du palais » de l'Impératrice. Il fallut que M. de Vergennes rappelât plusieurs fois son jeune correspondant à plus de

circonspection dans ses dépêches, et l'engageât à ne plus lui rapporter « les anecdotes, dont la malignité du public aime à se repaître », ainsi que tout ce qui ne tenait pas directement aux intérêts du Roi. « On peut tout écrire en politique, lui disait-il, sans que les personnes intéressées en soient choquées, si jamais elles en avoient connaissance, mais pour cela il faut s'interdire de pénétrer dans la petite maison des princes et dans le boudoir des princesses. » Si l'on insistait tellement à Versailles sur la nécessité de cette retenue, c'est que l'on soupçonnait, d'après les déclarations de M. de Juigné, que les dispositions de la Russie allaient par là force des choses devenir plus favorables à la France.

Des troubles avaient en effet éclaté dans la Crimée, reconnue indépendante par le traité de Kaïnardji : en 1775, le khan Sahib-Ghiréi avait été renversé par un protégé de la Porte, Devlet-Ghiréi. A son tour Chahyn-Ghiréi, dévoué à la Russie, expulsa Devlet; mais le Sultan, ne voulant pas le reconnaître, souleva les Tartares contre lui et contre les Russes dispersés en Crimée et dans le Kouban, et nomma un nouveau khan, qu'il soutint de sa flotte. De son côté, Catherine II envoya une armée au secours de Chahyn-Ghiréi, qui battit les troupes tartares et turques (octobre 1777). En vain des négociations avaient été entamées entre Constantinople et Pétersbourg; les passions étaient trop surexcitées pour que l'on pût s'entendre. La guerre était donc imminente entre la

Turquie et la Russie : l'Autriche y poussait de toutes ses forces, pour avoir plus de liberté dans l'exécution de ses projets concernant la Bavière; la Turquie s'y préparait activement; le général Souvorof et le maréchal Romanzof massaient des troupes russes en Crimée et dans les régions voisines, pendant que l'Impératrice déclarait qu'elle ne ferait la paix que lorsque ses armées camperaient à Constantinople. Mais la France, qui, quelques années plus tôt, s'était servie des Turcs avec si peu de succès pour créer une diversion aux affaires de Pologne, était loin de désirer cette nouvelle guerre; M. de Vergennes connaissait le peu de consistance des troupes turques, il savait combien défectueuse était leur organisation et quelle était la faiblesse du gouvernement. Il donna donc des instructions très précises à M. de Saint-Priest, ministre plénipotentiaire de France à Constantinople, il le chargea expressément d'éclairer le Sultan sur les dangers auxquels il courait, et de le détourner d'une entreprise désastreuse. L'influence française auprès de la Porte était assez grande pour faire accepter ces conseils de prudence et de temporisation : la guerre fut éloignée.

D'autre part, le chevalier de Corberon eut à manifester aux ministres de Catherine II le désir de son souverain de voir « arranger à l'amiable une discussion où on peut présumer qu'il y a autant de malentendu que de contrariété réelle ». Il avait mission de déclarer que le gouvernement français se chargerait volontiers du rôle d'ami commun des deux puissances,

pour calmer leur animosité et faciliter les moyens de conserver la paix. Pourtant le Roi ne pensait pas encore à se présenter comme médiateur. « Sa Majesté, écrivait M. de Vergennes, le 28 décembre 1777, n'en désirera jamais le titre ni les fonctions. Elle est d'ailleurs bien éloignée de s'immiscer dans les affaires qui ne la regardent pas et sur lesquelles rien ne l'autorise à porter un jugement. Son unique but est de renouer entre la Russie et la Porte une négociation sous des auspices plus heureux que ne l'a été celle qui paroît au moment d'être rompue. » Cette médiation, ce fut l'empereur Joseph II qui l'offrit le premier; mais comme, d'une part, les sentiments de Catherine II pour l'Autriche étaient alors loin d'être bienveillants, comme, d'un autre côté, on soupçonnait fort le gouvernement de Vienne d'exciter les Turcs, l'Impératrice rejeta cette proposition et ordonna à ses représentants de continuer seuls les négociations avec le Sultan. Jusque-là le rôle de la France à Pétersbourg restait assez effacé : on attendait des circonstances plus favorables pour agir.

Pendant que l'attention de l'Europe était tournée vers la Crimée, l'électeur de Bavière, Maximilien-Joseph, mourait sans postérité (30 décembre 1777). Son héritier légal était l'électeur palatin Charles-Théodore, qui vivait, lui aussi, sans enfant légitime. L'Autriche, qui s'était préparée à cette éventualité, crut l'occasion excellente d'accaparer la plus grosse part de la succession et de s'annexer en particulier la Bavière.

Immédiatement, l'empereur Joseph II fit occuper par ses troupes une partie du pays, promit un grand établissement au fils naturel de l'électeur palatin et signa avec Charles-Théodore un traité qui lui assurait presque tout l'héritage (3 janvier 1778). C'était frustrer le duc Charles-Auguste de Deux-Ponts, neveu et héritier présomptif de Charles-Théodore. Le roi de Prusse, Frédéric II, protesta aussitôt, prit en main la cause du duc et entra en campagne. Une nouvelle guerre allait donc surgir, engageant encore par contre-coup la France, alliée de l'Autriche, contre la Russie, liée par son traité avec la Prusse. Mais le gouvernement français était d'autant plus décidé à respecter « la justice naturelle, les traités et les droits de propriété », qu'il avait à se préoccuper de prendre une revanche de l'Angleterre en profitant du soulèvement des États-Unis d'Amérique; il se refusa à seconder les vues ambitieuses de Joseph II et de Marie-Thérèse. Il leur promit bien les subsides prescrits par leur pacte d'alliance, mais il signifia en même temps sa neutralité; dès cette époque, ses efforts tendirent même avec plus d'application, on le vit dans la suite, à amener la fin du différend turco-russe, pour permettre à la Russie d'intervenir efficacement dans ce nouveau débat. En attendant, il réussit à arrêter momentanément les armées prussienne et autrichienne et à provoquer des négociations entre les deux puissances (juin 1778). Malheureusement, elles n'aboutirent pas et par deux fois elles furent rompues. Frédéric II

publia sa déclaration de guerre, demanda à la Russie l'envoi d'un corps auxiliaire, spécifié dans le traité du 1er avril 1777, et fit avancer ses troupes en Bohême, puis en Silésie : un moment, elles se trouvèrent en présence de celles de Joseph II, là où un siècle plus tard devait se livrer la bataille de Sadowa.

Ce fut alors que le cabinet autrichien tenta une action diplomatique auprès de Catherine II, pour lui démontrer la légitimité de ses droits sur la Bavière. Les négociations se rouvrirent donc avec une nouvelle activité; la France y intervint énergiquement, surtout à Vienne. Dans l'incertitude des projets de l'impératrice de Russie, M. de Vergennes, tout en recommandant à Corberon de signaler à Pétersbourg ses démarches et de réclamer les bons offices du gouvernement russe pour exhorter la Prusse au maintien de la paix, le laissait à peu près libre d'agir selon ses propres inspirations et lui ordonnait seulement de le tenir exactement renseigné. Catherine II, dans sa réponse, condamna les prétentions autrichiennes, somma Marie-Thérèse et Joseph II d'avoir à s'en désister et les menaça, en cas de refus, de joindre ses forces à celles de Frédéric II. En même temps, elle donna l'ordre au prince Repnine, qui commandait une armée de 40,000 hommes en Pologne, de se tenir prêt à marcher (octobre 1778).

L'Autriche n'eut pas d'autre recours que de réclamer aussitôt la médiation collective de la Russie et de la France. Catherine II ne pouvait désirer une meil-

leure solution ; aussi l'accueillit-elle avec la plus grande joie. Elle reconnut bien là l'influence française et sut beaucoup de gré à Louis XVI de l'attention qu'il lui avait marquée dès le début de l'affaire et des conseils de modération qu'il avait fait entendre. On trouve la marque de cette satisfaction dans la dépêche qu'elle adressa au prince Bariatinski, le 21 octobre 1778 (n. st.), où elle lui ordonnait de déclarer en son nom « qu'elle est très charmée de travailler en commun avec le Roi Très Chrétien au rétablissement de la paix en Allemagne », qu'elle désirait « que le plus tôt possible il s'établît entre les deux Cours un concert immédiat sur le moyen de remplir l'office dont elles auront agréé de se charger ». Elle attendait donc « avec plaisir » et « comme une marque de confiance » que le Roi lui fît part de son sentiment, de ses principes, de son point de vue. La réunion d'un congrès à Breslau fut décidée, où le baron de Breteuil et le prince Repnine représentèrent la France et la Russie. Le baron de Breteuil et le comte de Pons, celui-ci ministre de France à Vienne, reçurent l'ordre de correspondre avec le chevalier de Corberon, de lui signifier toutes leurs démarches et d'attendre les avis et renseignements qu'il jugerait utile de leur communiquer.

Il s'était donc créé un revirement très sensible dans les rapports entre les gouvernements français et russe. Corberon, placé mieux que personne pour en ressentir les effets, fut le fidèle interprète des nouveaux sentiments qui se faisaient jour dans l'entourage de l'Impé-

ratrice; ses déclarations suggérèrent même à M. de Vergennes l'idée d'offrir officiellement la médiation de la France entre le Sultan et Catherine II. Cette fois. l'Impératrice, bien que conservant des doutes sur la sincérité des intentions du cabinet français dans les affaires de Turquie, ne put s'empêcher d'accueillir cette ouverture; mais elle le fit avec « une sorte d'embarras et plutôt avec froideur qu'avec reconnoissance », Quoi qu'il en soit, M. de Saint-Priest, notre représentant à Constantinople, reçut également l'ordre de se mettre en relation avec les ministres russes et notre chargé d'affaires à Pétersbourg, et d'agir entièrement de concert avec eux.

Dans ces négociations, le chevalier de Corberon eut besoin d'une extrême circonspection et d'une grande ténacité. Le gouvernement russe se souvenait trop que l'influence française à Constantinople s'était jusque-là toujours manifestée dans un sens opposé à sa propre politique; il témoignait donc une vive appréhension de confier ses intérêts à nos représentants. Bien qu'il eût accepté de correspondre avec eux, il ne se livrait qu'en dernière analyse; même, le comte Panine, tout en approuvant le plan de conciliation proposé par M. de Saint-Priest et en exprimant à ce ministre, « dans les termes les plus honnêtes, la satisfaction qu'on avoit ressenti à Pétersbourg de la conduite noble et avantageuse qu'il avoit tenue dans ces circonstances », avait donné des ordres secrets à M. de Stackief, ambassadeur de la Russie en Turquie, de hâter la conclusion

de la paix, sans recourir à une intervention étrangère. Grande fut donc la surprise quand M. de Stackief refusa d'écouter les propositions que lui soumettait M. de Saint-Priest au nom de la Cour ottomane, et d'entrer en conférence avec lui. Il fallut que le chevalier de Corberon fît entendre de légitimes représentations, sans toutefois laisser soupçonner que son souverain craignait de voir lui échapper la direction des affaires, sans froisser les susceptibilités de l'Impératrice et de ses ministres, sans abandonner une parcelle du terrain gagné. Sa conduite ferme et prudente fut hautement approuvée à Versailles : « Nous connoissons les finesses de la Cour de Pétersbourg, lui écrivait M. de Vergennes, le 4 mars 1779, et nous espérons bien l'en déshabituer à notre égard, mais ce ne peut être que l'ouvrage du temps. Elle se lassera de nous supposer des dessous de cartes, quand, au dénouement de chaque affaire, elle sera forcée d'avouer que nous avons agi loyalement pour le bien en général et pour le sien en particulier. »

M. de Corberon finit cependant, après de longs pourparlers et de fréquentes entrevues, par obtenir gain de cause auprès de Panine, qui désavoua Stackief et montra plus de confiance dans l'impartialité de notre médiation. Dès lors, la signature de la paix n'était plus qu'une question de jours : le 21 mars 1779, la convention d'Aïn-Ehli-Qâvâq, explicative du traité de Kaïnardji, était conclue. La Porte donnait l'investiture au khan Chahyn-Ghiréi, reconnaissait de nouveau l'indépen-

dance de la Crimée et accordait à la Russie de nouvelles facilités pour son commerce dans la mer Noire.

Les négociations relatives à la succession de Bavière passèrent par moins de péripéties : d'ailleurs, Catherine II, fière du rôle qu'elle avait su prendre, avait ici moins de raisons de se défier de la France. Toutes les conditions de la paix à intervenir entre l'Autriche et la Prusse devaient être débattues à Pétersbourg entre Panine et Corberon, comme à Versailles entre le comte de Vergennes et le prince Bariatinski, avant que Repnine et Breteuil fussent autorisés à les soumettre aux parties intéressées. Mais, là encore, M. de Corberon reconnaissait (2 février 1779) qu'il lui fallait redoubler d'activité « pour surmonter les obstacles sans nombre que lui offroient les lenteurs et les finesses d'un gouvernement qui, disait-il, tiendra encore longtemps à cette matière difficile et dangereuse de traiter ». Il atteignit le but désiré, en convainquant les Russes « du grand effet qui pouvoit résulter dans les affaires de l'Europe de leur union avec la France », et en dissipant toutes les préventions qui nous étaient contraires.

Grâce à la médiation franco-russe, les Cours de Vienne et de Berlin se mirent assez promptement d'accord sur les points les plus essentiels, et, le 6 mars 1779, le baron de Breteuil put informer le chevalier de Corberon que le prince Repnine et lui allaient partir pour la ville de Teschen en Silésie, afin de préparer le traité de paix avec les plénipotentiaires des puissances belligérantes. La nouvelle de la convention d'Aïn-Ehli-

Qâvâq ne pouvait que produire une heureuse impression; elle détermina l'Autriche à abandonner ses dernières résistances et à accéder entièrement aux propositions des médiateurs. La paix fut définitivement signée le 13 mai 1779 : l'électeur palatin conserva la Bavière, qu'il eut l'obligation de transmettre à son héritier le duc de Deux-Ponts; l'Autriche garda la partie de la régence de Berghausen située entre le Danube, l'Inn et la Salza; Frédéric II obtint que l'on approuvât la réunion éventuelle à la Prusse des margraviats de Baireuth et Anspach, qui devaient lui échoir par succession; enfin, la Russie, qui avait vu son autorité grandir dans les affaires d'Allemagne, se fit reconnaître garante avec la France des traités de Westphalie.

La paix de Teschen, comme la convention d'Aïn-Ehli-Qâvâq, avait donc amené le rapprochement souhaité entre la France et la Russie et consacré la nouvelle direction de la politique des deux nations. Catherine II, « qui n'avoit jamais eu d'inclination pour les François », qui les avait si souvent traités avec mépris, qui les avait « haïs de toutes les haines », au dire de notre chargé d'affaires, Sabatier de Cabre (juillet 1772), et qui, d'après le même personnage, n'avait jamais eu d'autre préoccupation que « de faire haineusement et sans examen le contraire de ce que la France veut », Catherine II en venait maintenant à écrire : « J'ai si bonne opinion de tout ce qui se fait pendant le règne de Louis XVI, que j'aurois envie de gronder ceux qui

trouvent à y redire. » Ailleurs, dans une lettre à Grimm : « Vous savez comme je pense sur tous ceux qui occupent les premières places depuis le règne bienheureux de Louis XVI. Je dois plus d'un remercîment à M. de Vergennes. » Volontiers même elle se serait laissée aller à une union plus complète avec la France dans sa politique européenne. « Il ne tient qu'à nous, notait M. de Vergennes, le 28 juin 1779, de l'entraîner, elle et son gouvernement, dans les mesures les plus décidées pour consolider ce nouveau système. » Frédéric II, lui aussi, enthousiasmé des résultats de la médiation franco-russe, faisait ouvertement des avances à la Cour de Versailles. « Si nous étions aussi disposés qu'on le suppose gratuitement à faire une révolution dans la politique, disait encore M. de Vergennes, ce ne seroit peut-être pas l'ouvrage de trois mois. »

Telle n'était pas l'intention de Louis XVI; même le Roi, ne voulant pas pousser trop loin ses avantages et « se livrer au prestige de changer la face de l'Europe d'un bout à l'autre », prit au contraire occasion de ces ouvertures pour déclarer (28 juin 1779) et faire annoncer par Corberon qu'il ne se départirait pas de l'alliance autrichienne, et qu'il ne demanderait pas à l'Impératrice de renoncer à son traité avec le roi de Prusse; mais rien n'empêche, ajoutait-il, « que les deux Cours ne se dépouillent des anciens préjugés qui les faisoient se regarder comme dans un état de guerre masqué; qu'elles n'évitent tout ce qui pourroit porter à

l'offensive des alliances naturellement pacifiques; qu'en s'expliquant clairement et amiablement sur les objets qui pourroient devenir matière à querelle, elles préviennent toujours les moments où il leur seroit impossible de s'entendre; qu'enfin elles ne cherchent à tirer tout l'avantage possible de l'état de paix par des arrangements de commerce, dont l'utilité doit assurer la durée ». On peut mesurer, par ce langage, l'étendue du terrain conquis depuis une année.

A Pétersbourg comme à Versailles, on sut apprécier la part que Corberon avait prise dans la conduite des dernières négociations. Le comte Panine écrivait en effet, le 4 juin 1779 (n. st.), au prince Bariatinski la dépêche suivante : « L'Impératrice vous charge, Monsieur, de faire parvenir au Roi Très Chrétien ses félicitations et sa vive satisfaction de leurs succès conjoints, ainsi que la persuasion, où est Sa Majesté Impériale, que l'union et le rapport de sentimens qui subsistent si heureusement aujourd'hui entre elle et Sa Majesté Très Chrétienne trouveront leur aliment à eux-mêmes dans le bien qu'ils ont fait. Comme il n'a point échappé à l'Impératrice que M. le chevalier de Corberon a mis toute la bonne volonté et tout le zèle possibles à se rendre utile dans la correspondance entre les deux Cours pour les négociations de Teschen et de Constantinople, dont la fin a été si heureuse, elle a voulu lui en témoigner sa satisfaction par le don de mille ducats de Hollande et d'une boîte garnie de diamans que je lui ai remis de sa part. Votre Excellence aura la bonté

d'en prévenir M. le comte de Vergennes, en le priant de présenter au Roy sous un jour favorable le service de M. le chevalier de Corberon, dont l'Impératrice souhaite en quelque sorte que son approbation constate le mérite. »

Corberon avait, pendant le même temps, par sa façon d'agir toujours loyale, conquis l'amitié du favori Potemkine, qui, sans véritable titre officiel, profitait alors de son crédit pour s'intéresser aux affaires de l'Empire et contre-balancer auprès de l'Impératrice le pouvoir de Panine. D'après la dépêche de M. de Vergennes du 28 juin 1779, « il paroissoit gagné à la cause françoise et disposé à réaliser avec la France des projets utiles ».

Quelques semaines auparavant, vers le commencement de mai, on avait appris à Pétersbourg que le marquis de Juigné, toujours souffrant, avait définitivement renoncé à son ministère. Corberon se trouvait trop en faveur pour ne pas vouloir lui succéder; du reste, depuis plusieurs mois il était accoutumé à s'entendre dire que la place lui revenait de droit et que le gouvernement russe serait enchanté de l'y voir fixé. Par délicatesse, il n'avait jusqu'alors fait aucune démarche pour la réalisation de ses souhaits; mais, quand il fut avéré que M. de Juigné avait démissionné, il se présenta chez le prince Potemkine et le comte Panine (10 mai 1779). Le premier lui affirma aussitôt que son maintien à Pétersbourg serait agréable à l'Impératrice, et lui donna le conseil d'obtenir que Panine écrivît dans ce sens à Versailles. Celui-ci promit sans difficulté

ses bons offices. Sur de nouvelles assurances que Catherine II désirait qu'il demandât lui-même à M. de Vergennes de changer son modeste titre de chargé d'affaires en celui de ministre plénipotentiaire de France en Russie, il se crut autorisé à solliciter directement sa nomination (23 mai). Mais, le 4 juin suivant, la dépêche promise par l'indolent Panine, jaloux de l'amitié que Potemkine témoignait au chevalier, n'était pas encore expédiée, et pendant ces délais le choix du Roi se portait sur le marquis de Vérac. M. de Vergennes l'annonça à Corberon le 3 juillet 1779, et ajouta, en guise de consolation : « Je n'ai cependant pas laissé ignorer au Roy les marques de satisfaction que vous avez éprouvées tant de la part de Catherine II que de M. le comte Panine et de M. le prince Potemkine. J'en ai pris occasion de vous représenter à Sa Majesté comme digne d'être honoré de quelqu'une des premières commissions du second ordre qui viendront à vaquer. Je crois pouvoir vous assurer que vous ne tarderez pas à recevoir cette récompense de vos services. M. le marquis de Vérac, que le Roy a nommé pour aller de sa part à Saint-Pétersbourg, ne pourra pas avoir fait de sitôt ses préparatifs pour un aussi long voyage; vous avez donc le temps de vous faire de nouveaux mérites, en vous acquittant des devoirs multiples que les circonstances vont vous procurer. »

M. de Corberon sut plus tard que le comte de Vergennes aurait effectivement désiré lui donner entière satisfaction; mais « M. le comte de Maurepas, écri-

vit-il, avoit des parens à avancer. M. le comte de Maurepas ne m'avoit point pardonné encore d'avoir été en Russie avec M. de Juigné, au lieu d'aller en Danemark avec M. de Vérac, son neveu, et le ministre des affaires céda au ministre des grâces. Je fus sacrifié dès lors, à ce qu'on m'a dit, et ce n'est pas la seule fois que je devois l'être. »

La compensation qui lui avait été annoncée le 3 juillet 1779 vint quelques semaines après : l'intérêt « que l'Impératrice de Russie avoit témoigné prendre à son avancement, joint à la satisfaction que le Roy avoit eue de ses services », lui valut sa nomination de ministre plénipotentiaire auprès du duc de Deux-Ponts (26 août 1779). Mais en lui faisant part de cette nouvelle, M. de Vergennes lui donnait l'ordre de ne quitter Pétersbourg que lorsque le marquis de Vérac y serait arrivé et n'aurait plus besoin de sa présence « pour les objets relatifs à son début ». Ce fut seulement le 9 juillet 1780 que Corberon remit son service à M. de Vérac ; il eut donc encore près d'une année à gérer les intérêts de la France en Russie. Il eut ainsi le temps de rendre à son pays de nouveaux services fort appréciables et d'obtenir de nouveaux succès ; et certes il n'est pas téméraire d'affirmer qu'il en aurait eu bien d'autres, si l'on n'avait pas commis la faute de le sacrifier à la rancune de M. de Maurepas.

L'Europe était alors préoccupée tout entière de la guerre soutenue par les Anglais contre leurs colonies d'Amérique et contre leurs alliés français et espagnols.

Le 15 mars 1778, M. de Vergennes avait donné mission au chevalier de Corberon de remettre au comte Panine la note suivante, en accompagnant « cette communication des discours convenables » : « Les États-« Unis de l'Amérique septentrionale, qui sont en pleine « possession de l'indépendance prononcée par leur acte « du 4 juillet 1776, ayant fait proposer au Roy de con-« solider par une convention formelle les liaisons qui « ont commencé à s'établir entre les deux nations, « les plénipotentiaires respectifs ont signé un traité « d'amitié et de commerce destiné à servir de base à « la bonne correspondance mutuelle. Les deux parties « contractantes ont eu l'attention de ne stipuler aucun « avantage exclusif en faveur de la nation française, et « les États-Unis ont conservé la liberté de traiter avec « toutes les nations quelconques sur le même pied « d'égalité et de réciprocité. »

Le traité d'alliance, signé le 6 février 1778, était redouté depuis plusieurs mois par les Anglais, surtout depuis que le marquis de Lafayette s'était embarqué, aux applaudissements de la France, pour aller combattre dans les rangs des insurgés. Afin d'en prévenir les effets, ils avaient envoyé auprès de Catherine II, dont les sympathies pour la Cour de Londres n'étaient un mystère pour personne, un diplomate des plus adroits, des plus fins et des plus retors, capable d'employer la séduction, la ruse, le mensonge, la corruption même pour parvenir à son but : c'était James Harris, le futur comte de Malmesbury. Ses instructions étaient

précises : « Je dois, écrivait-il le 10 février 1778, arriver à savoir jusqu'à quel point la Cour de Russie est disposée à conclure une alliance offensive et défensive avec nous. Si ses dispositions sont favorables, je devrai mettre ce projet en avant; si elles paraissent devoir être contraires, je devrai abandonner la partie sans laisser d'impression désagréable. » La partie, c'en était une décisive qui allait se jouer entre la France et l'Angleterre, entre Corberon et Harris : l'enjeu était l'indépendance des États-Unis d'Amérique et l'amitié de la Russie.

Pendant toute une année, Catherine II fut trop absorbée par le différend turc et par sa comédiation en Allemagne, pour s'intéresser à cette question aussi vivement que l'auraient voulu les cabinets de Versailles et de Saint-James. Mais le roi d'Espagne intervenait auprès des belligérants, offrait à l'Angleterre des propositions de paix qui étaient rejetées, et finissait par joindre ses armes à celles de la France, en signant le traité du 16 juin 1779. M. de Vergennes, de son côté, essayait de soulever l'Europe contre les prétentions exorbitantes de l'Angleterre concernant la navigation et le commerce maritime; le 26 juillet 1778, il proclamait son règlement déclarant que le pavillon neutre couvrait la marchandise, même appartenant à l'un des belligérants, que seules les munitions et les armes pouvaient être considérées comme contrebande de guerre, qu'il ne suffisait pas que le blocus d'un port fût signifié pour que l'accès en fût interdit aux bâti-

ments des puissances neutres, et qu'il fallait que ce blocus fût effectif. Il négociait ensuite avec la Hollande, la Suède et le Danemark, auxquels il faisait adopter ses principes, et insistait auprès de Catherine II, dès le 22 novembre 1778, pour que celle-ci prît la protection des petits États, menacés dans leurs colonies et dans leur commerce par l'Angleterre.

Le règlement de M. de Vergennes n'était pas pour plaire aux Anglais, qui, en véritables corsaires, ne se faisaient pas faute d'arrêter les navires hollandais, danois et suédois, dont ils confisquaient la cargaison. Les Russes eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de leurs vexations, bien que Harris multipliât alors ses démarches pour la réussite de sa mission. Il s'était adressé d'abord à Panine; mais celui-ci, beaucoup plus docile aux inspirations venant de Frédéric II, qui était hostile à l'Angleterre, ne répondit pas à ses avances et fit même échouer toutes ses tentatives. Le désappointement de Harris fut si violent qu'il accusa Panine d'être vendu à la Prusse et de dénaturer auprès de l'Impératrice les propositions qu'il le chargeait de transmettre. Il se tourna dès ce moment, sur les conseils du comte Alexis Orlof, vers le prince Potemkine, qui cherchait à profiter de son immense crédit pour évincer complètement Panine des affaires.

Les choses en étaient là, quand la convention d'Aïn-Ehli-Qâvâq et la paix de Teschen permirent à l'Impératrice d'exécuter un projet dont le comte Panine avait déjà entretenu le chevalier de Corberon, le

28 avril 1779 : ce fut de tenter de rendre à la France le même service qu'elle en avait reçu et de se proposer pour médiatrice entre Louis XVI et le roi George III. La proposition qu'elle fit dans ce sens fut reçue avec une grande réserve par le cabinet de Versailles, parce qu'on jugea que cette démarche « étoit visiblement accordée aux importunités de l'Angleterre ». M. de Vergennes employa, pour en arrêter les effets, l'influence du roi de Prusse, fort bien disposé pour le gouvernement français depuis le congrès de Breslau, et il eut la chance de voir notre chargé d'affaires en Russie seconder parfaitement sa politique par son entente complète avec le comte de Solms, représentant de Frédéric II à Pétersbourg. Puis il fit répondre par M. de Corberon (3 juillet 1779) combien le Roi avait été touché « de recevoir de la part de l'Impératrice, dès la première occasion qui s'en est présentée, les assurances d'une attention marquée à seconder ses vues pacifiques », mais qu'il ne voyait aucun moyen, après les vains efforts de Sa Majesté Catholique pour terminer le différend par la voie diplomatique, après les offres inutiles de médiation de l'impératrice Marie-Thérèse et du roi de Suède, « d'entamer une nouvelle négociation sans compromettre au plus haut point sa dignité et les intérêts de ses sujets ». Corberon dut même ajouter que, si cela était nécessaire, il communiquerait à Catherine II les propositions faites par l'Espagne à l'Angleterre et « la laisseroit juger de ce qu'on peut attendre d'une Cour qui s'y est refusée ».

Il est assez difficile de suivre toutes les démarches du chevalier en cette occasion; cependant Harris se montrait déjà fort irrité contre lui, et c'était avec un vrai soulagement qu'il apprenait la désignation de M. de Vérac comme ministre plénipotentiaire de France en Russie. « Je ne connais point le marquis de Vérac, écrivait-il le 20 septembre 1779; mais je crois savoir qu'il est plus aimable dans un salon que redoutable en affaires, et quoiqu'il arrive probablement à gagner la faveur de l'Impératrice, il ne sera pas aussi dangereux que le présent chargé d'affaires, le chevalier de Corberon, qui, bien que d'un mérite très ordinaire, a su, par sa grande connaissance du pays, se ménager des intelligences auprès des valets de chambre et autres agents subalternes des grandes familles russes, qui sont presque tous Français et ont pour la plupart une grande influence sur leurs maîtres. Il a ainsi pu souvent évoquer de mauvais esprits, au moment où je m'y attendais le moins. » La méchanceté de ces quelques lignes est justement le plus bel éloge qu'on puisse faire de la conduite de Corberon.

Celui-ci apprenait sur ces entrefaites (septembre 1779) que Potemkine, favorable à toute politique contraire aux vues de Panine, s'était laissé gagner à la cause de l'Angleterre, et que Harris, disposant d'un crédit de 36,000 livres sterling, avait déjà payé de 100,000 roubles l'influence du favori, qui s'était engagé à faire signer le traité d'alliance. On en était donc au plus fort de la lutte entre Harris, les Orlof et Potem-

kine, d'une part, Corberon, Solms, puis Goertz, ministres prussiens, Normandez, chargé d'affaires d'Espagne, et Panine, d'autre part.

On aura idée de toute la peine des ministres et chargés d'affaires des puissances étrangères à Pétersbourg pour faire aboutir leurs négociations, si l'on se rappelle les complications perpétuelles du gouvernement intérieur de la Russie, l'indolence des hommes d'État auxquels les affaires du pays étaient confiées, de Panine et de Potemkine en particulier, leurs préoccupations constantes de modeler leurs sentiments sur l'humeur changeante de l'Impératrice, les intrigues soulevées par ces mêmes hommes d'État, par les amants et anciens favoris de Catherine II, afin de conserver ou de recouvrer leur crédit et de se faire échec les uns aux autres, leurs querelles journalières, leur orgueil exalté par le succès et les flatteries, leur duplicité, leur amour des plaisirs. « Il faut être doué d'une patience surhumaine, écrivait Harris le 27 mai 1778, pour traiter avec des gens qui sont indolents et qui ne sont pas capables d'écouter une question ni de donner une réponse raisonnée. Vous aurez peine à croire que le comte Panine ne consacre pas plus d'une demi-heure par jour aux affaires. » De son côté Corberon, dans sa dépêche du 9 avril 1778, disait du même Panine : « Le comte Panine est foible comme tous les individus d'une Cour de faveur, et son crédit est quelquefois inutile. Voluptueux par tempérament et paresseux par système autant que par habitude... Le « non »

est une expression qui lui est inconnue, mais l'effet suit rarement les promesses qu'il vous fait, et si son opposition est rare en apparence, les espérances qu'on en conçoit sont presque toujours nulles. La finesse se joint à son caractère, cette finesse... qui consiste dans les égards et qui, s'entourant de mille accessoires aimables, fait oublier à celui qui lui parle d'affaires qu'il est devant le premier ministre de l'Impératrice, et il parvient ainsi à l'étourdir sur l'objet de sa mission et sur la sévérité qu'il doit mettre dans un entretien séduisant et dangereux. » Et Corberon ajoutait : « Comment, dira-t-on, se gouverne donc cet État? Comment peut-il se soutenir? Je répondrois presque qu'il se gouverne par le hasard et se soutient par son équilibre naturel, semblable à ces grandes masses que leur poids immense rend solides et qui, résistant à toutes les attaques, ne cédent qu'aux assauts non interrompus de la corruption et de la vieillesse. »

On a vu que Harris recevait de sa Cour des subsides assez élevés pour acheter, disait-il, des secrets, et l'on sait qu'il dépensait beaucoup soit pour fomenter des cabales, soit pour arriver à l'oreille de telle ou telle personne. En retour, il accusa plus d'une fois les ministres de France de se livrer à des prodigalités excessives. Justice a déjà été faite de cette calomnie (1), et l'on sait que le cabinet de Versailles, fort peu disposé

(1) Voir, par exemple, K. WALISZEWSKI, *Le roman d'une impératrice, Catherine II de Russie*, p. 319.

à employer de pareils moyens, était, au contraire, loin de les encourager.

Quant à l'Impératrice, elle se laissait trop souvent guider par des passions que l'âge ne faisait qu'augmenter. Défiante et soupçonneuse, elle était cependant accessible à l'adulation. « Le grand art, avouait Joseph II revenant de Pétersbourg, est de savoir entrer dans son caractère et de la flatter. » Elle possédait par contre un grand sens politique, et elle en fit preuve en de nombreuses circonstances; elle eut ainsi le talent de distinguer, au moment des négociations dont il est ici question, le parti le plus avantageux pour la Russie. Mais rien ne l'intéressait plus, toutes les fois que ses amants du jour entraient en scène. « Vous avez choisi un mauvais moment, confiait Potemkine à Harris, au mois de février 1780. Le nouveau favori est dangereusement malade. La cause de sa maladie et l'incertitude de son rétablissement ont si complètement bouleversé l'Impératrice, qu'elle est incapable de penser à autre chose, et toutes ses idées d'ambition, de gloire, de dignité sont absorbées par cette unique passion. Elle est énervée au point qu'elle se refuse à tout ce qui a seulement l'apparence d'effort ou d'activité. » Déjà Corberon avait remarqué « une espèce d'interrègne pour les affaires, qui a pour époque le déplacement d'un favori et l'installation de son successeur. Cet événement, disait-il dans sa dépêche du 17 septembre 1778, éclipse les autres; il dirige et fixe tous les intérêts d'un seul côté, et les ministres du cabinet

mêmes, qui se ressentent de cette influence générale, suspendent leurs opérations jusqu'à l'instant où le choix décidé fait rentrer les esprits dans leur assiette naturelle et redonne à la machine son mouvement accoutumé. »

On juge donc, d'après tout ceci, des difficultés que les diplomates étrangers éprouvaient à la Cour de Russie. C'étaient elles qui retardaient la décision de l'Impératrice au sujet des propositions d'alliance de l'Angleterre, c'étaient elles qui élevaient à la plus haute faveur tantôt une coterie, tantôt l'autre.

Après bien des péripéties, il fut à peu près certain, au commencement de l'année 1780, que la réponse de Catherine II serait négative; le vice-chancelier Ostermann pouvait affirmer à Normandez que l'Impératrice était décidée à observer la neutralité la plus parfaite. Harris en « était malade de colère », au dire de Catherine elle-même. Ses cabales ne s'arrêtèrent pourtant pas, et il crut un moment approcher définitivement du but. Si, en effet, l'Angleterre n'avait aucun ménagement pour la marine des puissances neutres, l'Espagne, alliée de la France, paraissait vouloir agir de la même façon, malgré le règlement de M. de Vergennes. Elle s'attaqua à deux navires de commerce russes, la *Concordia* et le *Saint-Nicolas*, qu'elle fit conduire à Cadix. L'Impératrice en fut outrée : elle fit publiquement des vœux pour le triomphe des Anglais, témoigna les attentions les plus bienveillantes à Harris, qui essaya de précipiter les événements, demanda à Normandez

réparation de l'insulte faite à son pavillon, réunit une flotte de quinze vaisseaux à Cronstadt et rendit sa fameuse déclaration de neutralité armée (28 février 1780). Elle y annonça sa ferme intention de faire respecter par tous les moyens et même par la force ses droits de puissance neutre, et proclama les mêmes lois maritimes que M. de Vergennes en 1778.

Dans ces circonstances difficiles, le gouvernement français montra une telle habileté qu'il tourna cette déclaration à son profit. Il s'empressa d'apaiser le différend russo-espagnol, et se hâta d'adhérer et de faire adhérer l'Espagne à des principes qui, en définitive, étaient les siens. Quant aux Anglais, ils mirent une telle raideur et une telle obstination à ne pas s'y plier, en même temps, le cabinet de Berlin et Panine déployèrent une telle activité, que la déclaration du 28 février prit sa véritable signification d'opposition aux agissements de l'Angleterre. Par contre-coup, les dispositions de Catherine II furent modifiées du tout au tout : Harris retomba dans le discrédit, et Potemkine eut à se justifier devant sa souveraine de l'intimité qu'il entretenait avec lui.

L'Impératrice voulut compléter son œuvre, lui donner en quelque sorte la consécration du consentement général : elle décida l'Association maritime ou ligue des puissances neutres. Mais, avant de l'entreprendre, par un reste de bienveillance pour la Cour de Londres, elle engagea confidentiellement Harris à prévenir son gouvernement de se réconcilier avec les Américains

(vers le 20 mars 1780). Elle avait été avertie, en effet, par Panine et Corberon, que, par un article secret de leur traité d'alliance, la France et l'Espagne s'étaient engagées à ne pas faire la paix tant que l'indépendance des États-Unis ne serait pas un fait acquis et reconnu.

Le cabinet de Saint-James, ne voulant pas encore s'avouer vaincu, refusa; puis, pendant que Catherine II se préoccupait de la constitution de la ligue, il lui fit déclarer par son ministre que la navigation des Russes ne serait jamais interrompue ou arrêtée par les vaisseaux de la Grande-Bretagne. Sa mauvaise foi était telle, qu'à la même époque il donnait des instructions secrètes absolument contraires, et que les bâtiments russes n'étaient pas plus épargnés que ceux des autres nations. Il n'en fallait pas autant pour raffermir l'Impératrice dans ses idées, bien que Harris lui fît entendre qu'elle paraissait être à la remorque du gouvernement français, et pour l'inviter à activer ses démarches en faveur de l'Association maritime.

Il ne resta d'autre ressource au ministre anglais que de susciter des difficultés dans toutes les Cours étrangères où son gouvernement avait une certaine action; mais il ne put empêcher que, l'un après l'autre, les rois de Danemark et de Suède, les États-Généraux de Hollande, Frédéric II, Marie-Thérèse et Joseph II, les rois de Portugal et des Deux-Siciles, n'accédassent à la ligue des neutres et ne se garantissent mutuellement leurs droits en cas d'attaque de la part des belligérants. Il essaya bien de profiter du pouvoir de

plus en plus grandissant de Potemkine pour continuer sa politique de ruses et d'intrigues, il offrit bien à l'Impératrice, au nom du roi George III, l'île de Minorque dans la Méditerranée, mais il dut renoncer à tout espoir de signer le traité d'alliance avec la Russie et demander son rappel en laissant l'influence anglaise fort amoindrie. Selon l'expression de Joseph II, il s'était « absolument cassé le col ». La Russie n'avait plus que de favorables dispositions pour la France, les sympathies des deux nations l'une pour l'autre étaient éveillées : quelques mois plus tard, la réception à Paris et à Versailles du grand-duc Paul et de sa femme, voyageant sous le nom de comte et comtesse du Nord, allait sceller la réconciliation des deux Cours.

Le chevalier de Corberon, dont l'intelligente habileté et la parfaite entente avec les comtes Panine et de Goertz avaient contribué à déjouer les intrigues anglaises, ne recueillit pas tout le bénéfice qu'il était en droit d'espérer de ce succès : le 4 juillet, alors qu'on attendait la nouvelle de l'accession du Danemark à la ligue des neutres, le marquis de Vérac arrivait presque subitement à Pétersbourg, pour prendre cinq jours après la direction des affaires, et le chevalier était obligé de s'éclipser.

Il eut aussi le regret de ne pouvoir terminer les négociations qu'il avait activement poussées pour la conclusion d'un traité de commerce entre la France et la Russie, et pourtant c'était une des choses qui lui tenaient le plus au cœur. Le comte de Vergennes ne

semblait malheureusement pas disposé à aller aussi vite que Corberon l'aurait voulu : « Évitez, je vous prie, lui écrivait-il à la date du 14 janvier 1779, évitez de témoigner de l'empressement à entrer dans des pourparlers avec les ministres russes pour le commerce. Nous sommes encore vraisemblablement assez éloignés du temps où ils seront dans les dispositions que nous devons désirer à cet égard, et il convient de les attendre. » Il se contentait de recevoir « avec plaisir » tous les mémoires que le chevalier lui adressait sur cette matière, « non que j'aie le temps, disait-il, de les examiner à loisir; mais ils formeront un dépôt dans lequel je puiserai tôt ou tard ». Pour le moment donc et jusqu'à la conclusion de la paix avec l'Angleterre, il lui suffisait de « manifester ses dispositions à cet égard et de rassembler tous les matériaux qui peuvent donner à un pareil ouvrage la perfection dont il est susceptible ».

En attendant, Corberon, malgré tous ses efforts, devait se bercer de vains espoirs; s'il essayait de protéger les négociants français établis en Russie, il n'était jamais sûr que sa conduite serait approuvée par un gouvernement qui montrait si peu d'empressement à le seconder. « Si, au moment de l'enthousiasme de la grande Catherine, écrivait-il plus tard (13 mars 1781) et de son amour-propre révolté contre l'Angleterre, on s'étoit promptement mis en mesure pour établir un commerce direct et solide entre nous et la Russie, il eût été facile de la dégoûter de son commerce avec

l'Angleterre. C'étoit le moment d'employer tout, argent et moyens de toute espèce, pour fonder une factorerie françoise. Je l'ai prévu, et on m'a dit qu'on n'avoit pas les 75,000 livres qu'auroit coûté un service de porcelaine dont Potemkine vouloit. En 1779 (voir ma correspondance de Russie), je l'ai prévu, en envoyant, en janvier 1780, un courrier à M. de Sartine pour un établissement de commerce avec les mêmes avantages qu'ont les Anglois par leur traité, et cette maison eût été le germe de cette factorerie. Que m'a-t-on répondu? Des complimens, des éloges du côté de M. Sartine, sans rien faire; et des bureaux de M. de Vergennes, que les courriers étoient chers et que j'aurois pu épargner celui-là! »

On sait que ce traité de commerce n'a pu être signé que par le comte de Ségur, le 11 janvier 1787.

Malgré tout, le chevalier de Corberon pouvait à bon droit être fier des succès qu'il avait obtenus et de la considération qu'ils lui avaient méritée à la Cour de Catherine II. Il vit donc avec une profonde tristesse l'arrivée du marquis de Vérac, qui était pour lui le signal de son départ de la Russie. Il resta bien encore pendant trois mois auprès de ce ministre, afin de le mettre au courant de la situation des affaires; mais il n'avait plus aucune influence, il ne jouait plus aucun rôle dans les négociationss.

Des motifs particuliers augmentaient encore ses regrets : en quittant Pétersbourg, il laissait derrière lui une fiancée, Mlle Charlotte de Behmer, qu'il aimait

passionnément et dont la famille, dès les premiers temps de son séjour en Russie, l'avait accueilli avec la plus grande affection. Dans sa pensée, cette séparation devait être relativement courte; il n'était pourtant rien moins que certain que ses parents, étant donnés le peu de fortune et la religion luthérienne de Mlle de Behmer, consentiraient à son mariage avec elle et que le Roi y donnerait son agrément.

C'est avec ces pénibles préoccupations qu'il se mit en route, le 21 octobre 1780. Il passa par Berlin, où il eut des entrevues avec Frédéric II et son héritier Frédéric-Guillaume. On lira ailleurs, dans son *Journal*, qu'il avait déjà des vues sur la place de ministre plénipotentiaire à cette Cour, et que son désir était de se faire demander à Versailles par le roi de Prusse. L'accueil qu'il reçut de ce souverain, qui le connaissait et l'estimait de réputation, le toucha profondément, et il ne manqua pas de louer à sa fiancée, dans la première lettre qu'il lui écrivit après, « la bonté, la grandeur, la simplicité de ce grand, de ce bon, de cet étonnant monarque ».

III

De retour à Paris, le 20 décembre de l'année 1780, il resta dans cette ville plus de dix-huit mois avant de rejoindre son poste auprès du duc de Deux-Ponts. Il s'y

employa principalement à lever toutes les difficultés qui s'opposaient à son mariage avec Mlle de Behmer; des lettres patentes, en date du 15 novembre 1781, lui permirent enfin de l'épouser à Strasbourg. Pourtant il ne perdit pas de vue les intérêts qui lui avaient été confiés; il rendit à M. de Vergennes un compte fidèle de sa mission, rédigea pour M. de Castries un mémoire sur les consulats étrangers en Russie, se mit en relation avec les Russes habitant Paris. L'habileté qu'il avait montrée dans la direction des affaires lui valait à Versailles une certaine faveur : on l'en avait déjà récompensé, avant son départ de Pétersbourg, par un brevet de mestre de camp de dragons (20 février 1780); il reçut encore une gratification de 10,000 livres (7 avril 1781) et fut décoré, quelques jours avant son mariage, du titre de baron de Corberon.

Il crut pouvoir profiter de cette bienveillance pour sonder les intentions de M. de Vergennes à son sujet, pour insinuer que la place de Deux-Ponts était de bien peu d'importance, et qu'il serait à même de rendre plus de services s'il retournait à Pétersbourg ou s'il était envoyé soit à Berlin, soit à Constantinople. Le ministre ne s'expliqua pas : « On m'a payé, dit-il plus tard, en complimens, en éloges; on m'a recherché comme un homme qui devoit faire un chemin rapide. Vous auriez ri avec moi de me voir, sur ce trompeur augure, sollicité de prendre des secrétaires, pour leur faire faire leur chemin. Je n'en ai accepté aucun, parce que je n'ai voulu attraper personne et que je me doutois bien

que la prétendue ambassade de la Porte, à laquelle on me nommoit gratuitement, même dans les bureaux, étoit encore loin de me regarder. Ce n'étoit pas d'ailleurs mon ambition : je ne songeois, je n'aspirois qu'à la Prusse. Mais je ne fus plus surpris de la froideur et du silence de M. de Vergennes à cet égard, lorsque je fus instruit qu'il y vouloit placer M. de Montezan, son neveu. Ce projet n'ayant pas réussi, cette superbe et intéressante place fut donnée à M. d'Esterno, d'après les importunités de sa femme auprès de M. de Vergennes. »

Le baron de Corberon fut donc obligé de partir à la Cour de Deux-Ponts, avec une instruction qui lui avait été rédigée le 1er juillet 1782. Il avait raison quand il faisait ressortir le peu d'intérêt de cette mission, et c'était en vain qu'on avait essayé de lui en grossir l'importance en lui faisant entrevoir les hautes destinées qui attendaient le duc Charles-Auguste, héritier du Palatinat et de la Bavière, et la nécessité pour le Roi « de maintenir la liaison intime qui subsiste entre lui et Son Altesse Sérénissime ». En réalité, depuis le 27 juillet 1782, date de son arrivée à Deux-Ponts, jusqu'au mois de septembre 1783, qu'il quitta son poste pour revenir en congé à Paris, il n'eut aucune négociation sérieuse à diriger. « Réduit à correspondre, disoit-il, ou à m'entretenir avec des commis affairés de petites discussions, d'intrigues subalternes, j'ai végété languissamment dans le cercle étroit où M. de Vergennes enchaînoit mon impatiente activité. » Il n'obtint, lui et

sa femme, qu'un avantage : l'amitié de la duchesse de Deux-Ponts, Amélie de Saxe. C'est elle qui écrivait à Mme de Corberon, le 22 septembre 1783, cette lettre affectueuse : « ...Je ne puis me faire une idée de la proximité de votre départ. Il me paroît de toute impossibilité que vous quittiez Deux-Ponts avant que d'être venue me faire vos adieux à la Faisanderie. Si je ne vous aimois autant que je vous aime, je ne vous pardonnerois jamais de m'avoir privée du plaisir de vous dire encore mille fois de bouche combien fidèlement je vous suis attachée... J'avois tant de choses à vous dire que j'étois d'une humeur de cheval, en rentrant dans ma chambre, de n'avoir pu vous entretenir que très vaguement sur un objet, qui me tient tant à cœur, que la conservation de votre chère amitié. J'espère que vous voudrez bien ne me la jamais refuser; croyez que vous ne l'accorderez pas à une ingrate et que je la mériterai toute la vie par la tendresse que je vous ai vouée... J'aurois voulu pouvoir me transporter dans votre voiture et occuper cette quatrième place qui sembloit me tendre les bras. Je fais mille vœux pour votre prompt retour, mon aimable baronne, j'en compterois les heures et les minutes. Souvenez-vous toujours de moi, je vous en prie, et comptez que je ne puis jamais vous oublier. »

Après ce bref séjour auprès du duc de Deux-Ponts, c'en était fait de la carrière diplomatique de M. de Corberon. Son congé dura quatre ans, pendant lesquels il fut tenu à l'écart de la politique. M. de Vergennes

étant mort le 13 février 1787 et ayant été remplacé au ministère par le comte de Montmorin, il crut pouvoir se livrer à de nouvelles espérances et pensa que le moment était opportun de réclamer un poste selon ses vues. La réputation de probité de M. de Montmorin, écrivit-il, « ranima mon ancienne émulation; je ne le sollicitai point, j'aurois cru lui manquer, mais je lui fis hommage de mon zèle, je fournis mes preuves, et il me promit. Ces promesses me tranquillisèrent ou plutôt ma bonne foi, car, si j'eusse été moins honnête, des soupçons m'auroient éclairé sur l'avenir. » En même temps, il adressa (23 février 1787) au comte de Brühl, qu'il avait intimement connu à Pétersbourg et qui occupait maintenant une haute situation à Berlin, une lettre lui demandant ses bons offices pour l'aider à succéder au comte d'Esterno, dont on annonçait le rappel. Il s'agissait encore de le faire demander comme ministre par le roi de Prusse, directement ou par insinuation. Effectivement, cette demande fut portée à Versailles, mais elle produisit un fâcheux effet.

M. de Montmorin convint, il est vrai, que le baron de Corberon avait d'excellents titres pour occuper cette place, et promit de lui donner la situation la plus agréable qu'il croirait lui convenir. On était alors au mois de juillet 1787. Or, le 1er septembre suivant, « comme j'étois, dit Corberon, dans l'attente de l'effet des promesses qu'on m'avoit faites, qu'on avoit renouvelées à mon père, je reçois une lettre du ministre, qui me

mande que le Roy a nommé à ma place M. un tel, gendre de M. un tel (c'était le marquis de la Coste, gendre du marquis de Vérac), et que Sa Majesté, pour récompenser mes services et en attendant qu'elle les mît de nouveau en activité, m'accordoit 6,000 livres de pension. Je n'allai à Versailles que pour exhaler non ma douleur, mais mon étonnement. On me parut encore plus embarrassé que je n'étois surpris. Et dès lors je me retirai en silence pour ne plus reparoître. »

Il est assez difficile de connaître exactement la cause de cette disgrâce imprévue. Il faut peut-être la chercher dans l'amitié du baron de Corberon et de la duchesse de Deux-Ponts, qu'il avait le dessein de rapprocher de son mari en éloignant la maîtresse du duc, et dans la haine des commis du ministère des affaires étrangères qu'il s'était attirée en leur reprochant avec une certaine hauteur leur ignorance et leur fatuité. Il est du moins permis de le soupçonner d'après ce passage d'une lettre de Mme de Corberon à la duchesse Amélie, en date du 28 juillet 1788 : « Mon mari me disoit cet hiver qu'il regrettoit moins la place de Deux-Ponts (pour la politique s'entend) qu'un moyen de servir et de se rendre utile. J'ai perdu huit ans, me disoit-il encore avec amertume, et j'ai fini par succomber à des intrigues de commis et de maîtresse, lorsque j'ai été sur le point de les confondre et de rétablir dans ses droits la beauté, le rang et la vertu. Vous devinez, Madame la duchesse, quel étoit ce projet favori, car, quoique M. de Corberon ne vous en eût pas

fait confidence, et il ne le pouvoit pas, ses principes, son dévouement, je dirai plus, le penchant qui l'entraînoit vers le duc et Votre Altesse, devoient dévoiler son plan à toute âme honnête. Il est arrivé que la méchanceté l'a deviné également et l'a écarté pour le prévenir. Voilà ce qu'il regrette vivement de sa place, parce qu'il étoit profondément convaincu qu'il auroit encore réussi, et bien des gens en ont eu autant de crainte que lui en avoit de conviction. Tous ses regrets ne tomboient donc que sur Votre Altesse et sur Monseigneur, quelque peu de justice que ce prince lui ait rendue. » Et la duchesse Amélie répondait (15 novembre 1788) : « Je ne saurois assez vous répéter, Madame, à quel point j'ai toujours su distinguer le mérite de M. de Corberon. Je savois le but de cet honnête et galant homme, en désirant combattre un parti qui malheureusement l'a prévenu en l'éloignant, et je ne désespère pas qu'un temps viendra où on saura rendre la justice due à son mérite. »

Le baron de Corberon accepta sa disgrâce avec une résignation que sa bouillante jeunesse n'aurait pas connue : « Pendant la durée de mes foibles services, écrivit-il, si j'ai apporté zèle, loyauté et désintéressement, l'amour de la gloire déguisoit chez moi un sentiment d'orgueil que je prenois pour grandeur d'âme, et, loin de remplir les fonctions dont j'étois chargé dans l'esprit seul de faire le bien, j'ai à me reprocher d'avoir eu pour but ma réputation et d'avoir tiré vanité de mes succès, en oubliant de m'humilier devant le Sei-

gneur, le seul de qui nous tenons nos qualités et nos vertus. Ce juge terrible mais équitable, ce père sévère, mais bon mille et mille fois plus encore, m'a châtié, mais bien doucement. Il m'a puni dans mon orgueil, dans l'amour de moi-même... O mon frère, bénissez-le pour moi et avec moi. »

Un tel langage paraîtrait extraordinaire, si l'on n'expliquait pas l'évolution de ses idées religieuses. On se rappelle qu'il fut de bonne heure un fervent adepte de la franc-maçonnerie. En Russie, il avait continué ses expériences, notamment avec le général Mélissino, le comte de Brühl et Hüttel, secrétaire de la légation de Prusse; il avait pénétré dans des loges où se coudoyaient les systèmes les plus divers de philosophie, de religion, de chimie et d'alchimie, même de spiritisme et d'occultisme; enfin il s'était abouché avec Cagliostro, lors du passage de ce fameux imposteur à Pétersbourg. Aussi Catherine II le qualifia-t-elle un jour de « déterminé voyeur d'esprits ». Philosophe à la façon de Voltaire, Diderot et Rousseau, lors de son arrivée, il repartit en France avec des idées sinon plus orthodoxes au point de vue catholique, mais du moins beaucoup plus religieuses. En 1781, il eut à Paris l'occasion de revoir plusieurs fois Cagliostro chez le cardinal de Rohan, et de conférer avec lui sur les matières qui l'intéressaient. Plus tard, étant ministre plénipotentiaire auprès du duc de Deux-Ponts, il lut les ouvrages de Swedenborg et s'engoua des théories religieuses et philosophiques de cet auteur. Son congé,

puis sa mise en disponibilité, lui permirent de continuer des études qui le passionnaient; il suivit les leçons de Mesmer dans la loge de l'*Harmonie,* s'attacha ensuite à un nommé Ruer, espèce de charlatan qui vécut pendant de longs mois à peu près aux dépens du baron, et qui le convertit, lui et sa femme, à une religion particulière formée d'un mélange de catholicisme, de cabale et de spiritisme. Dans le monde qui fréquentait ces loges, Corberon lia connaissance avec d'autres francs-maçons, qui le mirent en rapport avec la secte des illuminés d'Avignon, association bizarre sur laquelle on pourrait écrire bien des pages curieuses, fondée par Pernetti, ancien Bénédictin, bibliothécaire du roi de Prusse, et le comte Grabianka, staroste polonais. Il s'enthousiasma de leurs doctrines, entretint une correspondance suivie avec eux, c'est-à-dire avec les frères Bousie, le comte de Pasquini, de la Richardière, Gombault, Grabianka lui-même, et n'eut plus qu'un désir : se faire admettre dans leur société et vivre en leur compagnie à Avignon.

On était alors en l'année 1789. Paris était en révolution, la garde nationale, sous la direction du marquis de La Fayette, s'y organisait dans chaque quartier, et l'assemblée du district de Saint-Gervais nommait par acclamation le baron de Corberon commandant d'un bataillon de cette garde. Malgré le délabrement de sa santé, il crut devoir accepter cette charge, mais deux mois après il était forcé de demander un congé et de partir pour le midi de la France. Il quitta Paris vers

la fin de novembre 1789, gagna la ville de Toulouse, où il séjourna près d'un an, en l'hôtel de son beau-frère le président de Sapte, et finit par arriver en Avignon, où il parut vouloir se fixer avec Mme de Corberon. Mais dans cette vieille cité, aussi agitée que Paris par les passions révolutionnaires, il fut loin de trouver le calme et la tranquillité nécessaires pour se livrer à ses études favorites; la loi des suspects le fit incarcérer avec sa femme, pendant que sa maison était mise au pillage. Après trois ou quatre mois de détention, il fut conduit sous escorte à Paris; Mme de Corberon resta en Avignon, emprisonnée dans l'ex-hôtel d'Honorati. Le sort qui attendait le baron était celui qui avait frappé presque tous les autres membres de sa famille : son père, âgé de soixante-dix-sept ans, son frère aîné, son neveu, âgé de seize ans, son beau-frère de Sapte avaient été aussi amenés de Toulouse et de Beauvais à Paris et avaient porté leur tête sur l'échafaud. Heureusement il arriva au terme de son voyage, alors que s'était déjà produite la réaction thermidorienne; il fut seulement incarcéré au Luxembourg et, après quelques jours de détention, mis en liberté (7 brumaire an III).

Que devint-il ensuite? On ne saurait trop le dire. La perte à peu près complète de sa fortune, la nécessité pour lui de subvenir encore aux besoins de la famille Behmer, dont les ressources en Prusse et en Russie avaient été anéanties, les malheurs qu'il avait supportés, l'affaiblissement de sa santé durent le vieillir préma-

turément et attrister les jours qui lui restaient à vivre. Il mourut à Paris, le 31 décembre 1810. Sa veuve existait encore en 1817.

Le baron de Corberon avait eu deux enfants; l'un et l'autre étaient décédés en bas âge.

IV

Le *Journal intime,* qu'il rédigea à l'imitation de beaucoup de ses contemporains, est aujourd'hui conservé en original, avec quelques-uns de ses titres personnels, à la Bibliothèque de la ville d'Avignon ou Musée Calvet. Il a été donné à cet établissement, en 1839, par Esprit Requien, qui le tenait lui-même de la libéralité du vicaire général Clair; c'est du moins ce qui ressort d'une lettre de celui-ci à Requien. Comment était-il arrivé entre ses mains? Personne ne le sait.

Le texte remplit six volumes de petit format (mss. n°s 3054-3059), dont deux sont reliés aux armes de l'auteur. L'écriture est très régulière, sa ténuité la rend parfois difficile à déchiffrer (1). On ne remarque aucune rature, excepté dans le tome V, où la plus grande partie des passages défavorables au marquis de Vérac a été bâtonnée. Quelques notes ont été transcrites par

(1) Plusieurs fois des mots ou des phrases entières ont été écrits en chiffres ou en signes conventionnels. Comme je suis parvenu à découvrir le secret de ces écritures, je les ai traduites en caractères connus, excepté en un passage où les expressions étaient par trop crues.

M. de Corberon au bas des pages; d'autres, annoncées dans le texte, n'ont pas été portées. Enfin les tomes I et V possèdent à la fin une table alphabétique des principaux noms propres et des principales matières; le tome II n'en a qu'un fragment. Le soin mis à la confection de ces volumes ferait supposer qu'ils présentent seulement une copie de la première rédaction, copie faite par Corberon lui-même à une date qu'il est impossible de préciser.

Commencé le 1er janvier 1775, le *Journal* a été continué sans interruption jusqu'au 12 octobre 1778; il n'offre dans toute cette partie que quatre lacunes : l'une, du 8 mars au 12 avril 1777; la seconde, pour tout le mois de mai de la même année; la troisième, du 30 juin au 20 juillet 1777; la quatrième, du 30 juillet au 21 septembre 1777. M. de Corberon avait suspendu sa rédaction quelques jours avant le départ du marquis de Juigné de Pétersbourg. Les occupations multiples qu'il eut dès lors, comme chargé d'affaires, lui firent, malheureusement pour nous, négliger de consigner chaque soir ou chaque semaine ses impressions. La correspondance qu'il échangea avec le comte de Vergennes et les dépêches des autres ministres étrangers à la Cour de Russie sont à peu près les seules à nous renseigner sur ses négociations et sur la vie qu'il mena. L'année 1778 est donc complètement omise dans son *Journal;* l'année 1779 n'est représentée que par quelques pages. Elles sont, il est vrai, fort intéressantes et nous font d'autant plus regretter l'absence de notes plus

complètes ; elles concernent les journées du 3 au 15 janvier et du 20 mars au 15 mai. Enfin M. de Vérac arrive à Pétersbourg le 4 juillet 1780 ; immédiatement et sans différer au lendemain, Corberon recommence à écrire ses mémoires intimes, qu'il interrompt brusquement le 14 octobre de la même année, juste une semaine avant son départ pour Paris. Dès cette époque jusqu'au 9 mars 1781, on ne sait de lui que ce qu'il a bien voulu apprendre dans ses lettres à Mlle de Behmer (21 octobre 1780-11 octobre 1781 ; ms. 3059 de la Bibliothèque d'Avignon). D'ailleurs, il ne reprit son *Journal* qu'à intervalles très irréguliers : du 9 mars au 13 août 1781, le 8 mai 1782 (récit d'un curieux phénomène spirite), du 15 mars au 3 mai 1784, du 23 novembre au 21 décembre 1784.

Ce sont certainement les années 1775 à 1780 qui présentent la matière la plus importante, précisément à cause des très nombreux détails que M. de Corberon a transcrits sur la Russie. Mais les pages qui sont ici imprimées sont loin de donner le texte complet : l'auteur a en effet intercalé dans son récit des pièces de vers ou de prose, d'un mérite très inégal composées par lui ou par des littérateurs de son temps, des notes sur des personnages aujourd'hui inconnus de la société parisienne, une foule de détails sur des affaires particulières dont le souvenir est parfaitement inutile à conserver, mais principalement sur la franc-maçonnerie, la philosophie, des opérations chimiques et cabalistiques, etc.

Tout cela eût semblé fastidieux, et il était nécessaire d'élaguer pour former un tout qui pût intéresser. J'ajouterai, par contre, que les extraits publiés n'ont pas subi la moindre modification ou altération ; même les fautes de style n'ont été corrigées que lorsqu'elles étaient le fait d'une inadvertance bien manifeste.

Il ne m'appartient pas de signaler les qualités qui distinguent le *Journal intime du chevalier de Corberon ;* je dois cependant témoigner de l'évidente bonne foi de son auteur, qui a écrit en quelque sorte sa confession, sans rien déguiser de ses fautes et de ses erreurs. Il était loin, en effet, d'avoir la préoccupation d'un public futur ; il ne pensait tout au plus communiquer son œuvre qu'à son frère aîné ou à sa fiancée, Mlle de Behmer ; aucune autre personne n'en devait avoir connaissance. L'adresse qu'il mit en tête du récit de chaque journée, à partir du 1er janvier 1777, était fictive : il se donnait ainsi, à part lui, une raison de rédiger sous forme de lettres à son frère, à sa belle-sœur, à Mlle de Bressolles, à la marquise de Bréhan, à Mlles Charlotte et Albertine de Behmer, etc. Du reste, il eût été souvent fort dangereux de faire parvenir ces lettres à leur destination : le cabinet noir de l'impératrice de Russie, qui ne respectait même pas les dépêches des ambassadeurs, les eût certainement interceptées ; on n'aurait pas alors manqué de motifs pour faire expier à M. de Corberon sa trop grande franchise et sa liberté de pensée et de langage.

Avant de terminer cette introduction, j'ai l'agréable devoir de remercier publiquement M. le marquis de Corberon, arrière-petit-neveu de l'auteur du *Journal*, dont l'obligeance extrême m'a fourni de nombreux et très précieux renseignements sur ce personnage. Je lui dois, entre autres, les documents extraits de ses archives de famille, la copie de la partie la plus intéressante de la correspondance du chevalier avec M. de Vergennes, des extraits des dépêches des ministres espagnols, etc. Qu'il reçoive ici l'expression de ma vive reconnaissance pour ses encouragements et sa collaboration.

L.-H. LABANDE.

JOURNAL INTIME

DU

CHEVALIER DE CORBERON

ANNÉE 1775

Lundi, 2 janvier.

L'après-midi j'ai été chez le marquis de Juigné (1); je l'ai trouvé à sa toilette causant avec un orfèvre pour sa vaisselle, qui lui coûtera quarante mille écus. Dès que le M. Josse fut sorti, nous sommes restés seuls, et le nouveau ministre m'a parlé de la manière la plus honnête. Son caractère froid gagne sûrement à être approfondi, et sa réputation acquise de probité et de droiture est une prévention favorable pour le juger. De retour à l'hôtel, j'y ai trouvé la petite de Bressolles (2), que sa mère avoit laissée en allant au concert des amateurs. Il est venu plu-

(1) Jacques-Gabriel-Louis le Clerc, baron de Juigné, de Champagné, de la Lande et de Montaigu, dit le marquis de Juigné, né le 14 mai 1727, colonel du régiment de Champagne en 1758, maréchal de camp en 1762, nommé, vers la fin de 1774, ministre plénipotentiaire de France en Russie. Il avait épousé, le 17 mars 1760, Claude-Charlotte Thiroux de Chammeville. Il mourut le 4 août 1807, en laissant quatre fils.

(2) Fille de Mme de Millet et sœur de la marquise de Bréhan, dont il sera souvent question ci-après. Après avoir été proposée en mariage au chevalier de Corberon, elle épousa, vers 1780, un certain M. de Montiers.

sieurs visites : M. et Mme de Carcado, Mme de Bréget et la petite comtesse de la Porte, M. de Sainte-Palaye (1), etc.

Mon frère (2) m'a mené chez le comte et la comtesse de Catuellan, où nous avons soupé. Peyron (3) y étoit. La conversation de la table a été longue, à l'angloise. Catuellan nous a dit qu'il préféroit à toute étude de cabinet celle de la nature, et qu'il croyoit qu'en s'en rapprochant, on devenoit meilleur de jugement et d'esprit. Cette idée m'a fait plaisir et je l'adopte volontiers. L'esprit d'autrui nuit plus, j'imagine, qu'il n'ajoute au nôtre; on devient copiste, maniéré, partial, on n'a plus d'idées, plus d'opinions à soi, et c'est la raison de la médiocrité qui règne dans le monde. Peyron peut servir d'exemple à cette maxime, vis-à-vis de Catuellan. Il joue le rôle d'un élève sous les yeux de son maître, répétant ce qu'il dit et ne pensant que d'après son modèle. Nous lui avons fait la guerre sur sa tournure maniérée; il s'est mal défendu et n'en prêtoit que davantage à la plaisanterie. En sortant, il m'a dit que je lui avois fait une querelle avec Catuellan; j'en ai ri, mais j'ai remarqué que cela l'affectoit.

Mardi, 3.

Nous avons dîné à l'hôtel; l'abbé Xaupi (4) y étoit. Je ne l'ai pas trouvé vieilli; toujours ce même feu dans la

(1) C'est le fameux érudit Jean-Baptiste de la Curne de Sainte-Palaye, membre de l'Académie des inscriptions et de l'Académie française, mort à Paris, le 1er mars 1781.

(2) Pierre-Philibert-Catherine Bourrée, marquis de Corberon, né le 17 août 1746, officier aux gardes françaises, mort sur l'échafaud révolutionnaire, le 7 juillet 1794.

(3) Jean-François Peyron, littérateur, né à Aix le 4 octobre 1748, et mort le 18 août 1784. Il avait été, en 1774, secrétaire d'ambassade à Bruxelles. Plus tard, il suivit dans les Indes M. de Bussy, gouverneur de Pondichéry.

(4) L'abbé Joseph Xaupi, littérateur, né le 16 mars 1688, à Perpignan, et mort à Paris le 7 décembre 1778.

conversation. Il m'a beaucoup parlé de mes voyages et m'a appris que la reine Marie de Danemark (1), qui passoit pour mener ce royaume, l'est elle-même par un abbé dont elle suit les inspirations. Je me propose d'avoir avec lui quelques conversations sur la Russie. Cet homme est étonnant à son âge, pour la mémoire.

Jeudi, 5.

Je me suis levé pour m'habiller, afin d'aller avec mon père (2) et mon frère à Versailles. La marquise de Juigné avoit écrit la veille un billet, par lequel tous les obstacles étoient levés au sujet de mon voyage en Russie. Nous avons trouvé chez M. de Vergennes (3) M. d'Arconville (4), et nous sommes entrés avec lui dans le cabinet du ministre. M. d'Arconville est sorti un moment après, et ma mère s'est disposée, en parlant de la nomination de M. de Juigné, à lui faire part de ses idées pour moi sur la Russie. Le comte de Vergennes ne lui a pas laissé le temps d'achever, en lui disant : « N'auriez-vous pas dessein que votre fils y allât? Il ne sauroit mieux faire, et s'il en a le courage, je lui conseille de servir de secrétaire d'ambassade au marquis de Juigné. » Je l'ai très fort

(1) Julie-Marie de Brunswick-Wolfenbuttel, seconde femme, en 1752, de Frédéric V, roi de Danemark. Elle mourut en 1796 et fut l'aïeule de Christian VIII.

(2) Pierre-Daniel Bourrée, baron de Corberon, premier président à la chambre des enquêtes du Parlement. Né le 22 mai 1717, il avait épousé, le 23 août 1745, Jacqueline-Ursule Thiroux de Gerseuil, qui décéda le 9 février 1782. Il monta sur l'échafaud, le 20 avril 1794.

(3) Charles Gravier, comte de Vergennes, né à Dijon le 28 décembre 1717. Après avoir été ministre ou ambassadeur à Trèves, à Constantinople et en Suède, il avait succédé, le 8 juin 1774, au duc d'Aiguillon comme ministre des affaires étrangères, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 13 février 1787.

(4) Parent des Corberon; son nom était Louis-Lazare Thiroux, seigneur d'Arconville. Il avait été commissaire de la première chambre des requêtes du Parlement.

assuré de mon zèle, et nous sommes sortis pour aller faire quelques visites jusqu'au dîner. Mon frère et moi sommes montés chez Gérard (1); il m'a fait entendre que le projet du ministre étoit de mettre les places de secrétaires d'ambassade sur un certain pied, à l'instar des étrangers. A une heure trois quarts, nous nous sommes rendus chez la comtesse de Vergennes (2) pour dîner. Il y avoit l'ambassadeur d'Espagne, le comte d'Aranda (3); le prince de Nassau (4), M. de Jarnac, M. de Vaux, à la tête d'un bureau de guerre; M. de Bombelles (5). J'ai examiné ce dernier avec soin; je lui ai trouvé de l'esprit, plus de connoissances, mais l'air de la bonne opinion de soi-même, s'écoutant parler et mettant de la prétention et de l'importance jusque dans les choses les plus légères de la société. Son extérieur n'est pas à son avantage. Avec les défauts dont je viens de parler, je lui crois réellement du mérite et de l'acquit; c'est dommage que cela soit gâté par cet air de suffisance qui gâte tout. C'est le grand ami de Caillard (6), et je lui ai trouvé beaucoup de

(1) Joseph-Mathias Gérard de Rayneval (1746-1812), premier commis au département des affaires étrangères, de 1774 à 1792. Il avait été auparavant résident du Roi à Dantzig.

(2) Anne du Vivier, femme du ministre des affaires étrangères, qu'elle avait épousé à Constantinople.

(3) Don Pedro-Pablo Abaraca y Bolea, comte d'Aranda (1718-1799), nommé en 1773 ministre d'Espagne en France, après avoir été président du conseil de Castille.

(4) Charles-Henri-Nicolas-Othon, prince de Nassau-Siegen, né le 5 janvier 1745, mort vers 1809. C'est le fameux aventurier qui fut connu dans toute l'Europe par ses exploits.

(5) Marc-Marie, marquis de Bombelles, né à Bitche, le 8 octobre 1744, et mort à Paris, le 5 mars 1822. Après avoir servi dans la guerre de Sept ans, il était entré (1763) dans la diplomatie et avait été conseiller d'ambassade à la Haye, Vienne et Naples. Il fut ambassadeur de France en Portugal en 1785. En 1803, il quitta le monde, entra dans un couvent de Brünn, fut ensuite évêque d'Ober-Glogau et d'Amiens.

(6) Caillard, secrétaire du marquis de Vérac, qu'il suivit à Copenhague en qualité d'attaché de légation. Il alla également à Pétersbourg avec le même ministre, auquel il succéda comme chargé d'affaires (1783-1784). Plus tard (1800) il représenta la République française à Berlin.

ressemblance avec lui pour les manières. Il m'a parlé du Danemark et de l'administration de la marine de ce pays, bien supérieure à la nôtre.

Nous sommes repartis de Versailles à cinq heures et demie; ma mère m'a paru très contente, très enchantée de M. de Vergennes et de la tournure de mon affaire. Mon amour-propre étoit satisfait, mais le cœur me reprochoit quelque chose, et la séparation du marquis de Vérac (1) coûtoit à ma sensibilité. La journée s'est terminée ainsi, mais j'ai vu avec plaisir que mon frère vouloit absolument prendre la même route et quitter le régiment des gardes, quand il trouvera un moyen honnête et avantageux.

Samedi, 7.

J'ai été en me levant chez le marquis de Juigné; il étoit à Versailles. Nous avons eu un grand dîner. M. et Mme de Vérac, l'évêque de Beauvais (2), l'abbé de Mossac, MM. de la Rochefoucauld, etc. Le marquis de Vérac, en entrant, m'a dit qu'il avoit vu le duc de Coigny à mon sujet, que je pouvois porter son uniforme en pays étranger, en attendant qu'il pût me mettre à la suite de son régiment (3). Nous avons pris jour pour aller ensemble à

(1) Charles-Olivier de Saint-Georges, marquis de Vérac, né le 10 octobre 1743, mort en 1828. Il avait fait ses premières armes en 1761, dans la guerre de Sept ans, avait été promu colonel (1767) et mestre de camp (1770); il était ensuite entré dans la diplomatie et avait été ministre plénipotentiaire aux cours de Cassel (1772) et de Copenhague (1774). On verra plus loin qu'il succéda à M. de Juigné et au chevalier de Corberon comme représentant de la France à la cour de Russie; il partit de Pétersbourg, le 3 novembre 1783, pour aller à la Haye. Il avait épousé, le 28 avril 1760, Marie-Charlotte-Joséphine-Sabine de Croy, fille du duc d'Havré. Le chevalier de Corberon avait été sous sa direction à Cassel, en 1773 et 1774.

(2) François-Joseph de la Rochefoucauld, évêque de Beauvais du 22 juin 1772 au 2 septembre 1792.

(3) Le duc de Coigny était colonel du corps des dragons, où le chevalier de Corberon avait été nommé capitaine sans appointements, le 29 juillet 1773.

Versailles, afin d'y voir M. de Maurepas (1). Le marquis m'a trouvé l'air triste, et m'a fait lâcher mon secret que je ne lui voulois dire d'abord qu'après le dîner.

Mon projet de Russie l'a étonné, et l'impression qui s'est faite sur sa physionomie m'a fait voir que cela lui faisoit beaucoup de peine. Il m'a néanmoins parlé avec la plus tendre amitié, m'assurant qu'il me sacrifieroit sa satisfaction à mon avantage. En même temps, il m'a dit qu'il craignoit que ce parti ne fût pas aussi avantageux pour moi, que la nomination du marquis de Juigné n'avoit pas bien pris, qu'on en savoit très mauvais gré à M. de Vergennes, que MM. de Pons (2), de Monteynard (3) jettoient les hauts cris, et qu'il y avoit eu des audiences particulières demandées au Roy à cette occasion. Le dîner a suspendu notre entretien.

Après le dîner, ma mère a eu une conversation avec le marquis de Vérac sur mon voyage de Russie; elle a été courte et froide, et le marquis en est sorti avec un visage triste et mécontent.

Dimanche, 8.

J'ai été de bonne heure chez le marquis de Vérac; il m'importoit de ne pas le laisser prévenir contre moi. Il dormoit encore lorsque je suis arrivé chez lui. Ses gens m'ont témoigné les regrets les plus vifs de ma séparation d'avec leur maître. Son valet de chambre prétend que tout est perdu, si je ne vais pas en Danemark. Ils se

(1) Jean-Frédéric Phélypeaux, comte de Maurepas, ministre d'État du roi Louis XVI, né le 9 juillet 1701, mort le 21 novembre 1781.

(2) Louis-Marie, marquis de Pons, était ministre plénipotentiaire de France près le roi de Prusse.

(3) François de Monteynard, comte de Montfrin, ministre plénipotentiaire près l'électeur de Cologne.

méfient tous de Caillard, de Rozat et de Fébré (1). Le marquis est venu, nous avons reparlé de l'affaire de Russie; il s'est plaint à moi de la méfiance de ma mère, de sa prévention injuste. Je l'ai prié de me juger toujours par moi-même, par mon attachement pour lui, et j'ai conclu que j'irois le lendemain à Versailles exposer à M. de Vergennes mes doutes, mon incertitude sur le voyage en Russie, et mon regret extrême de le quitter. Caillard m'a fort approuvé; il me témoigne beaucoup de regrets; je ne m'y fie pas entièrement. Avant de m'en aller, j'ai vu Mme de Vérac; je l'ai bien persuadée de mes regrets, auxquels elle m'a paru extrêmement sensible. Je suis sorti très content de la démarche que je venois de faire.

Ma mère m'a dit en rentrant que le marquis de Juigné l'étoit venu voir, qu'il avoit tout arrangé avec le ministre, que je ne prendrois point le titre de secrétaire d'ambassade jusqu'à ce qu'il fût reçu, mais que j'en aurois toujours les fonctions. Je l'écoutai froidement, elle m'a paru surprise et m'a demandé ce que je pensois sur tout cela; j'ai répondu que cela ne changeoit rien à mes inquiétudes ni à mes regrets.

Ma réponse ne lui a point plu; elle m'a demandé des raisons, je les lui ai données en lui parlant de la crainte que je devois avoir de me brouiller avec une famille puissante et en crédit. On n'a pas goûté mes raisons; mon père est venu et ma mère nous a laissés. Au bout de trois phrases et de la négation pure et simple de la validité de mes objections, mon père s'est échauffé et m'a dit : « Je vous déclare que si vous n'allez pas en Russie, je ne me mêle plus de vos affaires. » Je lui ai répondu avec vivacité que je croyois ne pas mériter ce ton-là de sa part. Le

(1) Attachés à la légation de M. de Vérac.

dîner nous a interrompus sans nous refroidir. En sortant de table, ma mère m'a sacrifié ses vêpres, et nous avons repris tous les trois une conversation très inutile, parce que la vivacité qui y régnoit nous a mis dans l'impossibilité de raisonner. Les choses personnelles et désagréables qu'on m'a dites m'ont révolté. J'ai toujours conclu à aller le lendemain à Versailles. Ma mère étoit furieuse et piquée; mon père, échauffé par elle, me plaignoit en me blâmant. Je me suis retiré pour faire ma toilette, et suis sorti avec mon père, qui m'a paru content que je lui eusse fait demander de me mener avec lui.

Lundi, 9.

Je me suis disposé en me levant à mon voyage de Versailles; mon père m'a donné une lettre pour le ministre, dans laquelle il lui mandoit que j'avois la tête bouleversée d'inquiétude, etc.

En arrivant chez M. de Vergennes, je lui ai fait remettre ma lettre. L'audience étoit nombreuse; je suis entré dans le cabinet au bout d'une grande heure et demie. En entrant, il m'a dit : « Eh bien ! vous avez des retours, des regrets ? » Je lui ai répondu froidement et lui ai détaillé mes raisons, qu'il a trouvées bonnes. Mais il a ajouté qu'il voyoit un avantage réel dans mon voyage de Russie, que la cour étoit plus intéressante que celle de Danemark, que d'ailleurs faisant les fonctions de secrétaire d'ambassade, j'aurois dans les affaires une influence qui me seroit très avantageuse, qu'il ne me cachoit pas que je serois très utile au marquis de Juigné, pour le monde comme pour la correspondance, parce qu'étant plus jeune, je serois plus à portée par les liaisons de femmes de découvrir des choses essentielles, etc. Il m'a

dit qu'il sentoit le sacrifice que je faisois en quittant le marquis de Vérac. Nous nous sommes quittés gaîment et j'ai été pour voir M. de Montbel et M. de Prisye, que je n'ai trouvés ni l'un ni l'autre. Je suis revenu chez la comtesse de Vergennes où j'ai dîné. Il y avoit la comtesse de Choiseul (1), qui a parlé en particulier au ministre; le comte de Lauraguais (2), qui a l'air singulier, frondeur et fort spirituel, avec un extérieur peu favorable; l'abbé de Voisenon (3), qui jouit de la liberté de son âge et de ses petits talens, mais dont je n'aime pas le ton; le marquis de Bombelles, qui est nommé à Ratisbonne et que j'ai trouvé le même que j'avois d'abord jugé; l'évêque de Belley (4), etc. J'ai causé avec M. du Vivier, le père de Mme de Vergennes, sur le climat du Nord. Il le croit sain, hors les eaux, qui sont dangereuses : elles donnent la gravelle; aussi on en boit très peu. La bière est la boisson commune du pays, où l'on consomme aussi beaucoup de vin.

Après le dîner, j'ai été voir Mme de Sartine (5) et je suis revenu à Paris avec l'évêque de Belley, qui m'a donné une place dans sa voiture. Nous avons parlé de M. de Bombelles, qui est depuis sept ans dans le noviciat des affaires étrangères sous le baron de Breteuil (6), qu'il a

(1) Adélaïde-Marie-Louise Gouffier d'Heilly, mariée, depuis le 23 septembre 1771, à Marie-Gabriel-Florent-Auguste, comte de Choiseul-Gouffier, qui fut ambassadeur à Constantinople en 1784.

(2) Louis-Léon-Félicité, duc de Brancas, comte de Lauraguais, né le 3 juillet 1733 et mort le 9 octobre 1824, très connu par son goût pour les lettres, les sciences et les arts.

(3) Claude-Henri de Fuzée, abbé de Voisenon, 1708-1775, littérateur français et, depuis 1771, ministre plénipotentiaire de l'évêque-prince de Spire à la cour de Versailles.

(4) Gabriel Courtois de Quincey, évêque de Belley du 21 août 1751 au 15 février 1791.

(5) Femme du ministre de la marine, Antoine-Raymond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine, comte d'Alby.

(6) Louis-Auguste le Tonnelier, baron de Breteuil, né en 1733 et mort en 1807, avait été ministre plénipotentiaire de France en Russie en 1760.

suivi à la Haye et à Naples. Le père du marquis de Bombelles (1) étoit un homme de beaucoup d'esprit, philosophe, n'ayant point d'état, et qui a fini par épouser sa cuisinière ou sa blanchisseuse en secondes noces; c'est de ce mariage qu'est venu le nouveau ministre de Ratisbonne. L'évêque m'a beaucoup parlé aussi de M. de Chavigny (2) (Chavignard est son nom), dont le président de Vergennes (3) a épousé la fille, ce qui donna un tel chagrin au père du président qu'il s'est empoisonné avec de l'opium. La fortune de M. de Chavigny vient de la découverte qu'il fit en Hollande de la Quadruple-Alliance, dont il entendit le projet dans un café où tous les ministres s'assembloient, et où il eut soin de se trouver caché dans une armoire, par le moyen de l'hôtesse avec laquelle il couchoit. Nous sommes arrivés tout en causant à Paris; l'évêque m'a descendu aux Tuileries.

Mercredi, 11.

J'ai écrit au marquis de Vérac, pour lui mander le résultat de ma conversation avec M. de Vergennes. Il m'a répondu une lettre charmante, que je conserve comme preuve de son amitié.

Après le dîner, j'ai été chez le marquis de Juigné. J'ai vu la marquise de Pracomtal (4), qui m'a paru fort

Après être passé par la Suède, il avait été à la Haye de 1768 à 1770, et à Naples de 1772 à 1774.

(1) Henri-François, comte de Bombelles, né le 29 février 1680, mort le 29 juillet 1766. Depuis 1744, il fut lieutenant général des armées du Roi.

(2) Le père du fameux diplomate Théodore de Chavigny ou Chavignard, dont le comte de Vergennes fut l'élève.

(3) Le père du comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères. Il était président à mortier du parlement de Bourgogne. Sa femme s'appelait Jeanne-Claude Chavignard.

(4) Claude-Gabrielle de Pertuis, fille unique d'Antoine-Guy de Pertuis et de Louise-Léonine-Gabrielle le Clerc de Juigné, celle-ci sœur du marquis

aimable, et son mari; l'évêque de Châlons (1) y étoit arrivé de la veille. J'y ai trouvé aussi le marquis d'Esserteau, qui m'a beaucoup parlé du marquis de Vérac et m'a voulu sonder sur le voyage de Russie; je l'ai très fort assuré que j'irois. J'ai parlé un quart d'heure en particulier au marquis de Juigné sur ma position vis-à-vis M. de Vérac; j'ai fini par lui dire que j'étois à lui et que je lui offrois mes services pour le travail. Il m'a répondu que nous avions le temps, mais que néanmoins il m'enverroit quelques lettres de M. Durand (2), pour en prendre copie. Je suis rentré chez ma mère, pour lui rendre compte de ma conversation avec M. de Juigné.

A neuf heures, nous avons été, mon frère et moi, chez Mme de Catuellan souper. Nous y avons trouvé M. le comte d'Auger, qui est dans la gendarmerie. Cet homme a beaucoup lu et ne sait pas grand'chose. Ce n'est pas qu'il ait cette présomption qui nuit au savoir, mais il manque d'esprit et d'un certain jugement plus nécessaire encore.

Catuellan m'a parlé de la Russie où il a été. Le paysage y est singulier, à ce qu'il dit, et pittoresque; quant aux mœurs, elles tiennent à cette envie démesurée de sortir

de Juigné. Née le 6 août 1754, elle avait épousé, le 18 août 1772, Léonor-Claude, marquis de Pracomtal.

(1) Antoine-Éléonore-Léon le Clerc de Juigné, frère du marquis. Né le 2 novembre 1728, il avait été sacré évêque de Châlons-sur-Marne le 29 avril 1764. Il fut archevêque de Paris dès le 23 décembre 1781, fut député aux États généraux de 1789, émigra en 1791 et mourut à Paris, le 19 mars 1811.

(2) Le ministre plénipotentiaire de France en Russie, prédécesseur immédiat du marquis de Juigné. Son nom était Durand de Distroff. Il était né en 1714, était allé en 1748 au Congrès d'Aix-la-Chapelle comme secrétaire du ministre français, avait été chargé d'affaires à Londres en 1749, résident à la Haye en 1751, enfin ministre en Pologne de 1754 à 1760. Chargé de l'intérim de la légation de Vienne en 1770, il avait reçu son Instruction pour la Russie le 24 juillet 1772. (A. Rambaud, *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France. Russie*, t. II, p. 286.)

de la barbarie, et au luxe effréné qui règne dans la capitale. On y aime les étrangers, les airs qu'ils y amènent, les arts, tout ce qui est de superflu et de dehors. Les revenus de la Tsarine montent à soixante-quinze millions de notre monnoie; j'ignore le nombre de ses troupes, mais on prétend que l'Europe peut armer deux millions d'hommes entre ses différens souverains.

Mardi, 17.

J'avois envoyé chez la marquise de Vérac pour lui demander à dîner; la réponse est venue trop tard et je n'y ai point été, mais j'ai passé chez elle vers cinq heures, et j'y suis resté jusqu'à huit à causer. Elle m'a beaucoup parlé de Caillard; il paroît qu'elle ne le connoît que trop. Son amour-propre, son envie de dominer et sa fausse philosophie ne lui sont pas cachés. Le ton qu'il prend vis-à-vis du marquis, et la dépense qu'il lui cause, ne lui font pas plus de plaisir; elle patiente. Elle a sur Fébré la même opinion que j'ai toujours eue de ses talens, plus propres à la secrétairerie d'ambassade qu'à l'intendance d'une maison. A propos de dépense, Mme de Vérac m'a montré le montant de celle qui a été faite à Cassel pendant dix-sept mois; la première année a coûté cent mille francs, la seconde soixante-douze mille.

Mercredi, 25.

J'ai été voir le marquis de Vérac; il me paroît toujours fâché de mon voyage de Russie. M. de Maurepas, m'a-t-il dit, en a été très surpris. Il m'a ajouté plusieurs choses qui tendoient à me faire croire que la cabale gronde encore sur le choix qu'on a fait du marquis de Juigné; mais

quelque inquiétude que cela puisse me donner, je ne dois pas croire à la lettre quelqu'un qui est partie intéressée. D'après cela j'ai changé de propos et je suis parti.

Vendredi, 3 février.

En me levant j'ai écrit au landgrave de Hesse-Cassel (1), à la baronne de Battincourt, qui m'a demandé quatre vers pour mettre au bas d'un petit sujet sculpté sur une table qu'elle a vernie pour le landgrave, dont elle est la maîtresse. Ce sujet représente un sérail, le Grand Seigneur donnant le mouchoir à la favorite, ce qui désespère plusieurs autres femmes qui y prétendoient. Elle a voulu exprimer cette pensée : « Ne vous affligez pas, vous aurez chacune votre tour. » C'est ainsi que j'ai rendu son idée :

Pourquoi pleurer, trop sensibles mortelles?
Un choix suffit-il à l'Amour?
Non, les fleurs plaisent tour à tour
Au papillon, qui ne vit que par elles.

Samedi, 4 février.

J'ai été prendre mon frère aux Italiens, où il a entendu *la Fausse Magie*, opéra-comique, dont les paroles de Marmontel sont charmantes suivant quelques personnes, détestables selon le plus grand nombre; mais la musique de Grétry est universellement applaudie. Nous avons été souper chez le marquis de Vérac. J'y ai vu le commandeur de Weiltheim. Il m'a beaucoup parlé de la Russie, m'a prédit que je m'y amuserois. Il me donnera des

(1) Frédéric II, landgrave de Hesse-Cassel, né le 14 août 1720. Le chevalier de Corberon avait été nommé conseiller de légation auprès de M. de Vérac, ministre de France à Cassel, par brevet du 9 septembre 1773.

détails très intéressans sur cette nation. Une des meilleures maisons de Saint-Pétersbourg est celle de M. Czernichef (1), ministre de la marine, pour lequel il me donnera une lettre. Les Anglois commercent beaucoup en Russie; mais, dans l'échange mutuel, la nation russe gagne sur l'angloise environ quatre millions de livres.

Mercredi, 8.

J'ai été dîner aujourd'hui chez Mme Millet. Elle venoit de rentrer avec sa fille de la noce de Mlle de Lamoignon (2). Comme elle est sortie, la mère m'a dit : « Je sais l'intérêt que vous prenez à ma fille, je vais vous confier une affaire qui la regarde. Il s'agit d'un mariage; on doit venir ce soir pour prendre avec moi des arrangemens. Pourquoi ne faut-il pas que cela vous regarde? Nous serions tous contens, mais la fortune, votre état, tout s'y oppose. » Je n'ai rien répondu, mais cela m'a affecté. On a dîné. Après, j'ai causé avec la petite Bressolles. Je lui ai rappelé le dessin que je lui demande depuis longtemps; elle m'a demandé ce que j'en voulois faire : « Avoir quelque chose de vous quand je partirai. » J'ai ajouté que je voulois avant mon départ un souvenir de tous mes amis, et, qu'à cet effet, j'aurois une boîte travaillée de leurs cheveux. « Vous ne m'en refuserez

(1) Le comte Ivan Grigoriévitch Czernichef, Tchernychef ou Tchernichoff, né en 1726 et mort en 1797, après avoir été général en chef, ambassadeur, président du Collège de l'amirauté et sénateur. Il fut aussi membre de l'Académie des sciences, et Paul Ier l'éleva au rang de feld-maréchal. Il était le frère de Pierre et de Zachar Czernichef. — Le premier, né en 1747, fut plusieurs fois envoyé extraordinaire en Danemark, en Prusse et en Angleterre; il fut ensuite ambassadeur en France (1760 et 1762) et membre du Sénat. — Le comte Zachar (1722-1784) fut feld-maréchal, vice-président du Collège de la guerre et gouverneur général de Moscou.

(2) Marie-Catherine, fille de Chrétien-François de Lamoignon, marquis de Bâville, née le 3 mars 1759 et mariée à Henri-Cardin-Jean-Baptiste d'Aguesseau, avocat général au Parlement.

pas à ce titre? — Des cheveux, a-t-elle repris, cela ne peut se donner »; mais ce refus était prononcé d'un ton plus cher à mon cœur que le don même de beaucoup d'autres femmes, qui passent pour belles et dont les faveurs seroient prisées de beaucoup. « Demandez à ma sœur. » Cette sœur, la marquise de Bréhan (1), est arrivée; je ne m'attendois pas à l'explication que cela amèneroit. La maman a été dans une autre pièce recevoir la visite pour ce mariage, et nous sommes restés seuls tous les trois. On a reparlé de la demande que j'ai faite des cheveux. « Je ne saurois l'approuver, a dit la marquise. Si vous pouviez songer à ma sœur, elle pourroit vous donner une marque de son attachement; mais il est dangereux de s'engager à ce point, quand on n'est pas sûre des événemens. Quel vilain état aussi allez-vous prendre, toujours courant, toujours éloigné! — Ce sort, madame, dont je me plains à cette heure, est cependant ce qui me donnera ma liberté plus tôt avec le droit d'en jouir; mais à présent je n'ai qu'à me plaindre. » La conversation est devenue triste; la petite Bressolles étoit rêveuse, la tête appuyée sur sa main, et ne disoit mot; l'arrivée de la maman a rompu ce triste entretien, et je me suis échappé, après avoir promis à la marquise de venir déjeuner chez elle le lendemain.

Jeudi, 9.

Je me suis habillé à la hâte pour me rendre au rendez-vous de la marquise. Je l'ai trouvée dans son lit; elle m'a parlé aussitôt de sa sœur. « La pauvre petite, m'a-t-elle dit, est bien inquiète; elle a eu un mal d'estomac horrible

(1) Flore de Millet, mariée en 1766 à Jean-Amalric de Bréhan, comte de Mauron, marquis de Bréhan.

hier, n'a point dormi, et notre conversation, jointe à l'ouverture que maman lui a faite d'un mariage qui se proposoit, tout cela l'a bouleversée. Je la plains bien; elle est sensible, et il est bien triste de s'unir à quelqu'un qu'on n'aime pas! » Comme nous causions, la sœur est venue, triste, changée; elle s'est assise et nous avons causé sur le même sujet, mais d'une manière entortillée. Je n'avois que peu de réponses à faire, mais je regardois celle qui m'intéressoit, et ses yeux se rencontroient avec les miens : leur expression étoit mélancolique. La mère est venue; elle a paru surprise de me voir en petit comité avec ses deux filles. Je suis descendue avec elle, elle m'a dit que cette ouverture de mariage donnoit du chagrin. « Cela vous donne aussi du noir, chevalier, et je me repens de vous l'avoir dit. — Pourquoi, madame? ai-je repris tristement. Aux choses où il n'y a point de remède, il ne faut que de la consolation, et vous ne devez pas être surprise si j'en suis affecté. » Je suis sorti en disant cela. J'ai été chez Mmes Benoît; on m'y attendoit et l'on m'a trouvé triste. Je suis rentré chez moi, j'ai écrit à la marquise de Bréhan une lettre détaillée sur mon inclination pour sa sœur, ma conduite circonspecte et le silence que j'ai conservé; je lui ai fait sentir qu'il étoit le seul qui pût, vu ma fortune, me donner le moyen de faire un choix, mais qu'il falloit attendre et que l'épreuve du temps, nécessaire au mariage d'inclination, feroit voir à mademoiselle sa sœur si la préférence qu'elle m'accordoit étoit fondée sur une convenance réelle, ou seulement un goût passager qui n'avoit eu aucune diversion par la vie retirée qu'elle mène, etc.

Ma tête étoit échauffée et mon cœur brûlant, mais mon esprit n'étoit propre à rien, aussi n'ai-je rien fait du jour. Mme Millet est venue avec sa fille, en sortant de l'entre-

vue. La jeune personne étoit triste, ma mère lui a fait une plaisanterie qui l'a embarrassée; elle a prétendu qu'elle avoit l'air de la veuve d'Hector.

Vendredi, 10.

Nouvelle scène : comme j'étois à travailler, on me remet à une heure une lettre de la marquise de Bréhan, qui demande une réponse prompte. J'ouvre avec saisissement, et je lis une proposition de mariage, en quittant les affaires étrangères et, par conséquent, tout état; ou bien renoncer absolument à ce que j'aime. Je fus abasourdi, et l'immensité des obstacles me fit voir l'impossibilité de prétendre à ce que je désirois. Il fallut écrire cependant. Je traçai à la hâte quelques lignes sans ordre et je mandai que j'étois pénétré de douleur de voir, dans la proposition qui m'étoit faite, une impossibilité plus grande encore d'atteindre le but de mes désirs, que je n'avois qu'une fortune médiocre, mais qu'elle seroit réduite à rien par l'opposition de mes parens à un parti qui ne cadroit point à mon avancement et à leurs vues sur moi, que, d'ailleurs, sans bien et sans état, je ferois un triste présent à celle que j'aimois, etc. J'y allai le soir à huit heures, comme elle me l'avoit mandé; j'y trouvai le comte Étienne, instruit sans doute, car un instant après il s'est en allé. J'ai répété la substance de mon billet du matin; elle est convenue de mes raisons, nous avons gémi ensemble et je suis descendu chez la mère. On a prétendu que la marquise m'avoit rendu triste; sa sœur qui étoit là m'a demandé si elle étoit seule, j'ai répondu que oui. Le souper a été d'une tristesse à périr, c'étoit la nuance de mon âme. J'étois à côté de ce que j'aime, et je me disois : « Je n'occuperai bientôt plus

cette place chérie! Un autre... quelle idée? » On a lu quelques pages de Rousseau après le souper et j'ai parlé à la marquise de cette lettre charmante de Pope, d'Héloïse à Abailard. La maman n'a pas été contente, et la jeune personne est devenue plus triste... Je me suis retiré.

Du 17 février jusqu'au 12 avril inclusivement.

Il s'est passé dans cet intervalle plusieurs événemens dont je vais me rappeler le précis.

L'affaire de la petite Bressolles s'est terminée par le refus du parti qui lui a été proposé. Sa sœur m'a écrit un mot, auquel étoit jointe une lettre de la jeune personne, remplie d'amitié et fort tendre, où elle m'assure qu'elle ne peut s'accoutumer à me perdre pour ami. Je désirerois bien que nous fussions unis un jour; nous serions heureux ensemble, à ce que j'imagine.

Le marquis de Juigné a enfin accepté Combes sur le pied de cent pistoles d'appointemens. M. de Vergennes m'a promis des appointemens de la Cour, mais j'ignore ce que ce sera. Il paroît certain que j'aurai le brevet de secrétaire de légation, dont je ferai usage authentiquement ou non.

En fait de nouvelles politiques, on dit que la Russie va se brouiller avec l'Empire et la Prusse, au sujet des limites de la Pologne, où sera chacun pour sa part. Il y a eu sept maréchaux de France nommés, à l'occasion des difficultés qu'a faites M. du Muy (1) à M. de Fitz-James (2), qui d'abord étoit le seul dont il fût question. M. de Maurepas, qui désiroit que cela fût, n'a pas voulu en avoir le démenti, et, pour concilier une partie des dif-

(1) Louis-Nicolas-Victor de Félix, comte du Muy, né à Marseille en 1711, mort à Paris le 10 octobre 1775. Il était ministre de la guerre depuis le 5 juin 1774.

(2) Charles, duc de Fitz-James, né le 4 novembre 1712, mort en mars 1787.

ficultés, on a nommé les sept suivans (1), que le public a désignés sous le nom des sept péchés capitaux : MM. de Noailles, comte et duc (2); Fitz-James, Nicolaï (3), Duras (4), Muy, d'Harcourt (5). On parle d'un supplément de trois encore ou même de sept. Linguet (6) a été rayé du tableau des avocats et Mme de Béthune a perdu son procès.

Dans les nouvelles politiques, il n'y a rien eu de plus intéressant, excepté pour moi, en comptant la connoissance que j'ai faite avec Diderot et les notions qu'il m'a données sur la Russie (7), dont j'ai fait un mémoire.

La littérature n'a rien offert de très remarquable. Le discours de M. de Lamoignon (8) à l'Académie françoise a fait du bruit. La Comédie françoise s'est fait une querelle avec M. Mercier (9) en refusant une de ses pièces, et M. Palissot (10) pour la même raison, qui leur avoit lu *les Courtisanes*, comédie.

On dit qu'il va y avoir un directeur à ce spectacle;

(1) La promotion parut le 24 mars 1775.

(2) Philippe, comte de Noailles, marquis, puis duc de Mouchy, né le 7 décembre 1715, mort le 27 juin 1794. — Louis, duc de Noailles, comte, puis duc d'Ayen, frère du précédent, né le 21 avril 1713, mort le 22 août 1793.

(3) Antoine-Chrétien, chevalier, puis comte de Nicolaï, né le 12 novembre 1712, mort le 10 mars 1777.

(4) Emmanuel-Félicité de Durfort, duc de Duras, né le 19 septembre 1715, mort le 6 septembre 1789.

(5) Anne-Pierre d'Harcourt, marquis de Beuvron, puis duc d'Harcourt, né le 2 avril 1701, mort le 28 décembre 1783.

(6) Simon-Nicolas-Henri Linguet, le célèbre avocat et publiciste, né le 14 juillet 1736, guillotiné le 27 juin 1794.

(7) Diderot arrivait de son voyage de Russie, accompli dans le courant de l'année 1773. Il est inutile d'insister ici sur les rapports de ce philosophe avec la grande Catherine, qui lui avait acheté sa bibliothèque.

(8) Chrétien-Guillaume de Lamoignon, connu sous le nom de Malesherbes, né le 6 décembre 1721, élu, le 16 février 1775, membre de l'Académie française, où il remplaça Dupré de Saint-Maur. On sait qu'il défendit Louis XVI devant la Convention.

(9) Louis-Sébastien Mercier, littérateur, né à Paris le 6 juin 1740, mort dans la même ville le 25 avril 1814.

(10) Charles Palissot de Montenoy, poète et littérateur, né à Nancy le 3 janvier 1730, mort à Paris le 15 juin 1814.

d'autres prétendent qu'on permettra un second théâtre rival, pour établir la concurrence et l'émulation; ce dernier parti paroîtroit le plus sage.

L'abbé de Saint-Non (1) vient de découvrir avec Lafosse (2) un nouveau procédé pour la manière de gravure au lavis, au moyen duquel on fait les traits du dessin avec une plume au lieu d'une pointe, ce qui donne au trait plus de souplesse qu'avec la pointe. Il m'a donné la première gravure faite ainsi. Si j'avois plus de temps à moi, je me remettrois aux arts que j'aime beaucoup; mais je cours du matin au soir.

L'histoire de M. de Montalembert avec le chevalier de Rouffignac a beaucoup occupé Paris. Le premier ayant refusé de se battre pour la seconde fois, il a été forcé, à cinquante ans passés, de donner sa démission au corps des chevau-légers où il étoit officier. Vers le même temps, M. de Milleville, cy-devant sous-lieutenant au régiment de Royal-Roussillon, a été exclu de la loge militaire des F. M. du G. C., jusqu'à ce qu'il ait eu satisfaction des propos tenus sur son compte. Voici l'histoire. Le petit comte de Morton, capitaine au même régiment, avoit tenu sourdement de très mauvais propos sur Milleville et la conduite qu'il avoit tenue au corps, et lui avoit refusé de lui donner satisfaction sous prétexte qu'il étoit entaché; il appuyoit cette accusation de l'opinion du marquis de Louvois, colonel de Royal-Roussillon (3). Les deux jeunes gens eurent des gardes, et l'affaire fut ter-

(1) Jean-Claude Richard de Saint-Non, né en 1727, mort le 25 novembre 1791, membre de l'Académie de peinture avec le titre d'honoraire associé libre.

(2) Jean-Baptiste-Joseph de Lafosse, graveur, né à Paris en 1721, mort en 1775.

(3) Louis-Sophie le Tellier, chevalier de Souvré, puis marquis de Louvois, né le 18 mars 1740, mort, en 1785, lieutenant général du royaume de Navarre et pays de Béarn.

minée au tribunal des maréchaux de France; mais M. de Milleville, n'étant pas satisfait, a été trouver M. de Louvois, qui également a refusé le combat. Je ne sais comment finira cette affaire, mais je crois M. de Milleville innocent et honnête. Le chevalier de Gourjault, capitaine au régiment de Custine, pense ainsi, et son témoignage est avantageux. Ce dernier-cy donne véritablement dans la cabale; nous en avons beaucoup parlé tous les deux, et ce qui m'a fait plaisir, c'est qu'il a paru me témoigner une amitié franche, qui me flatte beaucoup de sa part.

Le chevalier de Vibraye (1) est nommé ministre à Stuttgard, à la place du marquis de Clausonnette (2), qui va à Mayence remplacer M. d'Entraigues (3), qui succède à Dresde au comte du Buat (4).

Samedi, 15 avril.

Mon brodeur est venu ce matin et m'a donné de l'humeur, parce qu'il m'a demandé pour un habit plus de temps et d'argent que je ne comptois; c'est le sacre (5) qui en est cause. Je suis sorti ensuite pour aller chez le marquis de Juigné, afin de savoir des nouvelles de l'habillement de l'abbé de Combes. Je l'ai trouvé incertain à cet égard; cependant, comme il m'a dit que cela ne lui faisoit rien pour lui-même, il m'a donné l'adresse de M. l'abbé

(1) Louis Hurault, chevalier, puis comte de Vibraye, était cornette du régiment de dragons de son père, le marquis de Vibraye, dès le 1er décembre 1744. La place de ministre plénipotentiaire auprès du duc de Würtemberg était la première de ce genre qu'il occupait.

(2) Le marquis de Clausonnette était ministre plénipotentiaire à Stuttgard depuis 1772; il resta à Mayence jusqu'en 1779.

(3) Le marquis d'Entraigues-Latis était à Mayence depuis 1766; il resta à Dresde jusqu'en 1785.

(4) Louis-Gabriel, comte du Buat et seigneur des Fontaines, ministre du Roi près la Diète générale de l'Empire, de 1764 à 1772; auprès de l'électeur de Saxe, de 1772 à 1775.

(5) Louis XVI allait être sacré et couronné à Reims, le 11 juin 1775.

Desforges chez la comtesse de Bérulle, rue de Vaugirard. M. Combes pourra s'adresser à cet homme qui a été en Russie précepteur, pour s'instruire de l'opinion que les Russes attachent à ce genre d'habit. Le marquis de Juigné paroît avoir dessein d'emmener avec lui cet homme pour son aumônier, mais il n'y a rien de décidé à ce sujet.

Nous avons été, Combes et moi, prendre du chocolat chez Clozanges. Ce garçon est fort aimable; il a beaucoup de ressemblance avec d'Héricourt au total. Après avoir déjeuné, il m'a parlé de ses projets d'entrer dans les affaires étrangères. Un abbé de la ville lui avoit promis un titre avec un ambassadeur, lorsque la mort l'a empêché de tenir sa promesse. Clozanges est d'une ancienne famille; il prétend descendre des comtes de Douglas, qui suivirent le roy Jacques à Saint-Germain. Son père étant mort il y a plusieurs années, il a éprouvé des malheurs par l'inconduite de sa mère, qui l'ont porté à faire des sottises. Maintenant, il désireroit, par mon moyen, être présenté à M. de Vergennes. Je lui ai promis de faire ce que je pourrois, et lui ai conseillé de faire la demande d'une place de secrétaire d'ambassade, et d'aller, en attendant, travailler au dépôt des affaires étrangères.

Lundi, 17.

J'ai été voir M. et Mme de Vérac au Gros-Caillou, où ils se font inoculer. Le marquis a beaucoup de petite vérole, et comme il n'est pas accoutumé à souffrir, cela lui coûte plus qu'à un autre. Il a eu plus d'inquiétude encore que de mal; c'est une conséquence du caractère que je lui connois. Sa femme a plus de force et de patience; elle m'a entamé une histoire de plaintes sur

Rozat, où Caillard, je crois, est compris. Je n'ai pu savoir le tout, à cause du marquis, qui est venu nous interrompre; mais il me paroît que Mme de Vérac n'est plus la dupe de ces deux personnages, et qu'ils lui déplaisent fort.

Dimanche, 23.

J'ai été voir ce matin M. Leprince (1), peintre; il m'a beaucoup parlé de son voyage de Russie, où il est resté sept ans. La peinture qu'il m'en a faite, au moral surtout, n'est pas engageante. Il y a, dit-il, de l'esprit, mais c'est un esprit factice, qui tient plus à l'art d'imitation qu'à une nature heureuse. Ce peuple, cette nation, je parle de la partie policée, a un talent heureux de souplesse qui lui fait adopter facilement et avec succès l'extérieur des autres. Cela tient sans doute à l'extrême prétention d'être plus policés que les autres peuples de l'Europe, car ils quittent, avec l'habit de représentation, les manières douces et engageantes qu'on leur voit prendre avec succès à la Cour, pour retourner à leur vie crapuleuse, leur vraie et première nature, dont ils rougissent néanmoins, car alors ils s'enferment chez eux et ne voient aucun étranger, craignant tous témoins suspects.

L'après-midi, je me suis promené avec M. Denon (2), qui a été dans le même pays avec M. Durand, et qui m'a

(1) Jean-Baptiste Leprince, peintre d'histoire et graveur, né à Metz en 1733, mort à Saint-Denis du Port, le 30 septembre 1781. Pendant son séjour en Russie, il peignit plusieurs plafonds au palais impérial de Pétersbourg. Il était de retour en France en 1764, quand il fut agréé à l'Académie de peinture.

(2) Le baron Dominique-Vivant Denon, né à Chalon-sur-Saône le 4 janvier 1747, et mort à Paris le 27 avril 1825, diplomate, graveur, puis directeur général des Musées et de la Monnaie à Paris. Il avait été nommé par Louis XV gentilhomme d'ambassade attaché à la légation du Roi à Saint-Pétersbourg, et avait rejoint peu après le comte de Vergennes en Suède.

dit les mêmes choses en me promettant néanmoins beaucoup d'amusement. Leprince prétend que la science de tirer les cartes vis-à-vis des femmes, qui y sont très superstitieuses, sert à plus d'un avantage : le premier, d'obtenir leurs faveurs, le second, de découvrir par ce moyen des secrets intéressans pour la politique.

Mercredi, 26.

J'ai été dîner avec mon père et ma mère chez le marquis de Juigné, où j'ai vu le marquis de Puységur (1), qui l'accompagne en Russie. C'est un jeune homme qui, à la première inspection, a plus de connoissances que d'esprit; sa tournure n'est pas brillante, mais son cœur est honnête et paroît sociable. Je le préférerois à tout autre, et j'espère que nous vivrons bien ensemble. Il n'est pas sûr que Combes n'aille point par mer, M. de Juigné comptant emmener le secrétaire allemand (2) dans sa voiture; néanmoins, cela n'est pas arrangé.

Samedi, 29.

J'ai été ce matin chez M. de Nogué (3), pour y joindre

(1) Armand-Marc-Jacques de Chastenet, marquis de Puységur, né à Paris le 1er mars 1751, et mort à Buzancy le 1er août 1825. Lieutenant d'artillerie en 1768, il fut nommé capitaine de cavalerie à la suite de l'ambassadeur de France à la cour de Russie, en 1775. Promu colonel d'artillerie en 1778, grâce à la protection du maréchal de Broglie, il fit, en 1782, la campagne d'Espagne et assista au siège de Gibraltar. Maréchal de camp en 1789, lieutenant général en 1814. Il fut un des meilleurs élèves de Mesmer, devint lui-même un des chefs de l'école magnétique et transforma son château de Buzancy en ambulance, où il soignait, en les magnétisant, tous les malades qui se présentaient. Il obtenait, paraît-il, par ce moyen, des cures merveilleuses.

(2) M. de Saint-Paul.

(3) François de Nogué (1727-1798). Il avait épousé, le 28 novembre 1749, Jeanne-Orosie de Laborde. Leur fille, Anne-Marie de Nogué, était depuis le 14 janvier 1772 femme du marquis de Corberon.

M. de la Caze, premier président de Pau en survivance. Il m'a mené à Versailles, et pendant la route il m'a parlé de ses affaires. J'ai été surpris d'apprendre que cette première présidence ne valoit pas plus de douze mille livres de revenus. Arrivé à Versailles, j'ai trouvé Clozanges, à qui j'avois donné rendez-vous à l'Œil-de-Bœuf; nous avons été ensemble au dépôt des affaires étrangères, où je l'ai présenté à M. Denon. J'ai vu à l'audience du comte de Vergennes le comte de Löwendal (1), qui joint aux avantages d'un bel extérieur l'élocution la plus claire, et qui dénote beaucoup d'instruction. J'ai donné à M. de Vergennes le mémoire de M. de Clozanges, et sa demande de travailler au dépôt lui a été refusée. J'ai fait en même temps des remercîmens au ministre sur sa bonne volonté à mon égard; il a souri et ne m'a rien répondu. En sortant, Clozanges s'est trouvé sur son passage et s'est présenté de lui-même. Le comte de Vergennes l'a reçu honnêtement, mais son extérieur contrefait ne lui a pas réussi, et le ministre m'a dit en riant : « Il faut au moins être droit, quand on veut entrer dans cette carrière-cy. » Il m'a prié à dîner. J'y ai vu M. de Gray, avec qui j'ai beaucoup parlé de Cassel. Il m'a paru aimable mais apprêté, avec l'air de la prétention. Il y avoit, à ce dîner, le comte de Walsh-Serrant (2), à qui on ôte son régiment irlandois, pour lui en donner un autre à son grand regret.

Mercredi, 3 mai.

J'ai été voir la bénédiction des drapeaux, où le détachement des gardes françoises a paru en culottes et dou-

(1) François-Xavier-Joseph, comte de Löwendal, fils du maréchal de France de ce nom, était né à Varsovie en 1742; il fut brigadier des armées du Roi.

(2) Antoine-Joseph-Philippe Walsh, comte de Serrant, né le 18 jan-

blures blanches à la hessoise. Cela fait un meilleur effet qu'on imaginoit.

Il y a, dans Paris et autour, des émeutes à cause de la cherté du blé. Le maréchal de Biron (1) a été nommé par le Roy général des troupes de la capitale, et son régiment a fourni la plus grande partie des postes. On a fait venir dans les environs des troupes pour la défense et la garde des fermiers. La Bastille se remplit tous les jours; on croit que c'est un parti contre M. Turgot (2), et l'on soupçonne des gens importans à la tête.

Vendredi, 5.

Toujours les mêmes mouvemens. C'est peu de chose dans Paris, mais on pille les campagnes. M. le Noir (3) n'est plus lieutenant de police; c'est M. Albert (4), ancien conseiller au Parlement et grand économiste.

Mercredi, 17.

Les mouvemens dont on a parlé cy-dessus ont amené de la fermentation. Il y a eu beaucoup de gens arrêtés; l'on attribue tout ceci aux prêtres. Il paroît une lettre du Roy aux évêques imprimée, par laquelle il leur est enjoint d'exhorter les curés à la plus grande douceur et à la paix.

vier 1744, colonel titulaire depuis 1770 du régiment irlandais de Roscommond. Il avait épousé, le 25 juin 1766, Renée de Choiseul-Beaupré.

(1) Louis-Antoine de Gontaut, duc de Biron, maréchal de France, né le 2 février 1700, mort le 29 octobre 1788.

(2) Turgot, appelé au ministère de la marine le 20 juillet 1774, avait été chargé du département des finances après le renvoi de Terray (24 août 1774-12 mai 1776). Le rétablissement de la liberté du commerce des grains lui avait créé les plus grandes difficultés.

(3) Jean-Charles-Pierre Lenoir (1732-1807). Il rentra dans l'administration de la police le 10 juin 1776. Il fut plus tard bibliothécaire du Roi.

(4) Il avait alors le titre d' « intendant du commerce pour le commerce de l'intérieur du royaume et extérieur par terre ».

Cet écrit a paru singulier; pourquoi cependant le Roy n'influeroit-il pas sur la police de discipline et sur les mœurs par l'organe ecclésiastique toujours puissant et dangereux, si l'on n'y a l'œil? J'ai vu, moi, avec plaisir que le gouvernement prenoit de la vigueur.

L'abbé Desforges s'est trouvé enfin à la convenance du marquis de Juigné, qui l'a arrêté pour son aumônier. Je crois n'y avoir pas nui par tout ce que j'ai fait à cet égard auprès de notre ministre.

J'ai dîné chez M. de Vergennes, dont on m'a remis en arrivant une lettre de sa main, par laquelle il m'annonce que M. de Juigné m'apprendra le traitement qu'il a plu au Roy de m'accorder. Le soir, j'ai été chez M. de Juigné, qui m'a remis la lettre du comte de Vergennes, par laquelle le Roy m'attache à la mission de Russie comme secrétaire de légation, avec deux mille livres de traitement annuel (1). Ce titre de secrétaire donné par le Roy n'a point plu au marquis de Juigné, qui m'en a parlé d'une manière énigmatique et qui doit en raisonner avec le ministre. Je ne puis qu'être très flatté, moi, d'un titre qui m'assure l'influence dans les affaires et la confiance de M. de Vergennes.

Vendredi, 19.

Ce matin, avant de partir pour Versailles, j'ai reçu de la part de M. de Juigné un paquet considérable de papiers, qu'il m'a chargé de faire copier par MM. Combes et du Rosoy. Ce dernier-cy s'est excusé sur l'ouvrage que lui avoit donné le marquis de Juigné; en conséquence,

(1) Cette lettre du comte de Vergennes à M. de Juigné est datée du 15 mai 1775. Elle est conservée dans le ms. 3053 (fol. 49) de la Bibliothèque d'Avignon.

M. Combes en a pris une partie et a donné l'autre à M. de Saint-Paul, le secrétaire allemand. Ces papiers contiennent des notes sur la noblesse russe et les généraux.

Arrivé à Versailles, la conversation que j'ai eue avec le comte de Vergennes sur le titre de secrétaire de légation et les idées de M. de Juigné à cet égard, me prouve sa bonne intention et combien il désire que j'aie la confiance du marquis de Juigné, et de l'influence sur les affaires. J'ai dîné chez ce ministre, où M. de Juigné est venu aussi; il m'a dit que le résultat de sa conversation avec M. de Vergennes avoit été que je ne parlerois pas encore de mon nouveau titre.

Dimanche, 21.

L'abbé Desforges m'a éveillé ce matin, nous avons causé longtemps; il n'a rien appris de nouveau sur son traitement de la part de M. de Juigné. L'abbé Olivier, le précepteur, l'a reçu avec impertinence, et cela ne m'a point surpris. Notre aumônier, qui me paroît un galant homme, m'a renouvelé ses offres pour l'allemand et l'italien, qu'il compte m'apprendre facilement, pourvu que je lui sacrifie une heure et demie par jour. Nous commencerons en route par l'italien, et c'est, dit-il, l'affaire de deux mois. Nous sommes sortis pour aller voir Combes, avec qui j'ai été chez M. de Puységur, que je n'ai pas trouvé.

Après le dîner, la reine des poissardes est venue donner à ma mère un panier de fraises; elle m'a pris en amitié, m'a donné deux ou trois baisers bien conditionnés, puis ensuite un panier de cerises, ce qui lui a valu un écu de ma part.

Samedi, 27.

La revue s'est faite hier; on a peu crié *Vive le Roy*, et même point du tout, à ce qu'on m'a dit, car je n'y étois pas. Le peuple n'est pas content, l'affaire des blés n'est pas finie. On crie toujours après M. Turgot, et soit cabale, soit circonstance fâcheuse à son projet, il paroît toujours souffrir de grandes difficultés. J'en suis fâché pour lui et pour la chose, que je crois aussi bonne que lui bien intentionné. On dit toujours le Roy de son parti; c'est ce qui a fait répandre la nouvelle que M. Turgot étoit fait surintendant des finances, M. d'Albert contrôleur général. On ajoutoit que le premier avoit accusé M. de Sartine devant le Roy d'être l'auteur de la cabale.

Mercredi, 31.

Après avoir fait quelques arrangemens de ballots, j'ai été voir Mme de Bréhan et la Préférée (1), et je me suis engagé pour venir souper le lendemain. En rentrant, j'ai reçu une invitation de la marquise de Juigné, pour aller souper le soir chez elle. J'y ai été en sortant de table; elle m'a dit fort honnêtement que comme elle avoit le prince Bariatinski (2) à souper, elle m'avoit fait inviter pour me faire faire connoissance avec lui.

J'ai donc vu les deux frères Bariatinski; le premier, qui est le ministre, est fort grand, d'une belle figure, et

(1) Mlle de Bressolles.

(2) Ivan Sergiévitch Bariatinski (1738-1811), général-major; après avoir été attaché à la personne du grand-duc Paul, il fut ministre plénipotentiaire de Russie près la cour de France de 1773 à 1783. Son frère était le prince Théodore Sergiévitch Bariatinski, grand maréchal à la cour de Catherine II (1742-1814).

m'a semblé fort aimable; l'autre, avec lequel j'ai causé assez longtemps, est d'un caractère doux, honnête; il a cette circonspection de quelqu'un qui ne veut pas se hasarder, ce qui s'accorde assez avec la finesse dont les Russes sont accusés. Le souper s'est fort bien passé; le comte d'Egmond (1), qui y étoit, a parlé de M. de Louvois; il est, dit-on, très content de n'être que six semaines en prison, où il voit du monde et s'amuse beaucoup.

Jeudi, 1er juin.

Ce matin, j'ai donné une lettre à M. Combes, pour le chevalier de Vergennes à Versailles. Il en avoit une pour le ministre, de M. de Juigné, dans laquelle ce dernier le désigne son premier secrétaire, ce qui a fait grand plaisir à Combes.

Dimanche, 4.

J'ai été à Versailles, où j'ai pris congé de M. de Vergennes, qui m'a demandé si M. de Juigné étoit plus ouvert vis-à-vis de moi. Je lui ai dit ce qui étoit, en lui demandant la permission de lui faire part directement de ce qui m'intéressoit. Il m'a recommandé dans ce cas beaucoup de circonspection, me prévenant que mes lettres seroient ouvertes cinq ou six fois avant d'arriver. Combes étoit à Versailles avec M. de Juigné, qui l'a fait copier une partie de la nuit des bribes de correspondance, qui font voir que le motif de la mission du marquis de Juigné en Russie est un traité de commerce avec cette puissance, qui paroît le désirer, d'après ce que M. Durand rapporte de ce que

(1) Casimir Pignatelli, comte d'Egmond, né le 6 novembre 1727, grand d'Espagne, lieutenant général des armées du Roi depuis 1762.

mande le prince Bariatinski, en parlant de la bonne réception qu'on lui fait en France, ce qu'il regarde comme un acheminement au projet de sa Cour. M. Durand ajoute qu'il ne néglige rien pour son accomplissement, et que M. de Juigné ne tardera pas à en recueillir le fruit et l'honneur. Je suis revenu de Versailles avec Combes et nous avons été en arrivant au Colisée.

Jeudi, 8.

J'ai été le matin chez M. Bénard-Duplix; il m'a montré une partie de ses papiers sur la Russie. J'y ai vu une brouillerie entre lui et M. de la Rivière (1), auteur de l'*Ordre essentiel*, à l'occasion de la maîtresse de ce dernier, qu'il avoit amenée avec sa femme à Pétersbourg et que Sa Majesté Impériale accueillit froidement, parce que l'on avoit voulu la faire passer pour femme de condition, et qu'on sut qu'elle avoit été chanteuse de la Reine à Versailles. Il m'a donné le portrait de Pierre le Grand, qu'il a fait graver d'après un tableau, ainsi que les *Lettres d'un Scythe franc et loyal* ou la critique de l'ouvrage de l'abbé Chappe d'Auteroche sur la Sibérie (2), imprimées en 1771, la description de la statue équestre élevée à Frédéric V de Danemark, imprimée dans le même temps, et un mémoire imprimé en 1766 sur les Lapons et les Siamois, qu'il me prête seulement, vu sa rareté.

(1) Mercier de la Rivière (1720-1793), conseiller au parlement de Paris, auteur de l'*Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*. Il avait été proposé à Catherine II pour travailler à la rédaction du nouveau code, mais il ne resta que peu de temps en Russie.

(2) On sait que ce livre trop sincère eut l'honneur d'être réfuté par Catherine II elle-même, qui a publié l'*Antidote, ou Examen du mauvais livre intitulé : Voyage en Sibérie*.

Samedi, 10.

J'ai été ce matin chez M. Duplix; nous avons causé beaucoup de la Russie. Il en connoît très bien le commerce, et l'avantage qu'il y auroit pour elle et nous de la délivrer de la sujétion des Anglois. Le hasard lui a fait découvrir le secret de ces derniers, par rapport à un objet de commerce du plus grand avantage. M. Duplix avoit eu l'idée d'établir une chambre, ou pour mieux m'exprimer, une maison de commerce, au moyen de laquelle Pétersbourg auroit un change direct avec Paris, sans passer par Amsterdam ni Londres. Ce projet auroit été mis à exécution sans la retraite de M. de Choiseul. Depuis ce temps-là, il a perdu l'idée d'exécution de ses projets, s'étant marié et ayant à Paris un état d'aisance agréable, que lui procurent son cabinet et la direction de plusieurs conseils de grandes maisons. Néanmoins, si M. de Vergennes lui donnoit le consulat de Russie ou une mission particulière pour le commerce, il partiroit et prétend qu'il viendroit à bout de ses projets, ce qui serviroit à l'avantage du ministère de M. de Juigné et à mon instruction. Il m'a parlé de l'ambassade de M. de l'Hôpital (1), qui a joui d'une grande réputation dans ce pays-là. Son successeur, M. de Breteuil (2), y a été haï, et M. de Beausset (3) regardé comme un sot; ce sont ses propres paroles.

(1) Paul-François de Galluccio de l'Hôpital, dit le marquis de l'Hôpital, né le 13 janvier 1697, mort le 30 janvier 1776, après avoir été ambassadeur ordinaire pendant onze ans (depuis 1740) auprès du roi des Deux-Siciles et ministre extraordinaire et plénipotentiaire auprès de l'impératrice Élisabeth de Russie, de 1756 à 1760.

(2) Le baron de Breteuil avait été ministre plénipotentiaire en Russie de 1760 à 1763.

(3) Le marquis de Beausset avait occupé ces fonctions de 1763 (en réalité de 1765) à 1767. Il était mort à Pétersbourg, le 28 avril 1767.

Lundi, 12.

J'étois à neuf heures chez M. Duplix. Nous avons recausé de la Russie. Je lui ai reparlé de ce secret des Anglois : c'est une chose si importante, à ce qu'il prétend, que s'il étoit découvert avoir cette connoissance, il seroit assassiné par les Anglois. Il ne veut le dire qu'au ministre, et voici comment il a découvert la chose et ce qu'il m'en a dit. Un jour qu'il étoit en Russie chez le ministre d'Angleterre, il vit plusieurs hommes chargés de sacs qu'on portoit; il les suivit, un sac se creva *avec bruit* et laissa tomber sur le plancher ce qu'il contenoit; Duplix s'en saisit avidement, *en substituant de sa poche* ce qu'il avoit furtivement dérobé. De retour chez lui, il fit ses spéculations et trouva le secret.

J'ai souligné quelques mots de sa narration, parce qu'ils m'ont fait soupçonner que les monnoies pouvoient être la base du secret; d'autant que d'après ce que j'avois entendu, je lui ai demandé si le titre des monnoies étoit aussi élevé à Pétersbourg qu'ailleurs, et il m'a répondu que j'approchois de la question. Dans un autre moment, il m'a dit que notre monnoie étoit meilleure; et dans un autre, il m'a appris que les Russes enfouissoient leurs richesses dans la terre. J'ai écrit à M. de Vergennes, pour lui demander un rendez-vous et lui faire connoître Duplix.

Un objet considérable de commerce pour les Anglois, ce sont les productions abondantes de l'Ukraine, et surtout le tabac, qu'ils achètent un liard la livre et qu'ils nous vendent cher, en le faisant passer pour être de la Virginie; les bois de construction, qu'ils tirent par Onéga, un des ports de Russie, où les Anglois font fabriquer des

vaisseaux. M. Duplix m'a prêté une carte angloise de cette partie, qui est fort rare et que je calquerai.

Mardi, 13.

J'ai été passer la soirée et souper chez Mme Millet; Mme de Bréhan m'a entrepris de conversation, elle m'a dit que j'étois singulier, ensuite qu'elle ne me croyoit pas constant, que bientôt je formerois en Russie une inclination ou plusieurs. Je me suis défendu, je l'ai fort assurée de ma constance vis-à-vis de quelqu'un qui m'aimeroit. La petite de Bressolles étoit le motif de cette discussion, elle a eu de l'humeur vis-à-vis de moi; cela m'en a donné aussi, et j'allois m'en aller à onze heures : on m'a retenu. Nous avons été reconduire Mme de Berthinval (1) chez elle; nous nous sommes ensuite promenés sur le boulevard.

Mercredi, 14.

Duplix est venu dîner : on (2) l'a trouvé gai, aimable, mais un peu hâbleur. Il a eu après le dîner une conversation avec mon père, moi y étant, où il lui a parlé de ses projets de voyage en Russie, qu'il accomplira, si le ministre goûte ses idées. La maison de commerce qu'il établiroit à Paris pour Pétersbourg, seroit administrée par M. le Couteulx. La direction du change de Pétersbourg à Paris et de Paris à Pétersbourg seroit fort avantageuse, et le secret des Anglois découvert par Duplix y ajouteroit encore. Nous sommes sortis ensemble, et j'ai

(1) Fille de Mme de Millet et sœur de la marquise de Bréhan et de Mlle de Bressolles.

(2) C'est-à-dire les parents du chevalier.

été voir la comtesse de Catuellan qui avoit la migraine; elle m'a joué deux ou trois airs fort joliment sur la harpe.

J'ai reçu la note suivante, qui vient de Duru, valet de chambre de M. Durand, le ministre de France en Russie :

Note sur M. l'abbé Desforges, aumônier du marquis de Juigné.

« L'abbé Desforges a été amené en Russie par la dame Billot (1), associée avec le vice-consul Raimbert (2). Il n'étoit point alors ecclésiastique; elle le plaça outchitel, qui veut dire maître de langue, chez le gouverneur de Tsarskoïe-Sielo, maison de plaisance de la cour. Il y est resté quelque temps, est revenu ensuite en France, et d'après cela il ne peut savoir que très peu de russe. On ignore ce qu'il étoit avant ce temps; on croit que c'est cette dame Billot, qui lui a envoyé des fonds pour faire ses emplettes, dont ils sont tous deux de moitié.

« La dame Billot a quitté son nom et son mari pour aller d'abord à Vienne avec un autre particulier, dont elle avoit pris le nom. Elle est venue ensuite à Pétersbourg avec ce même homme; il y a resté plusieurs années, après lesquelles il a disparu. Alors ladite dame s'est associée avec le vice-consul, et a été à Paris pour y faire des emplettes et ramener plusieurs de ses enfans. C'est alors qu'elle a repris son nom. Elle a une fille mariée au valet de chambre du grand-duc. »

(1) L'histoire de cette dame Billot est racontée plus loin, à la date du 24 avril 1776.

(2) Ce vice-consul est mentionné dans l'Instruction remise à M. de Juigné le 20 mai 1775, comme très versé dans les matières commerciales. (A. Rambaud, *Recueil des instructions... Russie*, t. II, p. 321.)

Dimanche, 18.

Je me rappelle que Duplix m'a parlé de cette Mme Billot, comme d'une femme intrigante et dangereuse, qui a été la maîtresse de M. Raimbert, vice-consul, et à qui M. Durand a refusé sa porte. Nous avons reparlé ensemble de ce secret des Anglois, dont ils doivent la découverte et l'avantage au fameux Macartney (1), et que Duplix a surpris par hasard. Il est convenu avec moi qu'il tomboit sur les monnoies; d'après ce qui lui est échappé encore aujourd'hui, il paroît que les Anglois se sont fait charger de cette fabrication par le gouvernement russe. Leur gain est de 23 pour 50, aux environs; cela est à examiner.

Mercredi, 21.

J'ai été faire mes adieux au marquis de Vérac et à sa femme. Il m'a fait toutes sortes d'amitiés, et m'a bien promis de m'écrire dans ma route, en attendant une correspondance plus suivie de Copenhague. En rentrant, j'ai trouvé Mme Millet que j'ai voulu esquiver, mais elle m'a envoyé son domestique; je lui ai parlé à sa voiture. Elle m'a pressé de la venir voir, je lui ai promis foiblement et suis rentré chez moi. La tristesse commençoit à s'emparer de mon âme. Mon père est parti pour la campagne; en l'embrassant, je n'ai pu retenir mes larmes : je l'ai quitté pour bien du temps! Le soir, nous avons été,

(1) George, comte de Macartney (1737-1806), avait été envoyé par lord Sandwich comme ministre plénipotentiaire d'Angleterre en Russie (1765-1767). Il avait signé, en juin 1766, avec Panine, le traité de commerce qui était encore en vigueur quand MM. de Juigné et de Corberon se rendirent en Russie.

mon frère et moi, nous promener au jardin de l'Arsenal. Nous étions bien tristes tous deux. L'abbé de la Croix (1) étoit venu me voir l'après-midi, je lui ai fait faire connoissance avec lui; l'abbé m'a promis de m'écrire, je lui ai donné l'adresse de Duplix. Le souper s'est passé bien tristement, j'avois la migraine et le cœur bien malade; mon frère m'a conseillé de me retirer sans rien dire : ce que j'ai fait. Il est venu me trouver dans ma chambre; nous nous sommes embrassés, en nous promettant de nous revoir; mais je quittois pour longtemps le meilleur de mes amis, le plus excellent cœur et l'âme la plus honnête. Je lui ai écrit une lettre que j'ai baignée de pleurs; je lui mandai que je partirois avant l'heure que je lui avois dite, pour nous épargner à tous deux un moment trop douloureux. J'ai écrit à ma mère, à mes sœurs (2), à Mme Millet, à Mme de Bréhan, à la Préférée. Elles avoient envoyé des cocardes le soir pour moi, et chacune une lettre. Je me suis couché à deux heures passées.

Jeudi, 22.

Voilà le premier jour de mon voyage. Qu'il a été pénible et douloureux pour moi! C'est néanmoins mon second départ, mais le cœur ne s'habitue pas à se séparer de ce qu'il aime, et quelque peine qu'il en coûte à la sensibilité, je serois bien fâché que la carrière des voyages la diminuât et m'endurcît. Elle m'apprendra à diminuer le nombre de mes affections, mais non à affaiblir celles qui occupent mon cœur.

(1) Il s'occupait aussi de cabale, franc-maçonnerie, recherches de chimie, etc.

(2) Mmes de Tinseau et de Sapte.

Je suis parti à cinq heures trois quarts furtivement par la basse-cour. Gauvin étoit dans ma chambre; je lui ai donné mon couteau pour qu'il se rappelle mon souvenir; ce pauvre garçon étoit attendri. Bocquet est aussi venu; il m'a dit que Mmes Millet étoient venues à minuit, pour me dire adieu. Enfin je les ai quittés, le cœur gonflé, et suis parti seul à pied pour gagner le boulevard, où j'ai pleuré à mon aise. La voiture n'est venue me joindre, avec Garry (1) et M. du Rosoy, qu'à sept heures et demie; j'y suis monté en silence et nous sommes partis. J'avois beau vouloir me retenir et surmonter la douleur qui m'oppressoit : mon frère s'offroit à mes yeux, et mes larmes couloient de nouveau. J'étois fâché de ne l'avoir pas embrassé au dernier moment. Lorsque les chevaux, pressés par le fouet, doubloient le pas et hâtoient notre marche, mon cœur se brisoit; il sembloit qu'on m'arrachoit de force à tout ce que je regrette : quand on laisse derrière soi ami, maîtresse et parens, il est naturel, oh! bien naturel de souffrir!

La journée s'est écoulée assez tristement et sans remarques intéressantes. Nous avons passé à Livry, village considérable à trois lieues et demie de Paris; le duc d'Orléans y a une maison charmante, mais vis-à-vis de laquelle il y en a une semblable, appartenant à un financier, tant les rangs sont confondus! Nous avons vu à Meaux, capitale de la Brie, une cathédrale dont le chœur est fort estimé. L'intérieur est reblanchi à neuf et fait bon effet. On m'a dit que c'étoient des Italiens qui faisoient à très bon marché ces entreprises. Ils sont sur des planches suspendues par des cordes, au moyen desquelles ils voltigent en quelque sorte pour se porter à

(1) Valet de chambre du chevalier de Corberon.

telle ou telle place, et ils grattent ainsi toute l'église et peignent ensuite d'une couleur les joints des pierres. Nous avons été coucher à Dormans en Champagne, à vingt-sept lieues de Paris.

Vendredi, 23.

Nous sommes arrivés à Châlons à quatre heures; j'étois accablé. MM. de Combes et Desforges nous y attendoient. Ils nous ont appris que le marquis de Juigné n'étoit pas arrivé; son frère l'évêque est parti pour sa maison de campagne et ne sait rien de positif. Il m'a fait engager de le rejoindre, mais comme je suis fatigué, je ne compte y aller que demain. Nous avons été nous promener le soir au Jard, qui est la promenade de Châlons. C'est une avenue à quatre rangées d'arbres fort beaux dans un site assez champêtre.

Samedi, 24.

L'auberge de la *Croix d'or* où j'étois à Châlons est très bonne; j'ai été fort bien couché et j'ai dormi à merveille. Le matin, j'ai travaillé à mon journal et je me suis habillé; à dix heures et demie nous sommes sortis, Combes, du Rosoy et moi, pour aller à la cathédrale. Comme j'y entrois, est arrivé le marquis de Puységur, qui m'a dit qu'il m'emmenoit dîner à Sarry, chez l'évêque de Châlons. Nous y sommes arrivés avec un des grands vicaires. On se mettoit à table. Le marquis et la marquise de Juigné et la marquise de Pracomtal étoient arrivés, ayant voyagé toute la nuit. L'évêque de Senez (abbé de Beauvais) (1)

(1) Jean-Baptiste-Charles-Marie de Beauvais, consacré évêque de Senez le 20 mars 1774, résigna en 1783 et mourut le 4 avril 1790.

y étoit aussi avec le président de Rosnay; il compose le discours pour l'Assemblée du clergé.

Lundi, 26.

M. le comte d'Egmond est venu me voir à onze heures; nous avons parlé du marquis de Juigné et de la douleur de sa femme au sujet du départ. J'ai prévenu M. d'Egmond des nouvelles que je comptois lui adresser directement, en cas d'indisposition de M. de Juigné.

Garry est inquiet pour son voyage; les gens du marquis qui s'appellent Lega et Lapierre, lui ont dit que leur maître ne vouloit point qu'on mît un strapontin dans la voiture de canne, et qu'il ne comptoit se mêler que de ses gens; les autres iront comme ils pourront. J'éclaircirai ceci par Fortin; mais je suis persuadé que les gens de M. de Juigné lui font dire ce qu'il ne pense pas.

Je me suis promené le soir avec le curé d'ici et le précepteur des enfans (1), sur le compte duquel je suis revenu. Ce garçon a de l'esprit, de la philosophie même dans la tête. Nous avons beaucoup parlé de Voltaire qu'il a vu à Genève, il y a cinq ou six ans. Le curé l'a vu anciennement ici du temps de M. de Choiseul, avec la marquise du Châtelet. J'ai appris que Voltaire avoit été et étoit encore d'une dissolution de mœurs épouvantable. L'abbé Olivier m'a dit que l'inscription que Voltaire a fait mettre à l'église de Ferney, bâtie par lui, et qui est conçue en ces termes : *Deo erexit Voltaire,* a, suivant le poète, une tout autre signification : celle que renferment les deux derniers mots, et le vieux coquin prétend qu'elle se réalise encore.

(1) De M. de Juigné, l'abbé Ollivier.

Mercredi, 28.

Puységur est parti ce matin pour Reims ; on m'a rapporté que M. de Juigné lui avoit dit de ne revenir que dimanche, mais il paroît sûr au contraire qu'il reviendra vendredi. Cette incertitude du départ m'a donné un ennui que je n'ai jamais éprouvé. L'expectative de rester seul de mon parti dans ce château, sans personne à qui pouvoir conter ce qui se passe dans ma tête, la nécessité peut-être de jouer au trè-sept, où j'avois perdu la veille, tout cela m'a donné un accès d'humeur chagrine, lorsque Combes est entré. Après le dîner, nous avons fait avec M. de Juigné un tour de promenade, et nous sommes rentrés à temps pour entendre un compliment, que lui a prononcé le doyen du chapitre de Châlons, auquel il a fort bien répondu.

Je lui ai parlé des passeports. Il a fait imprimer une feuille à la tête de laquelle sont les armes du Roy soutenues par la figure du Temps, une vignette en bois. Je lui ai représenté qu'il falloit que ses armes fussent en tête, et qu'il étoit et plus convenable et plus commode d'avoir une planche de cuivre où le tout fût gravé, armes et lettres. M. Durand n'a pas mis les siennes, à la vérité, mais M. le marquis de Juigné, prenant un modèle, doit plutôt choisir le marquis de Vérac que M. Durand, dont les passeports sont gravés et ont encore meilleure mine que la feuille imprimée qu'on a fait faire à Châlons sur vilain papier. M. de Juigné m'a dit que nous pourrions en faire faire une autre à Pétersbourg, et j'ai écrit au marquis de Vérac, pour qu'il m'envoie un de ses passeports.

Toute la compagnie s'est promenée le soir, j'ai causé avec Mme de Pracomtal, qui seroit charmante dans une

autre société. Cette jeune femme a de l'esprit, des idées, mais la langueur de son atmosphère agit sur elle. Il paroît qu'elle aime la lecture, elle dessine un peu, veut apprendre à jouer de la harpe. Nous avons parlé musique et instrumens; elle préfère ceux qui sont un peu tristes, ce qui dénote de la sensibilité. Je suis persuadé que cette femme jetée dans un certain tourbillon, développant l'esprit qu'elle a naturellement par des lectures nouvelles, lui donnant plus de ressort en étendant le cercle de ses idées, secouant les préjugés qui tiennent à son éducation, et respectant ceux qui tiennent aux principes, deviendroit une femme très aimable. Il faudroit encore pour sa perfection que son cœur fût réveillé; et, si elle aimoit, que ce fût un homme d'esprit. Alors, il n'y auroit plus rien à faire, qu'à envier peut-être celui qui auroit terminé cet ouvrage intéressant.

Jeudi, 29.

Après avoir entendu un *Te Deum* à la cathédrale, je suis revenu à Sarry. A souper j'étois à côté de Mme de Pracomtal, avec qui j'ai causé. La conversation a roulé sur l'éducation; elle m'a dit que les petits de Juigné étoient étonnans pour l'ardeur avec laquelle ils apprenoient. L'aîné surtout aime à réfléchir et prend ses récréations souvent en lecture. Je lui ai parlé de l'éducation de Rousseau et de son style; elle ne le connoît point, pas même son *Émile*. Il paroît qu'elle craint de se livrer à ce genre de lectures. Elle a entendu blâmer Rousseau et elle a épousé cette opinion, point avec la chaleur et l'entêtement du préjugé, mais avec le raisonnement simple de la sagesse; ce qui me confirme dans mon idée que Mme de Pracomtal seroit une femme très intéres-

sante, si elle sortoit de cette position engourdissante, et qu'elle n'est pas aussi froide que beaucoup de personnes le croient : elle s'ennuie, j'imagine, et personne n'est jugé avantageusement dans cette situation d'esprit et d'âme.

Je viens d'apprendre que nous partions décidément samedi matin.

Vendredi, 30.

Garry a été présenter à M. de Juigné le mémoire de la dépense de route de Paris à Châlons, dont M. de Juigné a retranché un cheval pour mon valet de chambre et toute la dépense de bouche. Garry m'a montré le mémoire raturé dans plusieurs endroits, et m'a demandé comment il feroit le nouveau; je lui ai dit de retrancher un cheval pour moi, un pour lui, et de ne mettre que la dépense de M. du Rosoy. Ce mémoire n'a pas encore suffi : il a fallu en refaire un troisième, en ajoutant le cheval que j'avois fait retrancher pour moi, sans compter le cheval de mon valet de chambre, dont il ne payera probablement pas le voyage. Il me paroît que Garry, en parlant à M. de Juigné, lui a fait sentir la différence de ses procédés à ceux du marquis de Vérac; j'en suis fâché, quoique cette différence soit réelle et grande, parce que toute vérité n'est pas bonne à faire entendre.

Combes est venu dîner avec ses collègues. Il a demandé à M. de Juigné si nous partions : rien de moins sûr pour demain, sa femme lui a demandé vingt-quatre heures, et ce retard pourroit bien se prolonger jusqu'au lundi. Il a prévenu M. Combes, que lui et chacun de ces messieurs se munissent de toile cirée et d'une corde pour leur portemanteau. Cette précaution n'a pas échappé, et je tremble pour le marquis qu'il ne soit déjà jugé par ceux qui l'en-

tourent et que cette réputation ne lui soit pas avantageuse en Russie. Les petites choses font prévention pour les grandes : ce sont des indices plus sûrs quelquefois pour développer le caractère d'un homme.

Après le dîner, j'ai causé un instant avec la princesse de Pignatelli (1), qui m'a dit très honnêtement qu'elle comptoit bien me revoir au retour de Russie; elle part demain de Sarry.

Le marquis de Puységur est arrivé, il a apporté avec lui les *Plans et statuts de Russie;* je les lirai en route.

Samedi, 1er juillet.

Nous comptions partir aujourd'hui, mais Mme de Juigné a obtenu un jour de plus. Sa douleur fait peine à voir. Voilà encore une journée d'ennui qu'il faut passer.

Mme de Pracomtal m'a encore reparlé du marquis de Juigné, son oncle, avec intérêt et éloge. Je crois fort à la bonté de son âme, mais je n'ai guère de foi au reste; puissé-je me tromper!

J'ai eu une conversation avec Puységur; il me paroît un fort bon garçon et j'espère que nous vivrons agréablement ensemble.

Dimanche, 2.

J'ai fait en me levant une lettre pour Mme de Juigné. C'est le jour du départ; il s'est répandu beaucoup de larmes. Enfin nous montons en voiture, M. de Juigné, M. de Puységur, M. du Rosoy et moi. Ce dernier avoit

(1) Alphonsine-Louise-Julie-Félicie, fille de Casimir Pignatelli d'Egmond. Elle avait épousé, en 1768, le prince de Pignatelli, fils aîné du comte de Fuentès-Pignatelli, ambassadeur du roi d'Espagne en France.

demandé d'y être, et M. de Juigné m'a demandé d'arranger cela avec M. Combes, pour que cela ne lui fît point de peine. Cela m'a fait voir de la part de M. de Juigné une grande bonté ou un peu de faiblesse pour ce du Rosoy, qui ne me paroît pas justifier ce sentiment de complaisance. Nous avons couru toute la nuit.

Mardi, 4.

Arrivés à Strasbourg, nous y avons dîné; M. de Juigné s'y est trouvé mal et s'est couché. Nous avons pendant ce temps-là été dans la ville, Combes, l'abbé et du Rosoy. Quand on est à Strasbourg, il ne faut pas manquer d'y voir la tour et de monter, si l'on peut, dans les derniers escaliers, qui sont comme de petites cages à jour en dehors du clocher. C'est une étourderie que j'ai faite avec l'abbé Desforges, et dans le moment que je l'écris, le souvenir m'en fait frissonner. En revenant, nous avons trouvé d'Ouarville (1), qui est venu causer avec nous, pendant que nous soupions. Il est ici pour faire le service de colonel à la suite. Le lendemain nous devons aller dîner chez lui.

Mercredi, 5.

J'étois rentré chez moi, comptant repartir pour aller souper chez d'Ouarville, lorsque le marquis de Juigné, qui ne devoit partir que demain, m'a dit qu'il avoit demandé les chevaux. Il prétend qu'il s'ennuie. Cela m'a étonné et j'ai pensé que la véritable raison étoit la crainte

(1) Parent du chevalier de Corberon. C'était le fils de Pierre-Marie Thiroux, seigneur d'Ouarville, maître des requêtes de l'hôtel ordinaire du Roi en 1740, et d'une fille de Jean-Louis Thiroux d'Arconville.

de faire trop de dépense. La petite aventure qui est survenue m'a prouvé que je ne m'étois pas trompé. Comme je me disposois à partir, on est venu m'apprendre que M. de Juigné avoit envoyé chez le magistrat de police pour faire régler son mémoire de dépense. Je suis venu aussitôt, et j'ai trouvé M. du Rosoy se débattant avec l'aubergiste pour diminuer les prix. Cet homme juroit ses grands dieux qu'il étoit connu de la ville et de beaucoup d'étrangers comme un homme de probité et d'honneur, que jamais on n'avoit fait de retranchemens aussi considérables, qu'ils étoient insultans, et que comme il ne demandoit rien que de juste, on le paieroit tout entier sans qu'il en retranche ce qu'il auroit pu de lui-même sans obligation. J'ai pris ce mémoire et n'y ai rien vu en effet de trop. Mais j'ai remarqué les notes de M. du Rosoy en marge, qui mutiloit un grand tiers de cet état, sans rime ni raison. J'ai reconnu la raison de tout ce tripotage. Du Rosoy est de ces gens vils et sans caractère qui ne se soutiennent qu'en faisant bassement leur cour. Connoissant le penchant de M. de Juigné à l'économie, il a voulu profiter de ce foible pour s'en faire aimer; en conséquence, il s'est chargé de rectifier ce mémoire, sans s'embarrasser si cela feroit du tort à son maître. Je voulus remédier à l'inconvénient qui en pouvoit résulter, et j'allai dire à M. de Juigné que je croyois qu'il seroit plus court de payer le mémoire que d'aller le faire régler, comme l'aubergiste l'avoit proposé, chez le magistrat de police. Je voulus lui faire entendre que, comme étranger, il n'auroit pas gain de cause vis-à-vis d'un homme de la ville. Il persista à être de l'avis de son cher du Rosoy, qui alla honteusement porter le mémoire. Mais il revint plus honteusement encore, car il étoit onze heures, le magistrat se trouva couché. Il fallut pourtant payer le mémoire

tel qu'il étoit. Pour toute vengeance, M. de Juigné ne voulut pas payer les filles, et nous partîmes, honnis, maudits, etc., par les gens de l'auberge et par une foule de bayeux, qui regardoient à la porte notre désastreux équipage, disant tout haut en allemand : « L'ambassadeur françois est un vilain, un ladre, etc. » Si jamais je repasse à Strasbourg, je n'irai pas loger au *Corbeau*, de crainte qu'on ne me reconnoisse pour avoir accompagné M. de Juigné; car notre histoire n'y sera pas, je crois, oubliée.

Jeudi, 6.

Nous avons roulé toute la nuit et le jour, et ne sommes arrivés que le soir à Oppenheim. Comme M. de Juigné avoit mangé en chemin, à Worms, et qu'il s'est fait une loi de ne manger qu'une fois par jour, il ne s'est pas soucié de souper. Puységur et moi n'en avons pas été dupes; nous avons mangé une mauvaise soupe et une fricassée dure; puis nous nous sommes couchés dans de mauvais lits.

Dans le trajet depuis Strasbourg, j'ai vu de belles campagnes, un pays riche, superbe, que M. de Turenne fut obligé de brûler malgré lui, lorsqu'il en reçut l'ordre de M. de Louvois; alors ministre. On conserve au bureau de la guerre la réponse qu'il fit à M. de Turenne, sur la nouvelle de la dévastation du Palatinat. Elle commence ainsi : « J'ai appris, Monsieur, avec une joie indicible, la nouvelle de l'incendie du Palatinat. » Ce siècle du bon goût, des talens et de la galanterie, n'étoit assurément pas celui de la philosophie et de l'humanité.

Vendredi, 7.

Nous sommes partis de bon matin d'Oppenheim et nous avons passé le Rhin dans un fort beau bac, tel que je n'en avois point encore vu; il est carré et entouré de balustrades. Nous sommes arrivés à Francfort à deux heures après midi, après avoir traversé de grandes forêts de sapins (1).

Jeudi, 13. — A Dresde.

J'ai été réveillé par les tambours des troupes, qui descendoient la parade; je me suis mis aussitôt à la fenêtre, et j'ai été très content de la tournure du soldat. Je crois néanmoins que M. de Marbois (2), le chargé d'affaires de France, m'a dit que les troupes n'y étoient pas très bonnes. L'Électeur en a aux environs de vingt-trois mille, si je me rappelle. Toute notre matinée s'est passée à courir sous la conduite de M. de Marbois, qui est un garçon doux et honnête. Nous avons vu la galerie, qui est superbe; mais je n'y ai pas resté assez de temps pour l'examiner.

Après le dîner, nous avons été voir le cabinet de por-

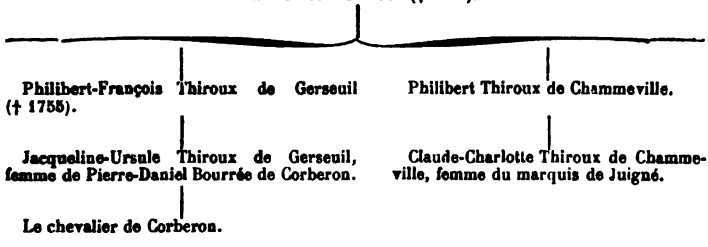
(1) Ce voyage se poursuivit par les villes de Hanau, Salmünster, Schlüchtern, Neuhof, Fulda, Wacha, Berka, Eisenach, Gotha, Erfürt, Buttstedt, Naumburg, Leipzig, Meissen et Dresde. Ces différentes étapes sont rapportées dans le *Journal* de Corberon, avec quelques notes descriptives du pays et des réflexions de peu d'intérêt, que l'éditeur de ce volume a cru pouvoir omettre sans inconvénient.

(2) François de Barbé-Marbois (1754-1837). Il fut successivement secrétaire à la légation de Ratisbonne à Dresde, chargé d'affaires auprès des électeurs de Saxe et de Bavière, consul général de France près du Congrès des États-Unis, intendant à Saint-Domingue, membre du conseil des Anciens (1795), conseiller d'État (1801), directeur puis ministre du Trésor public, sénateur, premier président de la Cour des comptes et ministre de la justice (1815).

celaines, le palais hollandois dont la vue est charmante, mais où l'on vous montre de bien mauvaises antiques. M. du Rosoy a montré, dans cette occasion, combien ses connoissances consistent en mots plutôt qu'en choses. Il a jugé d'abord ces antiques admirables; mais il a trouvé le moyen d'être de l'avis contraire quand il les a vu critiquer. De là, nous avons été à la promenade, qui est entourée d'un fort beau bâtiment qui n'est rempli que d'histoire naturelle; c'est un morceau digne de l'attention d'un étranger.

Nous avons été souper chez le comte de Sacken, ministre des affaires étrangères. Nous avions fort envie, Puységur et moi, d'y laisser aller M. de Juigné tout seul, parce qu'il y avoit été le matin sans nous y mener, et qu'il nous dit ensuite que nous ferions bien de nous y faire inscrire. Nous y allâmes cependant. Ce ministre a l'extérieur honnête et aisé; on m'a appris depuis que c'étoit un homme médiocre. J'ai été surpris de la manière dont M. de Juigné nous a présentés; Puységur en a été fort mécontent pour son compte. Quant à moi, il ne m'a annoncé ni comme son neveu (1), ni comme celui du ministre (2), ni comme étant attaché aux affaires étrangères. Au reste, il

(1) Le chevalier de Corberon était seulement neveu à la mode de Bretagne du marquis de Juigné, par les Thiroux. Voici le tableau généalogique qui le démontre :



(2) Neveu aussi à la mode de Bretagne, sans doute.

a eu une contenance si peu assurée, si contrainte, que j'ai bien craint pour ce qui nous arrivera dans la suite. En Saxe comme en Pologne, on se retire dès qu'on a soupé : c'est ce que nous avons fait; mais, au lieu de nous mettre au lit, nous avons monté en voiture pour continuer notre route.

Vendredi 14, jusqu'au 25.

Nous sommes partis de Dresde à une heure, après avoir refait bien des paquets, qui ne nous ont servi qu'une journée. Nous regrettions tous de n'être pas restés plus longtemps. Il faisoit de la lune. J'étois dans la voiture angloise avec le marquis de Juigné; j'ai voulu tenter une conversation politique, je lui ai parlé du commerce de la Russie avec l'Angleterre et de l'avantage de cette dernière nation sur nous; il m'a répondu vaguement, soit en homme qui n'est pas sûr de son affaire, soit en homme qui ne veut pas se laisser pénétrer; peut-être ce double rôle étoit-il le sien. Nous avons parlé ensuite des ministres du Roy dans les cours étrangères, et il en est peu auxquels il accorde du mérite, si ce n'est M. de Breteuil (1) et le comte de Montmorin (2), qui succédera sous peu de temps à M. de Noailles (3). Il prétend aussi que M. de Bombelles restera longtemps à Ratisbonne. Je ne suis pas de son avis sur le compte de M. de Montmorin; je lui

(1) Le baron de Breteuil était alors ambassadeur extraordinaire près l'Empereur et l'Impératrice Reine.

(2) Armand-Marc de Montmorin, dit le comte de Montmorin, né en 1746, était alors ministre plénipotentiaire près l'électeur de Trèves. Il passa à Madrid en 1777 et succéda à M. de Vergennes en 1788, comme ministre des affaires étrangères. Il mourut le 3 décembre 1792.

(3) Emmanuel-Marie-Louis, marquis de Noailles, né en 1743, était ambassadeur du Roi auprès des États généraux des Provinces-Unies. Il passa plus tard à Londres et à Vienne, et mourut en 1822.

crois trop de sec pour réussir dans les négociations. Une chose assez singulière, c'est que les gens dont le marquis de Juigné pense le plus avantageusement, sont ceux qui disent le plus de mal de lui : M. de Breteuil, qui n'a pas caché sa façon de penser à Vienne sur le peu de capacité qu'il lui trouve; et M. de Barbançon (1), qu'il m'a cité comme plus capable que la plupart des ambassadeurs et ministres, quoiqu'il ne soit pas du nombre. Il m'a dit ensuite que M. de Vergennes me placeroit sûrement, et entre autres places que je pouvois désirer, il m'a cité Gênes et Hambourg, qui réunissent l'avantage du commerce à l'agrément du port, etc.

Depuis ce jour-cy, nous n'avons pas couché jusqu'à Varsovie, et notre route a été si continuelle que nous n'avons pu rien voir. Nous avons passé par Bunzlau, où l'on nous a visités et plombés pour tous les États du roy de Prusse. Je remarquerai, en passant, qu'on n'est pas plus sévère dans les douanes prussiennes que dans les autres, et que l'argent et l'adresse y réussissent comme ailleurs. A Breslau, où l'on a fait raccommoder les voitures, je me suis jeté sur un lit deux heures tout habillé. Nous avons vu dans cette ville beaucoup de François prisonniers de la dernière guerre; ils regrettent tous le service de France, et n'attendent que le premier coup de tambour pour décamper. Ces malheureux font pitié, et ils inspirent l'amitié du patriotisme.

De Breslau on va à Oels, Wartenberg, d'où l'on sort de la Prusse pour entrer en Pologne. La première station est Kempenow; de là, on vient à Vieruszow, Narawicz. Nous avons passé là une nuit très fatigante. Nous étions

(1) Le chevalier de Corberon a sans doute ici en vue Louis-Antoine du Prat, comte de Barbançon, lieutenant général des armées du Roi et inspecteur de la cavalerie, gendre de Jean-Hector de Fay, marquis de Latour-Maubourg, maréchal de France.

menés par de malheureux chevaux de juifs, car telles sont ici les postes; ces étiques animaux, sans force ni courage, nous ont obligés à pousser à la roue continuellement. D'ailleurs, les chemins affreux à travers des bois nous forcèrent à éclairer les postillons avec des torches de sapin ou de bois gras. Il en résulte une flamme claire. Cette illumination, que nous multipliions par besoin et par plaisir, formoit le plus joli coup d'œil dans la forêt, mais nous avons été bien fatigués de cette nuit affreuse. A la fin, nous sommes arrivés à Wielgie à quatre heures du matin. Nous avons passé de là à Widawa, Lourka, Kosniatowicz, Peterkow, Wolborz, Lubochnia, Czerniewicz, Mezzonow, Nadarzin et Varsovie.

Tout ce pays-là est abominable; on n'y voit que des sapins et du sable. Ces prétendues villes sont plutôt des villages; les bâtimens ne sont que des planches, que la fumée et la poussière noircissent entièrement, ce qui joint au coup d'œil de la misère celui de la malpropreté. D'ailleurs, les habitans qui sont en plus grande partie juifs, achèvent le tableau; au surplus, la détresse où ils se trouvent n'imprime point sur le front de ces malheureux la marque du malheur. Ils sont esclaves, pauvres et contens. Il est vrai que l'habitude adoucit peut-être la rigueur de l'esclavage; mais, en même temps, elle avilit les hommes et leur ôte leur caractère. Nos gens battoient ces pauvres diables, qui ne faisoient qu'en rire et mettre plus d'empressement à nous servir de toute manière; en même temps, ils cherchoient à nous voler s'ils pouvoient. Un coup de bâton ou une pièce de monnaie leur fait, de notre part, la même impression; ils rient du premier, se félicitent de la seconde, et font des révérences pour l'un et pour l'autre; il semble que leur âme, engourdie par la continuité du malheur, n'ait plus assez de ressort pour le

sentir. Est-il étonnant qu'une espèce d'hommes, aussi déchue de ses droits, soit sans cesse gouvernée et dominée par la première puissance?

Au milieu de ces tristes remarques philosophiques, j'en ai fait une qui m'a serré davantage le cœur. Nous étions à Rava, petite ville qui a plus l'apparence d'un village; elle est avant Chrzonowicz. Nous y donnâmes un peu de relai à notre équipage, en y restant trois heures. Pendant que nous dînions, une fille qui nous servoit cassa une assiette du prix de quatre ou cinq florins de Pologne, c'est-à-dire un écu. La maîtresse de la maison battit cette malheureuse et la condamna de plus à payer le meuble. Il faut savoir ce que c'est que les gages d'une servante polonoise, pour imaginer le chagrin qu'avoit cette fille; elle fondit en larmes en rentrant dans la chambre, nous étions navrés de sa douleur; le marquis de Juigné fut plus de moitié dans nos sentimens, car son premier mouvement fut de lui payer son assiette. L'abbé, en lui donnant ce qu'elle coûtoit, de la part de M. de Juigné, lui fit entendre son intention. Je me rappelle la révolution qui parut aussitôt sur le visage de cette pauvre fille : la joie, l'étonnement la rendirent immobile; mais cette incertitude ne fut pas longue, elle vint se jeter aux pieds du marquis qu'elle baisa avec transport, et elle se mit à dire, en joignant les mains et fondant en larmes : « Qu'ai-je donc fait pour mériter autant de bonté de la part de ce monsieur? » Celles du marquis coulèrent, les miennes s'arrêtèrent par la réflexion qui me vint : « Cet homme étoit né bon, me dis-je; sans l'avarice, il le seroit sans doute. Pour un écu il a donné à son âme une jouissance dont il l'auroit privée pour un louis peut-être. »

A peine avois-je terminé ma réflexion, qu'il entre dans la salle une petite députation de trois religieux des écoles

pies, dont l'un, après un discours en mauvais latin, présenta à Son Excellence un panier de poires, prémices des fruits du couvent. Le marquis ne se tira pas aussi bien de ce pas-cy que de l'autre; il balbutia quelques mots, leur fit plusieurs questions bien stériles, et après avoir mangé leurs poires devant eux et pris du café sans leur en offrir, il laissa les trois serviteurs de Dieu s'en aller les mains vides, après être venus chargés de leur petit présent. Cela me fit de la peine, je ne fus pas le seul; mais je me ressouvins de ma réflexion et ne la trouvai que trop juste.

Jeudi, 20.

Nous sommes arrivés à Varsovie le matin à dix heures; mais, comme M. de Juigné, par précaution économique, n'en avoit pris aucune, nous restâmes deux grandes heures à attendre qu'on eût trouvé un logement qui ne fût pas cher. A la fin, nous fûmes recueillis dans la maison du prince Charles (1), duc de Courlande, qui n'y étoit pas alors, mais dont le concierge nous loua quelques chambres. J'observerai que ceux qui voyagent en Pologne doivent se prémunir d'un logement pour leur séjour. Les seigneurs polonois exerçant l'hospitalité envers leurs amis et connoissances, les auberges y sont rares et chères, et l'on demanda à M. de Juigné pour lui et son monde cent ducats par jour. On eut beau marchander, ils ne voulurent rien rabattre, et nous eussions été fortement embarrassés sans le concierge du prince Charles.

Le comte Oginski, grand-général de Lithuanie, ami du marquis de Juigné, qui compte y loger, lui envoya un

(1) Celui qui a été détrôné par le duc de Biren. (*Note du chevalier de Corberon.*)

aide de camp, le baron Heyking, qui vint le prier de sa part de venir loger chez lui; le marquis y fut. Nous allâmes, Puységur et moi, promener dans la ville; de là, au spectacle. On donnoit *le Chevalier de la Vieille Roche*, opéra bouffon, qui m'a fait grand plaisir. En rentrant, nous trouvâmes une invitation du comte Oginski, pour venir nous établir chez lui; nous nous y rendîmes aussitôt. M. de Juigné nous y présenta avec la même incertitude et la même gaucherie dont j'avois été surpris à Dresde. Nous eûmes ce qui nous manquoit depuis longtemps : bon souper et un lit; aussi nous employâmes bien le temps à dormir.

Vendredi, 21.

Je fus visité ce matin par plusieurs personnes et entre autres le baron Heyking, à qui je trouvai de l'esprit et de la philosophie dans les idées. Le dîner vint; il y avoit deux femmes qui me parurent aimables, la première s'appelle Starostime, Starostica, c'est-à-dire petite staroste, de l'état de son mari, qui est staroste ou gouverneur. C'est une jeune femme de vingt ans, de la tournure qu'on donne à Roxelane. Le marquis de Puységur fit le rôle de Soliman ou du moins le commença. La seconde s'appelle Poscarbina, qui veut dire petite trésorière, également de l'état de son mari, car j'ignore leurs noms véritables. Celle-ci a l'expression de la douceur et de la tendresse, autant que l'autre a l'air de la légèreté et de la pétulance; on prétend qu'elle est sage et froide. Cette seconde épithète en Pologne suit toujours la première, car dans ce pays, charmant pour les femmes, elles ont le double privilège d'être séduisantes et faciles. Il est fâcheux que l'or soit souvent le moteur principal des tendres foiblesses;

aussi les passions y sont-elles aussi rares que les intrigues multipliées. On ne s'aime pas précisément, on s'arrange. La Starostica passoit alors pour être la favorite du comte Oginski; mariée depuis deux ans à un staroste, auquel on l'avoit contrainte de donner la foi conjugale, elle s'étoit fait séparer depuis quelque temps et jouissoit dans la plus grande jeunesse des prérogatives et de la liberté d'une veuve.

Le grand-général a chez lui un secrétaire qui est François, il se nomme M. de Riant; il a travaillé un an ou deux avec M. Gérard de Rayneval (1) lorsqu'il étoit à Dantzig. Ce garçon est honnête, mais il paroît neuf et simple.

J'ai fait ce jour-là deux rencontres qui m'ont étonné : Francotte, qui est de la musique du comte Oginski, et Patouart, qui est attaché au prince Adam Czartoryski (2); ils s'ennuient l'un et l'autre et soupirent après la France.

Samedi, 22.

J'ai été le matin voir le grand-général; c'est un homme aimable, se livrant par goût et par habitude aux arts d'agrément. Il y a même beaucoup d'aptitude et ses connoissances sont assez sûres, en musique surtout, qu'il aime avec passion. Il joue fort bien du violon, de la clarinette, du clavecin, de la harpe et de l'harmonica. Il m'a parlé d'une harpe qu'il a imaginée avec un jeu de flûte

(1) V. ci-dessus, page 4, note 1.

(2) Adam-Casimir Czartoryski (1731-1823), fils d'Auguste-Alexandre, palatin de la Russie rouge, fut lui-même staroste général de Podolie et maréchal du tribunal suprême de Lithuanie. Il avait présidé, en 1763, la diète de Varsovie, chargée de donner un successeur à Frédéric-Auguste III; il fut encore maréchal de la diète de juin 1812, que Napoléon Ier fit réunir pour l'établissement d'une Confédération. Ses *Mémoires* ont été publiés récemment (Paris, Plon, 1887).

adapté à cet instrument. Dans le temps que j'étois chez lui, il composoit un petit opéra, musique et paroles polonoises, car cette langue y est favorable; j'en ai entendu un morceau qui m'a fait plaisir. Le caractère du comte Oginski se peint dans toutes ses actions, moins vives que douces et mollement voluptueuses. Son penchant pour la vie privée et les arts en sont une suite. Il étoit plus fait pour un gouvernement monarchique que pour un État républicain; aussi les Confédérés n'ont-ils pas, je crois, autant de confiance en son appui qu'en son alentour. Son âme n'est pas assez forte, ni son esprit assez décidé pour donner une forte impulsion. Il est, à la vérité, soutenu par le comte de Cominski, homme fin, délié, d'un caractère entier et dominant, par le conseil duquel le grand-général se conduit ou se laisse conduire. Nous avons été faire une visite au vice-chancelier avant le dîner. Après le café, l'ambassadeur de Russie est venu, M. de Stackelberg (1). Je ne l'ai vu qu'un instant; mais il m'a semblé avoir toute la finesse et la dextérité d'usage d'un homme qui a beaucoup vécu et qui connoît le monde. Le baron Heyking nous a proposé une promenade au Jardin de Saxe, qui est une assez jolie promenade; nous y avons été, Puységur et moi. Il y avoit des femmes en assez grand nombre; elles ont toutes bon air, jusqu'aux filles publiques qui ont plus d'attraits que celles des autres pays. Nous avons causé avec une qui nous a amusés.

Dimanche, 23.

Nous sommes sortis vers midi pour aller à la Cour, où

(1) C'était le comte Othon-Magnus Stackelberg (1736-1800), qui avait joué un grand rôle lors du premier partage de la Pologne.

nous devions être présentés au Roy (1) avec M. de Juigné. Ce prince étoit alors à la messe dans sa chapelle, qui est fort commune. Le palais en tout n'est pas beau. Il y a quelques pièces assez grandes, une où l'on voit les portraits de tous les roys de Pologne, la salle des concerts ou des bals, et celle où l'on attend le Roy quant il revient de la messe. Il y avoit beaucoup de monde, à peu près comme à l'Œil-de-Bœuf à Versailles. Dès que le Roy est arrivé de la chapelle, nous l'avons suivi dans une pièce qui est à côté de celle où nous étions : c'est la salle d'audience, et c'est là où nous lui avons été présentés; elle est grande mais obscure. Le Roy étoit appuyé contre la cheminée, qui est dans une encoignure coupée à pans; sa figure est noble et pleine d'agrément et de douceur, il est grand, d'une taille aisée, et la jambe fort belle. Il a reçu M. de Juigné avec beaucoup de grâce. Notre ministre avoit l'air fort embarrassé, les yeux fixés en terre. Après quelques minutes de conversation, Sa Majesté avoit l'air, en nous regardant, de lui faire entendre de nous présenter; mais il ne l'a pas compris, et c'est le vice-chancelier qui s'est acquitté de cette fonction. Le Roy a demandé à Puységur s'il étoit parent du maréchal de Puységur (2), qui a écrit sur l'art de la guerre; il m'a demandé si je n'étois pas Breton, à cause de la première syllabe de mon nom. M. de Juigné auroit pu saisir cette occasion, pour lui dire que j'étois son neveu ainsi que le parent du ministre, le poste que je remplissois, l'état de mon père; mais il n'en fit pas davantage. J'avoue que j'en fus piqué. Le Roy se retira un instant après et toute sa Cour avec lui. Cette assem-

(1) Stanislas II (Stanislas-Auguste Poniatowski), élu roi de Pologne le 7 septembre 1764.

(2) Jacques de Chastenet, marquis de Puységur et maréchal de France (1656-1743), était l'aïeul du compagnon du chevalier de Corberon.

blage d'habits françois et d'habits polonois est assez singulier; ces grandes robes, avec les barbes longues et les têtes rasées, ne nous plaisent point : on diroit deux siècles éloignés réunis; mais comme les modernes l'emportent pour le moment sur les anciens, les femmes et les étrangers, je crois, préfèrent le costume françois, et le Roy l'adopte pour son usage.

Nous avons été le soir nous promener à sa maison de bains, où il se tient ordinairement tout l'été; c'est un endroit fort agréable. La maison est très petite et entourée d'eau, mais les jardins sont charmans et plus naturels que peignés. Il y a des bosquets et beaucoup d'ombre.

Lundi, 24.

Nous avons parlé politique, le baron Heyking et moi; il m'a dit qu'il avoit travaillé sous son oncle, le comte de Sacken, ministre des affaires étrangères de l'électeur de Saxe. A propos de politique et d'affaires, il m'a remis cette note suivante, me priant d'en faire usage quand l'occasion s'en présenteroit :

Note pour le baron Heyking.

« Quoique le prince Charles de Saxe fût obligé de céder les duchés de Courlande au père du duc actuellement régnant (1), le drossard de Heyking, mon père, par un double serment de fidélité au prince Charles, vou-

(1) Biren. (*Note du chevalier de Corberon.*) — C'était Pierre Biren, fils aîné du duc de ce nom, associé au pouvoir de son père en 1769 et son successeur depuis 1772.

lut lui rester inviolablement attaché. Cette conduite fut punie par la privation de la drossarderie de Dourben, et des bailliages de Degahlen et de Gounen.

« Comme les lois de Courlande défendent ces sortes de privations, mon père porta ses plaintes aux pieds du trône et devant toute la nation. Le procès dura plusieurs années, lorsqu'enfin S. A. le prince Repnin (1), ambassadeur de Russie, touché de la position malheureuse de mon père, s'employa en sa faveur et porta le duc Ernest-Jean à lui donner la drossarderie de Windau et le bailliage de Neuhausen, pour le dédommager des pertes considérables qu'il avoit faites. Mon père, sûr de la protection de Sa Majesté Impériale de Russie, alla prendre possession de ces biens ; mais, miné par un chagrin continuel depuis huit ans, il mourut en arrivant en Courlande. Dès lors, le duc Ernest-Jean se crut dégagé de tout, reprit la drossarderie, et nous fûmes par là privés des avantages que la protection de Sa Majesté Impériale nous avoit fait espérer. Éloigné de ma patrie et trop jeune pour faire valoir mes justes prétentions, j'ai souffert jusqu'ici tout ce que le manque de fortune a de désagréable, et n'ai opposé à la rigueur de mon sort qu'une conduite irréprochable et une application continuelle aux sciences. Parvenu à présent au grade de major, commandant un bataillon du 1er régiment d'infanterie de Lithuanie, je sens que la médiocrité de mes appointemens ne sauroit me faire subvenir aux dépenses nécessaires, à moins que le duc actuellement régnant ne daigne m'accorder quelques secours, soit en m'assignant une modique pension pour quelques années, soit en me donnant quelque bailliage en ferme, ou bien en me fai-

(1) Nicolas Vassiliévitch Repnine (1734-1801), général-major, puis feld-maréchal de Russie, neveu de Panine.

sant payer une certaine somme comme un dédommagement des pertes de mon père.

« Il seroit facile à Son Excellence le marquis de Juigné d'obtenir une lettre de M. Panin (1) en ma faveur, pour Son Altesse le duc régnant, qui pût le porter à m'accorder un des trois points cy-dessus exprimés.

« *Signé :* Le baron HEYKING, chambellan et major actuel du 1er régiment de Lithuanie. »

Le soir, nous avons été au spectacle dans la loge du comte Oginski; on donnoit un opéra italien bouffon : l'*Ile d'Aleine*, dont la musique est charmante. Pendant le souper, je me suis promené dans le jardin avec Heyking et de Riant, et nous avons causé de maçonnerie. Heyking veut me mener demain chez le chef de la loge de l'*Amitié à l'épreuve*, dont il a reçu une lettre d'association pour moi.

Mardi, 25.

Le soir, le Roy est venu voir Mme la comtesse Oginski. Il y est resté une petite demi-heure, et nous avons été

(1) Nikita Ivanovitch, comte Panine (1718-1783), ambassadeur de Russie à Copenhague et Stockholm, puis gouverneur ou grand maître de la cour du grand-duc Paul (1760-1773), et « premier membre » du Collège des affaires étrangères. — Le chevalier de Corberon, qui eut avec lui de très fréquentes relations, a fait de lui, le 9 avril 1778, dans une dépêche à M. de Vergennes, le portrait suivant, qui a été plusieurs fois cité : « Le comte Panin est le plus ancien ministre de cette cour. Il est foible, comme tous les individus d'une cour de faveur, et son crédit quelquefois inutile. Voluptueux par tempérament et paresseux par système autant que par habitude, il se dédommage ainsi du peu d'influence qu'il a sur l'esprit de la souveraine. » Auparavant, Sabatier de Cabre avait dit de lui, en 1772 : « Son indolence et sa paresse sont au-dessus de toute expression. Il passe sa vie avec des femmes et des courtisans de la deuxième classe. Nulle expédition dans les affaires, même celles de la première importance; tous les goûts et les travers d'un jeune homme efféminé et voluptueux, peu d'instruction... » Et le ministre Durand : « Le sommeil, la panse, les filles étoient ses affaires d'État. » (Cité par K. WALISZEWSKI, *Autour d'un trône. Catherine II de Russie*, p. 9.)

avec le grand-général voir une noce dans une maison de la ville. Il y avoit beaucoup de monde; la cérémonie religieuse s'est faite dans une des salles, où l'on avoit placé un autel postiche. Je n'ai pas remarqué une grande différence avec ce qui se pratique dans notre religion, excepté que cela est plus court. Après la bénédiction nuptiale, on s'est rassemblé de nouveau, et l'on a distribué aux parens, aux gens de marque et aux étrangers une parcelle du bouquet et de la jarretière de la mariée; j'en ai eu ma part. Il y a eu un grand souper, après lequel on a conduit la jeune personne au lit, et là les santés d'usage ont commencé; elles sont très nombreuses, mais comme le vin qu'on y boit est fort bon, on se résigne, ce que j'ai fait. Nous sommes revenus, comptant partir; mais comme Puységur désiroit rester, il a fait sous main contrecarrer les arrangemens convenus : les chevaux ne se sont pas trouvés prêts, et il a fallu céder aux instances de M. et de Mme Oginski et passer encore cette nuit-là chez eux.

Mercredi 26, jusqu'au 29.

Le matin du mercredi, je reçus plusieurs visites : M. Fagan, officier françois au service de Russie, mal famé en Pologne; le chevalier de Sainte-Croix, ayant servi avec les Confédérés, pris pendant la guerre, envoyé en Sibérie, etc.; M. Bono, garçon d'esprit quoique un peu apprêté. Il a été sept ans secrétaire intime du Primat, a voyagé avant en Espagne, et maintenant il sollicite auprès de M. de Vergennes une place de secrétaire d'ambassade. Tous ces adieux annonçoient notre départ et me faisoient grand plaisir; j'étois si mécontent de la manière dont M. de Juigné m'avoit présenté, de sa réserve à mon égard au sujet des affaires dont il ne m'a point parlé! J'ai

même su par hasard qu'il avoit écrit au comte de Vergennes, et que du Rosoy avoit fait je ne sais quelle copie, à laquelle le marquis a eu l'air de mettre de l'importance.

Nous sommes partis de Varsovie à sept heures du soir. Il a fallu passer le bac, ce qui nous a retardés encore, car la Vistule est fort large et d'un beau cours. Le pays que nous avons parcouru pendant deux jours est plus beau et moins misérable qu'avant Varsovie.

Nous sommes arrivés à huit heures du soir à Bialystock chez la comtesse Branicka, veuve du grand-général de Pologne (1). MM. de Juigné et Puységur, qui étoient dans la voiture angloise, allèrent au château, le dernier sans être habillé, le marquis ne nous ayant pas prévenus. On m'envoya chercher dans une voiture, mais je ne voulus pas y aller dans le négligé où j'étois, pour faire sentir à M. de Juigné son oubli.

Samedi, 29.

Je me suis levé pour faire vite une toilette et me rendre au château de la grande-générale. En y allant, j'ai vu la ville qui m'a paru jolie; les rues sont larges, tirées au cordeau; les maisons uniformément bâties en mansardes couvertes en tuiles, avec une cour et un trottoir devant chacune. Le palais ou château de la comtesse Branicka est superbe, les appartemens vastes et bien meublés. J'allai chez la grande-générale avec le marquis de Juigné, qui oublia de m'y présenter; de sorte que je m'y présentai

(1) Jean-Clément Branicki (1688-1771), grand général de Pologne et premier sénateur du pays, chef du parti républicain, destitué de ses emplois par la diète de 1764, avait passé les dernières années de sa vie à Bialystock, dont il embellit si bien le château que celui-ci fut surnommé le « Versailles de la Pologne ». Sa femme était la sœur du Poniatowski, alors roi sous le nom de Stanislas II.

moi-même. Elle me reçut à merveille. Nous dînâmes; il y avoit une Françoise qui s'appelle Mme Lhuillier. Après le dîner, nous nous promenâmes dans les jardins qui sont agréables, sans rien d'extraordinaire.

Nous sommes partis à sept heures du soir, avec des provisions de la grande-générale, qui nous fit donner jusqu'à une espèce de réchaud de fer au bout d'un bâton, qui sert de fanal pendant la nuit quand on voyage; on y met d'une sorte de bois de sapin, qu'ils appellent bois gras et qui jette une fort belle flamme. Les paysans s'en servent dans leurs maisons pour s'éclairer en guise de flambeaux, dont ce bois leur tient lieu, en le coupant comme de fortes lattes.

Dimanche 30, jusqu'au 31 inclusivement.

Après avoir couru la nuit et passé par Kurienica et d'autres villages ressemblant à ceux que nous vîmes avant Varsovie, nous sommes arrivés à Grodno à onze heures du matin. Cette ville, jolie autrefois et riche à ce qu'on m'a dit, ne ressemble plus maintenant qu'à un lieu dévasté par la guerre. Le Niémen coule au bas, et la ville s'élève en pente. M. de Juigné a trouvé à son logement une garde d'honneur, que lui avoit envoyée le comte de Tysenhaus, trésorier de Lithuanie, qui commande ici. Il est venu lui-même l'inviter à dîner chez lui. Ce magnat est d'une belle figure; il y joint des connoissances et une imagination active. Nous avons fait chez lui un grandissime dîner fort médiocre, arrosé d'assez mauvais vin. Cette nombreuse assemblée, vêtue à la polonoise, avoit un coup d'œil assez imposant. En sortant de table, il nous a fait entendre sa musique, dont la symphonie est fort bonne. Il y a eu aussi des voix et du chant italien. Le

vrai mérite de cette musique est d'être exécutée par des esclaves, qu'il a fait instruire dès l'âge le plus tendre, et qui sont parvenus au point où peut nous porter l'étude des arts, sans le génie qui leur est propre. Ce n'est pas tout, et le maître du logis, jaloux de ses possessions, nous a montré ensuite des manufactures qu'il a établies et où l'on fabrique toiles, draps, velours, étoffes d'or et de toute espèce, dentelles, etc., voitures et équipages de toutes les façons. Il y a trois François à la tête de cet établissement; mais je doute que l'utilité réponde à l'intention : les fabriques ne sont pas bonnes, les frais en sont immenses, le rapport médiocre, et je vois que l'ostentation seule jouira d'un établissement qu'elle seule peut-être a fondé. Pendant tout cet étalage, je riois de pitié de voir du Rosoy s'extasier à chaque instant et se mettre en frais de mots techniques, dont il a, faute de connoissances réelles, une ample provision. On l'avoit appellé M. le secrétaire, ce qui l'avoit fait redresser et boire comme un templier; aussi disoit-on : « M. le secrétaire boit bien. » Cela ne finit pas d'une manière aussi brillante; car il eut une querelle avec Robert de Puységur, qui, étant ivre, l'envoya publiquement par delà les monts. Il en eut une autre avec l'abbé, et les spectateurs polonois dirent : « M. le secrétaire, pour un François, n'est guère poli. »

Nous sommes partis de Grodno à sept heures du soir, avec les chevaux du comte de Tysenhaus et son écuyer nous accompagnant, ce qui fâchoit assez M. de Juigné, parce que, disoit-il, il faut donner du pourboire et l'on n'y gagne rien. Il y a cependant gagné, car il ne les a pas payés ce que la poste lui auroit coûté, et c'étoit bien le moins. Nous avons voyagé de nuit, suivant notre usage, et nous avons essuyé un orage assez violent.

Mardi 1er août, jusqu'au 8.

Nous sommes arrivés à une ferme, jadis château du comte de Tysenhaus, sur le bord du Niémen. Nous y avons dîné. De là à Novogrodeck, Korelieze et Mir. Le pays que nous avons parcouru est assez beau; on y voit de grandes plaines et de beaux blés. Le malheureux du Rosoy, depuis qu'on sait qu'il est cause de la route de Smolensk au lieu de Pétersbourg, que nous désirions tous, est en butte aux plaisanteries, sarcasmes, etc., de tout le monde. Il s'en console en faisant sa cour au marquis, auquel il plaît. J'ai eu une scène avec lui à Mir, qui s'est terminée de ma part par la douce proposition de quelques coups de canne. Je crois, sans Puységur, que le du Rosoy auroit été rondiné. Il vouloit me demander raison de ce que je lui disois, et je lui ai dit, en lui montrant ma canne, que c'étoit la raison que je lui donnerois.

De Mir nous avons été à Stolbze, à Kodjanow, à Minsk, où il y avoit de fort jolies filles que j'ai fait rire, et qui m'ont distrait de la maussaderie de la route. Je suis parti de là en kibick avec Puységur, qui n'est pas plus content que moi du marquis de Juigné, et qui m'en a parlé d'une manière non équivoque. L'essieu de notre voiture russe s'est cassé et nous a laissés en chemin; le raccommodage nous a retardés quelques heures dans un village. Enfin nous sommes repartis, et, en allant nuit et jour, nous sommes arrivés le 6 à Tolotzin, première ville russe prise sur la Pologne. On est visité dans cette ville, mais plus légèrement que nous le comptions. En conséquence, mon valet de chambre (1) m'avoit prié de lui passer sur moi

(1) Garry, qui faisait du commerce, bien qu'il fût attaché à la personne du chevalier.

de la marchandise qu'il avoit avec lui; je l'ai fait sans scrupule. Il m'a donné pour plus de cinq mille livres d'effets; mais cette précaution a été inutile, car on n'a presque pas fouillé.

Je remarquerai à ce sujet que nous n'avons pas les mêmes principes, M. de Juigné et moi, vis-à-vis de nos gens. Le marquis pense que les siens ne doivent pas faire fortune avec lui; effectivement, ils en seroient sûrement fort embarrassés. Je pense au contraire que nous devons nous prêter le plus que nous pouvons, mais avec décence, à leur avantage. Ce n'est pas la seule chose où nous différons de façon de penser. Plus j'étudie cet homme et moins je le conçois. Sa tournure me paroît souvent inconséquente avec elle-même; il adopte les principes de liberté et de propriété des économistes, et il désapprouve leur opposition au système des douanes et des entrées. Nous avons eu une grande discussion ensemble à Mir à ce sujet. M. de Juigné n'aime pas le discours politique, qui est en tête de la tactique de M. Guibert (1), et il met au-dessus de tout la relation de M. de Rulhière (2) touchant la révolution de Russie, ouvrage dans lequel beaucoup de gens admirent plus l'imagination que le savoir et la politique, et dont le comte de Vergennes ne pense pas, je crois, si avantageusement. Je pense que M. de Juigné, entier absolument dans ses systèmes d'économie et de guerre, sur lesquels l'expérience l'a fait réfléchir, n'a que l'opinion des autres dans les choses dont il ne s'est point occupé, opinion qui sou-

(1) Jacques-Antoine-Hippolyte, comte de Guibert (1743-1790), général français, qui, entre autres ouvrages, a publié un *Essai général de tactique*.

(2) Charles-Carloman de Rulhière (1735-1791), auteur d'*Anecdotes sur la révolution de Russie en l'année 1762*, qui, quoique manuscrites, eurent un grand retentissement, au point que Catherine II chercha à les faire disparaître. Elles furent pour la première fois imprimées à Paris en 1797.

vent est en contradiction avec lui-même, sans qu'il s'en aperçoive. L'ouvrage de Rulhière n'étoit pas fait pour être goûté de M. de Juigné; mais Rulhière est tout d'Egmond, et c'est la véritable raison de son mérite vis-à-vis de l'Excellence, qui, hélas! est bien bornée.

De Tolotzin, nous avons poursuivi notre route, en traversant le Boristène ou Dniéper à un assez gros bourg. Le pays est tout aussi beau que celui que nous avons quitté est vilain. On voit des plaines fertiles en toutes sortes de grains; c'est un des bons cantons de la Pologne et c'est celui qu'on lui a enlevé par cette raison.

Mardi, 8.

Nous sommes arrivés à Smolensk à trois heures après midi, au bruit du canon. On avoit fait préparer un logement pour M. de Juigné, à la porte duquel il trouva une garde d'honneur d'au moins quarante-cinq hommes. Le gouverneur, le major vinrent le voir, et nous leur rendîmes leur visite. M. de Juigné nous accorda ici une nuit de repos, mais sans autre lit que du foin, parmi lequel il y avoit de la vermine. Nous commençâmes par faire un assez mauvais repas, que la faim rendit excellent. Nous sortîmes ensuite, Combes, Puységur et moi, pour voir la ville. C'est un amas de maisons de bois et de jardins, entouré d'un grand fossé à sec, sur lequel est un pont de bois. Au milieu de cette grande villace est une place immense où l'on se promène. Nous y avons été, de là dans une rue où nous avons entendu de la musique. Comme nous nous y sommes arrêtés, le maître de la maison nous a fait entrer; nous avons trouvé un bal établi, où l'on nous a fait danser. J'y ai trouvé une fort jolie femme, avec laquelle j'ai beaucoup causé; je me

suis promis de la retrouver à Moscou ou à Pétersbourg, l'hiver.

Mercredi 9, jusqu'au 12.

Nous sommes partis de Smolensk à cinq heures du matin au bruit du canon, honneur qui n'appartient qu'aux ambassadeurs, mais qui ne nuit pas aux ministres plénipotentiaires. Cela nous a prouvé l'honnêteté des Smolenskois, et nous regardâmes leurs politesses comme un heureux présage pour notre séjour en Russie.

Pendant les trois derniers jours que nous roulâmes sans nous arrêter, même les nuits, il ne se passa rien d'extraordinaire ni de remarquable. Le pays que nous parcourûmes me parut moins beau; on voit des parties de terres en friche et très peu de maisons. Le froid se fit sentir aussi, et nous nous aperçûmes que notre direction tendoit vers le Nord.

Samedi 12, jusqu'au 26.

Nous sommes arrivés à Moscou à dix heures et demie du soir, après avoir fait un tour immense dans cette diablesse de ville qui ne finit pas, et qui au clair de lune me paroît fort laide. Je doute que le jour l'embellisse.

Notre entrée chez M. Durand a été froide : je crois qu'il s'est ennuyé d'attendre M. de Juigné, et comme celui-ci n'est ni chaud ni entrant, nos deux ministres, au bout d'un quart d'heure, n'avoient déjà plus rien à se dire, lorsque le souper est venu au secours de leur entretien et de notre faim qui étoit extrême. Le souper fini, on a parlé de se coucher, et nous avons été bien surpris, Puységur et moi, quand nous avons appris que notre loge-

ment étoit à trois ou quatre verstes; la voiture nous y a conduits, ainsi que les gens de M. Durand, et nous sommes arrivés dans un grand cabaret, tripot, etc., où nous n'avons pas trouvé un seul lit. C'est un nommé Dauphiné qui tient cette manière d'auberge, et qui, par grâce, nous fit avoir des matelas, sur un desquels je me suis étendu habillé. J'étois assez accoutumé à cette manière de lit, mais je ne m'attendois pas que M. de Juigné portât si loin l'oubli. Il eût été de l'honnêteté de songer aux choses qui nous manquoient, ou du moins de nous dire un mot là-dessus; c'est là ce que j'appelle de la politesse et non la simagrée de vous faire passer le premier dans une porte, chose à laquelle M. de Juigné ne manque pas; mais quand il est question d'avoir un lit, il vous répond avec finesse : « A l'armée on n'est pas si bien! »

Depuis mon arrivée ici, j'ai eu peu de temps pour examiner les différentes personnes que j'ai vues. M. Durand est la première; il m'a paru fin observateur, du coup d'œil le plus sûr, et je serois bien surpris s'il n'avoit pas jugé déjà le marquis de Juigné. Son secrétaire, Malveau, ne manque pas d'esprit; il a de la vanité sous un extérieur froid et honnête, qui voudroit aussi être fin; mais je n'aime point l'impression de fatuité répandue sur tout ce qu'il dit. Il se prétendoit secrétaire de légation, ce qui n'est pas. Nous avons vu à dîner un prince Adoeffski qui, comme la plupart des Russes, a l'air engageant et officieux; au fond c'est un homme léger, faux et peu estimé. Il est propriétaire de la maison de M. Durand, qui va devenir celle de M. de Juigné.

Il est venu un M. Roslin, François, gouverneur des pages, quoiqu'il ne sache pas parler sa langue. C'est un bon homme qu'on plaisante; il est joueur et bavard. On

prétend qu'il est venu ici pour être cuisinier; au surplus, depuis trente ans qu'il y est, il paroît y avoir eu une bonne conduite, et la fortune qu'il a faite le prouve : sans être brillante, elle lui a procuré une existence douce et agréable.

M. de Solms (1), envoyé de Prusse, est un des premiers ministres étrangers que j'ai vus. Il a l'air froid et simple, mais il a beaucoup de finesse; depuis quinze ans qu'il est ici il a attrapé un peu de la langue du pays, ce qui lui donne sans doute plus de facilité pour s'introduire dans les cercles différens. Il est décoré de l'ordre de l'Aigle noir de Prusse et de l'ordre de Saint-Alexandre de Russie.

Un homme charmant qui ne reste que fort peu de temps ici, c'est le grand-général de la Pologne, le comte Branicki (2). Il a la plus aimable tournure; parlant filles, plaisirs et affaires avec toute l'aisance d'un François qui a l'usage du monde, c'est un de ces aimables roués qu'on y estime tant! Le comte Branicki est venu à cette Cour pour négocier quelques affaires; j'imagine qu'il s'en tirera bien : c'est un homme fait pour ce pays-cy.

Les divertissemens publics ne sont pas nombreux dans cette ville. Il y a un Opéra-Comique, qui ne vaut pas grand'chose; la salle est assez bien. J'y ai été voir *Julie*, qui n'a pas été trop bien rendue. Il y a un nommé Dugué, qui a du talent, ainsi que Mme Defoix, avec qui il vit; ils

(1) Le comte Victor-Frédéric de Solms. Une partie de sa correspondance avec Frédéric II (1767-1772) a été publiée par la *Société impériale d'histoire de Russie*, t. XXXVII. Il eut pour successeur, en 1779, le comte de Goertz.

(2) François-Xavier Branetzki (il prit le nom de Branicki dans le dessein de se faire passer pour membre de cette ancienne famille polonaise) était absolument vendu à la Russie. Grand-général de la Pologne dès 1771, il était venu demander le rappel de Stackelberg, ambassadeur de Russie à Varsovie. Il était soutenu par Potemkine, qui lui fit plus tard épouser sa nièce, Alexandra Vassilievna Engelhardt.

ont joué l'un et l'autre à Bruxelles. Hors ces deux acteurs, il y a bien peu de talent; c'est ce qu'on reproche à Mme Pincemaille, qui du reste est grande, jeune et jolie.

Le lendemain ou le surlendemain, il y a eu Vauxhall; j'y ai été. C'est un grand jardin qui appartient à un seigneur, qui le loue au propriétaire du Vauxhall; cette promenade est terminée par un étang, sur lequel il y a de la musique. Dans plusieurs bosquets il y a de petits concerts, un entre autres formé par la réunion de plusieurs instrumens à vent, dont chacun ne fournit qu'un ton. C'est comme un orgue démembré, et cela ressemble assez à ceux dont les Savoyards jouent le soir dans les rues de Paris, avec la lanterne magique. Le jardin est illuminé de lampions quand le jour tombe, et l'on trouve de grands appartemens en haut, où l'on danse et l'on joue. Il en coûte un rouble pour entrer dans ce Vauxhall, qui dure jusqu'à deux heures du matin.

J'ai fait connoissance avec le comte de Lascy (1), ministre d'Espagne, homme d'esprit et d'une tournure fort noble. J'ai dîné chez lui dimanche 20, et nous avons été l'après-dîner voir manœuvrer un régiment de houzards commandé par M. Potemkin (2). Les chevaux de ce régi-

(1) François-Antoine, comte de Lascy, général et diplomate espagnol (1731-1792). Il avait déjà été ministre plénipotentiaire en Suède quand il arriva en Russie.

(2) On sait que Grégoire Alexandrovitch Potemkine ou Patiomkine (1736-1791), créé gentilhomme de la chambre par Catherine II et devenu le favori de l'Impératrice en 1774, avait à la Cour le plus grand crédit. Il fut président du Collège de la guerre, membre du Conseil privé, feld-maréchal, gouverneur général de la Russie méridionale et prince de Tauride. « Il est d'une taille gigantesque et disproportionnée, disait M. Gunning dans une dépêche du 15 mars 1774, et sa physionomie est loin d'être agréable... Il paraît avoir une grande connaissance des hommes, et, quoiqu'il soit notoirement de mœurs très débauchées, il a d'étroites liaisons avec le clergé. » (Cité par A. Rambaud, *Recueil des instructions... Russie*, t. II, p. 316, note 1.) Le chevalier de Corberon, qui eut, à un moment donné, d'incessants rapports avec lui, en fit ce portrait peu flatté, dans une dépêche adressée au comte de Vergennes, le 9 avril 1778 : « Un Potemkin qui, gonflé d'orgueil et d'égoïsme, joint à l'inertie russe la mollesse asia-

ment sont de l'Ukraine : ils sont petits, mais vigoureux et assez vites; en général, cette troupe a bien manœuvré.

Il y a ici un chevalier de Portalis, Provençal, qui est fort entrant; il est venu me voir, je n'y étois pas. J'ignore qui il est.

Les petitesses de M. de Juigné se soutiennent et augmentent de plus en plus. Ses conversations sont remplies de traits qui le déclarent, et comme il n'a pas l'art de se cacher, tout le monde voit ses défauts. Il refuse, à Puységur et à moi, lits et meubles. Il est vrai qu'il ne doit rien au premier, mais au moins faut-il être honnête. Quant à moi, nous verrons quels arrangemens il me proposera. Il a trouvé un expédient qui l'enchante, c'est de faire servir un nécessaire de voiture à renfermer ses chiffres; c'est une armoire épargnée! Et je me souviens de lui avoir entendu dire comme une maxime : « Il n'y a point de petites économies. » Malheureusement, il n'est déjà que trop connu, et j'ai été bien surpris, lorsque Malveau m'a dit qu'il n'étoit pas fait pour réussir dans ce pays-cy, qu'on y savoit la cacade qu'il avoit faite en Pologne, en parlant de notre présentation au Roy et de la contenance qu'il avoit gardée pendant sa conversation. Je fus étonné de ces détails, mais je vis le mot de l'énigme quand j'appris ce qu'on va lire.

Il y a ici une maison, probablement celle du comte Branicki ou du prince Adam Czartoryski, où l'on a dit que M. de Stackelberg, ambassadeur russe à Varsovie, avoit mandé qu'il « avoit vu dans cette ville le ministre de France; que c'étoit un homme sans connoissances, en un mot, un imbécile et un sot ». Voilà le propos qui s'est

tique et étouffe dans ses vices particuliers un esprit vif, souple et facile, dont il auroit pu faire un usage précieux pour son pays. » (Archives du ministère des affaires étrangères, A. E., Russie, vol. 101, fol. 118.)

tenu à une table de douze couverts, voilà l'homme jugé avant qu'il arrive; sa présence aura-t-elle fait changer d'opinion?

Depuis quelques jours, nous sommes logés dans une maison voisine de l'hôtel de France, où le marquis de Juigné a loué trois chambres pour une partie de son monde, et que nous occupons, Puységur et moi, jusqu'au départ de M. Durand. J'ai eu dans cette maison une aventure assez drôle. J'y avois remarqué une jeune femme, amie des locataires, qui vint occuper un petit appartement dont l'escalier touchoit la porte de ma chambre. Je m'avisai d'agacer cette femme, lorsqu'elle montoit ou descendoit. Comme nous parlions chacun une langue que nous n'entendions pas mutuellement, il n'étoit pas facile de se comprendre; cependant ses yeux me dirent qu'elle pouvoit me deviner. En conséquence, je tentai l'aventure, et me trouvant sur son passage, je lui pris les mains que je serrai. Le geste étoit mon seul organe, il fallut alors le multiplier; mais j'étois entouré d'argus et il devenoit nécessaire de jouer l'air de la discrétion, pour acquérir plus promptement les droits du défaut opposé. Mon dessein ne déplut pas; deux heures après, je saisis une autre occasion et je donnai à ma belle le baiser le plus expressif; elle le comprit et s'y prêta avec les grâces de la Françoise la plus consommée. Je la suivis aussitôt dans sa chambre : nouvelles embrassades, et comme le jeu paroissoit plaire à ma belle, j'allai plus loin. Ce début étoit trop brillant pour en demeurer là; mais on nous alloit surprendre et la prudence nous fit séparer. Je crus que les entreprises de la journée étoient finies, et je songeois le soir, en me déshabillant, à trouver quelque nouvelle tournure pour le lendemain, lorsque j'entendis ma petite femme descendre pieds nus et se

présenter devant ma porte. Je la fis entrer dans ma chambre, et de ma chambre dans mon lit. Cette piquante aventure par sa singularité dura deux jours, après lesquels ma nymphe partit pour la campagne et me laissa le repos du veuvage et l'ignorance de son nom et de sa personne. On m'a dit depuis que c'étoit la femme d'un officier.

Samedi, 26.

Le marquis de Juigné a été présenté à l'Impératrice dans son cabinet (1), et comme elle n'a vu personne après, nous n'avons pu l'être ce jour-là. L'après-midi nous avons été à la maison des Enfans-Trouvés (2), en nous promenant, Puységur, Combes et moi. L'ordre qui règne dans ce lieu, la politesse des enfans, etc., m'ont fait grand plaisir. Je me propose de revoir cette maison en détail.

Dimanche, 27.

Le marquis de Juigné m'a donné une dépêche à chiffrer, c'est la dernière de M. Durand : elle est datée du 28.

(1) Il produisit une bonne impression sur Catherine II, qui, le 16 de ce mois (v. st.), écrivit à son *souffre-douleur* Grimm : « Votre M. de Juigné est arrivé. Je l'ai vu hier. *Sti-là* n'a pas l'air d'un étourdi. Je prie Dieu qu'il lui élève l'esprit au-dessus des rêves creux, des fièvres chaudes, des grosses et lourdes calomnies, des bêtises et des transports au cerveau politiques de ses prédécesseurs, et surtout qu'il le préserve du radotage sur toutes les matières du dernier [M. Durand] et du fiel, bile et hypochondrie noire et atrabilaire de la petite canaille ministérielle qui les a devancés tous les deux. » (Cité par A. Rambaud, *op. cit.*, t. II, p. 308.)

(2) Cette maison (*Vospitatelnyi dom*) avait été fondée en 1763 par Betzki, familier de l'Impératrice. On y recevait des petites filles orphelines ou abandonnées qui, à leur sortie, avaient le droit d'affranchir les serfs qu'elles épousaient.

Le soir, j'ai été me promener au jardin public; il est assez joli. La principale allée est la seule où l'on se promène, elle n'est pas large; le terrain domine une pièce d'eau qui est à gauche et où l'on descend par un escalier. Cette partie basse est un peu à l'angloise; la variété en fait l'agrément. Le chevalier de Portalis m'a entretenu tout le temps que je m'y suis promené; il m'a dit qu'il espéroit que M. le comte de Vergennes écriroit en sa faveur à M. de Juigné. J'ai découvert le motif de son voyage ici. M. de Portalis ayant servi comme sous-lieutenant dans le régiment de Touraine, l'a quitté pour avoir une compagnie dans le régiment des colonies, que lui promettoit M. de Boynes. Cependant ses affaires l'appelant à la Martinique ou à Saint-Domingue pour ses biens, il est parti pour ce pays-là, et a pris en arrivant un brevet de capitaine à la suite du régiment des colonies. De retour en France, au mois d'août 1774, M. de Boynes n'étant plus en place, ses espérances ont été un peu éloignées; cependant, il a sollicité son successeur, M. de Sartine; mais, malheureusement pour ses affaires, il a rencontré Mme Ivan Czernichef (1), dont il est devenu amoureux. Au bout de cinq mois, il a vu partir sa beauté pour la Russie, et tout aussitôt il l'a suivie, en allongeant toutefois son voyage par la Hollande et divers autres endroits, où il s'est arrêté. Arrivé ici il y a six semaines et n'ayant point de lettres pour M. Durand, il ne l'a vu qu'une fois et a été mécontent de sa froideur. Il désireroit être plus chaudement avec M. de Juigné, par qui il désireroit être présenté à l'Impératrice. Je doute qu'il y réussisse promptement.

(1) Sur Ivan Czernichef, voir la note 2 de la page 14.

Mercredi, 30.

M. de Juigné m'a donné une dépêche à chiffrer. C'est la première, quoiqu'elle soit n° 2, parce qu'il a écrit à M. de Vergennes une lettre simple par M. de Malveau, pour lui annoncer son arrivée ici. Il m'a dit qu'il lui avoit demandé s'il mettroit au haut de ses lettres Monseigneur, comme M. Durand. Je lui ai représenté que la position de M. Durand étoit si différente de la sienne, qu'il n'y avoit aucun rapport entre eux deux; que, d'ailleurs, aucun ministre n'étoit dans l'usage de donner du Monseigneur, que M. de Vérac n'en avoit jamais donné au duc d'Aiguillon (1). Il m'a dit qu'il y avoit un règlement d'après lequel les ambassadeurs seuls, et non les ministres plénipotentiaires, avoient le droit de ne point donner le Monseigneur. Je n'ai point répliqué, mais je crains bien que M. de Juigné ne se donne un ridicule dans les bureaux et vis-à-vis de ses confrères et vis-à-vis de tous ceux qui le sauront.

Jeudi, 31.

J'ai écrit des lettres pour le départ de M. Durand, qui s'en va cette nuit. J'en avois envoyé déjà par son secrétaire Malveau au président de Vergennes et sa femme, ainsi qu'au comte, son frère. J'en ai écrit une à ma mère par la poste, pour la prévenir de prendre des arrangemens pour mes ports de lettres, qui depuis quinze jours me coûtent quatre-vingts francs. Par M. Durand, j'ai écrit à mon père, à ma mère, à mon frère (n° 4), en lui

(1) Armand Vignerot-Duplessis-Richelieu, duc d'Aiguillon (1720-1798), prédécesseur de M. de Vergennes au ministère des affaires étrangères.

envoyant un chiffre; à l'abbé, à mes sœurs, à M. Duplix, à d'Ouarville, à M. Thiroux, à mon oncle de Corberon, à ma belle-sœur, à Montdésir, à M. le comte de Vergennes, au baron d'Heyking, au comte Bollo, au chevalier de Vergennes, à M. Denon, à Mme de Juigné, au comte d'Egmond, à Mme Benoît.

M. Durand est venu me voir un instant ce matin; nous avons causé. Il m'a dit qu'avec le goût que je montrois pour m'instruire, je ne manquerois pas de profiter, et il a ajouté qu'il diroit à M. de Vergennes l'impression que je lui avois faite.

Samedi, 2 septembre.

Le chevalier de Portalis m'a prévenu que l'on s'étoit plaint dans un souper des gens de M. de Juigné, qu'ils avoient battu des gens de police et donné retraite à un homme qu'ils avoient arrêté pour dettes. Je l'en préviendrai. Le nouveau consul de France a été tourné aussi en ridicule dans ce même souper : c'est un M. de Lesseps (1), qui a été à Hambourg et qui, faute d'esprit, prête au ridicule, qu'on a le talent de saisir ici avec malignité.

Dimanche, 3.

J'ai été dîner chez le prince Stéphane Kourakin au camp. Il nous a reçus avec grâce et simplicité. C'est un

(1) Martin de Lesseps, commissaire de marine et agent consulaire de France à Hambourg d'abord, puis à Pétersbourg. Un de ses fils, Jean-Baptiste-Barthélemy, baron de Lesseps, fut nommé consul de France à Cronstadt en 1783; c'était l'aïeul du créateur de l'isthme de Suez. — Le chevalier de Corberon eut assez de relations avec ce Martin de Lesseps, sans cependant apprécier beaucoup ses talents : « Ce pauvre Lesseps, écrivait-il le 16 mai 1781, est et sera toujours le même : un composé de bêtise, de finesse, de soupçons et de confiance mal digérée. C'est un bon

talent que les Russes possèdent singulièrement, et c'est la nation qui nous imite davantage pour les manières. En revenant, nous avons passé au Jardin, où il y avoit de jolies femmes, entre autres une demoiselle de Korssakof, dont la physionomie m'a frappé. Puységur m'a laissé pour se promener avec Mme de Chouvalof (1), et je suis rentré avec Portalis.

Lundi, 4.

Il est venu me voir ce matin; je lui ai conseillé de faire sa confession au marquis de Juigné : il le trouve trop froid pour risquer cette confidence. Je voudrois mettre à profit l'amitié qu'il me témoigne, pour m'en faire une créature et savoir ce qui se passe.

Samedi, 9.

Nous avons été à la Cour avec M. de Juigné, par l'empressement de Puységur et contre mon avis; car je voulois que nous fussions bien informés auparavant. Nous aurions bien fait, puisque, arrivés à la Cour, nous avons été remis à demain.

Le chevalier de Portalis ne me quitte plus; il voudroit que j'obtienne du marquis de Juigné qu'il le présentât à l'Impératrice; mais celui-ci ne le veut pas, et ses raisons sont prudentes. Il y a plusieurs marchands dont Portalis se recommande, qui sont venus demander à M. de Juigné

israélite au fond, mais c'est tout. » (Manuscrit 3059 de la Bibliothèque d'Avignon, p. 487.)

(1) C'était la femme d'André Pétrovitch Chouvalof, chambellan de l'Impératrice, membre du conseil de l'Empire et sénateur. Il s'intéressait beaucoup à la littérature française et fut l'auteur d'une *Epître à Voltaire*. Il mourut en 1789.

qui étoit M. de Portalis, inquiets de ce qu'il leur doit, tandis que Portalis prétend qu'il ne doit rien et qu'il tient tout du crédit de M. Grelin, négociant.

Dimanche, 10.

Nous avons été présentés à Sa Majesté Impériale à midi, Puységur et moi, par M. le vice-chancelier, le comte Ostermann (1), et nous avons baisé la main. Elle revenoit de l'église, où s'est faite la cérémonie de l'ordre de Saint-Alexandre-Newski. Cette princesse a le plus grand air, et sur sa physionomie on voit la noblesse jointe à l'amabilité (2).

Le palais actuel, qui a été fait nouvellement, est composé de la réunion de plusieurs maisons de bois et de pierre de plusieurs particuliers, réunies avec beaucoup d'art. L'entrée extérieure est décorée de colonnes; après le vestibule, il y a une très grande pièce, suivie d'une autre aussi grande, où Sa Majesté Impériale reçoit les hommages de tous les ministres étrangers, qui lui baisent

(1) Ivan Andréévitch Ostermann (1725-1811), fils du chancelier de l'impératrice Anne. Il avait remplacé, en 1775, le prince Alexandre-Mikhaïlovitch Galitsyne comme vice-chancelier; il était sous les ordres de Panine, qui était à la tête du Collège des affaires étrangères. Quand Panine mourut, en 1783, la première place revint à Ostermann, mais la direction des affaires appartint en réalité à Bezborodko.

(2) Plus tard, quand le chevalier de Corberon connaîtra mieux l'Impératrice, il tracera d'elle l'esquisse suivante : « Catherine II, plus femme d'esprit peut-être que grande souveraine, a saisi, je crois, l'essence propre à la nation qu'elle gouverne. Cette princesse étonnante, législatrice et guerrière successivement, mais toujours femme, offre l'assemblage inouï et inconséquent du courage et de la foiblesse, des connoissances et de l'incapacité, de la fermeté et de l'irrésolution. Passant tour à tour par les extrêmes les plus opposés, elle présente mille surfaces diverses à l'observateur attentif, qui veut la saisir en vain sous son vrai point de vue et qui, rebuté par ses calculs inutiles, finit, dans son incertitude, par la mettre au rang des premières comédiennes, ne pouvant lui trouver une place parmi les grandes souveraines. » (Dépêche adressée, le 9 avril 1778, au comte de Vergennes, déjà citée.)

la main. Plus loin, est une pièce plus grande que les autres; elle est de toute la largeur du bâtiment qui est double, et séparée au milieu seulement par des colonnes, ce qui la partage en deux parties : la première est celle où l'Impératrice joue, la seconde sert de salle de bal.

M. de Juigné nous a présentés à Mme la comtesse de Romanzof (1), mère du maréchal victorieux (2), et qui jouit à quatre-vingts ans, avec la plus belle vieillesse, des honneurs de son fils et de son petit-fils (3). Nous avons été présentés également à la comtesse Ivan Czernichef, à la maréchale Zachar Czernichef, à son mari (4), et après à toutes les frêles (5). Nous avons vu le dîner des chevaliers avec l'Impératrice, tous et elle aussi en habits de l'ordre, dans la salle du Trône. Cette cérémonie est fort noble; il y a de la musique pendant le repas. J'y ai entendu un castrat, qui chante agréablement.

Nous avons dîné chez le comte de Lascy. Dès que je suis entré, il m'a pris à part pour me dire qu'il avoit reçu une lettre de M. de Vergennes, dans laquelle ce ministre lui parle de moi avec intérêt. Là-dessus, il m'a dit que je n'avois qu'à disposer de sa maison comme de la mienne,

(1) Ancienne maîtresse de Pierre le Grand, que celui-ci maria à Alexandre Ivanovitch Romanzof ou Roumiantsof (1677-1745), qui avait d'abord été soldat aux gardes, avait accompagné le tsar en Hollande et avait été chargé de ramener de Naples à Moscou le prince Alexis. Il était devenu ensuite général et ambassadeur. Sa veuve vécut à Pétersbourg jusqu'en 1788 et conserva jusqu'à la fin toute la vivacité de son intelligence.

(2) Pierre Alexandrovitch Romanzof ou Roumiantsof, surnommé Zadounalski (1725-1796), feld-maréchal, signataire du traité de Koutchouk-Kainardji (21 juillet 1774), après les victoires remportées par lui, qui lui valurent les plus grands honneurs de la part de Catherine II.

(3) Nicolas Pétrovitch Romanzof ou Roumiantsof (1754-1826). Il était alors chambellan. Il fut, en 1779, nommé ministre plénipotentiaire à Francfort, et devint ministre du commerce (1802) et des affaires étrangères (1807). Il est l'auteur de plusieurs ouvrages scientifiques et historiques.

(4) Cf. *suprà*, p. 14, note 2.

(5) Demoiselles d'honneur de l'Impératrice. Ce mot vient de l'allemand *Fräulein*.

et qu'il me rendroit tous les services qui dépendroient de lui. Cela m'a fait grand plaisir; c'est le ministre que je désirois le plus cultiver, c'est bien ce qu'il y a de mieux dans le corps diplomatique. Il a une tournure noble, spirituelle, de la grâce dans ce qu'il dit et de l'aisance dans la manière d'être. L'Impératrice l'aime beaucoup.

L'après-midi, nous avons été présentés au grand-duc (1) et à la grande-duchesse (2). Le grand-duc est petit et mince, d'une assez jolie figure. Sa tournure est enfantine, et il a encore l'apprêt d'un jeune homme qui veut bien se tenir d'après le conseil de son maître à danser. On ne voyoit point la grande-duchesse, elle avoit été saignée par précaution : elle est grosse. Le bal a commencé lorsque l'Impératrice est arrivée; c'est le grand-duc qui l'ouvre.

Sa Majesté Impériale y a assisté un instant, après qu'on a eu tiré pour sa partie; elle y a fait les fiançailles de Mlle Volkonski (3) avec un Galytzin. Cette cérémonie consiste à changer les bagues des deux futurs, que l'Impératrice ôte et remet elle-même à leurs doigts. J'ai dansé avec Mlles Bibikof (4) et Boutourlin, frêles de la Cour fort jolies. Elles sont au nombre de douze ou quinze élevées à la Cour et logées dans un endroit séparé, où l'on ne peut plus les voir, depuis qu'un ministre d'Angleterre a fait un enfant à une. Leurs appointemens sont de deux mille roubles, et, lorsqu'elles se marient, l'Impératrice

(1) Celui qui fut plus tard le tsar Paul Ier. Né le 1er octobre 1754, il mourut le 12 mars 1801. Voir sur sa situation à cette époque le volume récent de M. Dimitri Kobeko, *La jeunesse d'un tsar, Paul Ier et Catherine II*.

(2) Natalie Alexievna, princesse Wilhelmine de Hesse-Darmstadt. Le roi de Prusse Frédéric II avait négocié son mariage, qui avait eu lieu le 10 octobre 1773.

(3) Fille du gouverneur de Moscou.

(4) Sans doute la fille ou la parente d'Alexandre Bibikof, qui, en 1766, avait été nommé maréchal ou président de la grande commission pour le code.

leur en donne vingt mille de dot. Il y a un égal nombre de dames d'honneur; celles-là sont mariées, elles portent sur la poitrine le portrait de l'Impératrice, et les frêles le chiffre. Ces marques distinctives se conservent toute la vie.

Lundi, 11.

Jour de dépêche; j'en ai chiffré une. Le marquis de Juigné a dîné chez le comte de Lascy. Le comte Ivan Czernichef devoit y être, mais l'Impératrice l'a emmené dîner avec elle. Sa faveur s'établit, et l'on croit qu'il pourroit bien succéder à M. Panin. Nous avons eu à dîner M. Martin, devant qui du Rosoy a fait une scène, en ne se prêtant pas aux plaisanteries de MM. Saint-Paul et Fortin. J'ai oublié de parler d'eux; ils sont en général doux et honnêtes. Fortin est un peu étourdi. Saint-Paul a été secrétaire du chevalier d'Aigremont (1) en Allemagne, et le comte de Vergennes l'a reçommandé à M. de Juigné.

L'après-midi, nous avons été faire des visites : chez M. Potemkin, la comtesse Romanzof, etc. De là, MM. de Juigné et Puységur ont été au Vauxhall, et je suis rentré chez moi. Je me suis mis au lit, et j'ai lu avec plaisir les lettres de Clément (2) sur Voltaire. Comme je me couchois, j'ai entendu du Rosoy rire et chanter avec ces messieurs qui l'ont turlupiné le matin; cet homme est vil et me confirme de plus en plus dans mon opinion sur son caractère jésuitique.

(1) Ministre plénipotentiaire près l'électeur de Trèves et près le landgrave de Hesse-Cassel.

(2) Jean-Marie-Bernard Clément (1742-1812), littérateur, qui depuis 1773 avait commencé la publication de dix lettres contre Voltaire.

Mardi, 12.

Jour de scènes et de crises. J'ai été le matin chez M. de Juigné, pour lui parler de la maladie de poitrine qu'on suppose à mon valet de chambre, auquel, en conséquence, on a fait défendre la porte de l'office; et du chagrin que cela lui donnoit, par la réputation de pestiféré qu'il alloit avoir. Il m'a répondu qu'il avoit effectivement de la répugnance à le voir, dans cette idée, que M. du Rosoy l'avoit confirmé dans cette opinion. J'ai profité de la citation pour lui dire que c'étoit la véritable cause du mal prétendu de mon valet de chambre, que du Rosoy, par esprit de vengeance, cherchoit à décrier, suivant la confidence qu'il avoit faite au maître d'hôtel de M. Durand de se venger de ses compagnons de route. J'ai prié ensuite M. de Juigné, afin de lui dire devant lui ce que je pensois, de faire venir du Rosoy; il n'a pas voulu, et j'ai continué à lui faire le portrait de cet homme comme espion, faux, bas, sans caractère, sans connoissances que quelques mots techniques dont il se sert dans la conversation à chaque instant, etc. Cette longue énumération, accompagnée d'exemples et de preuves, n'a point amusé le marquis. Il m'a écouté avec embarras, et je suis sorti en lui disant que je souhaitois qu'il retirât de la satisfaction de cet homme, mais que je craignois bien le contraire et que je voyois avec douleur qu'un homme généralement méprisé passât pour avoir sa confiance. Au milieu de cette conversation, du Rosoy est arrivé; mais le marquis l'a renvoyé, malgré mes instances pour qu'il restât. En sortant, je l'ai trouvé dans le salon; je lui ai dit que je l'avois désiré et demandé, pour être témoin de ma conversation avec M. le marquis de Juigné, que je le priois de

croire que tout ce qui avoit été dit sur son compte ne l'avoit pas été en son absence par dessein, et que je ne désavouerois rien de ce qu'on pourroit lui rendre à ce sujet.

Deux heures après, il a eu une prise avec Fortin, qu'il a pris à la gorge et qu'il auroit étranglé de fureur, si l'on ne fût venu à son secours. Ils sont sortis à l'issue du dîner comme pour se battre; mais du Rosoy, qui joint la poltronnerie à tous ses vices, a gagné de vitesse.

J'ai été voir l'après-midi M. Martin avec Combes. C'est un galant homme, mais il y a peu de ressources à en attendre; néanmoins, comme il connoît ce pays-cy depuis longtemps, je le cultiverai.

Fortin a porté des plaintes à M. de Juigné contre du Rosoy; Saint-Paul et l'abbé ont été appelés en témoignage et, après de longs débats et de plus longues accusations, il a été décidé que MM. Fortin et du Rosoy seroient renvoyés. Le marquis de Juigné m'a dit cela après le souper. J'ai plaint le sort du petit Fortin, mais j'ai approuvé l'expulsion de l'autre.

Mercredi, 13.

J'ai fait quelques visites avec M. de Juigné, entre autres chez le prince Troubetzkoï, dont le fils part pour la France. Le marquis voudroit profiter de cette occasion pour Fortin. Après le dîner, nous avons été chez le vice-chancelier, et de là à la Comédie. Pendant la première pièce, j'ai beaucoup parlé du théâtre anglois avec le prince de Darmstadt (1), qui paroît le goûter. J'ai entendu *l'Ile des fous*, qu'on donnoit avec *Les deux Chasseurs*, dans la loge de la comtesse Ivan Czernichef, avec laquelle j'ai

(1) Georges-Guillaume, prince de Hesse-Darmstadt, frère du landgrave, né le 11 juillet 1722.

beaucoup causé. Puységur m'y a laissé et est allé se montrer. Je remarque de plus en plus qu'il a de petites prétentions.

En rentrant, on m'a remis une lettre de mon frère, dans laquelle il y a quatre vers charmans de l'abbé de Maucroix, vieillard de quatre-vingt-dix-sept ans (1). Ils sont de la philosophie la plus douce; les voici :

> Chaque jour est un bien que du ciel je reçois,
> Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne.
> Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
> Et celui de demain n'appartient à personne.

L'Impératrice a fait présent au maréchal de Romanzof d'un village de quarante à cinquante mille roubles, qu'il avoit envie d'acheter; mais elle a exigé qu'il seroit substitué à ses enfans. C'est avec raison qu'elle veut établir ce système intéressant, pour soutenir les grandes familles. Elle a donné à ce village le nom de... (2).

Vendredi, 15.

J'ai été ce matin chez le prince de Darmstadt avec Portalis; de là chez les comédiens, où j'ai reconnu Lamerie pour le même acteur que j'ai vu à Lyon il y a quelques années, lequel fit une mauvaise petite pièce intitulée *le Vingt et un*. Nous avons ensuite été dîner chez le baron de Nolkem (3), où étoit le prince d'Anhalt (4). On m'y a

(1) François de Maucroix (1619-1708), littérateur, ami de Boileau, Racine et la Fontaine. Les vers qui sont ici transcrits, il les composa la veille de sa mort, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans et non pas de quatre-vingt-dix-sept.

(2) Le nom est blanc dans l'original.

(3) Ministre de Suède auprès de l'impératrice de Russie.

(4) Victor-Amédée, prince d'Anhalt-Bernbourg-Schaumbourg, né le 21 mai 1744, fils du prince Victor-Amédée-Adolphe et de Hedwige-Sophie, comtesse d'Henckel de Donnesmarck.

fait lire une pièce de vers de la Harpe, qui a remporté le prix. Ce sont des conseils à un jeune poète : il y a de jolies choses.

Dimanche, 17.

Nous avons été à la Cour; le comte Alexis Orlof (1) y étoit, celui qui a conquis la Crimée. C'est un très bel homme, il a l'air du dieu Mars, et sa physionomie est agréable autant que noble.

Nous avons été à notre ordinaire dîner chez le comte de Lascy. J'y ai vu M. de Normandez (2), secrétaire de légation, qui est revenu avant-hier au soir de Pétersbourg; c'est un honnête garçon, qui a l'air simple et uni. Il nous a parlé de l'accident de Falconet (3), qui a manqué, le 4 de ce mois, la fonte de la statue de Pierre Ier. Il n'a pas voulu en laisser le soin à un fondeur strasbourgeois, et a persuadé à l'Impératrice qu'il la feroit bien lui-même. Quoiqu'il y eût quatre mille livres de fonte de plus que le nécessaire, elle n'a pas été suffisante pour remplir le

(1) Alexis Grigoriévitch Orlof, le Balafré (1735-1807), frère du fameux Grégoire, d'Ivan, de Vladimir et de Théodore, était amiral et venait de s'illustrer par la destruction de la flotte turque à Tchesmé (1770), d'où son nom de Tchesmenski. Il avait pris une grande part à la révolution de 1762 et avait été un des amants de Catherine II, dont il eut un fils naturel. Ivan fut comte et sénateur; Vladimir, directeur de l'Académie des sciences; et Théodore ou Fédor, un des lieutenants de son frère Alexis.

(2) Normandez fut plus tard représentant de l'Espagne à la cour de Russie. En 1788, il devint fou et fut remplacé par le chevalier de Galvez. On verra plus loin que c'est lui qui introduisit le chevalier de Corberon dans la maison des Behmer.

(3) Étienne-Maurice Falconet (1716-1791), sculpteur français, membre de l'Académie des beaux-arts de Paris, avait été appelé en 1766 par Catherine II, pour faire la statue équestre de Pierre le Grand à Pétersbourg. Les Italiens Rastrelli et Martelli, chargés d'abord de ce travail, avaient présenté des ébauches qui n'avaient pas été acceptées. Falconet mit douze ans à l'achèvement de son œuvre. La statue du tsar a 3^m^,66 de hauteur : son cheval en a 5^m^,60. Le groupe entier pèse 18,000 kilogrammes. Découragé par les critiques et les inimitiés, Falconet quitta la Russie (1778) avant l'inauguration de son monument.

moule, et la tête n'a point été faite. On dit qu'un défaut, qu'on n'a point aperçu dans l'entonnoir, a fait perdre la liqueur. Falconet a été blessé légèrement ainsi que plusieurs personnes, et il s'est trouvé mal de saisissement et de chagrin sans doute. On prétend, néanmoins, que la tête pourra se refondre sur le tronc; d'autres disent que non seulement la tête de Pierre Ier, mais encore celle du cheval n'est pas remplie : c'est ce que l'on ne peut savoir dans le moment.

Mercredi, 20.

Portalis est venu me prendre ce matin pour nous promener; nous sommes sortis à huit heures un quart, et nous avons été du côté de la Cour, jusqu'à un monastère hors la ville. Il faisoit le plus beau temps du monde, un froid sec mais modéré, tel que dans le commencement de novembre en France. Nous avons causé pendant la promenade de la société d'ici. Portalis prétend, avec raison, qu'elle n'est point sûre, mais d'une sujétion gênante; il m'a cité la maison des Chouvalof, où il faut être continuellement ou se brouiller. Il m'a entretenu ensuite de ses amours et de ses histoires en Amérique avec le comte Hamilton et avec un nommé Callières de la Tour, qui vendoit des marchandises en portant l'uniforme; il s'est battu avec les deux, et il en est fait mention dans les gazettes étrangères de 1774, mois de janvier. Il m'a parlé aussi d'un nommé Soboliski, médecin russe et bon naturaliste, qu'il a connu à Lubeck.

Portalis prétend qu'il y a ici une femme ou fille qui veut se faire entretenir par M. de Juigné. Il m'y mènera ainsi que chez d'autres, de préférence, à ce qu'il dit, à Puységur, à qui il trouve l'air froid.

Le reste de la journée n'a rien eu d'intéressant; le baron de Nolkem est venu souper avec nous.

Dimanche 24, jusqu'au 29.

Nous sommes partis à trois heures et demie du soir pour Iaroslaw, qui est à deux cent quatre-vingts verstes de Moscou. Je ne donnerai aucun détail de ce voyage, dont j'ai fait le journal (1).

Dimanche, 1er octobre.

C'est grand jour de Cour. Il y a eu un gala à cause de l'anniversaire de Mgr le grand-duc. L'Impératrice n'a point paru, elle étoit incommodée. Le soir il y a eu bal; je n'y ai pas dansé. Je me suis même retiré avant la fin.

Le comte de Lascy, chez qui j'ai dîné, m'a fait ressouvenir du journal de Iaroslaw. J'en ai parlé en riant au baron de Nolkem, qui m'a dit en plaisantant de l'y oublier. Je lui ai répondu qu'il en seroit au contraire l'ornement.

Mardi, 3.

Jour du couronnement de l'Impératrice. Il y a eu grand gala; mais elle ne s'y est point trouvée, elle a toujours un peu de fièvre.

Nous avons été dîner chez le comte Ostermann, vice-chancelier. Le soir, il y a eu bal, jeu de la grande-duchesse, dont a été M. de Juigné, et souper. On tire

(1) Malheureusement, le manuscrit semble en être perdu. Cette relation était en vers et en prose.

des numéros sur un plat; en Allemagne, c'est dans un gobelet.

Vendredi, 6.

M. de Juigné a monté à cheval avec M. de Lascy et il a dîné chez lui. Il est revenu me dire que mon journal de Iaroslaw avoit parfaitement réussi, excepté de la part du baron de Nolkem, qui, tout en en faisant l'éloge, a ajouté qu'il auroit beaucoup mieux aimé qu'on n'eût pas fait mention de lui. Personne n'y a rien trouvé cependant qui dût blesser.

Le marquis de Juigné m'a conseillé d'aller voir le comte de Lascy; j'y ai été aussitôt. Il m'a reçu à merveille, a beaucoup ri du journal et du désespoir du baron de Nolkem, auquel il ne veut pas que je parle de rien, jusqu'à ce qu'il l'ait fait revenir de sa prévention. Cela m'a véritablement fâché; il est tout à fait désagréable qu'une plaisanterie prenne un tour aussi sérieux et puisse vous faire soupçonner d'épigramme. Cela a servi à me faire juger M. de Nolkem, qui est foible, minutieux, susceptible, et dont le caractère n'a pas plus de tenue. Je l'avois vu ainsi dans la route, mais ce petit incident a décidé mon opinion sur son compte.

Dimanche, 8.

Il y a eu Cour ce matin, et j'ai été baiser la main de l'Impératrice. Saint-Paul m'a remis les copies de deux pièces de vers de la Harpe (1), qui ont remporté le prix

(1) On sait que la Harpe était le correspondant littéraire du grand-duc Paul et qu'il vint plus tard (1783) en Russie en qualité de précepteur des grands-ducs Alexandre et Constantin.

et l'accessit. Le soir, il y a eu jeu à la Cour et musique. M. de Juigné a fait la partie de l'Impératrice.

Puységur craint, à ce qu'il prétend, de devenir amoureux de la petite Nélédinski, la femme du chambellan, et cela, par ménagement pour le comte André Razoumofski (1), qui en est amoureux comme un fou. Ce ménagement généreux est une fatuité; aussi l'en ai-je fort plaisanté, car je m'aperçois que le petit bonhomme fourmille de prétentions.

Lundi, 9.

Le marquis de Juigné est parti ce matin avec le comte de Lascy et le comte de Solms pour Hiéropolis, terre du maréchal Czernichef (2), qui y reçoit le grand-duc. Il y aura spectacle, etc.

Mercredi, 11.

M. Martin a dîné avec nous. Il m'a appris sous le secret que le prince Michel Dolgorouki (3) étoit amoureux et amant de la maréchale Czernichef. Il m'a ajouté qu'il étoit inquiet depuis quelque temps; j'imagine que c'est à cause du comte de Lascy, qui l'a, je crois, supplanté. J'ai montré à Martin mon journal de Iaroslaw, qu'il a trouvé

(1) André Razoumofski (1752-1836), comte, puis prince, fils du comte Cyrille, hetman des Cosaques, fut plus tard ministre plénipotentiaire de Russie à Naples (voir plus loin, à la date du 12 janvier 1777), Vienne, Stockholm, etc. Il était encore à Vienne au moment du Congrès de 1815, et c'est dans cette ville qu'il mourut, après s'être converti au catholicisme. Sur ce personnage et ses relations avec le grand-duc et la grande-duchesse, cf. le livre déjà cité de M. D. Kobeko, p. 71. — Un de ses frères était le comte Alexis, le ministre de l'instruction publique auquel le comte de Maistre a adressé ses *Lettres sur l'éducation*.

(2) Zachar Czernichef. (Cf. note 2 de la page 14.)

(3) Chambellan de l'Impératrice.

très joli; il y a reconnu les mœurs et il prétend que l'Impératrice le liroit avec plaisir, si elle en entendoit parler. Nous avons ensuite causé d'affaires. Il m'a parlé de ses projets de reprendre le vice-consulat; il m'a montré à ce sujet une lettre de Pétersbourg, par laquelle on lui mande que, pour peu qu'il le désire, M. de Lesseps, consul général, sera fort aise de l'avoir pour adjudant à Moscou. Mais il voudroit obtenir des appointemens de la Cour, et il demande 2,000 roubles. M. Durand, qui juge un vice-consul nécessaire à Moscou, doit montrer à M. le comte de Vergennes un mémoire qu'a fait Martin à ce sujet, et le marquis de Juigné, qui m'en a fait un petit mystère, se propose aussi d'écrire au ministre pour appuyer sa demande.

Portalis est venu ce soir; il m'a montré une lettre qu'il a écrite à sa belle, mais elle ne vaut rien, et il désire que je lui en fasse une. Il m'a donné l'épigramme suivante faite sur l'académicien Suard (1).

ÉPIGRAMME.

Auprès d'Arnaud (2), le gazetier Suard
Prenoit hier place à l'Académie.
Certain Anglois, s'y trouvant par hasard,
A son voisin dit : « Monsieur, je vous prie,
Qu'a, s'il vous plaît, produit ce bel esprit?
— Il a, monsieur, depuis quatre ans écrit
Notre gazette. — Ah! peste. — En outre,
Il a traduit avec beaucoup de goût
Le *Robertson*. — Ah! diable. — Ce n'est tout :
Tenez, voyez, c'est là sa femme. — Ah! f..... »

(1) Jean-Baptiste-Antoine Suard (1733-1817), élu à l'Académie française une première fois en 1772, et une seconde fois, après l'annulation de la première nomination, en 1774. Sa traduction de l'*Histoire de Charles-Quint* de Robertson avait paru en 1771. Il écrivait dans un grand nombre de journaux et de gazettes.

(2) L'abbé François Arnaud (1721-1784), littérateur et publiciste, collaborateur de Suard.

Dimanche, 15.

Je me suis amusé ce matin à faire de la musique. M. de Juigné est arrivé cette nuit, fort content de son voyage. Il m'a parlé du grand-duc et de la grande-duchesse. Le grand-duc, dit-il, n'a pas le caractère formé, et cela n'est pas difficile à voir; la grande-duchesse l'a bien davantage, mais tous deux n'aiment pas les Russes et ne le cachent pas assez, ce qui a diminué un peu à leur égard la faveur publique. M. de Juigné m'a dit encore qu'il ne croyoit pas la comtesse Ivan si bien prévenue pour le chevalier de Portalis, et je crois qu'il se trompe. Il prétend que l'intrigue du prince Michel Dolgorouki avec la maréchale Czernichef n'est pas entièrement vraie, non plus que celle du comte de Lascy, qui, dit-on, l'auroit remplacé auprès de cette femme. Notre ministre a peu de foi en ce genre; il juge d'après lui.

Comme j'étois chez moi, l'abbé est venu me dire d'un air effrayé si j'avois entendu le coup de canon après celui du coucher du soleil. Je lui ai répondu que j'avois entendu quelque chose, sans savoir ce que c'étoit. Il m'a dit alors que cela ressembloit à un signal. Nous avons causé là-dessus. Il prétend qu'il y a beaucoup de fermentation dans le peuple contre l'Impératrice et M. Potemkin, que les voleurs qu'on arrête tous les jours sont des suites de la révolte de Pougatchef (1), et cela paroît vrai; mais ce qu'il ne peut me persuader, c'est que Pougatchef n'ait pas été pris. On a dit à l'abbé que c'étoit un de ses partisans, qu'on avoit fait passer pour lui et qu'on a fait mourir. On lui

(1) Le fameux Cosaque Émélian Pougatchef (1726-1775), qui, en 1773, s'était fait passer pour Pierre III, le mari de Catherine II, et avait soulevé toute la Russie orientale. Pris en 1774, il avait été décapité à Moscou le 10 janvier 1775.

a parlé aussi de projets de guerre de la part de la Russie contre Vienne et Stockholm. Je n'y ai pas plus de foi qu'à l'autre nouvelle. L'Impératrice est assez vaine pour jalouser la reine de Hongrie (1), mais trop fière et trop éclairée pour se brouiller avec elle dans les circonstances présentes.

Lundi, 16.

Je me suis habillé dès le matin pour aller chez le baron de Nolkem, éclaircir la bouderie qu'il conserve toujours de mon journal de Iaroslaw, déterminé à fondre la cloche tout à fait, et même à me battre s'il l'avoit souhaité. J'étois prêt à tout. Notre explication, que j'ai commencée, a pris une tournure froide; ce n'est pas ce que je voulois. Enfin, voyant qu'il battoit la campagne, je lui ai dit que j'aurois désiré qu'il m'en eût parlé, soit en riant, soit sérieusement, parce que j'étois prêt à lui donner toutes les satisfactions possibles. Je ne sais s'il a compris ma phrase, mais cela s'est terminé là. J'ai passé chez le comte de Lascy, à qui j'ai rendu compte de ma visite, et je lui ai demandé le journal en question, pour l'envoyer brûler à M. de Nolkem. Il m'a dit qu'il ne vouloit pas le rendre. Je ne sais ce que cela deviendra.

J'ai eu une dépêche à chiffrer. M. de Juigné m'a dit qu'il y avoit quelque chose en l'air qu'il ne pouvoit découvrir; il a été dans une maison où sa présence a paru gêner. Il y est resté néanmoins près d'une heure, mais sans être plus avancé.

(1) Marie-Thérèse d'Autriche, impératrice et reine de Hongrie et de Bohême (1717-1780).

Mardi, 17.

Il y a eu du monde à dîner : c'est le jour que M. de Juigné a pris, ainsi que le jeudi.

Mercredi, 18.

J'ai été voir ce matin, avec MM. de Juigné et Puységur, la maison de l'ambassadeur turc, qui est celle de la comtesse Boutourlin (1). Elle est belle et meublée suivant la coutume orientale, c'est-à-dire avec des carreaux sur une banquette qui règne autour de chaque chambre. De là nous avons été dans la maison d'un M. Zagraski, pour voir l'entrée de l'ambassadeur. Il étoit à cheval et entouré de plusieurs personnes. Ce qu'il y a eu seulement à remarquer, ce sont des chevaux de main pour les présens. En tout, rien de moins magnifique; le nombre des personnes pouvoit se monter à cinq cens, plus ou moins.

Jeudi, 19.

Nous avons été, Puységur et moi, voir l'audience de l'ambassadeur turc chez M. Panin. Les voitures de la Cour l'y ont amené. Il y avoit chez le ministre une garde assez considérable de houzards. L'ambassadeur est entré chez M. Panin, soutenu dessous les bras par deux Turcs. La livrée du ministre des affaires étrangères garnissoit l'escalier et les antichambres. Le premier salon l'étoit également par les valets de chambre; le second, par le

(1) Maria Romanovna Voronzof, comtesse Boutourline, célèbre par sa beauté et son esprit, sœur de l'ancienne maîtresse de Pierre III, de la princesse Dachkof, du grand-chancelier Alexandre Voronzof, etc.

Collège des affaires étrangères, et M. Panin étoit seul dans son cabinet ou salon, son chapeau sur sa tête, qu'il n'a point ôté, à cause du turban qu'on n'ôte pas non plus. Il y avoit dans le fond de cette pièce deux fauteuils, sur lesquels ils se sont assis tous deux. L'entretien s'est passé fort honnêtement de part et d'autre. Le Turc, qui peut avoir soixante ans, a dit des choses fort honnêtes et même spirituelles; on lui a servi une collation de fruits et de confitures, et il s'est retiré après avoir remis à M. Panin deux lettres du grand-visir, une pour l'Impératrice, l'autre pour le ministre, et deux mouchoirs de présent pour les deux mêmes personnes, l'Impératrice et M. Panin.

Nous avons eu du monde à dîner. Le soir, j'ai été chez les comédiens et, de là, au club, où je me suis ennuyé jusqu'à onze heures. Il y a eu aujourd'hui une dépêche pour M. de Lesseps. Je n'ai pas pu la chiffrer, allant chez M. Panin; M. de Combes s'en est chargé.

Le prince Michel Dolgorouki a dit à Portalis que M. de Juigné passoit pour une bête et que M. de Puységur avoit bien peu de considération pour lui; on ne le croit pas non plus un aigle. M. de Juigné a fait aujourd'hui une chose dont il s'applaudit; c'est d'avoir marchandé du poisson le matin au marché, en se promenant. C'est un ridicule de plus, mais celui-là est malheureusement très conséquent à son caractère.

Samedi, 21.

Je suis sorti à dix heures et demie du matin, pour aller à la Cour, pour l'audience de l'ambassadeur turc. Nous avons attendu fort longtemps. C'étoit dans la salle aux Piliers du Kremlin. On avoit dressé dans le coin un trône; l'Impératrice est venue s'y placer à une heure et demie;

les grands officiers de la couronne étoient près d'elle. L'ambassadeur est arrivé, précédé de M. le comte de Bruce (1) faisant les fonctions d'introducteur. Lorsque Son Excellence Turque est arrivée, Abdul-Kerim-Effendi Béglerbi de Romélie, il a fait une révérence à six pas de Sa Majesté Impériale, une seconde plus près, et quand il a été près du trône il a fait une harangue d'un demi-quart d'heure, que l'interprète a traduite en russe. L'Impératrice y a répondu avec noblesse et grâce, et l'on a vu apporter les présens, qui consistoient en mouchoirs, essences, baumes, etc. On les a posés sur une table, devant laquelle étoit debout le comte Ostermann, vice-chancelier, à la droite du trône; à la gauche étoit dans la même posture le grand échanson, M. de Narychkin (2). M. Potemkin étoit plus loin, et l'Impératrice lui sourioit de temps en temps, comme à son favori.

De là, nous avons été chez Mme Solof (3), mais on avoit dîné : la cérémonie avoit duré jusqu'à quatre heures.

J'ai oublié de dire qu'à l'audience du Turc, les dames d'honneur et les frêles étoient debout, à la droite du trône, et les ministres étrangers à côté d'elles près de Sa Majesté Impériale. L'archevêque de Moscou, M. Platon, et d'autres ecclésiastiques étoient à la gauche. Mgr le grand-duc et Mme la grande-duchesse étoient à une fenêtre intérieure de la salle en haut, pour voir ce cérémonial comme dans une loge.

(1) Le comte Jacques Alexandrovitch Bruce (1729-1791), général en chef, sénateur, gouverneur de Moscou en 1784, membre du Conseil en 1787. Sa femme était la sœur du feld-maréchal Romanzof; elle fut la maîtresse de Korssakof, favori de l'Impératrice, et dut à cette circonstance d'être reléguée à Moscou en 1780.

(2) Alexandre Alexandrovitch Narychkine (1726-1795), grand échanson de Pierre III, puis de Catherine II.

(3) Mlle Brelan, maîtresse du russe Solof, dont on lui donnait le nom. Elle était Française.

Dimanche, 22.

Je n'ai pas été à la Cour le matin; j'avois à chiffrer une dépêche. Le soir, j'y ai été; il y avoit bal, et comme l'ambassadeur turc y étoit et que les femmes étoient habillées à la russe, par conséquent sans paniers, on a dansé des contredanses. Le bal étoit commencé quand nous sommes arrivés; cependant, malgré la foule considérable, nous avons pénétré jusqu'aux danseuses. Je me suis trouvé près de la jeune Narychkin (1), la dernière des frêles, qui est fort jolie et a cet air de candeur de la première jeunesse. Elle m'a demandé si je danserois; je lui ai répondu oui, pourvu que ce fût avec elle; ce qu'elle m'a promis. Pendant le temps qu'a duré la danse, j'ai remarqué ou cru voir que les soins très modestes que je lui rendois ne lui ont pas déplu, et j'ai senti naître une sorte d'intérêt qui ressembleroit à de l'amour, si cela se soutenoit. D'ailleurs, mon imagination s'est montée sur les éloges que M. de Juigné et le marquis de Puységur ont donnés à cette jeune personne en m'en parlant. Ce n'est pas tout : je me suis rappelé que le jour que j'ai été présenté à l'Impératrice et à toutes les frêles, celle-ci a eu l'air de me regarder avec une espèce d'attention qui me surprit; et le premier ou le deuxième jour de bal, elle m'a fait inviter à danser avec elle par le prince Alexandre Kourakin (2). J'avoue que cela m'a fait désirer de lier une intrigue avec elle, et cette idée a répandu la gaîté dans mon âme triste et pesante pour ainsi dire depuis

(1) Natalie Narychkine, fille du grand écuyer de Catherine II.

(2) Alexandre Borissovitch Kourakine (1752-1818), gentilhomme de la chambre, compagnon d'études et le meilleur ami du grand-duc Paul, qui, arrivé au trône, le nomma vice-chancelier. Il fut plus tard ambassadeur à Vienne (1806) et à Paris (1808-1812).

mon départ. Elle a un besoin réel de s'attacher, et je crois que les femmes sont nécessaires à mon existence. La Préférée ne sera cependant pas oubliée; jamais ce que j'ai aimé si tendrement ne sortira de mon cœur!

Lundi, 23.

Nous avons parlé, Combes et moi, de Portalis et de son amour pour la comtesse de Czernichef. Il veut que je lui fasse une lettre, et là-dessus il m'est venu dans l'idée de la lui faire tenir par mon valet de chambre. C'est un service que je rends à cette femme, en lui épargnant peut-être quelque étourderie de Portalis; car un amoureux est souvent indiscret par maladresse et par trop d'amour.

Mardi, 24.

Visite le matin chez le prince Stéphane Kourakin et chez Ismaélof. J'ai fait part à Portalis, avec qui j'étois, de mes projets relativement à ses amours. Il en a été transporté de joie et m'a promis de me faire présenter chez le comte Narychkin (1), père de la jolie frêle et grand écuyer.

Mercredi, 25.

Nous avons été voir le matin le trésor du Kremlin. Il y a beaucoup de richesses en vases, ornemens brodés en perles et pierreries. Nous avons vu un fort beau calice, que l'impératrice Catherine II a mis elle-même sur l'autel, en forme d'offrande, pour les réjouissances de la paix. Il est d'or, et la coupe, d'une forme écrasée grecque, est

(1) Le comte Léon Alexandrovitch Narychkine (1733-1799), d'abord chambellan à la Cour, puis grand écuyer de Catherine II.

602481B

soutenue par trois cariatides qui forment le manche. Elle est garnie de pierreries et surtout de rubis. Il y a un livre d'évangiles superbement enrichi de diamans. Ce qui m'a surpris, c'est la collection des anciennes armes : elles sont brodées, quant aux harnois, selles et étriers, dans toutes leurs parties, en perles et en pierreries; c'est la magnificence orientale. Il y a aussi un double trône d'argent qu'on voit dans une de ses salles; il a servi, en 1682, aux deux frères Pierre et Jean Alexiévitch (1), qui ont régné ensemble. On remarque derrière ce trône une lorgnette, que l'on fit pour la princesse Sophie, leur sœur, ambitieuse et jalouse du gouvernement. C'est là, dit-on, qu'elle venoit pendant les audiences souffler aux deux empereurs ses conseils (2).

Nous avons dîné chez le comte de Solms, le ministre de Prusse. Le baron de Nolkem m'a demandé la solution d'une tournure françoise : il s'agit d'une relation en vers et prose, qu'il a faite de son voyage d'Hiéropolis, qui sera, j'espère, l'occasion de notre raccommodement, comme celle de Iaroslaw a été le sujet de notre brouillerie. C'est à l'instar de cette plaisanterie qu'il a fait sa relation, à ce qu'on m'a raconté; et il m'a dit qu'il me la liroit, à condition que j'y ferois les corrections que j'y jugerois nécessaires. J'irai en conséquence dîner demain chez lui.

L'ambassadeur turc étoit au spectacle. Il nous a empestés de fumée de tabac.

(1) Pierre Ier Alexiévitch, qui fut plus tard Pierre le Grand, fils de Natalie Narychkine, et son frère Ivan, fils de Maria Miloslavski, avaient été proclamés tsars le 3 juillet 1682. Leur sœur Sophie exerça la régence de 1682 à 1689.

(2) Ce trône est encore conservé au Musée de Moscou; dans le dossier est pratiquée une ouverture dissimulée par un voile de soie.

Jeudi, 26.

J'ai été dîner chez le baron de Nolkem; il m'a lu sa relation d'Hiéropolis, qui est fort jolie pour un étranger. J'y ai fait de petites corrections, et j'ai vu avec plaisir que notre brouillerie avoit expiré à cette occasion.

J'ai été faire une visite au comte de Chouvalof et à sa femme; on m'a reçu à merveille, et le comte m'a lu un impromptu de Voltaire de cent vers et le conte du *Camaldule* en prose, qui m'a fait grand plaisir. On a voulu me retenir à souper, mais le club m'a empêché de rester. J'ai été danser jusqu'à une heure du matin.

Vendredi, 27.

J'ai été au spectacle; on donnoit *Zémir et Azor*, pièce qui a été médiocrement jouée.

Le marquis de Juigné avoit été dîner chez le comte Orlof (1), pour voir Souharas. Il est revenu à sept heures du soir et est entré dans la loge de la comtesse Ivan, comme j'y étois dans l'intention de lui parler de mon valet de chambre; mais sa présence m'en a empêché. J'ai trouvé cependant le moyen de lui donner le bras pour sortir de sa loge, et alors je lui ai dit que je lui demandois sa protection pour mon valet de chambre, qui avoit quelques marchandises et que je lui enverrois; elle m'a remercié, sans me dire ni oui ni non. Je suis rentré et j'ai dit au chevalier que demain je lui enverrois Garry, qui feroit en sorte, en lui montrant les blondes, de lui remettre une brochure dans laquelle seroit sa lettre, et que j'en joindrois une de moi.

(1) Alexis Orlof.

Le marquis de Juigné m'a fait demander; nous avons causé ensemble, et il m'a dit qu'il désiroit que je fisse la connoissance de M. Aubry, ce François attaché au département de M. Panin, dont je lui avois déjà parlé.

Samedi, 28.

J'ai été déjeuner ce matin chez le prince Alexandre (1), qui se faisoit peindre. Il m'a reçu avec beaucoup d'amitié. Avant de partir, j'ai envoyé mon valet de chambre chez la comtesse Ivan, avec un roman en brochure cacheté, qui contenoit deux lettres de moi : l'une que j'avois faite pour le chevalier de Portalis à sa belle; l'autre que j'écrivois à la comtesse, pour rendre plausible la démarche singulière que je hasarde vis-à-vis d'elle.

La comtesse montoit en voiture, lorsque mon valet de chambre lui a parlé; elle l'a renvoyé à un autre jour pour ses marchandises, mais il lui a remis la brochure, qui l'a étonnée. Cependant elle l'a prise, et il lui a vu lire les lettres dans sa voiture.

J'ai été dîner chez le comte Panin et j'ai beaucoup causé avec le prince Basile Dolgorouki (2), à côté de qui j'étois à table. Après le dîner, j'ai accosté M. Aubry, en lui parlant de Duplix; mais j'ai affecté la plus grande circonspection, en lui disant que je désirois beaucoup le connoître d'après tout ce qu'on m'avoit dit.

Dimanche, 29.

J'ai été le matin à la Cour. L'Impératrice n'y a point

(1) Le prince Alexandre Borissovitch Kourakine.
(2) Vassili Dolgorouki, qui avait conquis la Crimée en quinze jours (1771) et reçu de l'Impératrice le surnom de Krimskoï.

paru; il y avoit fort peu de monde. La petite Narychkin y étoit; je me suis approché d'elle et j'ai causé jusqu'à l'arrivée du grand-duc. Elle m'a reçu très honnêtement, et m'a dit le nom de la personne dans la loge de laquelle elle va. Je n'ai pu le retenir, mais je sais que c'est le directeur des spectacles (1); c'est comme en France le gentilhomme de la chambre. J'ai été l'après-midi avec Puységur chez le comte Chérémétief (2); j'y ai trouvé M. Aubry, qui y va souvent, à ce que l'on m'a dit. Je lui ai parlé de la prévention qu'on a ici pour les Anglois et j'en ai marqué de l'étonnement; il m'a répondu que c'étoit une affaire d'habitude (3). Le marquis de Juigné désireroit bien tirer des lumières de cet homme.

Jeudi, 2 novembre.

Jour de club. J'ai été auparavant faire une visite à la comtesse Pierre, et de là danser. J'ai fait connoissance au bal avec Mlle Narychkin, promise au prince Alexandre Kourakin, parente de la frêle dont j'ai parlé plus haut. Portalis m'a appris que cette dernière étoit aimée d'Ismaélof, jeune homme d'une jolie figure, officier dans les gardes à cheval. Il m'a prévenu qu'il étoit fort jaloux de moi et qu'il avoit remarqué que j'avois dansé avec elle. Ismaélof m'a en effet parlé le soir des beautés de Moscou, en me demandant sur laquelle s'adressoit ma préférence. Je lui ai répondu vaguement, mais il a eu l'air de la tristesse toute la soirée. Je n'aime cependant point cette

(1) C'est Ivan Perfiliévitch Yélaguine (1725-1796), directeur des théâtres impériaux et l'un des amis personnels de Catherine II.

(2) Comte Pierre Borissovitch Chérémétief, grand chambellan de l'Impératrice.

(3) Sans doute à cause des relations commerciales qui étaient extrêmement plus fréquentes avec les Anglais qu'avec les Français.

rivalité, et je crains bien qu'elle ne nuise à mes prétentions.

Vendredi, 3.

Je suis sorti ce matin avec Portalis; nous avons rencontré la comtesse Ivan. Nous devions voir un exercice de l'artillerie, mais il a été contremandé.

J'ai été au spectacle. On donnoit *le Tableau parlant,* avec *Annette et Lubin.* Je suis resté le temps de la première pièce, qui a été aussi bien jouée de la part de Mme Defoix qu'on peut le désirer, dans la loge de la comtesse Ivan; elle m'a reçu très froidement et je suis descendu dans la salle pour y voir la deuxième pièce, qui a été mal rendue. Mme Defoix a aussi peu de naïveté que de sentiment, mais beaucoup de finesse dans le jeu. Le chevalier de Portalis étoit fort inquiet; cependant la comtesse a regardé beaucoup de son côté, après que je suis sorti de sa loge, et là-dessus de nouvelles conjectures et un reste d'espérance.

Samedi, 4.

Nous avons été dîner chez les comédiens, Portalis et moi. Dugué lui a tiré les cartes et lui a prédit beaucoup de malheur, s'il reste dans ce pays-cy; à moi, les choses les plus heureuses, les plus brillantes dans ce qui doit m'arriver, mais du côté de l'ambition seulement.

Je suis revenu travailler à déchiffrer une énorme dépêche de Versailles, et j'ai été un instant au concert des amateurs.

Dimanche, 5.

J'ai été le matin à la Cour. Je n'ai pu parler à la frêle

Narychkin, qui étoit de service et suivoit Sa Majesté Impériale.

Nous avons été dîner, MM. de Juigné, Puységur et moi, chez le comte de Lascy. Le baron Nolkem m'a prié de recorriger sévèrement sa relation d'Hiéropolis et de la lire chez les Chouvalof moi-même; ce que je lui ai promis.

Le soir, j'ai été à la Cour; la petite Narychkin étoit derrière l'Impératrice et je n'ai pu lui parler, mais je me suis posté de manière à être vu. Ismaélof est de plus en plus amoureux. On l'a salué; d'ailleurs, il va dans la maison. Voilà bien des avantages contre moi. J'ai été souper chez Mme Chouvalof, avec le comte André Razoumofski. On a parlé comédie, tragédie, et nous avons engagé Mme Chouvalof à la jouer. Je ne crois pas cependant que sa timidité extrême le lui permette. En attendant, nous devons répéter quelques scènes de *Mahomet*, et j'apprendrai le rôle de Zopire.

Mardi, 7.

Nous avons eu du monde à dîner. L'amiral Barbal y est venu pour la première fois. Les princes Michel Dolgorouki et Alexandre Kourakin devoient en être, mais ils ne s'y sont pas trouvés; le dernier est venu après le dîner. Le comte Chouvalof y étoit, il m'a fait beaucoup de reproches de m'être enfui la veille avant le souper; il m'a fait de nouvelles offres de sa maison, etc. C'est un homme assez extraordinaire; son caractère est si singulier, qu'il rend peu sûr le commerce de son amitié. Aujourd'hui son ami, demain vous lui devenez étranger. Sa femme est vraiment aimable, d'un caractère doux, facile, et douée d'une âme sensible.

Jeudi, 9.

Nous avons été dîner chez le comte Potemkin. Il nous a montré des ouvrages d'acier de Toula d'une grande beauté, pour le bleu d'acier, la dorure et la finesse des ornemens. Le hasard m'a placé à table à côté du grand écuyer Narychkin, que je ne connoissois point, mais vis-à-vis duquel je me suis mis en frais, lorsque j'ai appris que c'étoit le père de la frêle que je trouve si jolie. Cela m'a réussi; il m'a fait mille amitiés et m'a offert sa maison, dont je compte bien profiter.

Nous avons été voir l'exercice d'artillerie, qui s'est fort bien exécuté malgré la neige qui tomboit. On a fait l'épreuve de la vivacité du service d'une pièce en particulier, qui a tiré vingt-neuf coups en une minute, montre à la main, malgré le mauvais temps qui a un peu retardé.

Dimanche, 12.

J'ai été à la Cour, comptant y voir Mlle Narychkin, mais elle n'y étoit pas. J'avois été faire une visite à son père samedi matin; je ne l'ai pas trouvé. Il n'y a point eu de cercle le soir; nous avons seulement baisé la main de l'Impératrice le matin, et fait notre cour à la grande-duchesse, qui m'a parlé avec bonté et grâce.

J'ai été dîner chez le comte de Lascy; le comte de Brühl (1), le prince d'Anhalt et le prince Adoeffski m'ont parlé Maçonnerie. Ce dernier m'a dit qu'il y avoit à Avignon une loge particulière, dans laquelle résidoit le

(1) Charles-Adolphe, comte de Brühl. Le chevalier de Corberon conserva avec lui des relations épistolaires après son départ de Russie. Il l'entretenait surtout de sciences physiques et hermétiques.

secret des maçons. Il a su tout cela par les papiers du baron de Steen, tué au siège de Bender. Il prétend expliquer les hiéroglyphes et me montrera plusieurs choses dans ce genre.

Mardi, 14.

J'ai été déjeuner chez Ismaélof. Il m'a dit, à propos de Maçonnerie, qu'il devoit être reçu Écossois. Je lui ai laissé voir que j'étois fort avancé, que j'avois le pouvoir de communiquer mes connoissances et de faire maçon qui je voudrois, comme de fait. Je veux me servir de ce moyen pour m'en faire un ami, l'empêcher de prendre quelques préventions contre moi; d'ailleurs, cette réputation de merveilleux percera, et c'est un avantage auprès des femmes.

J'ai reçu une invitation pour une loge d'Écossois. Je m'y suis rendu avec le prince Adoeffski, le prince d'Anhalt et le comte de Bruhl. J'en ai été peu content; mais j'ai vu faire une réception pour la première fois, n'ayant eu ce grade que par communication. Notre mot de passe étoit *Alpha* et *Oméga*. Le comte de Bruhl m'a reparlé du grand œuvre; il y croit réellement.

Jeudi, 16.

J'ai été le matin chez le prince Adoeffski; nous avons parlé Maçonnerie. Il m'a communiqué un grade qu'il tient du baron de Steen. Il m'a montré aussi le bijou qu'il portoit toujours sur sa poitrine, et qu'on trouva quand il fut tué. Il m'a permis d'en prendre le modèle, afin d'en faire faire un pareil. Il m'a encore reparlé d'Avignon; ce nom est au bas du grade qu'il m'a commu-

niqué. A ce sujet, il m'a dit plusieurs choses que je mettrai au bas de la copie que j'ai faite pour moi.

Il y a eu club; j'en suis sorti à neuf heures pour aller souper chez la comtesse Chouvalof. Son mari a déclamé fort bien plusieurs morceaux tragiques, mais toujours avec prétention. Nous sommes convenus d'apprendre *la Mort de César;* je ferai le rôle d'Antoine.

Samedi, 18.

Je n'avois pas remarqué sans raison que Puységur avoit changé de tournure. Il m'a avoué aujourd'hui qu'il avoit du chagrin et des vapeurs. Je ne sais quelle en est la cause; mais j'imagine qu'il est amoureux de la petite Narychkin, d'autant qu'il y aura demain un mois qu'il en fit un grand éloge à la Cour, où il y avoit bal, et le dimanche d'après il eut l'air embarrassé devant elle, pendant que je lui faisois ma cour.

J'ai été souper chez la comtesse Chouvalof; il y avoit Mme la comtesse Pouchkin (1), qui est aimable et a dû être fort jolie. Le prince Galitzin y étoit; il nous a raconté un bon mot du ministre de Danemark à Naples, jadis à Paris. On jouoit devant lui une sonate de violon d'un genre peu agréable, et quelqu'un lui dit pour louer le musicien : « Voilà une sonate bien difficile. — Oui, dit le ministre danois, mais je voudrois qu'elle fût impossible. »

Dimanche, 19.

J'ai été à la Cour le matin. L'Impératrice étoit à la

(1) Femme du comte Valentin Platonovitch Moussine-Pouchkine, général qui devint plus tard feld-maréchal. En 1783, il succéda au prince Nicolas Ivanovitch Soltykof comme grand maître de la Cour du tsarévitch Paul.

messe à l'église et non à la chapelle, à cause de la Saint-Martin. La petite Narychkin étoit de service, je l'ai saluée et elle m'a rendu mon salut.

Il y a eu bal le soir à la Cour; j'ai affecté de n'y pas danser, et me suis placé en face de la table de l'Impératrice, derrière laquelle étoit la Narychkin. Son père m'a parlé et m'a demandé pourquoi je ne dansois pas; je lui ai donné une raison telle quelle. La Narychkin a bien remarqué que je la regardois; elle m'a fixé plusieurs fois et a dit au prince Michel que je me moquois de quelqu'un, parce que je riois avec Portalis.

Après la Cour, le comte Ivan m'a présenté au maréchal Razoumofski (1), qui m'a prié à souper. J'y ai été; j'y ai vu la Narychkin, à mon grand étonnement et avec grand plaisir. Elle m'a demandé si j'avois dansé, je lui ai dit que non et, en même temps, elle m'a fait asseoir près d'elle. Le prince d'Anhalt lui a fait la cour très assidûment; on a parlé de danse, il a beaucoup dansé avec elle, et elle m'a dit de prendre sa sœur, ce que j'ai fait. A souper, le prince d'Anhalt s'est mis à côté d'elle; j'en ai plaisanté et ne me suis pas mis à table, pour me réserver la liberté de venir auprès d'elle; le prince l'a remarqué et l'a dit à la Narychkin. On a plaisanté, je lui ai recommandé de ne pas me noyer pendant que je m'en allois.

Jeudi, 23.

Jour de club. J'y ai rencontré un original, qui est l'aide

(1) Cyrille Grigoriévitch Razoumofski (1728-1803), dernier hetman des Cosaques du Dniéper. Frère d'Alexis Razoumofski, favori et époux secret de l'impératrice Élisabeth, il avait été feld-maréchal à l'âge de vingt-deux ans et avait épousé Catherine Narychkine, cousine de l'impératrice Élisabeth. C'était le père du comte André Razoumofski, dont il est ici souvent question.

de camp du maréchal de Czernichef. C'est un homme gonflé d'amour-propre, méchant par air, médisant par habitude, et n'aimant personne parce qu'il s'aime beaucoup trop lui-même. Il m'a dit du mal de tout le monde, même des gens chez qui il est, excepté du maréchal dont il a vanté la bonté, de manière à faire croire qu'il est bête et qu'il en fait ce qu'il veut. Ce personnage s'appelle le chevalier de Mézières.

Vendredi, 24.

J'ai été dîner chez le comte de Lascy, et j'ai fait le soir une visite au prince Volkonski, le père de la promise du prince Galitzin, qui a été tué par un nommé Lavrof et qui sera enterré demain. C'est une histoire fort compliquée et fort singulière. Il y a quelque temps que le prince Galitzin donna des coups de canne dans le rang à un nommé Chépélof, officier. Cet homme n'en tira point vengeance; mais je ne sais combien de mois après, il quitte le régiment où il servoit, et va trouver M. le prince Galitzin à Moscou, dans sa maison, pour lui demander raison de l'insulte qu'il en a reçue, et aussitôt il lui donne un soufflet. Le prince le fait mettre dehors, et l'affaire en reste là. Tout le monde est surpris que le prince Galitzin ne tire pas satisfaction en se battant, mais il dit qu'il n'est point fait pour se battre contre un subalterne. Il y a à ce sujet un jugement par lequel le Chépélof est obligé de quitter la Cour, et en même temps le prince Galitzin a ordre de prendre son congé et de se retirer du service. Là-dessus, il répand dans le public qu'il aura affaire à M. Lavrof, qui, dit-il, a excité l'autre à se porter à l'extrémité où il en est venu. Ce Lavrof est venu lui demander pourquoi il tenoit des propos sur son compte,

le prince lui a répondu avec vivacité et a provoqué le combat, qui devoit être au pistolet; mais celui qui les a chargés sur le champ de bataille a traîné en longueur. Lavrof, pendant ce temps, a voulu se disculper et a nié tout ce dont l'accusoit le prince Galitzin, qui, impatienté du retard des armes à feu, a tombé sur son adversaire l'épée à la main; il a reçu lui-même deux coups d'épée, dont il est mort quelque temps après.

Le prince d'Anhalt, qui me parloit de cet événement, a remarqué avec justice que l'inégalité prodigieuse qui existoit dans la société russe, à raison du gouvernement, étouffoit toute idée de point d'honneur, et que le prince Galitzin, homme ayant bien fait à l'armée, ne l'a point connu vis-à-vis de M. Chépélof, de moindre naissance que lui, mais officier. Cela m'a rappelé le trait du grand Condé, qui, ayant maltraité un officier, n'a point refusé de lui faire raison.

Dimanche, 26.

Il y a eu bal masqué à la Cour; le coup d'œil étoit superbe. Il y avoit un quadrille turc, dont étoient l'Impératrice et Potemkin, qui avoit l'air de la volupté et de la mollesse. La Narychkin y étoit et j'ai vu ce soir-là que j'étois amoureux : j'ai pris une humeur effroyable, parce qu'elle ne me reconnoissoit pas sous le masque. Cependant, quand j'eus ôté mon masque, elle m'a regardé et salué, et, comme amoureux, j'ai été aussi content que j'avois été de mauvaise humeur. Ce qui m'a fait plus de plaisir encore, c'est que Combes a remarqué que la petite Narychkin s'est promenée avec une jeune personne comme si elle cherchoit, et lorsqu'elle a été vis-à-vis de moi, elle s'est arrêtée comme pour se faire apercevoir;

ensuite elle a donné un coup de main à sa compagne, pour lui faire signe de s'en aller, et elles sont reparties. Cet air d'intelligence pouvoit signifier quelque chose. Elle s'est aperçue de son côté que le chevalier de Portalis étoit mon confident, parce qu'il m'a poussé dans un instant qu'elle a passé à côté de moi, et cela l'a fait rire.

Vendredi, 1er décembre, à 2 heures du matin.

Je vais partir pour Toula avec le marquis de Juigné et j'attends l'instant de monter en voiture.

Samedi, 2.

Nous sommes arrivés à onze heures et demie à Toula. Nous avons logé chez un gros marchand, le plus honnête homme du monde. Le marquis de Juigné a eu un lit; j'ai couché sur un canapé.

Nous sommes sortis à neuf heures du matin, pour aller voir le gouverneur ou commandant de la ville : c'est un gros Russe qui ne parle point le françois, mais qui a la gaîté et l'air de franchise des anciennes mœurs. Nous sommes sortis ensemble pour voir les ateliers; l'emplacement est assez considérable au bord de la rivière de l'Opa, à ce qu'on m'a dit, qui fait mouvoir les marteaux de forge. Cette manufacture est assez jolie et imite passablement les ouvrages anglois pour la grâce; mais l'acier est moins dur et son poli à l'examen n'est pas aussi parfait. Le magasin n'étoit pas alors bien fourni en choses délicates, mais on nous a fait voir une épée commencée pour le comte Ivan Czernichef, charmante pour la délicatesse de l'ouvrage. Il y avoit des ordres de M. Potemkin de faire présent à M. de Juigné de ce qu'il

trouveroit le plus à son gré; il a accepté une carabine.

Nous avons été, en sortant des ateliers, à l'église, qui est fort belle et très ornée dans son genre; on y chanta le *Te Deum* pour l'anniversaire de l'inoculation de l'Impératrice (1). On a tiré le canon, etc.

Nous avons dîné chez le gouverneur; il y avoit beaucoup du monde. Il est venu se joindre à nos convives provinciaux un évêque, qui a bénit en entrant chacun des individus de la société, et auquel on a baisé la main, même deux femmes qui étoient là.

Le maître du logis est un bon réjoui, qui ressemble à nos vieux gentilshommes quant à la gaîté, mais j'ai remarqué dans ses manières plus de recherche et l'air de luxe qui appartient à la nation russe particulièrement, la seule peut-être où les paysannes mettent du blanc et du rouge. Notre dîner s'est passé à l'ancienne mode, c'est-à-dire qu'on a bu les santés de l'Impératrice et de Leurs Altesses Impériales. Il y avoit, à la suite de cet évêque, un archimandrite ou abbé commendataire de moines, qui n'a pas dit un mot, mais n'a pas manqué une santé.

A cinq heures, nous avons regagné notre logis, dans lequel le commandant est venu nous visiter. Cela n'a pas heureusement été long, et nous sommes repartis à six heures pour revenir à Moscou.

Lundi, 4.

Nous avons été, Portalis et moi, nous promener le matin, puis dîner chez les Italiens Mocenigo et Mari. Le premier est au service de Russie je ne sais comment,

(1) Elle s'était fait inoculer (et non vacciner) en même temps que le grand-duc Paul et Grégoire Orlof, par le médecin anglais Dimsdale, en 1768.

mais sa réputation n'est pas excellente; il est, au reste, parent du doge de Venise (1). L'autre est un garçon aimable, rempli de connoissances et voyageant en philosophe pour son plaisir. Une raison m'a fort engagé à les voir, c'est qu'ils sont connus du grand écuyer.

Jeudi, 7.

Il y avoit gala à la Cour pour la Saint-Georges. L'Impératrice a créé un ordre militaire de ce nom à l'instar des chevaliers de Saint-Louis. Je ne sais quel en est le nombre, mais il n'y a que quatre grand-croix. Elle a dîné avec tous en cérémonie. Le prince d'Anhalt a été compris dans la promotion qui s'est faite, et cette récompense est au-dessous de ce qu'il mérite.

Je n'ai été que tard le soir à la Cour, à cause du courrier.

Vendredi, 8.

Nous avons eu bal masqué à la Cour; j'y ai été avec Portalis. Il a causé avec sa comtesse, et moi j'ai dansé avec la Narychkin, qui m'en a prié. Elle s'est aperçue que je ne la perdois pas de vue dans le bal. Une demi-heure avant de partir, j'ai causé avec le petit prince Volkonski, qui n'étoit pas loin d'elle. Lorsque je suis arrivé, Combes a remarqué qu'elle a fait signe à une personne avec qui elle causoit, et qui aussitôt a jeté les yeux sur moi; alors elles ont causé en souriant.

Mon rival Ismaëlof a bien remarqué, je crois, mon

(1) Il y a eu plusieurs doges de Venise du nom de Mocenigo. Celui qui était alors en fonction s'appelait Alvisio (1701-1778); il fut élevé au dogat le 19 avri 1763 et conserva cette dignité jusqu'au 14 janvier 1779.

attention à regarder la Narychkin. Nous avons causé ensemble, et vers la fin du bal, il m'a dit qu'il avoit du chagrin et l'a répété plusieurs fois avec affectation.

Samedi, 9.

Ce matin, je suis sorti avec Portalis, pour aller chez le prince Michel Dolgorouki, à qui j'ai conté l'histoire de ma connoissance avec Portalis et de ses amours avec la comtesse. Il a été bien surpris des lettres envoyées, etc. Le chevalier est venu nous rejoindre, et Dolgorouki lui a conseillé de prendre le service de mer et de solliciter par moi le comte André. J'ai été chez celui-cy le soir, pas encore pour lui parler, mais pour l'amener à mes fins. Nous nous sommes fait mutuellement beaucoup d'amitiés; il m'a parlé d'un projet qu'il avoit de faire des vers et d'y peindre les deux manières d'aimer, de dix-huit ans et de vingt-quatre.

J'ai été faire une visite à la comtesse Pierre, et comme ma voiture m'y a laissé, comptant que j'y souperois, j'ai été obligé de m'en aller chez la comtesse Chouvalof en traîneau. Le prince d'Anhalt y étoit, je l'ai trouvé rêveur; il m'a demandé à qui je donnois la préférence de *Zaïre* ou d'*Alzire;* je lui ai dit *Alzire* à la lecture, et *Zaïre* à la représentation et surtout comme maîtresse. Cela lui a fait grand plaisir, et il m'a dit que c'étoit son opinion.

Lundi, 11.

Il y a eu gala à la Cour pour la Saint-André. J'y ai été le matin. La Narychkin étoit de service, à ce que j'ai cru. Le soir, j'ai dansé avec elle un menuet; je lui ai dit que je le trouvois fort court. Elle m'en a fait ensuite danser

un à quatre et m'a dit de donner la main à Mlle Korssakof. J'ai plaisanté avec le comte André sur le jour de sa fête, et lui ai dit que, si je l'avois su, je lui aurois envoyé des vers.

Mardi, 12.

Après le dîner, j'ai causé avec le comte de Brühl, qui m'a parlé de la société de ce pays-cy et de la difficulté d'y former des intrigues agréables. Les demoiselles vous parlent promptement de mariage, à ce qu'il m'a dit, et pensent toujours qu'on veut les épouser, dès qu'on leur dit un mot d'honnêteté. Il m'a parlé de la sensibilité du prince d'Anhalt, de ses sentimens pour Mlle Pléchef, qui est la plus belle fille de Moscou et la plus vertueuse. Un jour qu'ils se trouvèrent ensemble chez le maréchal Razoumofski, on chanta le trio du tableau magique de *Zémir et Azor;* le prince d'Anhalt devint rêveur, distrait et chagrin. Le comte de Bruhl, qui s'en aperçut, lui fit un signe qui lui rappella Mlle Pléchef; aussitôt le prince se réveilla avec surprise et le pria avec une sorte de confusion de l'épargner. Cette marque de timidité et d'embarras me fit juger de la sensibilité et du cœur de ce prince, pour lequel j'ai conçu une véritable amitié.

Mercredi, 13.

La matinée s'est passée vaguement; le soir, j'ai été chez le comte André, qui me fait de jour en jour plus d'amitiés. Nous avons été souper chez la comtesse Chouvalof, et, chemin faisant, je l'ai sollicité pour Portalis. Il m'a répondu avec honnêteté et franchise et m'a promis d'avoir égard à l'intérêt que je mettois à cette cause; mais il m'a prévenu de la nécessité de parler au comte Ivan, comme ministre de la ma-

rine, puisque Portalis veut être employé dans cette partie.

Arrivés chez la comtesse Chouvalof, nous y avons trouvé le prince d'Anhalt. Chouvalof m'a récité quelques vers d'une épître qu'il fait, adressée à un homme appelé aux affaires du sein de la retraite. Il y a de la facilité et de beaux vers. Il m'a remandé mon journal de Iaroslaw.

A table, je me suis trouvé à côté du prince d'Anhalt. Nous avons parlé sentimens et sur l'amitié des femmes. A ce propos, il m'a dit un trait de celle qui règne entre la Pléchef et une autre jeune personne. Il y avoit un incendie chez l'une d'elles; aussitôt elle se lève précipitamment et se jette sur un coffre qui renfermoit leurs lettres, sans s'embarrasser d'autre chose; l'amie apprenant la nouvelle du feu, descend de son appartement dans un désordre contraire à sa pudeur délicate, et alloit s'informer de son amie, lorsque quelqu'un l'a empêchée de sortir.

Samedi, 16.

Je suis resté chez moi toute la matinée et j'y ai dîné. L'après-midi, j'ai eu la visite du petit prince Dolgorouki. Portalis est venu ensuite: j'ai causé avec lui de la comtesse, j'étois fort gai, je lui ai fait quelques plaisanteries; il a repris sa revanche en m'apprenant que Puységur étoit amoureux de la Narychkin, suivant ce que lui avoit dit Chérémétief. Cela m'a fait changer d'humeur, je suis devenu chagrin, sombre; pour surcroît de déplaisance, Puységur m'a demandé de faire avec lui une visite au général Soltikof (1). Pendant le chemin, j'ai cherché à lui

(1) Nicolas Ivanovitch Soltykof (1736-1816), général en chef depuis 1773, grand maître de la cour du grand-duc Paul. Il quitta cette dernière fonction en 1783 pour devenir gouverneur des grands-ducs Alexandre et Constantin. Feld-maréchal en 1796, président du Conseil d'État et des ministres en 1812, prince en 1814.

faire dire s'il s'en iroit au printemps, pour en tirer des conséquences; mais je n'ai pu en venir à bout. Je crois néanmoins qu'il aime la Nélédinski, suivant les remarques que j'ai faites de sa conduite et de ses assiduités.

Dimanche, 17.

Le soir, il y a eu comédie : *L'erreur d'un moment* et *Ninette à la cour*. Portalis n'a rien dit à sa comtesse, quoiqu'il se fût bien promis de lui parler pour la dernière occasion à Moscou. En sortant du spectacle, il a été apostrophé par la comtesse Zachar Czernichef, qu'il avoit un peu poussée dans la foule, et qui lui a parlé du ton d'une harengère. C'est la plus méchante créature qu'on puisse voir, et qui souvent a le ton le plus insolent. C'est de ces femmes-hommes dont parle Diderot, et cela feroit un homme fort maussade.

Lundi, 18.

Je suis sorti à huit heures du matin pour voir le comte André, qui part aujourd'hui avec le grand-duc pour Pétersbourg. Nous nous sommes promis mutuellement de nous écrire, et nous nous sommes quittés fort amicalement.

Le prince d'Anhalt est venu me voir à dix heures; il m'a demandé les vers que j'ai faits au comte André (1), de la part d'une femme à laquelle le prince Adoeffski les a lus. Je crois que c'est l'amie de Mlle Pléchef. Il m'a parlé du prince Lobkowitz (2), ministre de l'Empereur,

(1) Pour le jour de sa fête.

(2) Joseph-Marie, prince de Lobkowitz (1725-1802), ambassadeur de Marie-Thérèse d'Autriche et de Joseph II, nommé feld-maréchal en 1785.

qui a été en rivalité avec le comte de Lascy, dont la hauteur ne pouvait supporter la prééminence de l'autre. Cela m'a fait songer à la position de M. de Juigné, qui s'étant laissé dominer un peu par le fier Espagnol, va se trouver entre deux feux. Je tâcherai qu'il reprenne le dessus, et il le peut par sa fortune et l'état qu'il est à même de tenir.

Le prince d'Anhalt m'a proposé de venir dîner chez le comte Panin avec la princesse Dachkof (1). J'en ai parlé à M. de Juigné, qui m'a paru sensible à cette attention; nous y avons été ensemble. J'ai remarqué avec attention cette femme, célèbre par le rôle qu'elle a joué dans la Révolution, par son caractère et l'ambition qu'elle a montrée, qui a été cause de sa brouillerie avec l'Impératrice qui la craignoit. Elle a peu parlé à dîner, peut-être à cause de nous, car elle ne peut souffrir les François. Elle aime, au contraire, beaucoup les Anglois. Elle part incessamment pour l'Irlande, où elle restera quelque temps avec son fils, dont elle confie l'éducation à M. Hume (2). J'étois à table à côté du prince d'Anhalt, et tout en parlant du goût de la princesse Dachkof pour les ouvrages anglois, nous nous sommes mis sur le chapitre du *Voyage sentimental* d'Yorick, qu'elle aime beaucoup. Le prince m'a promis à ce sujet un journal allemand, dont il me traduira quelques pages.

J'ai été souper chez la Nélédinski; j'y ai beaucoup causé avec une princesse Volkonski, qui m'a très bien accueilli, et avec qui j'ai dansé au club il y a quelques jours. C'est une des connoissances du prince Adoeffski et, je crois, de ces femmes qu'on adore.

(1) Catherine Romanovna Voronzof, princesse Dachkof (1743-1810). Elle avait pris une très grande part à la révolution de 1762. Elle fut plus tard présidente de l'Académie des sciences et de la nouvelle Académie russe, instituée sur le modèle de l'Académie française.

(2) David Hume (1711-1776), le célèbre philosophe et historien anglais.

Mardi, 19.

Portalis est venu; il m'a dit qu'il avoit été chez le comte Chérémétief. Ils ont beaucoup causé d'amour et se sont fait de mutuelles confidences. Chérémétief s'est attendri au point de verser des larmes; cette sensibilité lui fait honneur et remplace bien à mon gré ce qui lui manque du côté de l'esprit. A propos de sentiment, ils ont parlé des amours de Puységur, et Chérémétief croit maintenant qu'ils ont pour but la Nélédinski. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Puységur compte partir avant nous. Il a voulu me faire entendre que c'étoit à cause de remèdes dont il a besoin, mais j'en doute. Nous en avons reparlé le soir ensemble, et il m'a dit qu'il n'en étoit point amoureux, mais foiblement. Je lui ai reparlé de la route, et comme il devoit partir le même jour que Mme Nélédinski, je lui ai fait observer, afin de découvrir son intention, qu'il seroit mieux de la devancer ou de la suivre d'un jour. Il n'a rien dit, mais cela a paru lui plaire.

Le marquis de Juigné, avec qui je suis toujours assez bien, est venu causer un quart d'heure chez moi; il a été souper chez la comtesse Pierre. Je n'étois pas habillé, je suis resté au coin de mon feu.

Mercredi, 20.

Le prince d'Anhalt et le comte de Brühl m'ont écrit un mot pour nous demander à dîner; ils sont venus. Le prince m'a parlé de ses amours avec un enchantement toujours égal; il y (1) a passé la journée entière avec le comte

(1) Auprès de Mlle Plëchef.

de Brühl hier, on y a lu mon épître au comte André, et elle a fourni à la conversation. Ce qui m'a fait plaisir dans tout cela, c'est l'intimité qui règne entre le prince et moi.

On a parlé à table de différens usages, celui en Russie de boire la *chole* avant le repas, c'est-à-dire un verre de liqueur, et de manger le dessert dans le salon quand on est hors de table; ce dessert consiste en quelques plats de confitures, dont on prend avec la même cuiller dans tous, après avoir mangé sans l'essuyer. Les santés se boivent aussi les jours de fête, les uns après les autres dans le même gobelet; la politesse vous engage seulement à laisser dans le verre qui fait la ronde un peu de vin, qu'on jette dans celui qui est devant soi, avant de le passer à son voisin. Le prince d'Anhalt m'a dit qu'en Pologne il y avoit certaines maisons où l'on vous annonçoit quand vous sortiez ainsi que lorsque vous entriez, et que, après cet avertissement d'un ou de plusieurs valets de chambre, il falloit essuyer une bordée de complimens.

Jeudi, 21.

Il y a eu feu d'artifice pour le Turc. Nous y avons été, le marquis de Juigné et moi, dans une maison de l'Impératrice, où les ministres étrangers reçurent invitation pour s'y rendre. J'y ai trouvé le grand écuyer Narychkin, qui m'a abordé en m'embrassant et me renouvellant la promesse que je lui ai faite, m'a-t-il dit, de le venir voir à Pétersbourg. Je ne sais à quoi tendent toutes ces politesses, mais j'en profiterai avec grand plaisir pour aller chez lui. Quant au feu d'artifice, que j'ai assez mal vu, j'y ai remarqué un arbre en feu vert de la plus belle couleur, ainsi que la caisse qui étoit en feu lilas. Cet art est très

perfectionné en Russie, et ce sont les membres de l'artillerie qui s'en occupent.

De là, nous avons été au club; j'y ai vu Poggenpol (1), qui m'a fait beaucoup de caresses et m'a demandé avec instance de nous voir plus souvent à Pétersbourg. Je ne sais s'il se doute de mon inclination pour la Narychkin, mais il m'a fait quelques plaisanteries indirectes.

Il y a un ministre plénipotentiaire russe nommé pour Constantinople : il se nomme Stackief; c'est une grande fortune pour lui, on lui donne quarante mille roubles d'appointemens.

Vendredi, 22.

J'ai été, ce matin, voir l'ambassadeur turc avec M. de Juigné. Il m'a demandé si j'étois François. M. de Juigné lui a dit que j'étois avec lui et nommé par le Roy; il auroit pu ajouter que j'étois son neveu, mais il ne l'a point fait. Au bout d'un quart d'heure de conversation, on nous a apporté des confitures, et les esclaves qui nous les ont présentées à genoux, après nous avoir donné des mouchoirs de soie en guise de serviettes, nous ont apporté du café très bon dans la même posture. A la fin de la visite, on nous a présenté du sorbet, qui est une espèce d'hydromel fort agréable, ensuite de l'eau de rose pour nous laver les mains, puis des parfums brûlés et toujours dans la même posture. Cela s'est terminé par un présent qu'il nous a fait : à M. de Juigné, d'un mouchoir et d'une cravate de mousseline à bordure brodée en soie et or, que l'ambassadeur lui a donnée pour sa femme, et à Puységur et moi d'une cravate; c'est une marque

(1) Négociant établi en Russie.

d'amitié, nous a-t-on dit, d'usage chez les Orientaux.

Nous avons été l'après-midi aux Enfans-Trouvés; il y avoit un ballet exécuté par les enfans mâles et femelles de cette maison. Cela a été aussi bien rendu que cela pouvoit l'être. On demandera peut-être à quelle intention de pauvres orphelins sont dressés à l'art de la danse, et c'est une question que je me suis faite. Je n'ai point trouvé de réponse; mais pour excuse j'ai pensé que le luxe, qui domine dans tous les États de l'Europe, avoit donné lieu à l'ostentation de créer dans un établissement moderne des élèves pour toutes les sciences, tous les arts et tous les métiers. Il s'agit de savoir quels en peuvent être les résultats. Après avoir examiné les différens ateliers de cette jeunesse, nous avons été à la Comédie. Je n'oublierai pas la figure originale d'un M. Demidof, que nous avons vu aux Enfans-Trouvés, qui ressemble fort à Arlequin, baron suisse. Cet être, singulier par sa tournure, a un mérite réel, c'est d'être fort riche, et un plus grand encore, qui est de faire un usage utile de sa fortune; il a donné aux Enfans-Trouvés cent mille roubles, c'est-à-dire cinq cent mille francs.

On a donné au spectacle *le Faux savant* et un ballet médiocre. Les figurantes sont fort bonnes, mais les danses seules n'ont rien de remarquable.

Samedi, 23.

Puységur est parti à quatre heures du soir pour Pétersbourg avec son nouveau petit domestique, qu'on dit être une fille. Il m'a dit en partant qu'on lui avoit volé vingt-sept roubles, la veille, dans sa chambre. Cela nous a fait faire de tristes réflexions, à cause des soupçons que cela a fait naître dans notre esprit.

Dimanche, 24.

J'ai passé une partie de la journée à faire quelques arrangemens pour mon départ. Nous avons été, M. de Juigné et moi, chez le prince Volkonski, gouverneur de Moscou, chez le maréchal de Romanzof, etc. Chemin faisant, nous avons causé. M. de Juigné m'a dit qu'il étoit fâcheux qu'en détruisant la religion chez le peuple, on ne l'eût pas remplacée, et que c'étoit la cause pour laquelle il y avoit si peu de probité parmi les gens du commun. Il est vrai que Pierre Ier, en abaissant le clergé qu'il craignoit, a changé sa composition; il n'y a plus eu dès lors que des gens médiocres dans cet ordre, plus d'émulation, moins de connoissances encore, et de là le défaut total d'instruction pour le peuple. Tel est son raisonnement, qui peut être vrai à bien des égards; cependant, il s'agit de savoir si les principes de morale ont beaucoup d'empire sur des gens grossiers, qui ne croient qu'aux sens, et sur lesquels l'idée des peines et des récompenses est la seule impression qui les touche et le seul motif qui les conduit. Il est cependant vrai que la probité n'est pas universellement connue, puisqu'on ne se cache point d'avoir le système contraire. Un officier demandoit il y a quelque temps à son commandant de solliciter pour lui la croix de Saint-Georges, et parmi les raisons dont il appuyoit sa demande, il en cita une plus forte pour son avantage. « Non, dit le commandant, je ne parlerai point de cette raison en faveur de votre demande, parce qu'elle me doit servir pour un tel. » Cette franchise prouve le peu d'idée qu'avoit cet homme des lois de l'honneur et de la justice. J'aimerois mieux qu'il eût été faux, et qu'il n'eût pas avoué par honte un arrangement qui blesse la probité, que de la méconnoître.

J'en conclurai que cette nation-cy, comme les autres, se conduit par l'intérêt personnel; et comme il n'y a pas assez de lien et de consistance dans la société des Russes, que le peuple ne jouit d'aucune considération, qu'on le dégrade continuellement, cet esprit de corps établi sur les lois de l'honneur n'existe point, et la probité qui n'emporte avec elle aucun avantage est inconnue aux gens du commun.

Mardi 26, jusqu'au samedi 30.

J'ai été faire mes adieux à plusieurs personnes de Moscou, et peut-être pour jamais à cette ville que je ne reverrai probablement pas.

Nous sommes partis à quatre heures et demie de Moscou et nous avons toujours roulé, sans nous arrêter, jusqu'à Pétersbourg, qu'une heure ou deux toutes les vingt-quatre pour manger. Il ne s'est rien passé d'intéressant dans notre route, qui est de 735 verstes. Il en faut un peu plus de quatre pour faire une lieue de France. Chaque verste est marquée par un poteau planté sur le chemin, avec le numéro de la verste.

La meilleure manière de voyager en Russie est d'aller nuit et jour, parce qu'il n'y a point de gîte comme en France; on n'y trouve point de lits, et les maisons dans lesquelles vous vous arrêtez pour manger les provisions que vous avez avec vous, ne peuvent vous donner que le couvert. Cette incommodité vient de la manière dont voyagent les seigneurs russes; ils emmènent avec eux toute leur maison, lits, cuisine, etc. Les aubergistes deviennent alors inutiles. Vous trouvez cependant, sur la route de Moscou à Pétersbourg, deux auberges assez bonnes, l'une à Twer, l'autre à Novogorod. Au sur-

plus, les paysans sont naturellement hospitaliers, ils vous reçoivent chez eux, quand vous voulez vous arrêter ; vous leur donnez ce qu'il vous plaît, ils sont toujours contens.

Lorsque l'Impératrice va à Moscou, il y a de distance en distance des maisons préparées pour la Cour, où l'on peut s'arrêter avec plus d'agrément que chez le villageois, dont l'habitation n'est pas supportable pour un François, à cause de la chaleur excessive qui y règne. On trouve alors abondamment des chevaux sur la route : ils se paient un kopeck ou un sou chaque cheval par verste jusqu'à Novogorod; là, on paie double, ce qui est encore bon marché, et on donne aux guides ce qu'on veut depuis cinq sous, et c'est ce qui décide la vitesse de votre allure.

ANNÉE 1776

Lundi, 1er janvier 1776. — A Mlle de Bressolles.

C'est de cinq cens lieues, ma chère et tendre amie, que je veux vous offrir le premier jour d'une année, qui ne s'écoulera peut-être pas tout entière en votre absence. Hélas! je le désire et ne puis l'espérer! Dans la carrière que j'ai entreprise, suis-je certain des lieux où je dois être? Puis-je calculer l'instant où je reverrai ma famille, mes amis, ce que j'aime et ce que j'ai quitté? Je n'appuierai pas sur une idée aussi affligeante; j'ai besoin de tout mon courage, et cette réflexion le diminueroit. Dans l'espèce de solitude où se trouve mon cœur, je veux du moins, mon amie, me rappeler ce qui lui est cher, en jouir comme d'un songe agréable mais évanoui, y joindre l'espérance de voir renaître pour moi ces momens délicieux où j'étois près de vous, où mes regards vous exprimèrent mille fois l'aveu tacite de mon cœur, aveu qui resta sur mes lèvres et que vous sûtes deviner! Pourquoi ne sont-ils plus ces instans, qui eussent assuré mon bonheur, si j'avois pu choisir ce qui l'auroit décidé ?

C'est à pareil jour, il y a un an, mon amie, que je vous vis chez votre sœur Berthinval; c'est là que, sous le prétexte d'un compliment d'usage, je donnai à l'amitié un baiser que m'inspira l'amour. Il auroit dû répandre plus

de bonheur sur une année qui s'ouvroit à moi sous l'aspect le plus séduisant... Mais c'est ainsi que les apparences nous abusent et rendent quelquefois l'avenir bien différent de ce qui le précède. Peut-être, dans un an, ne serai-je plus éloigné de ce que j'aime; peut-être ne me rappellerai-je alors cette distance qui nous sépare maintenant, que pour jouir avec plus de délices du moment où je vous reverrai, où je presserai mes lèvres sur votre main charmante, et où toutes mes peines seront oubliées.

Maintenant que vous manquez à mon existence, et pendant l'exil qu'il me faut subir, je ne me contenterai pas de penser à vous, je vous ferai hommage de toutes les sensations de mon cœur : vous y avez des droits si grands, si réels! Et je ne saurois les restreindre. Vous serez présente à mes actions, à ma conduite; j'imaginerai quelquefois que vous blâmerez mes fautes; quelquefois aussi j'oserai croire que votre sourire m'applaudira; mais j'aurai constamment pour objet celle à qui je veux plaire et dont j'ambitionne l'estime.

Ce n'est que depuis deux jours, mon amie, que j'habite une des plus belles villes de l'Europe, suivant les voyageurs et les géographes. Je ne puis encore vous dire ce que j'en pense et joindre mon opinion à celles de tant de gens : j'arrive, mais j'aurai mon tour, et comme chacun a sa manière de voir, il me sera permis d'avoir la mienne. Bonne ou mauvaise, qu'importe? Pourvu qu'elle soit à moi, elle me sera plus utile que celle du meilleur observateur dont je lirai les remarques. Vous, par exemple, mon amie, Voltaire auroit beau faire votre portrait, il n'y mettroit point ce que j'ai aperçu, tout ce que j'ai senti et ce qu'on ne peut rendre qu'à soi-même.

Mardi, 2. — A mon frère.

Tu sais, mon ami, le besoin que j'ai de me confier à quelqu'un qui m'entende, et je n'avois rien à désirer à cet égard, quand nous vivions ensemble. Nous n'avons plus cette ressource mutuelle, depuis que nous sommes séparés; mais mon imagination me reporte à ces temps que je regrette, et, seul, je crois souvent te parler, t'instruire de ce que je fais et jouir de ton amitié en profitant de tes conseils. Tu connois mon penchant à former de nouveaux projets, c'est le goût de tous les hommes; il tient peut-être à cette inquiétude naturelle que nous avons, au désir que chacun a de changer sa position pour la rendre meilleure. Chez moi, c'est le projet d'acquérir. Quand je fais mon examen, je ne suis pas content et je crois sentir qu'il ne tient qu'à moi de me perfectionner.

Le séjour que j'ai fait à Moscou ne m'a pas été aussi avantageux que je le désirois. Je devois apprendre l'italien, l'allemand, et je n'ai rien accompli de mes projets. Le seul bien que j'ai acquis, c'est quelques connoissances dont je te parlerai plus en détail, et qui peuvent servir à mon utilité comme à mon agrément. J'aime les connoissances particulières et je leur sacrifie trop la nécessité de voir le monde; c'est ce dont je dois me corriger. Arrivé à Pétersbourg, j'ai résolu de m'y conduire différemment; je veux voir du monde, sans perdre de vue mes occupations. Je me suis imposé une loi de lire, sans y manquer, cent pages chaque jour, et de faire le soir mes remarques sur ce que j'aurai vu dans la société. Je viens de commencer *le Ministère du chevalier de Wal-*

pole (1) et je compte en faire l'extrait. J'imagine réduire ainsi en extraits l'ouvrage de l'abbé Millot (2) sur l'histoire, etc. Je l'exécuterai sous la forme de lettres pour en ôter la sécheresse.

Voilà, mon ami, les premières occupations que je me propose; je t'en entretiendrai de temps en temps, et ce sera un aiguillon pour ma paresse... Passons aux occupations du monde.

J'ai fait un dîner fort agréable chez le baron de Nolkem. Nous étions huit ou dix; il y avait entre autres le fameux Roslin (3), très bon peintre de portraits, et le comte de Steinbock, capitaine des gardes à cheval, qui joue parfaitement du clavecin et paroît d'une société douce. J'étois à table à côté de Roslin; il a la simplicité et la modestie du vrai talent. C'est en effet un grand artiste et un de nos meilleurs peintres de l'Académie. Il m'a appris que les paysages en Suède étoient de la plus grande beauté, tant à l'égard des sites pittoresques que de la couleur, qui est plus vive à cause de la pureté de l'air. Je serois fort curieux d'en juger par moi-même, et j'espère bien, en quittant ce pays-cy, aller passer quelques jours à Stockholm; alors je te rendrai compte de ce que j'aurai vu.

Adieu, mon ami; voilà une journée dont je suis content, car j'ai fait deux connoissances agréables.

Mercredi, 3. — Au même.

Chaque jour, mon ami, amène nouveau visage. Je com-

(1) L'*Histoire du ministère du chevalier de Walpole* avait été publiée à Amsterdam, en 1755.

(2) Claude-François-Xavier Millot (1726-1785), auteur d'ouvrages historiques sur la France, l'Angleterre, etc., très estimés au siècle dernier.

(3) Alexandre Roslin, né à Malmoë (Suède) en 1718, mort à Paris le 5 juillet 1793. Il exposa au Salon de 1779, à Paris, les portraits du prince et de la princesse Orlof et du comte Panine.

mence par M. de Lesseps, consul de France, arrivé de Hambourg ici, au mois de juillet. Cet homme m'a paru fort honnête, un peu parleur et peut-être sans beaucoup d'esprit. Sa figure est agréable. Ces deux points réunis ont fait qu'avec des prétentions il s'est attiré quelques ennemis. Je crois qu'il finira par se concilier ceux qui le connoîtront, parce qu'il est bon homme; du moins m'a-t-il paru tel (1).

J'ai vu, dans la même matinée, deux négocians français, MM. Raimbert et Michel. Le premier a été vice-consul; il a des connoissances, de l'esprit et de l'activité; c'est d'ailleurs un économiste. Je n'ai pas trouvé M. de Juigné prévenu en sa faveur. Pour Michel (2), il fait plus le monsieur; il est riche à la vérité, mais je préfère la tournure de l'autre. Adieu.

Jeudi, 4. — A Mlle de Bressolles.

Vous aimez la peinture, mon aimable amie; pourquoi n'étiez-vous pas ce matin dans l'atelier du fameux Roslin, que j'ai été voir? Vous auriez été enchantée des morceaux qui y sont. J'y ai admiré les portraits du prince et de la princesse Galitzin (3); le maréchal surtout est frappant. Il y a une ombre qui exprime un vide entre son cordon bleu et son habit : c'est à y mettre la main. Ce Roslin est un habile artiste, il ne néglige rien dans ses tableaux, et les détails sont d'une perfection qui ajoute beaucoup à la vraisemblance. J'ai été bien content d'avoir vu ces beaux morceaux; mais je cherchois encore dans la salle quelque

(1) Voir la note de la page 78.

(2) Peut-être un des fils de l'ancien agent diplomatique de Louis XV auprès de l'impératrice Élisabeth, négociant français établi en Russie.

(3) Le prince Alexandre Mikhaïlovitch Galitzine (1723-1807), feld-maréchal et vice-chancelier, de 1762 à 1775, du Collège des affaires étrangères. Il avait épousé, en 1747, Darie, fille du prince Alexis Matwéévitch Gagarine.

chose, et je me suis aperçu, mon amie, au bout de ma distraction, que c'étoit votre portrait. S'il y eût été, l'original auroit encore manqué à ma satisfaction, et c'est ainsi qu'on ne peut jamais être heureux loin de ce qui est nécessaire à notre cœur.

J'ai passé une partie de la journée à boire et à manger comme au cabaret. Effectivement nous y étions. Vous saurez, mon aimable amie, qu'un des plaisirs de ce pays, où on ne les connoît guère, c'est de faire des piqueniques. On y va en traîneau, on revient de même et l'on croit s'y être amusé. Il y a, à deux verstes de Pétersbourg, une île formée par la Néva, qui est du plus joli aspect; elle s'appelle Kaminiostrof (1); le grand-duc, à qui elle appartient, compte y faire bâtir. Un traîteur françois, qui se nomme Gauthier, a la permission d'y tenir auberge, et vous êtes bien chez lui. Notre dîner nous a coûté quatre roubles trois quarts (c'est près d'un louis de France): il étoit bon, mais il faisoit froid, nous avions 19 degrés. Ce qui m'a fait le plus de plaisir dans cette partie, c'est le passage sur la glace de la Néva. Cette belle rivière a deux fois au moins la largeur de la Seine, et son cours embellit la capitale de l'empire russien. Au retour, j'ai été prendre du thé chez le ministre de Suède; nous avons causé ensemble jusqu'au soir, c'est-à-dire trois heures. J'en ai été très flatté, parce que j'ai vu de sa part un penchant à l'amitié, auquel je suis toujours sensible. Le baron de Nolkem est aimable, il joint aux qualités de l'esprit celles du cœur; mais il est fort susceptible, la moindre chose le blesse. Il faut le connoître et lui passer ses petites foiblesses; elles tiennent chez lui à un physique délicat. Vous savez, mon aimable amie, comment une plaisanterie

(1) Ou Kamenni Ostrof. L'Impératrice en avait fait présent à son fils en 1763.

nous a brouillés; c'étoit une petite relation d'une course que j'ai faite à Iaroslaw, en vers et prose. Il m'en a boudé pendant quelque temps, et j'avoue que la confiance et l'amitié, qu'il me témoigne depuis peu, m'étonnent en me flattant; j'y cherche un motif dans l'intérêt, parce que tous les hommes en sont susceptibles, d'une manière plus ou moins délicate. Son motif, je crois, est d'avoir quelqu'un à qui il puisse conter ses peines et ses plaisirs, et ce choix flatte mon cœur; d'ailleurs mon intérêt s'y trouve joint. Je pourrai, mon amie, lui parler aussi de vous.

Il m'a montré une lettre qu'il a écrite au roy de Suède (1), alors prince royal, où il lui dit des choses fortes pour son avantage; cette lettre est bien écrite et fait honneur à tous les deux. Le roy a pour lui la plus tendre amitié. Si jamais le baron de Nolkem va en France, je veux lui procurer l'avantage de vous connoître.

Adieu, mon amie, voilà une lettre énorme; mais je ne puis finir, quand je vous adresse quelques lignes.

Samedi, 6. — A mon frère.

Je ne t'ai pas encore parlé, mon ami, de M. de Normandez, secrétaire de légation d'Espagne. C'est un digne et honnête garçon, qui a beaucoup de sens; il paroît me rechercher et sa liaison me flatte. Sa santé, qui malheureusement n'est pas bonne, le rend un peu mélancolique; mais je tâcherai de le guérir par mes soins et la dissipation. Il est si agréable d'obliger un galant homme!

Il est venu me voir ce matin et nous avons été ensemble faire quelques visites et dîner chez Michel, qui nous a bien traités et fait boire du vin de Calabre, qui est délicieux.

(1) Gustave III (1746-1792). Il avait succédé, en 1771, à son père, Adolphe-Frédéric.

Le soir, j'ai été avec lui chez M. Staehlin, secrétaire de l'Académie, pour lequel j'avois un livre du docteur Gibelin (1). Cet homme, dont je m'étois formé une idée sublime, est une manière d'original, dont les connoissances sont un peu confuses; du reste, grand parleur et honnête. Les bavards sont toujours bonnes gens.

On m'a appris la nomination du chambellan Narychkin à un gouvernement de la Russie blanche; l'Impératrice, en arrivant aujourd'hui à Pétersbourg, a signé cette nomination. On m'a parlé aussi de la mort de l'abbé de Voisenon (2) et de l'agonie de Voltaire (3). Les nouvelles qu'on m'a dites de France m'intéressent davantage; la révocation surtout de la révocation de l'édit de Nantes m'a fait un grand plaisir. C'est du moins une preuve que le clergé ne domine pas, et que l'esprit de philosophie qui règne dans le ministère produira de bons effets pour l'humanité. M. de Juigné n'est pas de mon avis, et j'ai vu avec peine qu'il étoit le seul, au milieu d'étrangers et de François, qui ne participât point à la joie qu'a causée cette nouvelle.

Dimanche, 7. — Au même.

J'ai été ce matin à la Cour, mon ami, baiser la main de Sa Majesté Impériale. Le palais qu'elle a à Pétersbourg est considérable; l'extérieur annonce moins de goût que de magnificence. Il y a une grande place devant. Ce qui m'a étonné, c'est qu'il faut monter fort haut; au surplus, je t'en rendrai compte d'une manière plus satisfaisante la première fois.

J'ai fait encore une nouvelle connoissance par le moyen

(1) Jacques Gibelin (1744-1828), médecin aixois, qui habita tour à tour Paris, l'Angleterre et sa ville natale.
(2) Il était mort le 22 novembre 1775.
(3) Il devait vivre encore jusqu'au 30 mai 1778.

de Normandez, qui me témoigne beaucoup d'amitié. Il m'a mené chez M. de Behmer (1), président de commerce pour la nation allemande. Ce bon Germain a une femme qui est fort honnête et trois filles qui sont aimables; je n'en ai vu que deux. Il y en a une qui a, dit-on, l'anglomanie, mais elle n'a pas la taciturnité de la nation britannique. L'autre (2) est plus jolie et je lui ai trouvé de la ressemblance avec Mlle de Gournay. C'est une maison agréable, suivant ce que m'a dit Normandez, et nous irons y passer des soirées. J'ai été de là chez le comte André (3), qui m'avoit mandé le matin qu'il avoit pris médecine et qu'il me prioit de venir lui tenir compagnie. Il a de plus en plus l'air de l'amitié vis-à-vis de moi. J'y suis resté jusqu'à onze heures et demie. Le comte André, mon ami, est réellement sensible; la vie qu'il mène s'oppose

(1) « La famille Behmer... est une famille originairement noble de Poméranie. En 1395, ils vinrent à Nürenberg... Une branche s'est retirée en Poméranie... et de cette branche... est descendu Jean-Ehrenreich Behmer, secrétaire privé d'État à Berlin, marié à Hedwige Barsch de Oelschläger, fille du fameux chancelier de ce nom. De ce mariage naquit Frédéric-Ehrenreich Behmer, conseiller privé au tribunal suprême des appels à Berlin, directeur en chef du Collège de revision et de celui des bâtimens, directeur en chef de la commission royale immédiate pour l'examen des aspirans aux suprêmes judicatures et juge de toutes les loteries royales de Prusse. Ayant été l'un des cinq membres de la commission établie en 1745 pour la réforme de la justice... il fut appellé à Pétersbourg pour ce même but, en 1770. Il accepta cette vocation et sollicita la permission du Roi; mais ne l'ayant obtenue qu'en 1772, sur la demande qu'en fit directement l'impératrice de Russie, il s'y transporta et fut nommé à son arrivée vice-président et chef du Collège de justice pour les provinces allemandes. Il y est mort en 1776 [âgé de cinquante-cinq ans] et a laissé, de son mariage avec Charlotte-Élisabeth Menzel, fille du conseiller de cour Charles Menzel, deux fils et trois filles. » De M. Behmer, Catherine II avait dit: « Voilà le seul homme qui ait refusé de marchander avec moi, et il ne s'en repentira pas. » A sa mort, son fils aîné, resté à Berlin, fut appelé à Pétersbourg, où il allait entrer dans le Collège des affaires étrangères, quand il mourut lui-même en 1780. (Bibliothèque d'Avignon, ms. 3053, fol. 90-93.) — Les trois filles, dont il sera ici souvent question, sont: Caroline, décédée en 1793; Charlotte-Marie-Christiane, qui épousa le chevalier de Corberon; et Albertine.

(2) Charlotte.

(3) Razoumofski.

au développement de cette qualité chez lui, mais elle reparoît dans l'intimité, et ses amis en jouissent. Nous avons causé de nos amours et il a écouté avec intérêt le récit de plusieurs de mes aventures. En vérité, je crois que je trouverai en lui un dédommagement à la privation que tu me causes; mais tu ne seras pas remplacé, car tu ne peux l'être dans mon cœur. Adieu.

Lundi, 8. — Au même.

J'ai vu ce matin un homme, mon ami, dont la tournure est assez singulière: c'est le baron de Sacken, ministre de Saxe à cette Cour. Il y a six mois que je le vois sans le connaître, et quelques notions que j'ai eues de son caractère m'ont donné envie de l'approfondir. Son premier abord est simple, froid et honnête; il est d'une taille assez haute, mais sa figure qui est bien, et surtout sa manière de parler décéleroit l'Allemand aux yeux d'un François qui ne le connaîtroit pas et seroit tenté aussitôt de le contrefaire. Sa conversation n'a rien de piquant; il semble préférer la retraite à la société, peut-être que c'est parce qu'il ennuie les autres. J'avoue qu'en jeune homme, j'ai prononcé à part moi ce jugement; mais quand j'ai remarqué que cet homme affectoit à Pétersbourg, ainsi qu'à Moscou, d'avoir une maison plus aux champs qu'à la ville, qu'il régnoit dans son logement le goût des arts et qu'on ne pouvoit pas l'accuser d'y mettre de la prétention, j'avoue que cela m'a donné une idée toute différente de lui. On m'a dit, d'ailleurs, qu'il connoît parfaitement le caractère des gens en place et qu'il étoit assez bon observateur. Je veux cultiver cet homme, et voir si les premiers indices de son caractère ne m'ont pas trompé sur le reste.

Je suis sorti à quatre heures de chez le baron de Nol-

kem, pour faire quelques visites. J'ai été chez Falconet, où j'ai causé deux heures. Il m'a parlé de sa traduction de Pline (1), qui a été fort critiquée; il y a répondu avec fermeté, et en même temps s'est corrigé de plusieurs choses qu'on lui reproche. C'est un exemplaire retouché de sa propre main qu'il m'a prêté pour le lire; je crois qu'il en fera faire une nouvelle édition. Je te dirai ce que je pense de cet ouvrage.

Mardi, 9. — Au même.

J'ai passé, mon ami, une partie de la journée à écrire. Tu recevras d'aujourd'hui mon n° 7. Il y a aussi une lettre pour ma mère, une pour Mme de Juigné, et une pour Moscou, au prince Dolgorouki, chambellan de l'Impératrice; c'est un digne et honnête garçon, dont j'ai reçu toutes sortes de bons traitemens. Son caractère est doux et honnête, car il est amoureux! Et tu sais, mon ami, que c'est une preuve admissible pour moi. La comtesse Zachar Czernichef est l'objet de sa flamme, et je ne lui envie nullement cette conquête, qui n'est pas jolie et encore moins bonne.

Après avoir fait toutes mes écritures, j'ai été passer la soirée chez le comte de Lascy. J'y ai trouvé le comte Sacromoso, qui m'a dit la nouvelle de la mort du grand maître de Malte, remplacé par le bailli de Rouen (2). La nouvelle n'est pas sûre.

Tu te souviens, mon ami, de la fameuse pierre amenée

(1) Il avait traduit les trois livres de PLINE sur les arts (XXXIVe, XXXVe, XXXVIe).

(2) François-Ximénès de Texada, grand maître de l'ordre de Malte, nommé le 28 janvier 1773, était mort le 9 novembre 1775; il avait été remplacé, le 12 du même mois, par Jean-Emmanuel de Rohan-Polduc, qui décéda lui-même le 9 juillet 1797.

à Pétersbourg du fond de la Finlande. Ce rocher énorme, destiné à faire le piédestal de la statue de Pierre Ier, ne devoit pas être taillé; Falconet, qui l'a trouvé trop gros pour la statue, l'a fait diminuer, et cela lui a occasionné une querelle. On a prétendu qu'il a craint que la singularité de ce piédestal n'attirât trop l'attention des spectateurs et ne fît tort à son ouvrage; je ne le crois pas capable de pareille petitesse.

Après le souper, Normandez m'a parlé de ses amours; ils ont pour objet Mlle Charlotte de Behmer. Il prétend qu'il veut s'en détacher, parce qu'elle est coquette; cependant il ne se soucieroit pas, j'imagine, qu'on allât sur ses brisées. Cette jeune personne est celle que j'ai vue l'autre jour, et à qui je trouve de la ressemblance avec Mlle de Gournay. Normandez est jaloux, à ce qu'il m'a dit, et il l'est de la personne en question; il est vrai qu'il a donné lieu à des reproches de la même espèce, en en contant à la sœur que je ne connois pas et qu'il me recommande fort. Voilà, mon cher ami, matière à aventures; mais tu sais mes projets de Moscou, et il faut voir ce qu'ils deviendront, avant de m'engager d'un autre côté. Au surplus, je ne veux point d'affaire sérieuse et la Préférée le sera toujours. Adieu.

Mercredi, 10. — Au même.

Je reviens de chez Lesseps, où j'ai soupé. Ce sont de fort bonnes gens; nous avions le ton un peu bourgeois, on a chanté à table, mais on étoit gai et c'est le principal. Il y avoit un jeune homme espagnol, qui m'a dit que Normandez alloit tous les jours chez les Behmer, et je n'ai pas mal jugé de le croire amoureux.

J'ai eu ce matin la visite d'un petit monsieur, gros,

court, vieux, vif et grand bavard. Ce François, car il en pleut ici, s'appelle le chevalier Duménil; il est outchitel chez le prince Troubetzkoï, a beaucoup voyagé et se prétend des connoissances immenses sur l'art de se guérir.

Jeudi, 11. — A Mlle de Bressolles.

Vous serez ma confidente, mon amie, et c'est vous que je veux instruire de deux connoissances que j'ai faites aujourd'hui. La première est Mlle Petit, fille d'une gouvernante françoise, attachée au comte Steinbock; elle est venue dîner aujourd'hui chez le baron de Nolkem, où j'ai dîné. Cette jeune personne est fraîche, assez aimable, et j'ai un si grand besoin, mon amie, de m'attacher, que j'ai cherché à lui plaire; je compte aller chez elle pour lui porter quelques dessins, car elle s'en occupe.

Après quelques visites, j'ai été passer une assez jolie soirée chez les Behmer. J'y ai vu la troisième fille, mais c'est toujours la deuxième à qui je donne la préférence. Elle a chanté des ariettes italiennes, et sa physionomie en est devenue plus agréable. Une jolie voix a bien des charmes! On a été assez gai; il y avoit du monde d'un côté, nous faisions de la musique de l'autre, et j'ai trouvé le moment, en prenant une bougie, de baiser une main qu'on m'a laissée. Si j'avois été amoureux, je n'aurois pas été si hardi!

Adieu, ma chère et tendre amie, c'est aujourd'hui le dernier de l'an russe, et j'espère que le dernier jour de 76 ne me verra pas aussi éloigné de vous. Dites de même, mon amie, et je serai content.

Vendredi, 12. — A la marquise de Bréhan.

Vous êtes sans doute curieuse, Madame, de connoître la situation de mon cœur, vous qui en avez été la confidente. Vous la serez encore actuellement : c'est vous prouver que je ne crains pas l'examen. Vous savez, Madame, combien j'ai souffert de la séparation douloureuse de ce que j'aime; j'en ai conçu une sorte de mélancolie qui m'a duré tout mon voyage, ou pour mieux dire le séjour entier que j'ai fait à Moscou.

On a voulu me secouer, m'offrir dans la dissipation un remède à mon état de langueur. Sans ami, sans maîtresse, comment pouvoir y réussir? Ces deux ressources se présentèrent, et je vous avoue que je m'y prêtai comme par instinct. La jeune Narychkin et le comte André m'ont fait entrevoir la consolation qu'on peut espérer de l'amour et de l'amitié; mais la première ne donnoit de pâture qu'à mon imagination, ne pouvant rien fonder sur des conjectures incertaines. C'est ainsi que se trouvoit mon cœur, quand j'arrivai à Pétersbourg. Aujourd'hui, j'ai vu à la Cour la jeune personne en question; il y avoit gala pour le premier jour de l'an, qui est suivant l'ancien style. On dansa le soir et je lui parlai alors. L'on n'avoit pas encore pris congé de l'Impératrice, que je sortis avant les autres pour aller voir M. Staehlin, secrétaire de l'Académie. Je trouvai chez lui la sœur de la frêle Narychkin, avec Mlle Némir, la gouvernante, et un original qui se nomme le chevalier de Minvillers, qui demeure chez le grand écuyer. Cette soirée pouvoit m'être avantageuse; vous verrez ce que la suite amènera de nouveau.

Samedi, 13. — A la même.

Nous avons eu aujourd'hui, Madame, un spectacle fort agréable au Couvent des jeunes demoiselles (1). Elles ont représenté *l'Indiscret,* de M. de Voltaire, *le Sorcier* et *le Coq du village.* Ces trois pièces, ainsi que le ballet qui a terminé le tout, ont été très bien rendues. La dernière surtout a été très piquante, par les petites filles de cinq, six ou sept ans qui en étoient acteurs et actrices. Je suis fâché seulement que l'intelligence de cette tendre jeunesse soit aussi mal employée; le goût des plaisirs et les talens qui y mènent sont plus nuisibles que propres au bonheur des jeunes personnes qui n'ont point de fortune. Mais je fus édifié et attendri de l'air de bonté de l'Impératrice et de contentement des jeunes personnes. Il me sembloit voir une famille bien unie et la mère la plus tendre caressée par ses enfans. Cette idée vous fera plaisir.

Lundi, 15. — A la même.

J'ai vu ce matin, Madame, ce fameux morceau de Pierre Ier, en statue équestre, de Falconet. C'est la plus belle statue que je connoisse dans ce genre. Vous savez toutes les discussions, critiques et mauvais propos auxquels elle a donné lieu; je puis vous assurer qu'elle les fait tous oublier. J'irai la revoir plusieurs fois, et ce sera alors que je vous en parlerai plus en détail.

Le soir, j'ai été passer deux heures chez les Behmer.

(1) L'Institut de Smolna ou le *Smolnyi Monastyr,* fondé par Catherine II en 1764, pour l'éducation de quatre cent quatre-vingts jeunes filles, à l'imitation du Saint-Cyr créé par Mme de Maintenon.

En vérité, Madame, cette cadette est jolie! Il me prend un scrupule: c'est un jeune homme qui en est amoureux qui m'y a présenté, et ce jeune homme est lié avec moi. Que faire? Il est jaloux, quoiqu'il prétende le contraire. Faut-il renoncer au charme d'une connoissance agréable? Romprai-je avec un homme que j'estime?... Ah! femmes, femmes, serez-vous toujours cause de nos inconséquences, avant de l'être de notre bonheur!

Mardi, 16. — A mon frère.

Je n'ai rien de bien intéressant à te mander. Le consul d'Angleterre est mort aujourd'hui, M. Chouvalof. Il laisse une femme et trois enfants. Sa place lui valait six mille roubles.

Nous avons eu un grand dîner. On a parlé après de comédies, et on a eu la maladresse de parler légèrement sur le compte de M. Cachelof, qui joue la comédie avec la comtesse Matouchkin (1), etc., dans la troupe de société du prince Galitzin (2), oncle de cette jeune personne. Mme Nélédinski est brouillée avec elle et nous ferons rivalité, ce qui nous fera manquer d'actrices. Il est vrai que l'on peut jouer *Annette et Lubin, la Clochette,* avec une seule femme; mais ce n'est pas mon avis de nous presser de jouer, comme le veut Puységur. Il ne faut point avoir l'air de braver les gens dont on peut avoir besoin.

(1) La comtesse Sophie Matouchkine, dont le chevalier de Corberon devint ami dans la suite.

(2) C'est sans doute le prince Démétrius Vassiliévitch Galitzine, né en 1708, qui avait épousé, le 10 février 1745, Catherine Kirillovna Matouchkine, fille du général de ce nom. Il avait deux fils, Michel et Démétrius, nés en 1748 et 1750.

Mercredi, 17. — Au même.

C'est aujourd'hui, mon ami, qu'on fait à Pétersbourg la cérémonie la plus ridicule : c'est la bénédiction de la Néva par le clergé grec, dans la plus grande pompe. Autrefois l'Impératrice assistoit à cette momerie, tous les régimens des gardes étoient sous les armes, et on donnoit un poids et une authenticité particulière à la superstition. Le peuple s'empressoit de plonger ses enfans dans cette eau nouvellement bénite, et ces petits malheureux devenoient martyrs, à cause du froid considérable qu'il fait alors. Il y avoit aujourd'hui 25 degrés. On prétend que cette cérémonie se fait en mémoire du baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain.

Il n'y a point eu de Cour le soir, mon ami; j'ai été à une comédie allemande, qui m'a fait plaisir par le jeu naturel des acteurs. C'est une troupe que la colonie allemande a fait venir à ses frais, et c'est une ressource agréable; on y joue la comédie et l'opéra-comique.

Jeudi, 18. — Au même.

On a fait un grand enterrement ce matin : c'est celui de Mme de Voronzof, chancelière (1). Tu sais, mon ami, la cérémonie du passeport, que l'on met entre les mains du défunt, pour présenter à saint Pierre : cela s'exécute encore à la lettre. Tu peux juger des progrès de cet Empire en

(1) Anna Skavronska, cousine de l'impératrice Élisabeth, qui l'avait mariée au comte Michel Ilarionovitch Voronzof (1714-1767), vice-chancelier de 1744 à 1758 et chancelier de 1758 à 1767. — Un autre Voronzof, le comte Alexandre Romanovitch (1741-1805), neveu du précédent, fut aussi élevé à la dignité de chancelier de l'Empire par l'empereur Alexandre Ier, en 1802.

philosophie. Il n'est pas plus fort du côté de la morale.

J'ai eu ce matin la visite de plusieurs personnes, entre autres de François. Je t'en rendrai compte au premier jour; mais je te préviens que ce ne sera pas à l'avantage de la nation. C'est prodigieux ce qu'il y a ici d'aventuriers de notre pays; ils ne donnent pas bonne réputation à la France, et en se rendant mutuellement et publiquement justice, ils se dévoilent et vous mettent à couvert de leurs fourberies. Je n'ai pas encore à m'en plaindre, mais il faut y prendre garde.

Samedi, 20. — Au même.

Mes journées passent ici plus rapidement qu'à Moscou, c'est sans comparaison. Il y a ici plus de lien, et la société y est plus variée. Il y a des étrangers à Pétersbourg, des artistes, et on n'est pas réduit à se voir pour tuer le temps. Je l'emploie quand je m'amuse, et c'est assez le but de la société; quand elle ne le peut remplir, je lui préfère la solitude.

Je trouve beaucoup de ressources dans la maison des Behmer. Le père et la mère sont de bonnes gens, qui rappellent assez l'ancienne manière franche de vivre autrefois. Il y a trois filles qui rendent cet intérieur plus piquant. La cadette est fort jolie, a une tournure naturelle qui me fait ressouvenir de l'Allemagne; car cette tournure appartient au pays. Les Russes ont le défaut contraire, d'autant plus désagréables en cela que leurs politesses, leurs manières, ce prétendu bon ton, tout cela n'est que singeries, rien ne leur en appartient. J'ai trouvé une autre ressource dans l'Anglois Perraut, que je vois chez les Behmer : c'est la connoissance de sa langue qu'il me montrera.

Dimanche, 21. — Au même.

J'ai bien pesté ce soir, mon ami, contre ma paresse de n'avoir pas appris l'allemand. Je vais à la Cour; j'y trouve la jeune Narychkin, qui me dit qu'elle ira à la comédie allemande; je n'y manque pas en conséquence. Elle n'y étoit pas, on ne joua que deux comédies sans opéra, et je me suis ennuyé, faute de comprendre ce qu'on disoit.

J'ai été de là chez Staehlin, où j'espérois du moins voir la gouvernante (1), et mon calcul s'est encore trouvé faux. J'ai fait la connoissance du fils de Staehlin, qui est un fort bon garçon. Nous avons causé de dessins, de gravures, etc. Il m'en a montré un du marquis de Blosset (2) à l'imitation du lavis. Nous nous sommes proposé de travailler ensemble; il me communiquera sa manière, et comme elle me paroît bonne, j'y joindrai la mienne : cela la perfectionnera peut-être.

Adieu, mon ami, je viens de souper chez le comte Ivan Czernichef, où je me suis ennuyé; les grandeurs sont assommantes.

P. S. — Je viens d'apprendre la grande réforme de la maison du Roy, qui me paroît juste. J'attends avec impatience ce qui regarde ton régiment (3); il me semble qu'il est question de lui. Les bruits sur M. Turgot m'inquiètent.

Mardi, 23. — A la marquise de Bréhan.

Vous croyez peut-être, Madame, qu'on ne s'occupe en

(1) Mlle Némir.
(2) Actuellement ambassadeur du roi de France auprès du roi de Portugal.
(3) Le marquis de Corberon était, on s'en souvient, officier dans le régiment des gardes françaises.

Russie qu'à faire des soldats ou des femmes propres au ménage; vous imaginez sans doute que, dans un pays neuf à bien des égards, on commence par les grands principes de l'éducation, par inculquer les grandes vertus morales aux jeunes gens des deux sexes, et que le monde ensuite et les voyages leur donnent ce vernis qui fait les grâces. Je le croyois ainsi, Madame; mais je suis détrompé. J'ai vu aujourd'hui les jeunes personnes du Monastère, qui est ici le Saint-Cyr de la France, représenter une comédie et un opéra-comique, avec toutes les grâces de nos belles dames de Paris. Bonnes musiciennes, bonnes comédiennes, danseuses agréables, de la plus jolie conversation, elles n'auront rien à acquérir dans le monde de ce qu'on y désire. Mais le temps qu'elles emploient à toutes ces jolies choses est donc bien considérable, et ces jeunes personnes sont donc, direz-vous, destinées à mener la vie la plus dissipée? J'ai fait la même question, Madame, et l'on m'a répondu qu'au contraire elles ne seront pas riches, et qu'on les en dédommage par cette éducation. Quel dédommagement, Madame, que la connoissance des plaisirs, quand on n'est pas destiné à en jouir par la fortune!

Mercredi, 24. — A mon frère.

J'ai beau être politique par état, mon ami, je ne puis l'être au point de m'ennuyer indifféremment. J'ai fait aujourd'hui un dîner chez le comte Ivan Czernichef, où j'ai péri de désespoir. Sa femme est bête; lui ne l'est pas, mais il est pis : c'est un courtisan dans toute la force du terme, et leur maison est guindée. Le comte André, à côté de qui j'étois, m'a dédommagé de ma sotte position; nous avons causé beaucoup, et nous avons formé le projet de vivre ensemble à Paris dans plusieurs années. Le soir, il m'a

mené chez une femme aimable, Mme Zénoviof, femme du ministre russe en Espagne (1). Je me propose de la cultiver; elle a de l'esprit et je la crois d'un caractère sensible.

Vendredi, 26. — Au même.

J'ai enfin payé le tribut comme les autres, mon ami, car je rentre fort enrhumé; nous avons eu aussi 21 degrés, et c'est un froid dont on n'a pas d'idée en France. Je suis sorti vers le midi, pour faire quelques courses et aller dîner au Corps des Cadets chez M. Ribas (2), un Italien, le plus honnête jeune homme qu'on puisse voir, fort instruit, et qui est employé à l'administration de cet établissement. Après le dîner, il est venu plusieurs jeunes gens, qui ont fait de la musique et qui ont tous le ton de la meilleure éducation. Je ne sais si cette foule de choses qu'on leur apprend ne se nuisent point entre elles, et si la partie agréable ne fait pas un peu tort à l'essentielle. Au surplus, j'ai vu un des Cadets, qui a une vingtaine d'années, que l'on dit être le meilleur acteur, qui est bon musicien, peintre agréable, etc., et joint à ces qualités celle bien rare d'une modestie charmante. Je m'in-

(1) Stephane Stéphanovitch Zinovief (1740-1794), ministre de Russie en Espagne depuis 1773. Sa femme était une demoiselle Menzikof.

(2) Joseph Boujon, connu sous le nom de Ribas, né à Naples d'un père espagnol, aventurier qui dut sa fortune à Alexis Orlof, rencontré par lui à Livourne. Directeur du Corps des Cadets, il fut nommé amiral en 1789 et chargé de commander une flottille dans la mer Noire, sous les ordres de Potemkine, dont il était devenu le proxénète. Le marquis de Juigné écrivait de lui, le 25 juin 1776: « Il y a ici un jeune homme, M. Ribas... un bon sujet, qui a des talents, de l'honnêteté, et dont j'ai lieu d'être content. » — « Ce Ribas, disait le général Langeron, était un homme extraordinaire et doué des plus rares talents. A force d'esprit, il s'était fait bon général, excellent négociateur et même honnête homme. » (Cf. K. Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 74.) Honnête homme? Il fut parfois permis d'en douter. — Il avait établi une loge maçonnique dans le Corps même des Cadets.

formerai du nom de ce jeune homme, ainsi que d'un autre plus jeune, qu'on dit être le fils de l'Impératrice (1).

Samedi, 27. — Au même.

J'ai eu plusieurs visites, entre autres celle du chevalier Cosimo Mari, Italien de Pise, qui voyage pour son plaisir. Son extérieur est simple, mais sa conversation est pleine de choses. Il a la figure italienne (tu ris, mais cela est véritable), un grand nez, et d'ailleurs son accent le décèle. Cet homme a été lié avec les Orlof et il a conservé avec Alexis une intimité agréable, dont il a tiré des ressources. Nous avons parlé de la fortune qui les a élevés, et de l'union parfaite qui les a soutenus.

Tu peux te rappeler, mon ami, qu'en 1771, la cabale du comte Panin s'éleva contre le prince Grégoire Orlof (2), alors favori; il fut éloigné honnêtement, mais

(1) Bobrinski, fils de Catherine II et de Grégoire Orlof. Il était né quelques mois après la mort de l'impératrice Élisabeth. Il fut question à un moment donné de le reconnaître pour l'héritier présomptif de l'Empire, au détriment du grand-duc Paul.

(2) Grégoire Grigoriévitch Orlof (1734-1783), favori de Catherine II. C'est lui qui prit la plus grande part au détrônement de Pierre III et qui, peut-être, tua cet empereur de sa main. Il avait failli ensuite épouser Catherine II, comme on le lira dans la suite de ce récit. Il fut le maître absolu jusqu'en 1772, époque à laquelle il fut envoyé pour Fokchany, comme négociateur de la paix avec les Turcs. Pendant cette absence (et non en 1771, comme le dit ici le chevalier de Corberon), Catherine II prit un nouveau favori, Vassiltchikof. Cependant Grégoire Orlof, devenu prince de l'Empire, conserva toujours auprès d'elle une certaine influence, contrebalancée par celle de Panine et de Potemkine. — Voici ce qu'en pensait plus tard le chevalier de Corberon : « Le prince Orlof, seul peut-être, amant et ami de l'Impératrice, a eu la force de lui donner des conseils hardis et respectables; mais, entraîné par l'égoïsme de l'esclavage, il a fini par vivre pour lui seul. Sans connoissance, d'ailleurs, de l'administration, il est resté dans l'ignorance propre à son pays, et est devenu absolument nul pour l'État. » (Dépêche déjà citée du 9 avril 1778.) Le ministre Durand disait encore : « La nature n'en a fait qu'un paysan russe, et il sera tel jusqu'à la fin.. Il s'amuse de puérilités; son âme est comme son goût, et tout est bon pour lui. Il aime comme il mange, s'accommode autant d'une Kalmouque ou d'une Finnoise que de la plus jolie femme de la cour, et voilà le *bourlaque* (manant) tel qu'il est. » (Cité par K. Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 93.)

c'étoit une disgrâce, qui eût été complète si son frère Ivan (1) ne se fût donné tous les mouvemens imaginables, et n'eût réussi à faire revenir Catherine II sur les préventions défavorables et injustes qu'on lui avoit données contre Grégoire. Aussitôt elle le rappela de la manière la plus flatteuse, et l'on m'a promis la lettre de rappel. Grégoire, de retour à la fin de 1771, combla de biens ses ennemis, fit donner au comte Panin le maréchalat, etc., mais obligé de rétablir sa santé par de nouveaux voyages, il repartit, fit le tour de l'Italie, de l'Allemagne, et est maintenant encore en course, mais plus près d'arriver qu'on imagine. Voilà, mon cher frère, ce qui m'a été rapporté par le chevalier Cosimo Mari; il a ajouté que Grégoire étoit marié à l'Impératrice (2), que sa faveur n'étoit pas éteinte, et que celle de Potemkin, sa créature et sa créature ingrate, ne seroit pas de longue durée (3). Potemkin a reçu ces jours passés de l'Impératrice un présent de seize mille paysans, qui peuvent lui rapporter annuellement cinq roubles par tête; mais on dit que ce présent est une marque de défaveur. Je ne sais pas au juste, mon ami, si je dois ajouter grande foi au rapport de mon Italien qui est ami des Orlof; la suite le fera voir.

Lundi, 29. — A mon frère.

Le comte Sacromoso prit hier son audience de congé de Sa Majesté Impériale, qui lui a donné une fort belle

(1) Comte et sénateur. (Voir la note 1 de la page 87.)

(2) Le mariage n'avait pas eu lieu, comme on le verra plus loin.

(3) Il avait succédé, vers la fin de mars 1774, à Vassiltchikof, dans les bonnes grâces de la souveraine. Au mois de février 1776, il fut lui-même remplacé, comme favori, par Zavadovski (voir plus loin, à la date du 11 février 1776), sans cependant perdre la très grosse influence qu'il avait acquise dans le gouvernement.

boîte enrichie de diamans, indépendamment des cinq mille roubles d'usage qu'on donne aux ministres et que le comte Sacromoso a reçus, quoiqu'il n'eût pas de caractère politique. Il part incessamment pour Varsovie. C'est un digne et galant homme, rempli de connoissances et de philosophie, avec l'aménité la plus engageante dans le commerce de la vie.

M. de Stackelberg, ministre de Russie et même ambassadeur depuis six mois en Pologne, est arrivé ce soir. Il est question probablement de quelques arrangemens relatifs aux Polonois, à moins que l'arrivée du prince Henry (1) n'y fasse opposition, car il paroît que l'Impératrice est dans les meilleures intentions et qu'elle veut bien céder la partie qui lui est échue en partage. Le roy de Prusse (2) seroit alors assez embarrassé.

Mardi, 30. — Au même.

Je suis toujours retenu chez moi par ma courbature et le rhume, qui, je crois, en est cause; mais on me dédommage, mon ami, de ma retraite forcée en me visitant. Il y a ici un nommé Dubreuil, gentilhomme françois, dont le vrai nom est d'Argier, qui fait le métier de dentiste. L'histoire de cet homme est un roman: il paroît de bonne famille et ses papiers l'attestent, mais une conduite peu sage l'a exilé de son pays; après y avoir mangé la plus grande partie de son bien, s'être fait moine ou du moins novice pour l'être, il a fini par se soustraire à ses

(1) Le prince Henri, troisième fils du roi de Prusse Frédéric-Guillaume Ier et second frère de Frédéric II (1726-1802). Il était déjà venu à la cour de Catherine à la fin de l'année 1770; son voyage avait eu pour résultat de préparer le partage de la Pologne. On annonçait déjà depuis quelque temps son retour en Russie.

(2) Frédéric II dit le Grand (1712-1786), roi de Prusse depuis le 31 mars 1740.

parens, est arrivé en Hollande, où M. de Noailles (1) lui a fait apprendre le métier de dentiste, qu'il exerce à la cour de Russie. Cet homme, qui a de l'esprit et m'a conté naïvement ses sottises, en me demandant le secret sur son véritable nom, m'a amené un autre homme qui est outchitel chez M. de Néplouviof. Celui-ci s'appelle Bréhan du Fournel; il a été garde du corps, puis sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, a passé de là en Pologne, où il a été connu par le général Bibikof et emmené en Russie. M. du Fournel est d'une taille assez avantageuse, maigre, mais d'une tournure noble et aisée. Il parle avec grâce et facilité, et sa connoissance peut m'être assez utile. Il s'est aperçu que j'avois remarqué la frêle Narychkin, et l'autre jour il lui parla de moi en plaisantant. Cette jeune personne lui a répondu avec honnêteté et lui a dit de me faire des complimens, en ajoutant qu'elle s'étoit bien aperçue que je n'étois pas au courtac. Eh bien! mon ami, n'est-ce pas une bonne connoissance que du Fournel?

Mercredi, 31. — Au même.

J'ai eu raison, mon cher ami, d'user de précautions vis-à-vis Falconet. Les gens à prétentions sont difficiles à manier; il faut les prendre par leur foible, qui est la vanité, ce que j'ai fait vis-à-vis de celui-ci. Comme il a de l'esprit, je me suis mis en état de lui faire adopter le système que je me suis fait à son égard, en pouvant le suivre de point en point. Je lui a parlé arts d'abord; il m'a donné la traduction de Pline à lire, qui m'a fait plaisir; je l'ai lue, afin de lui en pouvoir parler, et cela m'a

(1) Ministre plénipotentiaire de France. (Voir plus haut, p. 50, note 3.)

réussi. Puységur, qui a eu le livre et qui n'en a pas fait le même usage, a essuyé de la part de l'auteur, qui l'a pris au dépourvu, une brusquerie désagréable. Ce Falconet est un original, exigeant et dangereux dès qu'il vous prend en grippe. Sa grande modestie couvre des prétentions plus grandes encore : c'est le manteau de Diogène, qui cachoit mal l'orgueil du philosophe.

Jeudi, 1er février. — Au même.

Comme je m'habillois ce matin, j'ai eu la visite du chevalier de Céreste (1), qui demeure chez le prince Troubetzkoï. C'est encore un François, car il en pleut ici comme des insectes dans les pays chauds. Les Italiens Mocenigo et Cosimo Mari sont ensuite venus, et j'ai appris avec peine que le dernier part incessamment. Nous ferons néanmoins quelques courses ensemble avant son départ.

Le baron de Nolkem est venu dîner avec nous; il a parlé de l'aisance avec laquelle on est à la campagne avec le roy de Suède, tout le monde s'asseyant devant lui et devant la Reine. En général, l'aisance établie à cette Cour par le souverain et son caractère la doivent rendre fort agréable.

En descendant chez moi, j'ai été bien étonné d'y voir le chevalier de Portalis. Ma liaison avec lui de Moscou, ses amours romanesques, dans lesquelles je suis un peu engagé, les propos qu'on tient ici sur son compte, tout rendoit ma position embarrassante; j'ai trouvé un moyen, qui heureusement a réussi. Je lui ai fait entendre qu'il avoit eu tort d'arriver à Pétersbourg, et que j'avois eu envie de le lui mander, si je n'avois pas craint qu'il fût

(1) Il appartenait sans doute à la branche des marquis de Céreste de la famille de Brancas.

trop tard. Il a pris la balle au bond, m'a dit qu'il pouvoit repartir, et il repart demain, en me laissant ici cent roubles pour payer un certain Roger de Fréville, une des plus mauvaises langues qu'il ait contre lui. Je ne m'attendois pas à une issue aussi heureuse pour moi et pour lui, car elle nous met tous les deux hors d'embarras vis-à-vis l'un de l'autre, en donnant à ses affaires une position plus avantageuse. D'ailleurs, cela me donne plus d'estime pour lui; les preuves de résolution sont toujours des marques de caractère.

Il m'a parlé des bruits de Moscou, où l'on croit à quelques changemens, comme la retraite de Potemkin et le retour du prince Grégoire Orlof.

Samedi, 3. — Au même.

On m'avoit dit que M. Betzky (1) se plaignoit que Falconet eût rogné cette fameuse pierre, amenée avec tant de soins et de peines pour le piédestal de Pierre le Grand. Voici le fait : ce bloc énorme est arrivé à Pétersbourg avec une longueur environ de dix-neuf à vingt pieds et d'une forme peu convenable à l'idée qu'avoit Falconet du rocher. La pierre, qui étoit d'une forme maussade comme bloc, ne pouvoit servir au piédestal sans être diminuée; il

(1) Ivan Ivanovitch Betzki, fils naturel du prince Ivan Troubetzkoï et de la comtesse Wrede (1702-1795). Attaché à la légation de Paris en 1728, il fréquenta les encyclopédistes. En Russie, sous Catherine II, il fonda ou réorganisa et dirigea la maison d'éducation des Enfants-Trouvés de Moscou (*Vospitatelnyi dom*), l'Académie des beaux-arts, le Corps des Cadets et le Couvent ou Monastère de Smolna. Il était en quelque sorte un ministre de l'instruction publique. Quelques auteurs ont expliqué sa faveur, en disant qu'il était le père naturel de Catherine II, ce qui est peu vraisemblable. Dans sa dépêche, déjà souvent citée, du 9 avril 1778, le chevalier de Corberon l'appelait un « vieillard imbécile et ignorant, dont la flatterie basse fait tout le mérite ». — Betzki eut une fille naturelle, Anastasie Sokolof, qui, après une vie assez agitée, devint camériste de l'Impératrice et épousa Ribas.

falloit d'ailleurs un plan incliné, et vers le haut de cette masse se trouvoit une lézarde en biais, occasionnée par la foudre, dit-on, mais qui existoit avant le transport. Le statuaire a séparé le morceau d'en haut du reste, et s'en est servi pour décider son plan incliné, en même temps qu'il a ajouté ce morceau à l'extrémité du bloc, qui rentrant en lui-même par dessous, le terminoit d'une manière désagréable. C'est ce qui a donné lieu à la calomnie, qui a fait dire que Falconet avoit diminué cette pierre par mauvais procédé pour M. Betzky, puis l'avoit rallongée par la nécessité d'exécuter son plan. Voilà comme on calomnie tous les jours, dans ce pays surtout! J'ai voulu éclaircir le fait, et j'en ai eu la satisfaction vis-à-vis M. le chevalier de Lascaris (1), qui a amené lui-même la pierre, à qui en appartient la gloire, et non à M. Betzky; et M. le chevalier de Lascaris ne m'a point paru mécontent du procédé de Falconet, dont il est même l'ami. Je l'ai vu, au contraire, indigné contre l'injustice et la méchanceté qui dénigrent ici les talens étrangers, dont les Russes ne peuvent se passer et qu'ils détestent par petitesse et basse jalousie.

Falconet doit me faire l'histoire de toutes celles du Betzky, qui, au fond, malgré ses établissemens, sa morgue, etc., etc., etc., n'est qu'un pauvre homme.

Dimanche, 4. — A la marquise de Bréhan.

Non, Madame, quoi que vous puissiez dire, je ne suis point amoureux. Je ne prétends pas, néanmoins, être

(1) « Aventurier de la pire espèce... qui « s'est fait haïr comme un cra- « paud », au dire de Catherine, et auquel « la protection de Betzki a valu la place de surintendant des beaux-arts et de directeur du Corps des Cadets. Ce faux Lascaris est encore un Italien, fils d'un Napolitain établi comme marchand d'épices dans l'île de Céphalonie, et s'appelant Carburi. » (K. Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 258 et 310.)

insensible aux grâces, à la beauté; je n'ai pas non plus la froide prétention de ne point vouloir plaire à ce qui me semblera aimable. Mais, je vous le demande, cela suffit-il pour être amoureux? Il est une sorte de coquetterie plus particulière qui a pour objet les personnes qui nous plaisent. Comme femme, vous m'entendez sans doute, et vous savez à merveille que cette coquetterie permise, que nous partageons avec le beau sexe, est encore bien loin de l'amour. Tels sont, Madame, les sentimens que j'éprouve pour la jeune Charlotte et la Natalie Narychkin, que je n'appellerai plus dorénavant que Natalie, si j'ai occasion de vous en reparler encore. Il est entré peut-être plus de piquant dans ce que j'ai éprouvé pour la dernière, et l'amour-propre en est, je crois, la cause; mais aussi Charlotte doit inspirer quelque chose de plus profond, de plus tendre, de plus ressemblant à l'amitié. Il est un autre sentiment sans doute plus distinct, plus décidé en lui-même, mais plus difficile à définir : celui-là m'est connu, je ne l'oublierai pas... Et c'est pour votre aimable sœur, pour la Préférée, que je le garde au fond de mon cœur.

J'ai eu le plaisir, Madame, de retrouver, ce matin, un ami que j'ai fait à Moscou, et qui en arrive : c'est le prince d'Anhalt. Je veux vous en faire son portrait, car dans les gens que je connois, j'aime à chercher un rapport entre leur figure et leur âme, et la physionomie n'est pas, suivant moi, un hasard de la nature. Le prince d'Anhalt a trente-quatre ans; sa taille est médiocre, mais bien prise, il a l'air leste, la démarche militaire et noble, et le port de tête du comte de la Marche (1). Sa figure n'est pas jolie, encore moins belle; elle est mieux que

(1) Louis-François-Joseph de Bourbon, d'abord appelé comte de la Marche, puis prince de Conti (1734-1814).

tout cela, car son expression dénote la franchise et la sensibilité. L'usage du monde lui a donné auprès des femmes ce babil qui les amuse. Avec vous, Madame, il aura moins de brillant et plus d'amabilité; au milieu des hommes, il parlera politique, militaire, qui est son métier et qu'il possède. Cette universalité de tons fait que chaque personne lui prête son esprit particulier; il en résulte qu'il plaît à tout le monde. J'ai voulu approfondir son caractère : j'ai cru y trouver plus de philosophie que je ne l'aurois cru, plus de naturel que l'homme du monde en peut conserver, et c'est ce qui m'a fait dire de lui qu'il avoit la grandeur d'âme d'un homme, jointe à la sensibilité d'une femme tendre.

J'oublie, Madame, que j'ai à vous rendre compte de ma journée. J'ai dîné chez le comte Potemkin; il nous a fait voir la galerie de l'Impératrice, où il y a beaucoup de tableaux, mais ils sont mal exposés. La galerie est trop étroite, il n'y a pas assez d'espace pour les voir et les jours ne viennent pas assez d'en haut, ou, pour mieux dire, ils descendent trop bas; ce sont des croisées ordinaires, et ce n'est pas ainsi que sont disposées celles de la galerie de Cassel. J'ai remarqué dans celle-ci, avec peine, *le Paralytique* de Greuze; il a perdu de sa couleur, de son effet; c'est maintenant peu de chose. On nous a fait voir ensuite l'Ermitage; ce sont les petits appartemens de Sa Majesté Impériale. Quand elle y est, la plus grande liberté règne autour d'elle; on s'assied où l'on veut, et l'on a mis sur un écran cette maxime qui porte avec elle un air d'autorité, qui détruit le sentiment contraire; mais vous savez, Madame, qu'où n'est point la réalité, on se contente de l'illusion. J'ai vu avec plaisir, sur la cheminée de cette pièce, la tête de Diderot, en marbre, de la main de Mlle Collot, écolière de Falconet;

cette tête est très bien faite, et la ressemblance est frappante (1). Dans le voisinage de cet appartement, il y a des serres chaudes. Après cet examen, nous avons eu un concert, où a joué le fameux Nollé, qui est engagé ici à quatre cens roubles par an. Le jeu de ce virtuose est surprenant; il ne touche point, et ce n'est pas là mon homme.

J'ai été faire diversion aux grandeurs, en allant passer ma soirée chez les Behmer, où j'ai vu Mme Zénoviof, chez laquelle nous devons nous trouver jeudi prochain. Il y avoit une Mme von Viesen, jeune femme dont le mari paroît fort instruit.

Lundi, 5. — A mon frère.

Je suis sorti ce matin, mon ami, pour conduire chez Falconet le chevalier Cosimo Mari. Il a été fort content de sa statue, et le jugement d'un Italien n'est pas indifférent. Il a vu la tête du cheval de Marc-Aurèle, dont Falconet a le plâtre dans son atelier, et le même Italien a blâmé ce morceau que tant de gens prévenus louoient avec emphase, et dont Pierre de Crotone disoit : « Va donc, ne sais-tu pas que tu es vivant! » Je suis de l'avis de Falconet au fond, quand il a le courage de critiquer les antiques défectueux (2); il n'y a que le style caustique et chagrin, qu'il emploie quelquefois, que je voudrois

(1) Marie-Anne Collot (1748-1821). Élève de Falconet, elle suivit son professeur à Pétersbourg en 1766 et devint membre de l'Académie des beaux-arts de cette ville. Elle épousa plus tard le fils de Falconet, Pierre-Étienne, qui cultiva la peinture. Un buste de Diderot, de la main de Mlle Collot, était encore conservé récemment à la Bibliothèque de Langres.

(2) Falconet critiquait beaucoup les sculpteurs grecs et romains, qui n'avaient jamais su faire un cheval, disait-il. Le cheval de Marc-Aurèle surtout était rangé par lui parmi les plus pitoyables productions de l'art, et jamais il ne manquait l'occasion d'en blâmer l'exécution.

rectifier; car c'est toujours le ton qui fait la musique.

Nous avons été à un grand dîner prié, chez le comte Solms; il y avoit deux Polonois arrivés ici avec le comte Stackelberg, ambassadeur de Russie en Pologne et fait comte du Saint-Empire il n'y a pas longtemps. Ces deux Polonois s'appellent, l'un comte Pizetdziecki, jeune homme de mérite; l'autre, comte Unruch; il a le cordon de Sainte-Anne de Russie, indice de sa façon de penser. Il y en a un autre, dont j'ignore le nom, qui est chambellan. M. de Stackelberg est aimable; il a cette tournure facile du grand monde, et quoique gros et pas grand, son aisance lui est avantageuse et le pare.

Mercredi, 7. — Au même.

Je suis dans l'enthousiasme et dans le respect, mon cher frère. Imagines-tu ce que je viens de voir, ce que ma main a touché? L'épée de Pierre Ier! J'ai vu l'effigie en cire de ce héros, de ce grand homme, qui gouvernoit une nation barbare et qui seroit étonné, au bout de soixante-treize ans, de la retrouver encore si peu avancée. Pierre le Grand est représenté à l'Académie des sciences de Pétersbourg qu'il a bâtie (1); on le voit assis dans le même fauteuil où il donnoit ses audiences, dans sa position ordinaire, les deux mains appuyées sur les bras du fauteuil, la tête haute, avec un air de grandeur et d'action qui peint le souverain et l'homme de génie. Sa figure, comme je te l'ai déjà dit, est en cire; on l'a modelée sur lui-même à sa mort. Il a une perruque faite de ses propres cheveux. L'habit qu'il porte est de gros de Tours

(1) L'Académie des sciences de Pétersbourg fut fondée en 1724 par Pierre le Grand, qui était correspondant de l'Académie du même nom de Paris.

bleu, avec une large broderie d'argent, qui fut faite par les frêles de sa cour; c'est le seul habit de gala qu'il ait voulu porter. Il a une ceinture par-dessus, qui est d'argent, des bas rouges brodés et des souliers que nos domestiques trouveroient trop gros pour eux, quand ils se mettent en habit de fête. On m'a montré des bas de laine qu'il portoit ordinairement, où il y a quelques reprises au talon. J'ai vu son habit de matelot, qu'il portoit dans les chantiers de la Hollande, et j'ai regretté pour ce pays-cy qu'un aussi grand souverain n'eût pas été aussi philosophe que grand prince, et qu'il n'ait pas cherché à créer une nation avant de la rendre florissante; mais l'Europe avoit alors moins de philosophie que de grandeur. Il a partagé la faute de son siècle, et le règne de Louis XIV l'a ébloui et trompé. Je ne suis entré dans tous ces détails, mon ami, que parce qu'il me semble qu'il n'est rien d'indifférent de tout ce qui rappelle la mémoire d'un grand homme. Passons au reste. Dans cette Académie, que j'ai été voir ce matin avec le chevalier Cosimo Mari, il y a plusieurs salles. Nous avons commencé par la bibliothèque; son vaisseau est un peu bas; il y a quarante mille volumes, dont, à la vérité, quatorze mille six cents ont été pris au prince de Radzivill (1) en Pologne. On nous a fait voir le premier livre qu'on a imprimé à Moscou, en 1562. Ce sont les Russes eux-mêmes qui l'ont imprimé; les caractères en sont assez nets, et l'encre est bonne; mais le papier est beau et fort, c'est du papier anglois, à ce qu'on m'a dit. On nous a montré aussi la première chronique de l'histoire russe, écrite par un moine de Kief vers la fin du dixième siècle (2).

(1) Le prince Charles II Stanislas Radziwill (1734-1790), maréchal des confédérations, palatin de Vilna, qui dut plusieurs fois son exil à son amour pour son pays et à la haine de Catherine II.

(2) Lisez : du onzième siècle.

On y voit des espèces de vignettes à la plume et coloriées, où il y a un peu de dessin étonnant pour ce temps-là, où les arts étoient en décadence même en Italie. Je crois que Gérard, des affaires étrangères, l'a traduit en allemand. L'auteur de cette chronique, qui, je crois, est en langue esclavone, est un moine qui s'appelle Nestor (1).

J'ai dîné avec M. de Juigné, et j'ai remarqué que Puységur avoit l'air de l'intimité avec lui. Ils ont causé ensemble et à voix basse. Cela ne doit me donner au fond ni jalousie ni inquiétude, car leurs conférences ne peuvent être bien intéressantes; mais c'est un coup de pinceau à ajouter au caractère de M. de Juigné, qui m'estime, qui me craint peut-être et qui, en me prisant à d'autres, ne me choisira jamais pour épancher sa confiance; et, en effet, elle ne peut exister entre deux hommes aussi différens l'un de l'autre par le caractère, les goûts et les sentimens. Les nôtres sont plus conformes, mon cher ami, ils sont la base d'une amitié qui ne finira qu'avec moi.

Jeudi, 8. — Au même.

Le prince d'Anhalt, dont je t'ai déjà parlé, mon ami, m'a donné une preuve de confiance dont tu vas juger.

Je t'ai parlé de ses amours de Moscou; la jeune Pléchef l'intéressoit beaucoup, mais il ne lui avoit rien dit de ses sentimens, et il prétend qu'elle les ignore. L'amie de cette jeune personne prend de l'amour pour le jeune prince, et soupçonnant sa façon de penser pour Mlle Pléchef, elle devient triste et languissante. On avertit le prince d'Anhalt, qui lui témoigne de l'amitié, plus par compassion que par sentiment; mais l'amour est aveugle,

(1) Le moine Nestor, né en 1056, mort vers 1114 ou 1116. C'est l'auteur de la première chronique écrite en langue vulgaire.

cette jeune personne se croit aimée du prince et prend son silence pour de la discrétion. Cependant son départ arrivoit, et cette approche cruelle causa à cette malheureuse fille des saisissemens et des vapeurs continuelles. Mlle Pléchef parla au prince de son amie; elle l'accusa de l'avoir trompée, d'avoir cherché à allumer dans son cœur une passion funeste. Le prince d'Anhalt ne voulut pas dire le mot de l'énigme. Il est parti aussitôt, convaincu que Mlle Pléchef non seulement n'avoit pas pour lui le sentiment qu'elle lui inspire, mais il craint de passer dans l'esprit de celle qu'il aime pour un homme faux, léger, se jouant des femmes, et d'avoir perdu son amitié. La princesse Dachkof, qui aime le prince d'Anhalt, a donné de la jalousie, en a pris à son tour, et cela a augmenté la mésintelligence. Cette aventure est assez singulière, mais elle affecte celui qui en est la cause. J'ai été enchanté de la confiance qu'il m'a témoignée en cette occasion. Nous avons parlé un peu Maçonnerie, et il m'a dit le mot principal. Il n'y a que trois loges dans toute l'Allemagne, et les grands-maîtres s'y sont toujours succédé.

J'ai été l'après-midi chez le prince Galitzin, où il y avoit répétition; on m'a donné le rôle du comte d'Olban. J'ai beaucoup causé avec la comtesse Matouchkin et la princesse Troubetzkoï, qui est charmante; elles ne peuvent pas se souffrir l'une l'autre avec l'apparence d'amitié. Cela sera fort divertissant à ce que j'imagine. J'ai passé une partie de la soirée chez Mme Zénoviof, et j'ai soupé chez les Behmer.

Vendredi, 9. — A la marquise de Bréhan.

Je l'avois bien prévu, Madame: la confiance du baron de Nolkem avoit un principe dans son intérêt particulier,

et il a suivi cette règle qui fait agir tous les hommes. Nolkem est amoureux et il avoit besoin d'épancher son âme. L'objet de sa passion est une jeune personne de dix-sept ans au plus, qui n'est point ici, et avec laquelle il compte se marier. Il m'a dit hier avec enchantement qu'il étoit maintenant sûr d'être aimé. Je désire qu'il soit heureux, car c'est un homme honnête ; mais je l'ai toujours cru foible, et c'est un obstacle au bonheur mutuel.

J'ai été dîner chez Mme Petit, à la manière bourgeoise. Le soir, j'ai été au spectacle de la Cour; on donnoit *Nanine* en russe. J'ai causé, pendant la comédie, avec la princesse Troubetzkoï, qui est fort aimable, jeune et jolie. Comme je ne suis point amoureux ici, Madame, et que je ne veux point le devenir, je cherche des intrigues ; elles amusent le cœur, et c'est une partie de ses besoins satisfaite.

Samedi, 10. — A mon frère.

J'ai fait, ce matin, mon ami, une seconde séance à l'Académie des sciences. On nous a montré la partie des médailles et des monnoies; les dernières surtout sont très nombreuses. Il y en a beaucoup d'arabes. Nous y avons vu une médaille frappée à Paris pour Pierre Ier, quand il vint voir l'Hôtel des Monnoies. Il y a encore dans ce cabinet une suite de médailles représentant les patriarches.

On y voit aussi de belles antiquités trouvées dans les tombeaux tartares, dans la partie septentrionale de la Sibérie, entre Kama et Samara. Auprès de ses raretés, se voit un superbe calice donné à la femme de Pierre Ier par la reine de Danemark; ce calice est d'or fin incrusté de belles antiques, pierres gravées, camées précieux, etc.

Il y a aussi une collection de morceaux d'histoire naturelle, des marbres, pierres et mines de Sibérie. On y remarque un morceau de mine d'argent de Norvège, donné à Pierre Ier. Ce morceau est si riche qu'on en a frappé des monnaies sans fondre le métal, tant il est presque pur.

Nous avons fini notre examen par un globe de onze pieds de diamètre, creux et tenant dans sa concavité une douzaine de personnes ; j'y suis monté, et l'on m'a fait tourner avec d'autres, tous assis suivant le mouvement de la terre.

J'ai été le soir, ou plutôt l'après-midi, chez les Behmer et chez le résident de Hollande (1). Il y a eu souper chez M. de Juigné et répétition sur son théâtre de *la Coquette corrigée* et de *l'Anglomanie*, qu'on doit jouer devant le grand-duc. Il y a eu à ce sujet une tracasserie. M. de Juigné avoit invité à souper les femmes actrices et autres, et les hommes qui n'étoient pas de la troupe, afin de n'avoir pas à la répétition ceux qui n'étoient pas de la pièce. Les acteurs étoient invités à la répétition, et il n'y avoit point de souper dans leur billet, la chose allant d'elle-même; cette petite gaucherie n'empêcha pas que les acteurs ne vinssent, excepté MM. Cachélof et Miatelef, qui s'en formalisèrent. La comtesse Matouchkin n'y vint pas non plus, à cause de sa mère qui l'en a empêchée; d'ailleurs, elle est, dit-on, fort éprise de Cachélof. On a lu leurs rôles, la répétition s'est faite; il y a eu souper ensuite, et l'on s'est fort amusé. J'ai courtisé la petite princesse Troubetzkoï, qui est jolie, aimable, et a la plus jolie conversation.

(1) Suart.

Dimanche, 11. — Au même.

Nous avons eu ce matin Cour. J'y ai vu, mon ami, le nouveau favori qui s'appelle Zavadovski (1), secrétaire du cabinet. Il est mieux de figure que Potemkin, mais le plus essentiel il le possède éminemment. Sa faveur n'est cependant pas encore décidée : ses talens ont été en effet mis à l'épreuve à Moscou; mais Potemkin, qui a, dit-on, plus de temps à lui, a toujours l'air du crédit. Sa Majesté Impériale lui a fait encore ce soir des mines d'intelligence; mais ce qui prouve plus pour lui, c'est le commandement d'un régiment, qui vient de lui être donné; ainsi Zavadovski n'est probablement qu'une amusette. Tu sais ce que je t'ai mandé sur le prince Grégoire Orlof; cela ne prouve pas encore beaucoup. Il arrive cependant bientôt.

J'oubliois de te dire que j'ai eu ce matin une visite qui m'a surpris, c'est M. de Céreste, le mari de la gouvernante de la princesse Troubetzkoï. Il m'a dit mille choses de la part de cette jeune personne, combien elle s'étoit amusée à souper, et combien elle se louoit de mes honnêtetés et de la gaîté que j'avois mise à souper auprès d'elle. Il m'a dit que je pourrois la voir chez elle, chez sa

(1) Pierre Vassiliévitch Zavadovski (1738-1812). « Ukrainien d'origine et ayant commencé par être souffleur au théâtre de la Cour, pour devenir ensuite directeur de la chancellerie secrète du feld-maréchal Roumiantsof, gouverneur de la Petite-Russie, Zavadovski est un homme intelligent, instruit, rompu aux affaires. » (K. Waliszewski, *op. cit.*, p. 335.) On a dit que Panine et Orlof avaient profité de l'absence de Potemkine, en congé pour faire une tournée d'inspection dans la province de Novgorod, pour l'évincer des faveurs de l'Impératrice. Le témoignage du chevalier de Corberon prouve que ce n'est pas tout à fait exact; Potemkine est encore à la Cour et Grégoire Orlof en voyage quand l'événement arrive. Zavadovski fut pendant un an le favori en titre et fut remplacé lui-même par Zoritch; cependant il continua à exercer de hautes fonctions à la Cour de Catherine II, qui le nomma sénateur, comte, etc.

femme, et que nous nous amuserions. C'est bien mon projet aussi, et je m'arrangerai en conséquence.

Mercredi, 14. — Au même.

Il y aura demain bal ici, mon cher frère, et au lieu d'un souper dansant qu'il devoit d'abord y avoir, nous aurons un bal en règle, où les frêles de la Cour viendront, ce qui n'est pas d'usage chez un ministre qui n'est pas marié; mais l'Impératrice a dit que M. de Juigné n'étoit plus un enfant, et qu'elle permettoit à ses demoiselles d'y aller.

Il y a eu ce matin Cour chez le grand-duc, à cause du jour de l'institution de l'ordre de Sainte-Anne, qui est le 3, suivant le style russe. Il y avoit peu de monde. M. de Juigné a été bien aise que j'y fusse. Pendant ce temps, Puységur a eu une petite histoire; son carrosse est entré dans un endroit consigné, son domestique a été mis au corps de garde, et Puységur, en sortant, a fait beaucoup de bruit et même a battu. Il a donné ensuite de l'argent, et cela n'aura pas de suite.

J'ai fait, mon cher ami, un assez sot dîner chez le consul de France; il n'y avoit que sa femme. Ne sachant trop que dire, je lui ai parlé de Hambourg où elle a été. Elle m'a dit que cette ville étoit agréable; pour la société, société de commerce; il y a vingt mille âmes; la place de ministre de France vaut trente mille francs. J'ai passé la soirée chez les Behmer, où j'ai présenté Combes. Normandez y étoit quand nous sommes arrivés, et ne s'est en allé qu'au bout de trois quarts d'heure. Nous avons remarqué, mon ami, que pendant qu'il y est resté, la petite Charlotte a eu l'air fort réservé, et qu'après son départ elle s'est égayée; cela prouve qu'on le ménage.

Elle m'a donné le portrait ou le médaillon de l'Impératrice en biscuit de porcelaine de Pétersbourg.

Jeudi, 15. — A ma belle-sœur.

Ce matin, j'ai été voir le prince d'Anhalt, et nous avons fait ensemble un tour dans la ville. Il m'a dit que l'Impératrice avoit donné à la comtesse Voronzof (1), jadis maîtresse de Pierre III (2), quarante-cinq mille roubles pour payer ses dettes, avec les reproches les plus obligeans de ce qu'elle ne s'est pas adressée à elle. De plus, Sa Majesté envoie quinze mille roubles pour retirer ses diamans engagés; et dans le même temps elle refuse deux cens paysans à la princesse Dachkof, sa sœur, celle à qui Catherine II doit la couronne.

Nous avons eu bal à l'hôtel de France. Il y avoit vingt-cinq femmes dansantes, plus toutes les mères. Cela s'est fort bien passé; je me suis très amusé. J'ai courtisé la princesse Troubetzkoï, qui est une des plus jolies et surtout des plus aimables filles d'ici. J'ai été surpris, ma chère sœur, de lui retrouver beaucoup de ressemblance avec vous. J'ai presque toujours dansé avec elle, et, le

(1) Élisabeth Romanovna Voronzof, sœur de la princesse Dachkof, de la comtesse Boutourline, du grand chancelier Voronzof, etc. Reléguée dans les environs de Moscou après la mort de Pierre III, elle épousa plus tard le sénateur Polianski. Le ministre français Breteuil, qui la vit dans toute sa puissance à la cour de Pierre III, disait qu'elle ressemblait à une « servante d'auberge de mauvais aloi ». « Laide, grossière et bête, dit Masson... elle était méchante et manquait d'éducation. Elle jurait comme un soldat, louchait, puait et crachait en parlant. Il paraît même qu'elle battait parfois l'Empereur, mais elle s'enivrait aussi avec lui, ce qui était une compensation. » (K. Waliszewski, *Le roman d'une impératrice : Catherine II de Russie*, p. 158.)

(2) Pierre III Fédorovitch, fils d'Anne Pétrovna et de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et petit-fils de Pierre le Grand, né en 1728 et assassiné, très probablement par les Orlof, le 14 juillet 1762. Il avait épousé Catherine le 1er septembre 1745, avait succédé à sa tante Élisabeth sur le trône de Russie le 5 janvier 1762, et avait été détrôné par sa femme, le 9 juillet suivant.

temps du souper, je me suis mis derrière sa chaise pour causer. Pendant le bal, la frêle Nathalie Narychkin, dont j'ai été amoureux un instant, car je ne dois rien vous cacher, a fait attention aux hommages que je rendois à la petite Troubetzkoï, et cela m'a, je l'avoue, fort amusé. Elle m'a prié à danser; à table, elle a pris quelque drogue que je lui ai portée, ce qui m'a fait causer avec elle. Cette petite digression ne m'a pas arrêté longtemps, j'ai retourné promptement à la Troubetzkoï, car je serois fort aise, ma chère sœur, de lier une intrigue avec elle, et cela n'est peut-être pas impossible. N'allez pas vous fâcher; vous êtes ma confidente, et comme je ne suis point amoureux, je suis excusable de mêler un peu d'inconstance dans mes goûts.

Je vous dirai qu'il y a ici une jeune personne de dix-sept ans, qui me veut, je crois, infiniment de bien; son nom sera tu, mais je ne dois pas vous faire mystère des bontés dont elle m'honore. Entre nous, ces bontés ne sont pas bien piquantes, car elle n'est pas jolie. Cependant je ne négligerai pas de lui faire ma cour; il est bon d'être prôné par les femmes, et les soins qu'on rend à une vous méritent les faveurs de mille autres. Cette maxime, ma chère sœur, ne sera point de votre goût; mais, je vous le répète, je ne suis point amoureux!

Vendredi, 16. — A mon frère.

Les fatigues du bal, mon ami, n'ont pas été considérables, car à une heure on ne dansoit plus. Nous avons eu répétition chez le feld-maréchal Galitzin. J'y ai dîné côté de cette déité de dix-sept ans dont j'ai parlé à ta femme, et les agaceries ont recommencé de plus belle! Elle m'a dit de la venir voir, et je crois que cette affaire

sera conclue promptement. Après le dîner, on a répété *Nanine;* cela ne va pas encore, et cependant on veut jouer lundi.

J'ai été souper chez la comtesse Ivan; son mari nous a parlé pendant le souper de la magnificence de l'Impératrice dans ses habillemens de cérémonie; c'étoit à propos de son portrait, que Roslin fait actuellement. On cita la robe qu'elle avoit cet automne pour l'audience de l'ambassadeur turc, et sur laquelle, indépendamment des pierreries, il y avoit quatre mille deux cens perles grosses et de belle eau. M. de Czernichef parla aussi de la Cour de Pierre le Grand, de ce fameux Lefort (1), qui, suivant lui, n'a que le mérite d'avoir donné au tsar la connoissance d'un nommé Zimmerman, boulanger, je crois, mais qui jadis avoit travaillé en Hollande à un bâtiment à voiles qu'on avoit envoyé à Pétersbourg et qui avoit été tellement négligé qu'il se trouva dans un grenier. Ce Zimmerman le raccommoda, en fit un autre, peut-être sur ce modèle, qui fut essayé d'abord sur un lac à Ismaïlof, à quelques verstes de Moscou, puis à Rostof, où Pierre le Grand alla, sous prétexte d'un pèlerinage, car dans ce temps on mettoit trois semaines à faire ce qui se fait maintenant en cinq jours. Ce petit bâtiment est conservé dans une maison, et pour le voir il faut quitter, par respect, épée, canne et chapeau. Une enveloppe de fer-blanc l'entoure totalement, et lorsqu'on le met à flot aux grandes occasions, l'Impératrice se place dedans, et les rames ne peuvent être occupées que par les premiers de l'État. J'aime fort, mon bon ami, qu'on mette cette pompe et cet enthousiasme national pour les choses qui intéressent la grandeur de la nation; mais que

(1) François Lefort (1656-1699), Genevois, nommé grand amiral de l'Empire par Pierre le Grand, qu'il avait aidé à conquérir l'autorité souveraine.

celle-ci est encore loin de cet enthousiasme noble et soutenu que nous avons vu en France et qu'on admire en Angleterre!

Le comte Ivan m'a raconté, à propos de l'effigie en cire de Pierre Ier qu'on voit à l'Académie, que les jeunes Cadets de l'ancien établissement sauvèrent ce morceau précieux d'un incendie, en le portant eux seuls sur la Néva alors gelée, et firent autour une enceinte sans être commandés et de leur propre mouvement.

Samedi, 17. — Au même.

J'ai fait aujourd'hui un excellent dîner chez Raimbert. Cet homme est ici depuis environ vingt ans, plus ou moins; il a une des plus grosses maisons de commerce pour la nation françoise. Je crois t'en avoir déjà parlé : ce n'est point un négociant ordinaire, mon ami, cet homme est philosophe, politique et homme de lettres, c'est-à-dire qu'il les aime; tu juges bien d'après cet exposé qu'il n'est pas dévot. Depuis longtemps, il vit avec une femme qui a été sa maîtresse et qui est demeurée son amie. Cette femme s'appelle Billot, elle a été belle jadis; c'est maintenant Mme Bouvillon. Au surplus, elle est gaie, fait à merveille les honneurs de cette maison et connoît tout ce qu'il y a de mieux ici. En sortant de chez elle, j'ai été voir le chevalier de Céreste et sa femme qui est jolie. Céreste m'a présenté au prince Troubetzkoï, que j'ai trouvé en robe de chambre et bonnet de nuit. C'est un bonhomme, ni fier, ni courtisan, ni homme de cabinet, ni homme du monde; il vit pour vivre et rien de plus. Son extérieur annonce assez ce qu'il est : gros et ventru, d'une physionomie commune, son habit simple, ses cheveux enfermés dans une petite queue qui

rampe sur un large dos, le feroient prendre par derrière pour un bon gentillâtre normand; mais quand il se retourne, le cordon de Saint-André vous avertit que c'est un seigneur russe. Il seroit à souhaiter au surplus que tous lui ressemblent, car il est franc, il est honnête et son accueil est affable.

Mardi, 27. — A mon frère.

Nous avons eu comédie chez le prince Galitzin le 21. J'ai fait le comte d'Olban par complaisance. Le grand-duc et la grande-duchesse y étoient; il n'y a rien de si honnête que ce couple. Le grand-duc m'a dit qu'il espéroit bien que je passerois dans sa troupe. Je le désirerois; mais j'imagine que l'Impératrice, dont il faut la permission, y mettra obstacle. Le comte André m'en a prévenu, et m'a assuré que Leurs Altesses le désiroient et qu'elles seroient fâchées que cela ne réussît pas.

Il y a eu bal le vendredi 23. J'ai dansé avec la princesse Troubetzkoï plusieurs fois, et j'ai causé et promené avec elle la plus grande partie de la nuit. On m'en croit amoureux; je la trouve fort aimable, d'une tournure d'esprit légère et piquante, avec le son de voix et le regard le plus tendre. Il y avoit eu le dimanche d'auparavant un bal masqué à la Cour, où j'avois été longtemps avec elle; je lui prêtai même ma voiture pour la reconduire avec son oncle, ce qui fit qu'en l'attendant le bal finit et je sortis le dernier avec l'officier de service, que heureusement je connoissois et qui s'appelle Ismaélof. J'allai avec lui au corps de garde, qui est dans le château et qui ressemble assez à celui des enseignes des gardes françoises à Versailles.

J'oubliois de te dire que, le jeudi 22, nous avons eu

chez le grand-duc comédie particulière. Nous y avons été invités, Puységur et moi, et y avons soupé à la même table que Leurs Altesses. On a représenté *la Coquette corrigée,* suivie de *l'Anglomanie.* Ce même spectacle a eu lieu le samedi 24 et souper. Le lendemain, dimanche 25, qui est pour les Russes le dernier jour de carnaval, nous avons contribué à une petite fête que le comte Ivan Czernichef a voulu donner à Leurs Altesses. On a transporté chez lui le théâtre qui étoit chez M. de Juigné; on l'a placé dans une chambre obscure, séparée d'une belle pièce par une cloison couverte de tableaux. A un signal convenu, cette cloison s'est ouverte et a laissé voir le théâtre illuminé. Nous avons donné *l'Esprit de contradiction,* où j'ai fait le rôle de Thibaudois, avec le plus grand succès contre mon attente, car tu sais, mon ami, que ce n'est guère mon genre. Mais je me suis rappelé ton jeu et l'on a beaucoup ri. J'avois un habit de M. de Juigné brodé à l'antique, un oreiller sous la veste qui me faisoit un ventre énorme, et ma figure étoit tellement changée qu'on n'a pu me reconnoître qu'à la voix. Après cette pièce, nous avons joué le proverbe de *la Rose rouge* de Carmontelle, où Puységur a fort bien joué le peintre. Je faisois un rôle de grippe-sous, dans lequel j'étois aussi évidé que j'avois paru bouffi d'abord. Le grand-duc et la grande-duchesse m'ont fait beaucoup de complimens. Le proverbe a été terminé par de fort jolis couplets composés par Combes; ils ont eu le plus grand succès, et l'auteur a baisé la main de la grande-duchesse, à qui il a été présenté. Cette petite fête a été charmante; Leurs Altesses s'y sont prêtées avec tant de grâce, que tout le monde avoit l'air satisfait. Je t'ai dit que le carnaval russe étoit fini pour les nationaux; les étrangers ont encore le lundi et le mardi gras, et il y a pour eux un bal

masqué public chez Bertholotti, qui en est le directeur. Tu imagines bien que les Russes ne s'abstiennent pas de ce plaisir; mais ils y sont masqués, autrement ils seroient sujets à une amende de vingt roubles.

Le prince Grégoire Orlof est ici depuis huit jours; c'est un bel homme. L'Impératrice conserve de l'amitié pour lui. Il a, comme favori (quoique ancien), le portrait de Sa Majesté Impériale à sa boutonnière, ainsi que Potemkin et tous ceux qui ont eu ce titre avec les fonctions. Je n'aime point cette marque extérieure et publique d'une faveur qui ne devroit être que soupçonnée. J'ai vu avec plaisir, le jour du second spectacle du grand-duc, où est venue l'Impératrice, Orlof et Potemkin ensemble; cette position m'a paru piquante pour les observateurs, et j'ai remarqué que le régnant n'avoit pas autant d'assurance que celui qui ne règne plus.

Tu imagines, sans doute, mon cher, qu'après s'être bien tourmenté pour avoir du plaisir, on va se reposer, ou du moins en goûter de plus tranquilles : c'est ce qui te trompe. La vanité, qui domine ici dans tous les projets, a fait concevoir l'idée de jouer des comédies particulières. D'ailleurs, on en joue chez le grand-duc, donc il en faut jouer chez soi. Je ne connois pas de nation plus singe que celle-ci, et de plus grands courtisans qu'à la cour de Russie. Le comte Ivan, qui renchérit sur cette qualité, nous a fait part du dessein qu'il a de lever troupe chez lui, et l'on m'a proposé de l'emploi. Je te rendrai compte de l'exécution de ces nouveaux projets. Adieu, mon ami, voilà de quoi se dissiper, s'étourdir!...

Mardi, 5 mars. — A mon frère.

Encore une lacune. mon ami, dans ma correspon-

dance; je l'ai interrompue depuis le mardi dernier, 27 février. Le lendemain, j'ai été souper chez la comtesse Pierre Czernichef, où il a été fort question de Mme Moussin-Pouchkin, la femme du ministre russe en Angleterre, à qui on a fait l'opération du cancer. C'est un nommé Todi qui l'a faite sans aucun accident. Il n'y a pas de courage au-dessus de celui de cette femme. Elle a trompé ses amis, son mari, tous ceux qui s'intéressoient à elle, sur le moment de l'opération. Son état actuel est aussi bon qu'il peut être, mais c'est au bout de six semaines qu'on peut juger. Le marquis de Juigné, qui a perdu ainsi sa mère (1), dit qu'à l'âge de Mme Pouchkin, il y a tout à craindre; il est vrai qu'elle n'a pas eu d'enfans, et c'est une chose heureuse, à ce qu'il dit. Ce qu'il y a toujours d'inquiétant, c'est qu'elle a trente-sept ans (2). Ce cancer, qu'elle avoit depuis deux ans, a pour origine un coup qu'elle a reçu à la Cour de Londres.

Les jeudi, vendredi et samedi, j'ai soupé chez les Behmer. Il y a été question de propos tenus sur nos comédies. Nous avons été critiqués amèrement par les Russes, et Albertine, qui est la seconde (3) fille des Behmer, m'a prévenu sur tous ces caquetages qui ne m'importent pas beaucoup, si ce n'est qu'on a voulu nous prêter des prétentions. Toutes ces bêtises, qui prouvent de la jalousie et l'esprit dénigrant des Russes, m'auroient décidé à rompre, si je ne craignois de donner gain de cause aux clabaudeurs; ainsi je continuerai de jouer, mais en affectant de l'indifférence pour tous ces amusemens.

(1) Marie-Gabrielle le Cirier, mariée, le 26 juin 1725, à Samuel-Jacques le Clerc, baron de Juigné, veuve le 19 septembre 1734 et décédée le 23 mars 1763.

(2) Elle mourut en effet le 27 février 1777.

(3) Lisez : la troisième.

Puységur, qui y met de la chaleur, et le comte André ont été surpris de ce froid de ma part; je leur ai répondu que j'avois trouvé charmant de jouer la comédie en passant, mais que cela me sembloit gênant d'en faire une occupation. Leur étonnement a augmenté, ce qui a donné lieu à une explication de ma part avec le comte André, dans laquelle je lui ai dit que je savois les propos qu'on avoit tenus, que je les méprisois, mais que je voulois qu'on fût bien persuadé que je n'étois le complaisant de personne, que le comte Ivan avoit fait entendre qu'il avoit cédé aux instances de M. de Juigné et aux nôtres pour qu'on jouât la comédie, et qu'il se trompoit, parce que nous avions d'autres affaires et d'autres dissipations plus intéressantes, qui nous mettoient dans le cas de ne pas avoir recours à cette grande complaisance de sa part, dont je le dispensois pour mon compte. « D'ailleurs, ai-je ajouté, il aime qu'on lui fasse la cour. — C'est vrai, m'a répondu le comte André; il l'a tant faite dans sa vie, qu'il voudroit prendre sa revanche. — Je le crois, ai-je dit, mais il trouvera des gens qui ne la font à personne, et je suis de ce nombre. »

Je ne sais, mon ami, si cette franche conversation ne me refroidira pas avec le comte André : c'est une épreuve à laquelle je veux mettre sa façon de penser et son amitié, et je crois que j'en serai content; je l'estime trop pour penser le contraire. Il a approuvé mon système d'indifférence extérieure et m'a paru goûter mes raisons.

Il est arrivé ici le prince Lobkowitz, ministre de l'Empereur, et le grand-général de Pologne comte Branicki. Il a amené avec lui le comte Potoçki (1), qui paroît aimable et instruit.

(1) Le comte Stanislas-Félix Potoçki (1745-1805), staroste de Belz, palatin de la Russie Rouge, grand maître de l'artillerie de la Couronne. Il fut plus

Dimanche, il y a eu Cour le matin, et le soir, au lieu de courtac, c'est-à-dire bal ou concert, il y a eu jeu et cercle, à cause du carême qui ne permet point d'autres divertissemens. L'Impératrice n'a point occupé la galerie, mais la salle où l'on baise la main. J'ai été souper le soir chez le comte Ivan, et le lendemain chez le comte Pierre.

J'oubliois de te dire que j'ai été le samedi en loge; c'est celle du général Mélissino (1). Il passe pour avoir des connoissances curieuses.

Le chevalier Cosimo Mari m'a donné une note, que je lui avois demandée, sur les mines de Barnaul en Sibérie. La voici :

« Les mines d'or et d'argent de Barnaul se trouvent dans la montagne aux Serpens. Pour tirer 1,200 pouds (2) d'or et d'argent dégagés des matières étrangères, il faut employer un million de pouds de la mine. Son filon est diagonal, de la profondeur de 120 archines. Les gens qui travaillent aux susdites mines montent à 40,000; ils sont payés avec le cuivre qu'on tire de la mine. On a bâti à cet effet une maison où l'on bat tous les ans 300,000 roubles de monnoies de cuivre, dont 200,000 servent à ce paiement, les 100,000 autres sont de profit pour la couronne, ainsi que l'or et l'argent; mais on ignore ce que devient ce métal, dont on ne s'aperçoit ni à Barnaul, ni à Pétersbourg. »

J'ai été souper chez les Behmer; Charlotte étoit charmante. Nous avons chanté; elle ne se portoit pas bien, mais la gaîté l'a emporté sur l'indisposition. Je me suis

tard nonce (1788-1792) à la diète de Varsovie et maréchal de la confédération de Targowiça (1792-1793). C'était un des plus riches seigneurs de la Pologne. Il épousa la fameuse Mme de Witt, dite la Belle Fanariote.

(1) Pierre Ivanovitch Mélissino.

(2) Le poud vaut quarante livres. (*Note du chevalier de Corberon.*)

mis près d'elle à table, et j'ai amené un entretien plus intime. Après le souper, il a été question de bonne aventure. J'ai annoncé que je me la ferois dire avec le prince d'Anhalt et le comte de Brühl; elle m'a demandé pourquoi cette compagnie et si je ne me ferois pas dire mon sort en particulier. « Assurément », lui ai-je dit. Je lui ai proposé de lui faire savoir quelque chose sur son compte; elle a accepté, mais elle a hésité sur le genre de question, en ajoutant avec un sourire : « Je crains que cela ne soit trop clair. » Cela suivoit quelques galanteries que je lui avois adressées, et notre situation devenoit intéressante de part et d'autre. J'étois assis à côté d'elle, sa main dans la mienne, ses regards rencontrant les miens, peignant la tendresse et l'honnêteté. La jeune Charlotte, soit qu'elle craignît de paroître sensible, soit autre raison, se leva subitement. Je la suivis, et après quelques détours, je découvris qu'il y avoit un homme à la suite du prince Henry de Prusse, qui l'aimoit et qu'elle n'aime pas, qu'il arriveroit bientôt et que son arrivée l'inquiétoit. Je tirerai cela plus au clair la première fois, mais j'imagine que Charlotte a de l'amitié pour moi; je le désire. Je voudrois peut-être davantage, mon ami, car la tournure naturelle de cette jeune personne m'attache à elle.

Mercredi, 6. — Au même.

Encore de l'amour, mon ami, encore des conversations intéressantes, et vis-à-vis une autre personne! Que vas-tu dire? Ne crois cependant pas que je veuille faire l'homme à bonnes fortunes; non, écoute-moi. Après avoir été dîner chez le comte Panin, je me suis rendu chez le grand-duc, où j'étois invité à une comédie particulière, jouée par des enfans. Ils représentèrent *Alzire* et l'*Indis-*

cret. Après ce petit spectacle qui ne me plut pas, parce qu'il ne convient point à des enfans, il y eut un souper. J'étois à côté de la princesse Troubetzkoï, dont je t'ai fait l'éloge dans une de mes lettres, en te parlant de sa ressemblance avec ta femme. Elle m'accueillit avec honnêteté, et je liai conversation avec elle tout le temps du repas. Cette jeune personne est intéressante, son esprit est agréable et facile. Nous parlâmes de caractères; le sien est, je crois, celui de la sensibilité et de la délicatesse, mais elle a plus développé jusqu'à présent son esprit que son cœur. Je ne sais quelles sont ses idées sur le sentiment; j'imagine qu'elle s'en méfie. Néanmoins, elle s'est déjà aperçue que je lui faisois ma cour, et cela paroît ne pas lui déplaire. Ce qui me l'a fait croire, c'est qu'en causant et riant ensemble elle m'a dit : « Je crois que vous ne m'aimez pas, car vous me faites trop causer et je suis persuadée qu'on nous juge déjà. » Tu ne seras pas surpris, mon cher frère, si la soirée m'a paru charmante. Mais je te vois déjà compter mes inconstances. Arrête, mon ami, et ne juge pas si vite. Charlotte m'inspire de l'amour, de l'intérêt, et des désirs; elle ressemble d'ailleurs à la Préférée. La princesse Troubetzkoï ressemble à ta femme et me la rappelle; elle a beaucoup d'esprit, le regard le plus tendre, la physionomie la plus agréable. Eh bien! que dis-tu? Et moi, j'aime deux objets qu'on doit aimer.

Jeudi, 7. — Au même.

J'ai été dîner avec Combes chez Raimbert, où j'ai fait excellente chère. La grosse Billot me divertit, mais j'ai d'elle une tout autre idée : c'est une femme de sens. Ils ne sont pas contens de Lesseps et ils n'ont pas lieu de

l'être : c'est un homme têtu, borné, et qui se laisse gouverner par sa femme. Nous avons parlé de Bénard Duplix. J'ai appris qu'il étoit venu de Prusse, où il avoit été pour être employé aux travaux de régie ; mais tout étoit rempli, et il est venu faire le hâbleur et l'homme à projets à Pétersbourg.

J'ai été passer l'après-midi chez la princesse Troubetzkoï, où je me suis fort amusé ; de là, j'ai été souper chez les Behmer.

Vendredi, 8. — Au même.

On m'a dit un bon mot du ministre de la guerre qui est fort joli ; j'ignore s'il est vrai ; tu me le diras. M. le comte de Saint-Germain (1) soupoit dans les cabinets avec Sa Majesté. La Reine s'amusoit à jeter des boulettes au Roy ; ce prince se retourna aussitôt devant M. de Saint-Germain, pour lui demander ce qu'il feroit, si à l'armée on lui jetoit des boulets : « Sire, répond M. de Saint-Germain, j'enclouerois le canon... »

Connoîtrois-tu, mon ami, un comte de Rantzau (2), qui a écrit des mémoires singuliers et qui lui-même est, dit-on, fort bon et fort extraordinaire à voir? Je le recherche ; on croit qu'il est ici.

Le prince d'Anhalt et le comte de Brühl sont venus à quatre heures chez moi. J'étois rentré de chez le comte Panin pour les attendre. Nous avons été ensemble chez l'abbé Pasquini et nous avons causé beaucoup science hermétique.

(1) Claude-Louis, comte de Saint-Germain (1707-1778), général, nommé ministre de la guerre le 26 octobre 1775 ; il démissionna en septembre 1777.
(2) Christian, comte de Rantzau, homme d'État suédois.

Samedi, 9. — Au même.

J'ai fait ce matin, mon ami, une visite chez Mmes *** dont je t'ai parlé il y a quelque temps. J'ai trouvé la jeune personne toute seule, la mère étoit sortie. On s'est mis au clavecin, j'ai chanté un duo; la conversation s'est engagée. Le ton des demoiselles d'ici n'est pas le même qu'en France : on vous parle plus clairement et l'on m'a fait entendre qu'on désireroit bien un époux riche, vieux, qui mourût promptement, afin d'être libre; cela avoit été précédé d'un éloge des François et d'un aveu franc qu'on les aimoit fort. L'attaque étoit assez directe, mais je n'ai pas eu l'air d'entendre. La mère est venue, elle m'a parlé de sa fille avec complaisance. C'est une bien bonne femme; je lui crois de la foiblesse et peu d'esprit, mais j'aime la bonté, mon ami, et la rareté la rend ici plus précieuse encore. Cette jeune personne, au surplus, paroît avoir reçu de sa mère une éducation soignée du côté des talens : elle touche joliment du clavecin, chante l'italien, le parle, et sait l'anglois; on dit même qu'elle aime beaucoup la lecture.

Il y a quatre ou cinq mois que je te parlai du comte Branicki, grand-général de Pologne, qui n'est resté à Moscou que trois semaines après notre arrivée. Je t'en ai fait le portrait, comme d'un homme de plaisir; en même temps, je crois t'avoir dit qu'il m'avoit fait l'accueil le plus froid, grâce à la gaucherie de M. de Juigné dans ses présentations et son peu de soins à me faire valoir. Ce Polonois est revenu ici; il n'y a que quinze jours qu'il est dans cette ville et je l'ai trouvé chez lui. La manière engageante avec laquelle il m'a reçu m'a fait voir qu'il avoit changé sur mon compte, et j'en ai d'autant plus été

flatté qu'il m'a rapporté que les Russes lui avoient dit de moi les choses les plus agréables et les plus honnêtes. Tu juges, mon cher ami, combien ce témoignage a dû me satisfaire. J'ai été de là à une répétition d'*Annette et Lubin* chez Mme Nélédinski, qui gagne à être connue. Cette petite femme est aussi gentille dans sa tournure morale que dans son physique.

Dimanche, 10. — A Mlle de Bressolles.

J'ai fait ici plusieurs connoissances; ce matin encore on m'a présenté au prince Cherbatof (1). J'y ai dîné. Le prince est homme de cabinet, il travaille à l'histoire de la Russie et il a la réputation de littérateur. Sa conversation est intéressante, il est instruit, et je lui crois de la philosophie. Il est d'une santé délicate, ainsi que sa femme, qui a peine à se rétablir d'une suite de couches. Cela ne rend pas leur maison bien gaie, mais ils ont avec eux leur fille mariée à M. Spiritof, gentilhomme de la chambre, et cette jeune femme répand de l'agrément dans cet intérieur. Après avoir dîné dans cette maison, j'ai été au Monastère, cet établissement de filles à l'imitation de Saint-Cyr, excepté qu'ici à la classe des filles de condition on a joint une classe pour la bourgeoisie. La première est distinguée par quatre couleurs : le brun, le bleu, le gris et le blanc, qui est la dernière. Les jeunes personnes portent trois ans chaque couleur et restent en tout douze ans. Les jours où il y a assemblée au Monastère, on les voit danser entre elles, séparées du public par une balustrade, qui n'empêche pas qu'on puisse leur parler. C'est le seul moment au surplus où l'on soit admis à les voir,

(1) Le prince Michel Mikhaïlovitch Chtcherbatof, mort en 1790, sénateur, chambellan de l'Impératrice et historien de la Russie.

même les parens. Je ne vous dirai rien de leur éducation aujourd'hui, Mademoiselle; je n'en suis pas assez bien informé.

Le soir, j'ai été souper chez la maréchale princesse Galitzin; j'y ai eu une conversation avec Mlle Matouchkin, la beauté du jour, qui m'a diverti. Vous seriez bien surprise, ma chère amie, vous qui êtes si modeste, si réservée, d'entendre les demoiselles russes parler inclination, amant, sensibilité, coquetterie, etc., avec l'assurance d'une jolie femme de Paris. Cet entretien qui a duré deux heures environ m'a fort amusé. La comtesse Matouchkin est jolie, vive, aimable, et elle a vingt ans! Elle prétend à la sensibilité; je lui ai soutenu qu'elle n'étoit que coquette et point tendre, et même que cela dureroit ainsi encore dix ans.

Lundi, 11, et mardi, 12. — A mon frère.

M. de Juigné m'a parlé d'un ancien projet, qui se renouvelle, de faire ici des eaux-de-vie avec des vins des environs d'Astrakan; cela priveroit la France d'une exportation de cent cinquante mille ancres (1) d'eau-de-vie qu'elle fait annuellement pour ce pays-cy; mais il n'y a rien que de très juste. Cela a fait la matière de la dépêche d'aujourd'hui, que M. de Juigné a chiffrée tout seul avec Combes. Ce n'est pas le premier mystère auquel il m'accoutume.

Le souper que nous avons fait chez la comtesse Ivan m'a assez amusé, à cause des anecdotes qu'on nous a racontées de Pierre le Grand. Le goût dominant de ce prince étoit la marine; il en faisoit ses plus sérieuses et

(1) L'ancre contient quarante pintes. (*Note du chevalier de Corberon.*)

ses plus douces occupations. L'Amirauté étoit son lieu d'affection; il y envoyoit tous ses achats; c'étoit son garde-meuble, et il étoit sûr d'y trouver tout ce dont il avoit besoin. C'est à l'Amirauté que s'est fait le jugement à mort de l'amiral Creutz. M. Apraxin (1) étoit grand-amiral, et Pierre Ier n'étoit qu'un simple amiral; il signa en cette simple qualité l'arrêt de Creutz, et dans ces occasions où il ne vouloit pas être souverain, il signoit : « Pierre Michaélitz. » Lorsque tout le conseil eut signé, il reprit la plume et, me dit le comte Ivan, les larmes aux yeux, il écrivit : « Je connois la faute de Creutz, mais je lui pardonne. Signé : Pierre. » Cette simplicité et cette bonté réunies sont admirables, mon ami, et c'est toujours la marque des grandes âmes. Lorsque cette grâce fut accordée, il arriva un petit démêlé singulier et intéressant. Pierre Ier, dans le jugement, avoit pris la place de Creutz, qui étoit avant lui, pour parler plus à son aise au grand-amiral Apraxin. Lorsque Creutz arriva, après avoir remercié son souverain pour sa grâce, il revendiqua sa place et intenta un procès à Pierre Ier, pour s'être mis où il ne devoit pas être. L'Empereur se défendit, en disant qu'un homme condamné à mort étoit dégradé, et qu'il avoit recouvré la vie par sa grâce, mais point ses emplois. L'affaire fut jugée en règle. Pierre Ier gagna et remit ensuite à Creutz ses places d'amiral, etc., avec son rang d'amirauté au-dessus de lui; car il aimoit à donner par lui-même l'exemple de la subordination. Cette loi qu'il avoit établie fut cause d'un incident qui te fera voir, mon ami, combien la discipline militaire peut sur l'esprit et même le cœur du soldat. Le trait suivant m'a prouvé ce que je ne

(1) Fédor Matvéiévitch Apraxine (1671-1728), l'un des principaux collaborateurs de Pierre le Grand, qui le nomma chef du Collège de l'amirauté, grand amiral de Russie, sénateur de l'Empire, comte et conseiller privé.

croyois pas d'un Russe et que j'aurois admiré dans la bouche d'un de nos vieux caporaux. Il y a une porte de l'Amirauté, par laquelle ne peut entrer que le grand-amiral, et la sentinelle qui y étoit en avoit la consigne. Je t'ai dit que Pierre Ier n'étoit que simple amiral; il n'avoit dès lors point ce droit. Une nuit, on avertit l'Empereur que sa femme est accouchée d'un garçon; il sort promptement pour aller la trouver, mais, pour s'y rendre plus tôt, il va à cette porte consignée, qui y conduisoit plus directement. La sentinelle lui refuse : il se nomme, la sentinelle fait même résistance et elle le devoit. Enfin l'Empereur lui dit : « Mon ami, tu me connois, je ne te presserois pas dans toute autre occasion, mais l'Impératrice vient d'accoucher d'un fils et je veux la voir. — Ah! sire, reprend la sentinelle, vous avez raison; je serai pendu demain, mais n'importe, entrez! »

Mercredi, 13. — Au même.

Ce soir, mon ami, j'ai eu le plaisir de voir dans Charlotte une amie sensible pour moi; je crois maintenant pouvoir m'en flatter. Elle a baisé le billet que je lui ai donné, avec un air de bonne foi qui m'a fait plaisir. Nous avons causé longtemps ensemble et j'ai lieu d'être content. Il a bien fallu faire ma confession à Albertine; elle l'a reçue avec amitié. J'ignore ce que tout cela doit devenir, mais je suis tout à fait embarqué.

Jeudi, 14. — Au même.

Ma vie continue à être fort turbulente. J'ai été dîner chez Cronz, négociant espagnol, où l'on m'a fait des plaisanteries sur Normandez et la jalousie que je lui donne.

L'après-midi, j'ai été à une répétition chez Mme Nélédinski, où il s'est passé une petite aventure de jalousie, dont j'ai été la cause innocente. Tu sais, mon ami, que je suis très gai lorsque je suis à mon aise. C'est ce qui m'est arrivé chez Mme Nélédinski. Elle s'est prêtée à ma gaîté, à mes plaisanteries, mais il y avoit là deux amoureux : l'un favorisé, le comte André Razoumofski, et l'autre malheureux, Puységur, qui jouoient du violon et qui ont remarqué nos folies; cela leur a donné de l'humeur, et la répétition s'en est ressentie. J'ai vu le visage de la petite femme s'altérer; je l'ai attribué à sa santé qui est foible et j'ai continué à faire des singeries, à lui baiser les mains et la faire rire malgré elle. Ce qui fut encore mieux, c'est que j'allai dire à l'oreille du comte André, avec qui je suis très lié et qui m'avoit parlé de cette jeune femme chez lui : « Ma foi, plus je la vois, plus je pense comme vous sur son compte. » Cela devoit lui faire plaisir dans ma façon de penser. La répétition continua d'aller médiocrement. Je m'en allai souper chez les Behmer, et j'appris le soir par Combes et Dugué, qui y étoit avec sa fille, qu'il y avoit eu une explication entre le comte André et la petite femme, des pleurs, etc., que tout le monde avoit défilé; Puységur de chagrin étoit parti de son côté, sous le prétexte cependant de la répétition manquée... Tu juges, mon cher ami, si j'ai dû être étonné en apprenant tous ces chiffonnages.

Vendredi, 15, et samedi, 16. — A la marquise de Bréhan.

J'ai appris de vos nouvelles hier, Madame. Mon frère, à qui je viens d'écrire ainsi qu'à mon père, m'a mandé que la Préférée étoit un peu surprise de mon silence. C'est une raison cependant et l'on m'approuve d'un autre côté.

Je vous ai promis, Madame, de vous confier ce qui pouvoit regarder l'intérêt de mon cœur et la conduite que je tiendrois à cet égard. Je dois donc vous dire que j'ai fait ici une inclination qui m'a refroidi et qui peut-être m'a sérieusement brouillé avec Normandez, secrétaire de la légation d'Espagne, qui m'a mené dans cette maison et qui est très amoureux de la jeune personne dont il s'agit. C'est une Allemande, dont je vous ai déjà parlé. L'aveu est fait, mais on craint la jalousie de l'Espagnol. J'ai le bonheur de plaire dans ce moment-cy, et même au père et à la mère. Oh! mesdames les Françoises, n'en déplaise à toutes, tant que vous êtes, vous ne mettez pas la même franchise en amour! Ce n'est pas finir galamment vis-à-vis de vous, Madame; mais nous savons à quoi nous en tenir l'un et l'autre sur cet article.

Dimanche, 17, jusqu'au mercredi, 20. — A la même.

Je sors de chez ma petite Allemande, Madame, et j'en suis inquiet. Elle a été saignée et je l'ai trouvée dans son lit. Sa sœur, notre confidente commune, m'y a conduit, pendant que le capitaine Euler, fils du fameux géomètre (1), se morfondoit dans la chambre voisine, en faisant des soupirs d'amoureux disgracié. La pauvre malade étoit jolie comme un ange; j'ai été un quart d'heure seul à son

(1) Léonard Euler (1707-1783). Il était venu une première fois en Russie en 1733 et avait professé les mathématiques à Pétersbourg. Après la mort de Biren, en 1741, il était retourné à Berlin, où il fut reçu membre de l'Académie de cette ville. Cédant aux instances de Catherine II, il était revenu à Pétersbourg en 1766, et c'est là qu'il mourut. Son fils aîné, Jean-Albert (1734-1800), membre de l'Académie de Berlin et directeur de son Observatoire, fut nommé, en 1776, directeur des études du Corps des Cadets de Pétersbourg. Son deuxième fils, Charles (1740-1800), fut professeur de médecine à l'Académie des sciences de Russie, médecin de la cour et conseiller de conférence. Son troisième, Christophe (1743-1805), fut major d'artillerie et directeur de la manufacture d'armes de Systerberck.

chevet, elle a soulevé sa tête pour recevoir et me donner un baiser. Ah! la jolie chose, Madame, qu'un baiser!

A propos de choses tendres, il faut que je vous fasse part d'un projet que j'ai eu, tout bien tout honneur. Il y a ici une jeune personne, qui se nomme la comtesse Matouchkin, qui a vingt ans, avec une jolie figure et la tête fort romanesque. Elle s'est imaginée qu'elle aimoit un nommé Cachélof, un fat important, et j'ai résolu de combattre cette inclination. Il y a deux jours qu'à souper j'eus avec elle une grande conversation sur les sentimens les plus tendres; j'attaquai ouvertement son penchant, et nous nous séparâmes un peu piqués en apparence, mais elle convenoit que je parlois à merveille le langage de son cœur. En vérité, Madame, n'ai-je pas raison d'avoir conçu une telle entreprise? Nous ne sommes plus du temps des croisades, des ligues; mais si elles recommençoient, j'en voudrois établir une contre les indifférens, et surtout, Madame, contre les fats de ce genre.

Jeudi, 21. — A mon frère.

J'ai été ce matin, mon ami, en conférence avec un nommé Pictet, qui a été longtemps attaché au prince Orlof et qui l'est encore. Cet homme, qui n'a pas une excellente réputation, est fort instruit. Il travaille maintenant à un mémoire sur l'exportation des tabacs d'Ukraine, projet qui a échoué pour la France, du temps d'Élisabeth (1), par les raisons intéressées et particulières du favori Chouvalof (2).

(1) Élisabeth (1709-1761), fille de Pierre le Grand, régna sur la Russie du 6 décembre 1741 au 9 janvier 1762.

(2) Ivan Ivanovitch Chouvalof (1727-1797), favori d'Élisabeth depuis 1749, lieutenant général en 1755 et grand chambellan de Catgerine II. Il fut le fondateur de l'Université de Moscou et de l'Académie des beaux-arts.

J'ai été de là au cabinet de l'Académie des sciences, avec deux Polonois, qui partent l'un dans deux jours, l'autre dans un mois. Après avoir fait chez le consul de France un dîner bourgeoisement gai, je me suis présenté chez la princesse Troubetzkoï, qui m'avoit dit la veille qu'elle seroit chez elle; mais un engagement de famille l'a fait sortir et je ne l'ai pas trouvée.

Tu ne sais pas, mon ami, que j'ai eu hier une espèce de querelle à cause de cette jeune personne. Nous avions répété *les Fausses Infidélités* et *Annette et Lubin* chez la comtesse Ivan; on avoit été fort gai, le souper suivit sur le même ton. J'étois à côté de la princesse, je m'occupois beaucoup d'elle et cela ne lui déplaisoit pas. Mme de Czernichef me regarda beaucoup, chuchota à l'oreille de M. de Juigné et ne perdit pas de vue nos gestes et nos mouvemens. La petite princesse me dit à mi-voix : « On jase sur notre compte. » En effet le comte Ivan la bouda sur la fin du souper visiblement; cela m'a donné de l'humeur ainsi qu'à elle, et je suis sorti de cette maison très mécontent du maître et de la maîtresse. Le premier est un homme faux, bas et plein de vanité; l'autre est une bête, qui condamne ceux qui ont l'air de se convenir, lorsqu'elle se livre clandestinement aux désirs de son valet de chambre, suivant le bruit de toute la ville. Cela ne m'a pas donné infiniment de goût pour cette maison, qui m'ennuyoit déjà beaucoup. J'y ai reconnu que la politesse des Russes ne consiste qu'en révérences, complimens d'usage, repas, etc.; mais point de ces petites attentions particulières, qui ne sont point fatigantes dans la société, qui en font le charme, en montrent la délicatesse et sont les vraies manières polies.

Vendredi, 22. — Au même.

Les jours agréables se suivent difficilement dans ce monde, mon ami. Dès qu'on éprouve de la satisfaction, méfiez-vous des jours qui suivent. Il y a cinq ou six semaines que je m'amuse; ce matin encore, je méditois une journée pleine. Je reçois une nouvelle affreuse : Mme de Vérac est morte à Copenhague, le 27 février, à onze heures du matin. Tu juges, mon cher ami, de ma surprise et de ma douleur. Le pauvre marquis de Vérac est bien à plaindre, et je crains fort pour lui. Quelle situation! Je ne sais ce qu'il va faire; j'attends avec impatience de ses nouvelles et son caractère facile me fait trembler pour lui.

Adieu! j'oublios de te dire que le comte Potemkin a reçu hier l'ordre de l'Éléphant de Danemark. On dit qu'il va être prince de l'Empire. Il est assez plaisant que la dévote Impératrice-Reine récompense les favoris de la souveraine non dévote de la Russie.

Samedi, 23. — Au même.

J'ai eu plusieurs visites dans la matinée, qui m'ont donné de l'humeur et de l'ennui, car je ne suis pas encore assez politique pour me masquer entièrement. Le chevalier Cosimo Mari est venu aussi me voir; il m'a appris que Ribas étoit fait major du Corps des Cadets, ce qui lui donne rang de lieutenant-colonel dans l'armée; c'est un garçon qui mérite. J'ai été dîner chez lui, pour lui faire mon compliment. J'y ai vu ce jeune homme dont je t'ai parlé, qu'on dit être le fils de l'Impératrice, et pour l'éducation duquel on prend beaucoup de soins. On m'a

montré ses cahiers d'exercices; il apprend les langues, la géométrie, l'histoire, la musique, l'histoire naturelle; son caractère, qui dénote beaucoup de sensibilité et de vivacité, a pris de la tenue sous la direction de Ribas. Nous verrons sans doute, mon ami, ce jeune homme en France, car c'est dans le plan de son éducation de voyager; il peut devenir un excellent sujet. Il a maintenant treize ans et s'appelle Bobrinski (1).

J'ai été faire après dîner quelques visites ennuyeuses, entre autres chez la comtesse Ivan; sa fille est une petite masque qui aura beaucoup d'esprit. Quand je trouve cette enfant, elle me dédommage de l'ennui que me cause la présence de sa mère.

Ma journée a fini par les Behmer; j'ai la douceur, mon ami, d'être aimé à l'allemande, c'est-à-dire franchement et sans grimaces. Charlotte est sensible et son âme est intéressante à affecter. Elle m'a parlé du portrait qu'elle a d'un Prussien, qu'elle n'a jamais aimé, dit-elle, mais qu'elle a dû épouser. Son arrivée ici, s'il vient avec le prince Henry, décidera cette affaire, mais elle ne veut pas que cela diminue aucun des sentimens qui nous attachent l'un à l'autre.

Dimanche, 24. — Au même.

Il y a plusieurs jours, mon ami, que je me suis mêlé d'une affaire qui regarde Falconet. Tu auras peut-être entendu parler de la fonte de sa statue, qui n'a pas réussi entièrement. Il en rejette la faute sur Pomel, fondeur, qui l'a aidé dans cet ouvrage; ce Pomel a fait un mémoire contre Falconet, et, comme je suis ami de ce dernier,

(1) Voir ci-dessus, p. 148, note 1.

M. de Juigné m'a engagé à me mêler de cette querelle. J'ai entendu les deux parties, et j'étois parvenu à engager Pomel, qui me l'avoit promis, à ne point faire imprimer ce mémoire. De son côté, Falconet, sans m'en avertir, en parle à l'Impératrice, qui défend au censeur de permettre l'impression de cette espèce de libelle. Je ne fus pas content de ce procédé et je n'y trouvai point la franchise dont Falconet se pare. Je ne le lui cachai même pas. Le but de ma négociation étoit d'engager Falconet à s'employer pour que le billet de quinze mille livres, qu'il avoit fait à Pomel, fût payé à compte des quatre-vingt mille qu'on lui doit, faveur particulière que c'eût été, puisque Falconet ne s'est engagé à payer qu'après qu'il l'aura été. J'ai passé ce matin chez lui, après avoir été à la Cour, et il m'a prouvé qu'il ne pouvoit pas faire ce que Pomel désiroit, en me montrant une lettre de M. Betzky à lui Falconet, qui lui avoit demandé sur la somme qui lui est promise de quoi satisfaire à ses engagemens. M. Betzky lui répond assez malhonnêtement, dans cette lettre que j'ai lue, qu'il aura la somme qu'on lui a promise, lorsque la fonte sera achevée et bien faite. Au surplus, il se dit trop mécontent de Pomel, pour accéder à ses désirs, quand il le pourroit. Je crois réellement aux torts de Pomel ; mais Falconet est trop entier dans ses opinions, trop passionné dans ses intérêts, pour qu'on puisse le croire aveuglément et exclusivement.

J'ai dîné chez le comte Potemkin. On dit que ses actions baissent, que Zavadovsky est toujours dans la faveur intime et que les Orlof, qui ont beaucoup de crédit, le protègent. L'on m'a assuré que le prince Grégoire montoit sa maison : cela ne s'accorde pas avec ses projets de voyage.

Après le dîner, mon ami, j'ai été au Corps des Cadets, où il y avoit assemblée à peu près comme au Monastère.

Mardi, 26. — Au même.

J'ai été souper chez les Behmer. Charlotte m'a dit que Puységur y avoit été la veille jouer de la harpe; elle m'a confié qu'il avoit eu l'air de lui faire sa cour. Elle en a ri et m'a dit qu'elle me conteroit tout ce qui se passeroit à cet égard et que cela nous amuseroit. Tu n'imaginerois pas, mon ami, que ce rival nouveau m'a chiffonné; cela te fait rire, et moi aussi quand j'y pense sérieusement. Je suis maintenant sûr, mon bon ami, d'être aimé tendrement. Adieu.

P. S. — On m'a appris que le prince Orlof avoit reçu pour sa fête dix mille impériales ou cent mille roubles de l'Impératrice, ce qui fait crier les gens à qui elle doit.

Jeudi, 28. — A la marquise de Bréhan.

Je crois vous avoir déjà dit, Madame, que l'ordre de la société le plus généralement honnête, ici comme ailleurs, c'est la classe des négocians. La vie qu'ils mènent est plus réglée, plus douce; leurs passions et leurs mœurs s'en ressentent. J'ai dîné aujourd'hui chez Mme Chouet, femme d'un Espagnol, qui est la meilleure femme du monde. Il y a avec elle un nommé Cruz, qui a été chargé de venir ici faire les achats de mâtures, de lins, etc., pour Cadix. J'aime beaucoup cette société bourgeoise, et j'y vais de temps en temps avec plaisir. En en sortant, j'ai été voir mes Italiens Pasquini. Je n'ai vu que le peintre, qui s'appelle chevalier, quoiqu'en fait il ne soit que le fils d'un fermier du comte Sacromoso. Nous avons parlé

pierre philosophale et cabale; l'abbé me donnera peut-être sur ces deux matières des manuscrits intéressans, à ce que m'a dit le comte de Bruhl.

Une découverte que j'ai faite ce soir vous donnera bonne idée de mes observations : c'est la prééminence des femmes sur les hommes. Elles sont infiniment plus avancées qu'eux, sont plus susceptibles de sentiment, de délicatesse, de toutes ces nuances agréables pour l'esprit et séduisantes pour le cœur. Il y a ici plusieurs femmes qui m'ont fait naître cette réflexion, telles que la princesse Troubetzkoï, demoiselle âgée de dix-neuf ans; Mme Zénoviof, femme du ministre de Russie en Espagne; la comtesse Chouvalof, Mme Zagraski (1), Mme Pouchkin, femme du ministre de Russie en Angleterre; Mme de Nélédinski, petite femme fort gentille, etc. J'ai soupé ce soir chez elle; mais de toutes celles que j'ai nommées, la première est la plus aimable.

Vendredi, 29. — A mon frère.

C'est aujourd'hui courrier, mon ami, mais il n'y a point eu de dépêche; les affaires ne sont pas actives dans ce moment-cy. Il est, dit-on, question de donner au Conseil permanent de Pologne une consistance légale. C'est l'objet qui doit occuper la diète prochaine.

Je suis sorti à pied pour aller dîner au Corps des Cadets; je n'avois par-dessus mon uniforme qu'un surtout de molleton, cependant nous avions environ 12 degrés de froid. En passant pédestrement la Néva, je l'ai mesurée; elle a trois cent trente de mes pas, et l'on m'a appris qu'elle avoit cent cinquante-et-une sagènes.

(1) Sœur du comte André Razoumofsk.

Après avoir dîné, j'ai été avec Cosimo Mari chez un Italien qu'on appelle le major Bertogliati, bon dessinateur en architecture civile et militaire. C'est un galant homme qui élève parfaitement ses enfans; il a une petite fille et un petit garçon, qui ont chacun douze à treize ans. Ils parlent et écrivent également bien le françois, l'italien, l'allemand et le russe qu'ils préfèrent; rien de plus intéressant que cette petite famille. Ma journée auroit dû finir agréablement pour moi : j'ai soupé chez la princesse Cherbatof avec sa fille, Mme Spiritof, qui est jeune et jolie; mais j'avois la migraine et cela m'a chicané.

Samedi, 30. — Au même.

J'ai eu ce matin, mon ami, la visite de Pictet, jadis avocat à Genève et Génevois d'origine. Cet homme est d'un extérieur peu avantageux, d'une figure très prononcée, assez sinistre, et d'une taille gigantesque. Il est ici depuis une quinzaine d'années et a été attaché au prince Grégoire Orlof dans le temps de sa faveur; cela l'a mis à portée de connoître bien ce pays-cy, pour l'administration duquel il a même travaillé, et en même temps il a vu de près des événemens qui l'ont rendu fort instruit dans l'histoire anecdotique de la Russie. En me parlant de la mort de Pierre III, il m'a assuré que l'Impératrice n'avoit jamais projeté sa fin et qu'elle l'avoit apprise après la consommation. Ce sont les Orlof qui ont pris sur eux de finir son règne et sa vie d'une manière aussi subite. C'est le seul crime que Grégoire ait à se reprocher (1), crime nécessaire, ajoute Pictet, et sans quoi Catherine II et les

(1) Ce témoignage est très important pour établir les responsabilités de la mort de Pierre III, qui n'ont pu encore être précisées. Pourtant on considérait comme plus que probable que Grégoire Orlof fût le principal auteur du crime.

Orlof étoient perdus. Il croit aussi que la dernière maladie du prince Orlof, il y a un mois, qu'on a attribuée à un mouvement de paralysie, n'est autre chose que du poison.

Il n'est pas le seul qui pense ainsi, et Potemkin est un peu suspect. C'est une chose commune dans ce pays-cy que cette manière de se défaire des gens. On dit que Mme Panin a été empoisonnée; la première femme du comte Strogonof (1), Mlle Voronzof, est morte ainsi, et l'on accuse le prince Troubetzkoï d'en être la cause. Le comte Strogonof aimoit sa fille qui étoit frêle, et l'a effectivement épousée après la mort de sa femme.

Cette nation se croit une des plus fortes et des plus puissantes; elle a dix fois plus de terrain que nous, et, en ne comptant que ce qui est labourable et habitable, la Russie pourroit avoir cent millions d'habitans : elle n'en a que dix-sept. Si la liberté étoit donnée à ce peuple d'esclaves et de serfs, si la propriété leur étoit connue et conservée par les lois, s'ils avoient des idées sûres touchant le commerce et la circulation intérieure, ils pourroient parvenir à cet état de splendeur, dont ils sont aussi éloignés que de l'an 2440. Pictet a fait des mémoires qui auroient pu leur être avantageux, si le prince Orlof étoit resté à la tête des affaires et qu'il eût mis plus de suite dans ses idées. Pictet a suivi et examiné les bords du Volga, sur lequel on charge de grands bateaux de mille tonneaux pour le transport des sels, des mines, etc. Ces barques ont un équipage très nombreux et fort cher par conséquent; mais il est nécessaire, parce qu'il faut touer de distance en distance avec des cabestans, ce qui rend la route plus longue, et le nombre d'hommes nécessaire-

(1) Le comte Alexandre Sergiévitch Strogonof (1738-1811), grand chambellan, membre du conseil d'empire, président de l'Académie des beaux-arts.

ment plus considérable. Il faudroit pratiquer un chemin le long des bords du fleuve, au moyen duquel on se serviroit de chevaux ou de bœufs pour conduire les barques; en même temps, rendre le trajet plus sûr contre les brigands, en répandant quelques troupes. Ainsi les marchandises seroient bien moins chères ou pour mieux dire ces productions seroient à un taux plus bas que les productions des autres pays, tels que la Suède, l'Amérique, et conséquemment le produit plus grand avec un débit immense. Mais le gouvernement ne veut pas s'éclairer sur tous ces avantages, et l'abbé Raynal (1) a raison quand il en parle dans son deuxième volume de la Russie : le tableau qu'il en donne est juste.

Nous avons ensuite parlé, mon ami, de l'arrivée du prince Henry, auquel on a envoyé onze cens chevaux. Pictet croit que le roy de Prusse en veut à la Poméranie suédoise : le prince Henry est adroit, nous verrons ce qu'il obtiendra.

La conversation, dont je te donne quelques détails, mon ami, a encore eu d'autres objets. Il a été question du comte de Saint-Germain (2), que Pictet a connu et qui lui a entendu dire des choses sur sa famille, comme le marquis de Gouffier (3) sur la sienne. Pictet le croit un très grand chimiste et il imagine qu'il possède un secret pour redonner au diamant défectueux sa beauté. Ce qui le lui fait croire, c'est que Magnan, lapidaire, beau-père de Pictet, mettoit à part tous les diamans auxquels il man-

(1) Guillaume-Thomas-François Raynal (1713-1796), l'historien si célèbre au siècle dernier.

(2) Le célèbre aventurier qui prit le nom de comte de Saint-Germain fut un des précurseurs de Cagliostro. Après des voyages dans presque toute l'Europe et un assez long séjour à la Cour de France, il mourut à Sleswig en 1784.

(3) Charles-Antoine Gouffier, marquis de Heilly et de Ribemont, né le 27 septembre 1698, maréchal de camp.

quoit quelque qualité, et c'étoit, disoit-il, pour le comte de Saint-Germain.

Après avoir causé plus de deux heures ensemble, mon ami, Pictet s'est en allé, me proposant de venir une ou deux fois dans la semaine, ce que j'ai accepté avec plaisir. Cet homme est très bon à connoître et sa conversation est agréable et intéressante.

J'ai été avec Combes passer la soirée chez la princesse Troubetzkoï, où je me suis extrêmement amusé. Elle doit me faire savoir plusieurs choses à la première occasion, dit-elle, et je crois que cela regarde quelques propos sur elle et sur moi; car on m'en croit amoureux, et cela ne seroit pas étonnant, car cette jeune personne est très aimable et d'un caractère sensible. Elle m'a avoué qu'elle craignoit cette sensibilité, pour l'avoir éprouvée il y a trois ans. Mais Charlotte, Charlotte doit avoir la préférence, et je crois qu'il en sera question dans ce que me dira la Troubetzkoï. Les mascarades futures éclairciront le tout, et tu sens bien que tu en seras instruit.

Dimanche, 31. — Au même.

Le comte de Lascy a pris ce matin congé de l'Impératrice. Il part pour les eaux, et sa santé en a grand besoin; le climat lui est tout à fait contraire. C'est Normandez qui sera chargé des affaires d'Espagne.

J'ai dîné aujourd'hui chez M. Suart, résident de Hollande. Cet homme a du mérite et de l'acquit. Nos jolies femmes lui trouvent l'air hollandois, et elles ont raison; mais il s'en moque et il a encore plus raison qu'elles. Suart est d'un certain âge; il a une femme pour s'en servir, qu'il aime et qui est sa très humble servante. Sa table est bien servie, sans luxe. Sans être musicien, il aime à

entendre de bonne musique, et on en fait de bonne chez lui, qu'il paye sans doute. Il n'a pas l'air de s'amuser, de jouir à notre manière; mais il est content, et cela lui suffit. Je l'ai consulté sur Pictet : il m'a dit qu'il faisoit cas de ses lumières, qu'il me conseilloit de le voir et d'en profiter. « On m'a dit du mal de lui, a-t-il ajouté, on le déchire, mais on lui tend la main et il est reçu dans beaucoup de maisons. » Le fait est qu'il a de l'esprit et des connoissances, d'où il s'ensuit qu'on le désire et qu'on le craint.

Suart m'a dit qu'il étoit l'auteur du projet de commerce sur la mer Noire, qu'il me prêteroit. Le bon Hollandois a lui-même beaucoup de notes sur ce pays-cy, qui, je crois, servent à Pictet pour un travail qu'il fait sur la Russie; j'en tirerai pied ou aile.

Lundi, 1er avril. — Au même.

Puységur m'a donné à lire un opéra-comique de sa façon, qui est effectivement très comique, car ce sont des vers sans pieds et quelquefois sans rime; mais s'il y avoit, je ne dis pas de la raison, du moins de l'esprit, à la bonne heure. Hélas!

En sa tête, un beau jour, ce talent se trouva,

comme dans celle de Francaleu. Et malheureusement c'est en Russie que sa verve a pris naissance, et le climat ne vaut rien pour les mauvaises constitutions.

J'ai été chez les Behmer l'après-midi. Perraut y étoit, il va rompre avec M. Betzky. J'aime son caractère, mon ami : il est ferme d'esprit et sensible de cœur; il se doute de mon intrigue avec Charlotte, mais il a la délicatesse de ne m'en parler qu'avec discrétion et rarement.

J'ai soupé chez la princesse Galitzin, la feld-maréchale;

je m'y suis assez amusé. Le prince Kavanski (1) m'a beaucoup parlé de la princesse Troubetzkoï, sa cousine; il prétend qu'elle m'aime beaucoup. J'ai ri de cette naïveté, mais j'en ai eu un peu d'embarras. On m'a appris que la frêle Bibikof aimoit à la folie le prince d'Anhalt; c'est apparemment parce qu'elle sait que ce prince a de l'amitié pour moi, qu'elle veut m'attirer chez elle. Je ne l'aurois pas crue susceptible d'un sentiment fort délicat; je vois que je me suis trompé, et j'en suis bien aise.

En général, mon ami, je remarque que les femmes ont partout plus de sensibilité et de délicatesse que les hommes. Ici, où l'on ne connoît guère cette vertu, les jeunes personnes conservent celle qui est naturelle à leur sexe, et si elles la portent dans le monde jusqu'à un certain âge, c'est qu'elles ne participent pas aux mœurs de la société et qu'elles restent attachées à la nature, en dépit des préjugés de l'usage.

Mardi, 2. — Au même.

J'ai été faire mon compliment, mon ami, au comte Potemkin, qui a été déclaré prince de l'Empire; il sera de plus, à ce qu'on dit, généralissime, place d'autant plus de faveur qu'elle n'est pas commune ici, mais je ne sais pas encore si cela doit avoir lieu.

Rien n'est moins étonnant, mon cher ami, que l'engouement des François et des Françoises sans ressource pour ce pays-cy; les fortunes subites et l'impunité pour les friponneries en sont des raisons fortes pour bien des gens. Ces fortunes brillantes sont ordinaires dans les pays où il n'y a aucun système fixe et suivi, comme

(1) Aide de camp du feld-maréchal Galitzine.

dans cet Empire; aussi subissent-elles le sort d'une vicissitude contraire pour les Russes, qui tombent du sein de l'opulence dans l'état de misère et d'ignorance où l'on voit ici plusieurs familles. Les étrangers, eux, retirent plus d'avantages; dès qu'ils ont fait leur main, ils se retirent. Ils n'aiment de la Russie que les richesses qu'ils peuvent y acquérir.

On a répété ce soir, chez le professeur Staehlin, le fameux *Stabat* de Pergolèse, qu'on doit exécuter demain au club de musique, pour lequel j'aurai un billet. Cette répétition, mon ami, m'a fait le plus grand plaisir, quoiqu'elle fût médiocre; et je crois devoir cette sensation agréable moins à la musique de ce morceau, qui est superbe, qu'au ressouvenir de mon pays, dans lequel je me suis transporté à cette époque du printemps, si agréable en France et si peu connue ici.

Mercredi, 3. — Au même.

Nous avons eu du monde à dîner. J'étois à côté de M. d'Inville, qui voyage pour le prince Charles de Lorraine (1), dont il compose le cabinet d'histoire naturelle. C'est un homme de mérite; il a fait trois voyages en Sibérie et jusqu'à Tialka, ville frontière de la Russie et de la Chine. C'est là que se fait le commerce des deux nations, par échange de marchandises et non avec de l'or ni de l'argent. Les Européens ne peuvent passer outre, et même au cas qu'un ambassadeur russe y aille, ce qui arrive quelquefois, sa femme ne pourroit pas aller plus loin que Tialka, et l'ambassadeur iroit seul à Pékin,

(1) Charles-Alexandre de Lorraine (1712-1780), beau-frère de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, grand maître de l'ordre Teutonique et gouverneur général des Pays-Bas. Il fut le fondateur de l'Académie de Bruxelles et de la Bibliothèque de cette ville.

où son séjour ne peut être que de quatre mois. Il a pour lui une caravane, ce qui lui vaut un profit immense. Je tiens ceci de la comtesse Ivan Czernichef, dont le mari a été nommé ambassadeur il y a quelque temps; mais l'ambassade n'eut pas lieu.

Jeudi, 4. — Au même.

Pictet m'a donné sur le prince Orlof les détails suivans. Orlof l'aîné, qui se nomme Grégoire, étoit adjudant du comte Pierre (1), grand-père du comte André Razoumofski, qui avoit pour maîtresse la princesse Kourakin (2), mère des deux princes Alexandre et Stéphane, que je connois. Comme il est d'usage de se servir ici d'un adjudant comme en France d'un coureur, Grégoire Orlof alloit porter les billets de rendez-vous de Razoumofski. Orlof étoit trop jeune pour s'en tenir en pareil cas au rôle de confident, et la princesse Kourakin trop bonne connoisseuse pour ne pas développer les talens heureux d'Orlof. Elle en fit en effet son amant et s'en applaudit. Le jeune adjudant étoit beau, jeune et vigoureux, et il avoit déjà le germe de ce caractère ferme et original qu'il a soutenu dans la suite. Il le montra dès lors avec hardiesse. Le comte Pierre lui défendit de revoir la Kourakin. Orlof n'en voulut jamais donner sa promesse; il fut mis aux fers et résista. D'après sa résistance absolue, on l'envoya

(1) Ici, le chevalier de Corberon a été trompé. Ce n'est pas le comte Pierre Razoumofski qui était l'amant de la Kourakine, c'était le comte Pierre Ivanovitch Chouvalof (1711-1762), général d'artillerie, puis feld-maréchal, et frère du favori de l'impératrice Elisabeth. D'ailleurs, l'aïeul d'André Razoumofski ne s'appelait pas Pierre, mais Grégoire; c'était un simple Cosaque ukranien.

(2) La princesse Hélène Stephanovna (1735-1769), fille du maréchal Apraxine et femme du prince Boris Alexandrovitch Kourakine. Elle fut renommée pour sa beauté.

en Allemagne faire la guerre; il y fut et trouva dans une petite ville une princesse parente de la grande-duchesse (1), qui le fit rappeler en Russie, où il obtint quelque temps après une compagnie dans l'artillerie (2). Ce fut la dernière année du règne d'Élisabeth que commença l'intrigue d'Orlof avec Catherine II. Il logeoit vis-à-vis la Cour, et il voyoit à travers sa fenêtre cette princesse alors délaissée, s'occupant seule dans sa chambre. Il restoit dans la sienne, pour avoir le plaisir de la considérer. Catherine s'en aperçut; elle remarqua en même temps qu'Orlof étoit beau et jeune. Bientôt par le secours d'un nommé Chkourin (3), alors valet de chambre, précédemment chauffeur des poêles de la Cour, et d'une Catherine Ivanina, femme de chambre, l'intrigue fut liée. Orlof jura dès ce moment à sa maîtresse qu'il la mettroit sur le trône, et bientôt il lui acquit des partisans.

Je passe sur la révolution de Pierre III. Je t'en dirai un autre jour les détails; ce qui paroît sûr, c'est que les Orlof ont porté eux seuls le coup, et que l'Impératrice fondit en larmes quand Grégoire lui apprit la nouvelle de la mort de son mari. On présume que l'ordre ne vint pas d'elle. Je reviens à Grégoire Orlof : toujours dans la faveur intime, il fut prêt d'y joindre des droits. L'ancien chancelier Bestou-

(1) La future Catherine II.

(2) Quand Catherine le connut, Orlof était aide de camp du général Chouvalof, grand maître de l'artillerie. Il est admis actuellement que c'est avant de devenir l'amant de la princesse Kourakine qu'il avait été en Allemagne, où il avait été blessé à la bataille de Zorndorf (25 août 1758) et avait tenu garnison à Königsberg. Il serait revenu en Russie comme officier chargé de la garde du comte Schwerin, aide de camp du roi de Prusse, fait prisonnier à Zorndorf. Chouvalof aurait eu dessein de se venger de lui, mais il serait mort avant d'avoir pu le faire. Le récit donné par le chevalier de Corberon est donc complètement différent.

(3) Chkourine, d'abord valet de chambre, puis chambellan de l'Impératrice. C'est à lui que fut d'abord confié Bobrinski, l'enfant de Catherine II et de Grégoire Orlof.

jef (1), exilé par Pierre III et rappelé par Catherine II, lui représenta que l'autorité d'une femme ne suffisoit pas pour soutenir l'Empire russe. Il lui conseilla de prendre un époux à sa Cour; il ajouta qu'il n'en connoissoit pas de plus suceptible de ce rang que le comte Orlof, car il fut fait comte alors. Bestoujef poussa le Sénat à l'engager elle-même à se choisir un mari, avec instance pour qu'il fût Russe. Le mariage de Grégoire Orlof fut résolu avec l'Impératrice, on obtint un diplôme pour le rendre prince de l'Empire; il devoit être de plus généralissime, et tout cela à l'époque du mariage. Cependant, il y avoit un parti contre Orlof, dont étoient le comte Panin, le chancelier Voronzof et le comte Zachar Czernichef. On prit jour malgré tout cela, et les trois personnes opposées devoient être conduites dans leurs terres; les voitures étoient prêtes, et Pictet étoit chargé du Zachar. On arrive à la Cour à onze heures du soir, tous ceux du parti; l'Impératrice se promenoit dans son appartement à grands pas, avec l'air de l'agitation; de temps en temps elle parloit au prince Orlof, qui étoit appuyé sur le coude à la cheminée. Deux heures s'écoulent, les carrosses qui attendoient les ordres sont décommandés, l'Impératrice se retire de son côté, Orlof du sien, en disant à Pictet : « Que pensez-vous de Catherine seconde? » Pictet lui répondit :

« Elle flotte, elle hésite, en un mot elle est femme. »

Que dis-tu, mon ami, de cette révolution? Grégoire Orlof alloit devenir l'époux d'une des plus grandes sou-

(1) Alexis Pétrovitch Bestoujef-Rioumine (1692-1767), d'abord ambassadeur de Russie à Stockholm. La révolution de 1741, qui fit impératrice Elisabeth, l'éleva à la dignité de vice-chancelier; il succéda ensuite comme chancelier au prince Tcherkaski, décédé en novembre 1742. Disgracié en janvier 1758, il fut rappelé de l'exil par Catherine II, qui le créa feld-maréchal.

veraines; il alloit gouverner l'Empire, et quoique premier sujet, il auroit eu le pouvoir. Sa maison étoit décidée, composée de gardes, de pages, de chambellans, dont le rang auroit suivi ceux de l'Impératrice; tout auroit annoncé la dignité et le puissance... Une conversation seule de Voronzof avec l'Impératrice renversa ses projets, et ce Voronzof, foible et sans caractère, en prit un alors qui subjugua celui de Catherine II. Et voilà les femmes! Hardies, promptes à concevoir, d'une imagination brûlante... mais victimes de cette imagination, qui les rend flottantes au moment de l'exécution.

Pictet a rendu un service à la Russie, à je ne sais quelle époque. Il s'agissoit des privilèges de la noblesse, pour lesquels l'Impératrice vouloit faire un oukase. Elle assembla un comité à cette occasion, dont M. Tiéplof (1) fut nommé secrétaire. Comme le comité n'y entendoit pas grand'chose, Tiéplof présenta un projet séduisant et spécieux, dont le résultat auroit été le gouvernement de Pologne. L'Impératrice en fut elle-même séduite et l'oukase alloit se former. Cependant, elle donna le projet à Grégoire Orlof pour l'examiner. Pictet fit la besogne; mais Orlof s'étoit douté du danger de ce projet, et instruit par le mémoire de Pictet, qu'il montra en original raturé à l'Impératrice, il en fit promptement revenir cette souveraine qui l'engagea de s'y opposer. Orlof n'y manqua pas; on chercha inutilement à le gagner : le comte Panin et le maréchal Razoumofski vinrent chez lui un soir, et pendant que le dernier dormoit, Pictet raisonna avec le comte Panin, qui vit bien qu'Orlof n'en reviendroit pas. Cet entretien dura toute la nuit.

Pictet m'a parlé de la tyrannie des gouverneurs de pro-

(1) Grégoire Nicolaïévitch Tiéplof, secrétaire d'Etat.

vince. Il y en a un à Kazan qui, étant devenu amoureux d'une Arménienne, la fit enlever de force dans la maison de son mari, qu'il empêcha de sortir de la ville. Des affaires engagèrent le gouverneur à revenir à Pétersbourg; l'Arménien trouva moyen de s'échapper de Kazan et de venir ici pour demander justice. Mais le gouverneur l'avoit prévenu, et dès que le malheureux marchand arriva chez le procureur général pour faire sa plainte, quelqu'un lui dit de se tenir tranquille, s'il aimoit la vie, et il suivit ce conseil.

Te souviens-tu d'un nommé Vaumale (1), François qui a été secrétaire de M. Dupleix (2) et qui vint annoncer la prise de Pondichéry? Cet homme, d'une fort bonne famille dont je t'ai dit le nom, s'étoit fait moine et s'étoit défroqué, ensuite avoit été aux Indes; mais à son retour en France, il est reconnu et s'enfuit en Italie, mange tout ce qu'il a, va de là en Russie, y est secrétaire de M. Potemkin qui ne le paie pas, le quitte, et maintenant est chez le grand-écuyer.

Dans le temps de la guerre, les succès de mer furent attribués au comte Alexis Orlof, lorsqu'on les doit à Elphinstone, capitaine anglois et amiral au service de Russie, homme intrépide et plein de talens (3). Il a brûlé la flotte ottomane avec Alexis Orlof à Tchesminski (4), et

(1) Vaumale de Fages, gentilhomme originaire du Vivarais. Catherine II l'avait donné comme précepteur à Potemkine, en 1763, c'est-à-dire bien avant que celui-ci devînt son favori. Vaumale était resté auprès de celui-ci en qualité de secrétaire et repassa en France en 1785.

(2) Joseph Dupleix, premier conseiller au conseil supérieur de Pondichéry dès 1720, gouverneur des établissements français dans l'Inde en 1742; il retourna en France vers la fin de 1754. Vaumale de Fages vint annoncer non la prise de Pondichéry, mais le succès de Dupleix, qui, en 1748, avait forcé l'amiral Boscawen à lever le siège de cette place.

(3) John Elphinstone (1720-1775). C'est bien lui qui gagna la victoire de Tchesmé, le 7 juillet 1770, et anéantit l'escadre turque; cependant tout l'honneur en revint à Alexis Orlof, qui fut décoré du nom de Tchesminski.

(4) *Sic*, pour Tchesmé.

de là il vouloit aller à Constantinople, mais il en a été empêché (1). C'est dans l'une de ces occasions qu'il a cassé un capitaine de vaisseau qui se révoltoit et ne vouloit point suivre ses ordres; il le fit lieutenant. Ce procédé juste mais ferme, et, plus que tout cela, ses succès et son mérite lui suscitèrent l'envie; on l'engagea d'aller en Italie attendre une flotte russe pour tromper les Turcs. Il y va, et pendant son séjour il apprend qu'on le décrie en Russie et que les papiers publics parlent de lui d'une manière désavantageuse. Il arrive aussitôt à Pétersbourg, demande un conseil de guerre, ne l'obtient pas et finit par solliciter son congé. Le même jour, il paroît avec l'uniforme de capitaine anglois; mais comme le congé qu'il avoit reçu n'étoit pas dans la forme la plus honorable, il le renvoie et en obtient un comme il vouloit. C'est vers ce temps qu'ennuyé des infamies qui lui sont faites et de la part du comte Ivan Czernichef, il reçut de lui une invitation par écrit, où on le traitoit avec une politesse affectée. Il déchira le billet, en rendit les morceaux à l'aide de camp, en le chargeant de dire au comte Czernichef qu'un homme de son espèce ne dînoit point avec un homme de la sienne; la réponse même a, dit-on, été écrite, reçue et lue. Cette histoire me rappelle que Perraut pourra me donner un détail exact de la marine russe; j'en aurai un, si je peux, sur les troupes de terre; mais je sais que, pour la milice, il y a des friponneries considérables, et que chaque homme, l'un dans l'autre, coûte deux cens roubles à son village.

Je finirai, mon cher ami, cette volumineuse lettre par une nouvelle qu'on vient de m'apprendre; c'est l'achat,

(1) Alexis Orlof et l'amiral Spiridof sont responsables de cet arrêt des succès d'Elphinstone. Celui-ci cependant força les Dardanelles; un de ses vaisseaux, donnant la chasse à des bâtiments turcs, vint même jeter l'ancre en face de Constantinople.

dit-on, de quatre cent mille pouds de chanvre pour la France, ce qui fait six cent mille roubles (1). Il y en aura, dit-on, vingt mille pour M. Raimbert, qui est intéressé dans l'opération.

Vendredi, 5. — Au même.

Il y a eu Cour aujourd'hui pour la fête du régiment des gardes à cheval. L'Impératrice a paru en uniforme, a dîné en public avec les officiers du régiment, et les santés ont été bues au bruit du canon, ce qui a trompé beaucoup de monde, parce qu'on attend la délivrance de la grande-duchesse qui sera annoncée ainsi. J'étois alors, mon ami, chez Mme Nélédinski, et j'ai été trompé comme les autres, quoique je revinsse de la Cour, où j'avois vu la cérémonie.

Samedi, 6. — A ma belle-sœur.

Je veux vous adresser, ma chère sœur, une journée où j'ai souvent pensé à vous près d'une des plus aimables filles de la Russie, la princesse Troubetzkoï. Elle a infiniment de ressemblance avec vous, mais sans vous faire ici son portrait, je vous adresserai à votre mari, à qui j'en ai déjà parlé. Nous avons passé la soirée chez elle, Combes et moi, avec ce plaisir doux et rare qu'on goûte dans une société sûre et choisie. Mme Nélédinski m'en avoit beaucoup parlé; elle m'a raconté les désagrémens que cette jeune personne éprouve près d'un père libertin, qui la fait manger avec lui et ses coquines, lui refuse le nécessaire sans la laisser jouir du bien de sa mère, qu'elle

(1) Le commerce du chanvre était en effet un des plus importants qui se fît alors en Russie; il était plus spécialement entre les mains des Anglais et des Hollandais.

a malheureusement perdue fort jeune. La discrétion et la noblesse que cette petite princesse met dans sa conduite, la rendent plus intéressante et plus respectable ; mais cet intérêt qu'elle inspire pourroit devenir fort dangereux, car elle est très aimable. Je crois, ma chère sœur, que je ne lui déplais pas ; on lui en a fait même quelques plaisanteries, mais Mme Nélédinski m'a assuré qu'elle fermeroit la bouche à la comtesse Matouchkin, qui est une de celles qui l'envient, la jalousent, et qui se permet de temps en temps quelques propos sur son compte.

Dimanche, 7. — A la même.

Vous vous rappelez bien, ma chère sœur, ce que je vous ai dit hier. Vous allez voir si j'avois tort. J'arrive ce matin à la Cour ; j'y vois la comtesse Matouchkin, qui me fait beaucoup de reproches devant tout le monde sur ce qu'elle prétend que j'ai dit à Mme Nélédinski que j'étois fâché d'avoir soupé chez la feld-maréchale Galitzin, où étoit la petite Matouchkin, au lieu d'avoir été chez Mme Nélédinski, où soupoit la princesse Troubetzkoï, qu'elle avoit vu un billet où je parlois de Lapinka (1), enfin qu'elle ne pouvoit plus me souffrir. J'en ai ri ; mais je n'aime point, ma chère sœur, qu'il soit question devant tout le monde de cette Lapinka, dont on dit que je suis amoureux. Mme Nélédinski m'a dit que la comtesse Matouchkin n'aimoit pas la princesse, parce qu'elle étoit aimable, et qu'elle étoit fâchée qu'on lui fît la cour. Tout cela s'arrangera, j'espère. La seule chose que je craigne, ce sont les propos, et nous sommes ici comme dans une ville de province.

(1) Sobriquet russe de la princesse Troubetzkoï. (*Note du chevalier de Corberon.*)

Vous n'ignorez pas, ma chère sœur, mon intrigue avec Charlotte, vous savez combien j'aime sa douceur et sa franchise; mais Charlotte est un peu jalouse, elle croit que je fais ma cour à toutes les beautés russes, et il y a ici une Mme Spiritof, jeune et jolie, dont elle se méfie. Mme Spiritof joue la comédie et voudroit m'engager dans sa troupe. Charlotte, à qui l'on a proposé d'en être, ne s'est pas décidée, et comme je lui ai conseillé de ne pas jouer, elle imagine que c'est pour que ma conduite ne fût pas éclairée. Cela a fait naître un petit nuage entre nous deux; elle m'a dit qu'elle n'étoit pas contente de moi et elle a voulu que je devinasse la cause de son mécontentement. A la fin, elle m'a avoué ce que je viens de vous dire; je l'ai rassurée, en lui donnant ma parole que je ne jouerois pas, si elle n'étoit pas de la troupe. Toutes ces misères me font rire, et vous aussi, n'est-ce pas? Cependant, un petit grain de jalousie est agréable en amour, elle flatte et même intéresse. Charlotte me donne souvent ce plaisir; elle me croit amoureux de la comtesse Matouchkin et puis de la princesse Lapinka et de mille autres! Je serois fâché qu'elle se méfiât réellement de moi, mais un peu d'inquiétude prouve de la tendresse et la nourrit. N'est-ce pas votre sentiment, ma chère sœur? Vous riez! On dit que c'est répondre. Adieu.

Lundi, 8. — A mon frère.

Le matin de samedi, j'ai été voir une manufacture de tapisseries de haute et de basse lisse, et de tapis dans le genre de ceux de la Savonnerie. C'est un nommé Bressan, Italien, qui est à la tête de cet établissement. J'ai causé avec cet homme; il m'a dit qu'on employoit deux

cens ouvriers à cette manufacture. Je ne les ai pas tous aperçus apparemment, mais j'ai vu deux grandes pièces de vingt croisées de longueur, percées des deux côtés, où les métiers sont bien distribués avec ordre et de manière que le maître peut, d'un coup d'œil, voir au milieu ce qui se passe dans la salle. On m'a montré plusieurs morceaux de tapisseries, qui ne m'ont pas paru bien; les figures sont toutes mal faites, tant pour le dessin que pour le coloris, et cela est fort cher, dit-on; je saurai des détails là-dessus. Le Bressan, qui est à la tête de cet établissement, n'est pas un grand grec; ses connoissances sont, je crois, fort bornées, mais il a du babil, de l'adresse, et il flatte : c'est ici le moyen de réussir.

Plusieurs personnes m'ont demandé des fourrures de ce pays-ci. On imagine qu'elles sont à meilleur marché, mais on se trompe; elles sont d'ailleurs bien moins parfaitement cousues qu'à Paris, il est vrai qu'elles sont plus belles. Cela m'a donné envie d'avoir une note précise du prix des martres zibelines et des hermines de différentes qualités; M. Raïmbert m'a donné celle que voici :

« Martres zibelines, depuis dix roubles jusqu'à cent la paire. Martres communes, depuis quatre-vingt-dix copeckes jusqu'à neuf roubles la paire. Timbres de quarante peaux d'hermines, depuis huit jusqu'à seize roubles le timbre. »

Je dois envoyer cette note à Copenhague, à Caillard, qui me l'a demandée pour Mme de Boisgelin (1).

(1) Louise-Julie de Boufflers, qui avait épousé, en 1760, Louis-Bruno, comte de Boisgelin, alors ministre plénipotentiaire de France auprès de l'infant duc de Parme.

Mardi, 9. — Au même.

Nous avons eu une dépêche énorme, mon ami; il est toujours question de cette malheureuse Pologne, dont chacun s'occupe suivant les différens partis qui la divisent. Le grand-général Branicki voudroit s'opposer à la stabilité du Conseil permanent, dont l'établissement, dit-il, doit occasionner beaucoup de débats et éprouver de grandes difficultés. Je ne sais ce que va produire de nouveau le prince Henry de Prusse (1). On ne le voit pas arriver, ce me semble, avec plaisir; les uns croient qu'il en veut à la Courlande, sur laquelle il prétend avoir des droits comme grand-maître. On désireroit bien qu'il se contente de Dantzick et l'on attend. Le prince Henry a apporté le cordon de l'Aigle noir à Potemkin (2), qui a sollicité celui de Suède ces jours-cy par le baron de Nolkem. Je ne crois pas qu'il lui soit refusé, ayant celui de Danemark et de Prusse. Il seroit même dangereux, à ce que je crois, de ne pas le lui donner dans ce moment-cy, à cause des levains de mécontentement qui existent entre ces deux Cours. Un refus seroit peut-être saisi avec avidité pour prétexte d'une rupture, et il n'est pas à souhaiter que cela arrive.

J'ai écrit à M. de Vergennes; je lui fais quelques réflexions sur le pays. Il y a, dis-je, une différence entre

(1) Chargé de diverses négociations, il avait fait son voyage pour rapprocher d'avantage la Prusse de la Russie; le résultat le plus évident qu'il obtint, auquel bien certainement il n'avait pas songé au moment de son départ, fut le mariage du grand-duc Paul avec la princesse de Würtemberg (1776).

(2) On sait par M. de Juigné que Potemkine, en abandonnant la place de favori à Zavadovski, avait demandé à l'Impératrice le trône de Courlande en attendant celui de Pologne.

Moscou et Pétersbourg pour les mœurs : on voit bien mieux le caractère national dans la première de ces villes; dans celle-cy, les habitans mêlés avec beaucoup d'étrangers tiennent un peu moins à leur manière d'être; je les trouve plus légers, parce qu'ils sont occupés et distraits par des objets nouveaux; au fond, ils ont toujours cette même finesse, ce même intérêt personnel, cette adresse de l'esclavage, qui cherche un dédommagement à ses maux, par instinct plus que par raisonnement. J'ai remarqué en même temps, et ma réflexion, mon ami, a fait rire M. de Juigné, que les femmes sont plus avancées que les hommes, moins aveuglées, moins prévenues sur leur pays, qu'elles ne préfèrent pas aux pays étrangers; je leur crois plus de tact, de délicatesse, et cette remarque, que j'ai faite ici, regarde peut-être généralement toutes les femmes.

J'ai dit plus haut que le roy de Prusse formoit des prétentions sur la Courlande, comme grand-maître de l'ordre Teutonique. C'est le prince Charles (1) qui est grand-maître de cet ordre; mais le roy de Prusse, par le traité de Pétersbourg ayant l'abbaye d'Oliva, qui jadis a appartenu à l'ordre Teutonique avec quelques parties de la Courlande, prétend que ce territoire doit de nouveau être joint comme jadis à l'abbaye d'Oliva. Avant de sortir, j'ai monté chez M. de Juigné; nous avons causé ensemble sur la Pologne, au sujet de laquelle les idées de Branicki ne me paroissent pas bien nettes. Le marquis de Juigné m'a appris que le roy de France envoyoit plusieurs vaisseaux dans la Baltique, mais que les Anglois faisoient sous main toutes les démarches pour traverser ces projets. Il m'a dit à ce sujet la différence des droits

(1) Prince Charles-Alexandre de Lorraine. (Voir plus haut, p. 199, note 1.

que payent la France et l'Espagne : la première paye seize roubles par tonneau de vin, et la seconde quatre.

Mercredi, 10. — Au même.

J'ai eu ce matin une nouvelle conversation avec Pictet; il m'a instruit de son histoire. Pictet est Genevois; il est sorti de Genève à trente ans moins huit jours, n'ayant pu être du Conseil des Cent, pour lequel il faut trente années révolues. Comme cette remise le reculoit de plusieurs années, il a été à Paris, et de là s'est engagé avec un Russe, pour voyager pendant trois ans ensemble; je ne me rappelle pas son nom. Ils devoient se réunir à Vienne, qui étoit le rendez-vous. En y arrivant, ce jeune homme y reçut des ordres de sa Cour, pour faire les fonctions de secrétaire d'ambassade, le comte Ivan Czernichef, qui étoit ambassadeur, partant pour une diète. Pictet reçut de nouvelles propositions, pour rester avec ce jeune homme comme premier secrétaire; il accepta. C'est dans ce temps qu'il fit la connoissance du prince Orlof, et quelque temps après il vint en Russie. Il y trouva Magnan, négociant, dont il épousa la sœur, et il s'associa à lui par un petit commerce dont étoit un Desmarest, qui ne se conduisit pas bien avec eux. Ce Desmarest leur proposa une entreprise d'étoffes que Pictet refusa, ayant l'idée d'une affaire de tabacs dont Magnan avoit obtenu le privilège. Desmarest va à Paris, trouve le moyen d'engager le Magnan de cette ville à donner dans ses projets; il revient à Pétersbourg avec des étoffes en contrebande, pour lesquelles le Magnan de Paris lui avoit avancé deux cent mille francs. Le Magnan de Pétersbourg y fut engagé, et Pictet aida, sans intérêt d'aucune espèce, à débiter à la Cour leurs marchan-

dises. Malheureusement on découvrit la fraude faite aux douanes; Desmarest fut mis en prison. Il y avoua qu'il avoit imité le cachet de l'Impératrice, pour mettre aux étoffes passées en fraude, et les soupçons retombèrent sur Pictet, qui en étoit bien innocent. Telle est l'histoire des désastres de Pictet. De toute la fortune qu'il auroit pu faire, il n'a pu réunir que cinq cent quarante-quatre livres de rente. Son désir est d'y ajouter ce qu'il s'en faut pour compléter les cent pistoles, et cela lui suffira, à ce qu'il dit. Mais son intention est de retourner en France, d'y chercher une place de secrétaire auprès d'un intendant de province ou d'un homme en place. Je lui ai promis de m'intéresser pour lui auprès de M. de Vergennes, et il m'a promis à son tour de me donner sur ce pays tous les éclaircissemens que je pourrai désirer. Nous ferons un travail suivi et réglé sur ces matières, que nous poursuivrons avec assiduité.

Jeudi, 11. — Au même.

C'est aujourd'hui le jeudi de Pâques en France, mon ami; mais c'est ici le jeudi saint. Il y a eu une grande cérémonie à la Cour, qu'on vante beaucoup et dont je n'ai pas été émerveillé. Dans le milieu de la chapelle de la Cour, qui est jolie, on fait une petite estrade élevée de huit pouces et recouverte d'un tapis. Cette estrade contient six chaises de chaque côté, et un fauteuil au milieu et à la tête des chaises, en face de l'autel. Ce fauteuil est occupé par l'évêque ou l'archevêque, et les chaises par les prêtres qui représentent les apôtres, comme l'évêque figure Jésus-Christ. On fait la lecture de l'Évangile, pendant laquelle l'archevêque ou l'évêque se déshabille, prend une serviette et un bassin, à mesure

que l'Évangile lui annonce ce que fit Jésus-Christ, et cela se termine de sa part par laver les pieds, les essuyer, les baiser même, et cette dernière cérémonie m'a fait partir. En général, l'Église grecque est plus démonstrative que la catholique, le chant y est plus beau; mais, hélas! mon ami, il y a des choses dont le meilleur ne vaut rien.

Samedi, 13, jusqu'au mardi, 16. — Au même.

Nous avons ici, mon cher frère, pour la veille de Pâques, la même cérémonie qu'à Noël, la répétition de la messe de minuit. L'Impératrice y va dans la chapelle de la Cour; on y assiste en habit de gala, les femmes sont très parées; mais il faut rester deux ou trois heures sur ses jambes au moins, et cette circonstance m'a empêché de céder à la curiosité. A la fin, on peut embrasser toutes les femmes, en leur disant : *Christos was Christ.* L'Impératrice est embrassée ce jour-là par toutes les sentinelles qui se trouvent sur son chemin. En rentrant, elle verse la chole aux personnes qui l'entourent, et il y a une collation comme le réveillon de Noël. L'usage est de faire le lendemain des visites à tout le monde, comme au premier jour de l'an. Le peuple se donne des œufs avec l'embrassade, et vos moujiks ne manquent pas de vous en apporter pour avoir de quoi boire à votre santé. Parmi les gens comme il faut, on donne aussi des œufs peints, historiés, etc.

La prince Henry de Prusse est arrivé ici le samedi au soir; il n'a paru que le lundi à la Cour, et aujourd'hui tout le monde l'a vu chez lui. C'est le palais Voronzof qu'il occupe dans la Perspective. Ce prince a la réputation d'être juste, humain, grand guerrier et homme d'esprit. Il a reçu son monde avec beaucoup d'aisance et

de politesse. Il est petit, habillé à la prussienne en habit de ville; son regard est désagréable (1), mais le moral l'emporte d'une manière si avantageuse sur le physique, qu'on oublie sans doute l'un pour l'autre.

Il y a eu aujourd'hui mardi, bal paré, bal de courtac ordinaire à la Cour; mais il y avoit plus de monde que de coutume. On remarque en général que la troisième fête de Pâques est la plus brillante.

Mercredi, 17. — Au même.

Le prince Henry a amené avec lui plusieurs personnes, qui composent sa Cour : MM. de Vreich, qui m'ont paru fort aimables et que tout le monde aime. C'est, me semble, mon ami, faire leur éloge. J'ai soupé avec eux chez les Behmer, où le comte Wachmeister m'a fait part de ses projets d'entrer au service de France. Je crains bien pour sa pauvre sœur Mme Pouchkin, qui commence à souffrir de nouveau de son sein opéré pour l'extirpation du cancer.

Après avoir dîné, mon bon ami, chez le comte André, nous avons été, Combes et moi, voir le portefeuille de Falconet. Il a de fort bons dessins, de Boucher particulièrement, et de son fils qui fait avec goût.

Vous avez donc perdu Fréron (2). On dit que le pauvre diable étant attaqué depuis longtemps de la goutte, la surprise qu'il a éprouvée, en recevant la nouvelle de la suppression pour ses feuilles (3), l'a fait mourir subite-

(1) Il louchait « horriblement », écrivait Mme Sievers.

(2) Elie-Catherine Fréron (1719-10 mars 1776), ancien jésuite qui s'était fait journaliste et critique littéraire et s'était attiré la haine et les invectives de Voltaire.

(3) Quelques jours avant sa mort, en effet, ses ennemis avaient obtenu de M. de Miromesnil, garde des sceaux, la suppression de l'*Année littéraire* qu'il dirigeait.

ment. Cette suppression de privilège a été une suite de son peu d'exactitude à payer les pensions fondées sur le revenu de ses feuilles. Est-il vrai que son fils (1) a obtenu la survivance, aidé des deux ex-jésuites (2) qui travailloient à médire avec Fréron? Je souhaite qu'ils continuent avec le même succès que le pauvre défunt.

Jeudi, 18. — Au même.

Nouvelle conversation avec Pictet, mon ami; je lui ai donné la liste des questions qu'en vain j'ai faites à Diderot, et il m'a promis d'y répondre. Il m'a déjà fourni deux lettres à ce sujet, et il compte m'en donner deux par semaine, sur lesquelles nous mettrons à chaque fois la conversation, pour ne rien oublier de ce qui aura rapport à ces différens objets.

Je lui ai parlé d'un certain bal, où il s'est trouvé avec l'Impératrice; il m'a dit que c'étoit chez le comte Ivan Czernichef, l'année du couronnement. Ce Russe étoit soupçonné de pouvoir prendre part à quelques révolutions, et Catherine, qui s'en méfioit sans vouloir convenir de sa crainte, se rendit à son bal masqué d'après son invitation, et fit armer sous leurs dominos tous ceux qui l'accompagnoient. Pictet étoit du nombre et Sa Majesté Impériale lui donna à manger de sa main des confitures. Il étoit alors dans son intimité avec la comtesse de Bruce, la grande amie de l'Impératrice et son aînée de quelques mois, ce qu'on auroit peine à croire.

J'ai passé l'après-midi chez la princesse Troubetzkoï,

(1) Louis-Stanislas Fréron (1765-1802) eut la continuation du privilège de l'*Année littéraire* et devint plus tard député à la Convention.

(2) L'abbé Julien-Louis Geoffroy (1743-1814), le célèbre critique de l'*Année littéraire* et du *Journal des Débats*, et l'abbé Thomas-Maurice Royou (1741-1792).

qui est toujours on ne peut pas plus aimable. Le soir, j'ai été, mon ami, chez le prince Kourakin, où j'ai soupé entre hommes et fort gaiment. Le comte Chérémétief y étoit; il m'a beaucoup parlé de Portalis et m'a fait naître des soupçons sur ce jeune homme. Je t'en parlerai incessamment; mais je veux prendre à son égard des éclaircissemens, d'après lesquels je te ferai l'histoire succincte de ma conduite avec ce François.

Vendredi, 19. — Au même.

Je ne sais, mon cher ami, si la fermeté et la sagesse de notre gouvernement actuel font autant d'impression dans notre pays que chez l'étranger. J'en doute par ce que tu me mandes, et par la raison qu'on n'est jamais content de son propre bien. D'ailleurs, il y a tant de gens en France dont l'intérêt s'oppose au système actuel, qu'il n'est pas étonnant qu'il y ait une cabale contre. Mais ici la sensation a été avantageuse à la nation françoise. Les Anglois ne s'en réjouissent pas, surtout depuis qu'ils imaginent que nos soins puissent tourner du côté du commerce. Les deux gabares qui doivent arriver ici, montées par des lieutenans, les étonnent et leur font soupçonner que par la suite nos vaisseaux ne se multiplient dans la Baltique. Il est question de régler le traitement qu'on fera dans le port à ces deux bâtimens. Cette fameuse escadre, qui devoit sortir du port, composée de vingt-cinq vaisseaux destinés à croiser vers le Danemark, est réduite à vingt, suivant M. de Juigné, et ne doit faire que des évolutions, quoiqu'elle soit fournie de vivres pour six mois, mais c'est un usage. Le secrétaire de Prusse prétend qu'on lui a dit qu'il n'y auroit plus que neuf vaisseaux, et que le comte Ivan Czernichef, qui devoit la commander, projette

d'aller à Paris. A propos de marine, on croit que le prince Repnin n'a pas réussi dans sa mission : il devoit demander le passage du Bosphore aux Turcs pour les vaisseaux étrangers chargés au profit des Russes, ainsi que pour les vaisseaux russes; on lui a refusé sa demande.

J'ai soupé chez les Behmer. Charlotte étoit mélancolique et tendre; mon intrigue avec elle éloigne de moi Normandez, et j'en suis fâché. Il se plaint de ma conduite à son égard et je voudrois raccommoder les choses, si cela est possible. Je vois qu'il se rejette sur Puységur.

L'Impératrice a fait présent au prince Henry d'un poud de rhubarde. Tu sais, mon ami, que c'est la meilleure qu'on connoisse en Europe, et une branche de commerce de la Russie.

Samedi, 20. — Au même.

Je t'ai parlé, je crois, mon ami, d'une visite que j'ai faite il y a quelques jours à la princesse Troubetzkoï. Il fut question du roman de *Julie,* de Rousseau, dont je lui proposai la lecture. Elle s'en défendit d'abord, mais cependant finit par l'accepter, d'après le conseil de Combes, qui ne manqua point d'appuyer mon avis. Le lendemain, je profitai de l'occasion de lui écrire en lui envoyant le premier volume de la *Nouvelle Héloïse,* et ma lettre, analogue au livre que je lui envoyois, étoit moitié tendre, moitié galante. Tu n'imagines pas, mon ami, quelle en fut la réponse : une lettre à Combes, dans laquelle la petite princesse s'étendoit beaucoup sur le danger qu'elle trouvoit dans une pareille lecture; que cependant elle n'hésitoit pas, d'après son conseil, en craignant toujours d'avoir pour ce roman cet enthousiasme dangereux qu'il inspiroit et dont elle me croyoit pénétré. Elle

ajoutoit aussi pour moi quelques lignes, et recommandoit à Combes de lui renvoyer sa lettre : ce qu'il a fait exactement, en se réservant de lui écrire. Combes imagine que c'est une petite manœuvre de coquetterie, dont il me donne l'avantage.

J'ai passé chez le résident de Hollande; Normandez y est venu. Il avoit été précédemment chez la Chouet, où je l'avois trouvé. Il m'y avoit appris que Potemkin étoit dans une crise dont on attendoit l'issue. Pictet, que j'ai trouvé chez le résident, m'a recommandé un médecin qui a, dit-il, un spécifique pour les animaux attaqués de maladie, qu'il désiroit être présenté à M. de Juigné pour lui faire part de son secret pour la France. Cet homme s'appelle Van Woensel. J'ai été ensuite chez Mme Pouchkin; elle va toujours aussi bien qu'on peut le désirer, à quelques vapeurs près. Le vice-chancelier y étoit; on a parlé des impositions de la Hollande et d'Angleterre, et M. Pouchkin, qui est ministre de Russie à Londres, prétend que les impositions des Anglois sont de 32 pour 100 et celles des Hollandois de 43.

Dimanche, 21. — Au même.

On dit que le prince Henry cabale. M. de Juigné m'a averti qu'il cherchoit à éloigner le comte André du grand-duc. J'en ai parlé au comte André, ainsi que des reproches qu'on lui fait relativement à sa manière d'être. Il m'a répondu à merveille, avec raison, noblesse et philosophie. Il a même ajouté que n'aimant point les intrigues, il ne répondroit pas à celles qu'on lui susciteroit, et qu'il vivroit tranquille et sans ambition. J'ai combattu son opinion, en lui disant qu'il y avoit de la hauteur à ne vouloir pas se justifier dans l'occasion aux yeux de son prince,

et d'un prince jeune qu'on peut tromper. Il a pris très bien ce que je lui ai dit et même y a paru sensible.

Lundi, 22. — Au même.

La faveur de Potemkin décline. Il y a eu quelque chose à Moscou, assez pour l'ébranler. Ici les crises recommencent de plus belle; la faveur des Orlof et du prince en particulier pourroient bien détruire la sienne. Je t'ai parlé de la maladie du prince Orlof et des soupçons qu'elle a fait naître, que le poison pouvoit en être la cause. On m'en a reparlé encore hier, et l'on m'a assuré que c'est à un souper que lui a donné le grand-écuyer Narychkin que Grégoire a été empoisonné. Ce Narychkin est d'une ancienne famille; mais c'est un homme sans caractère, courtisan par goût, par bassesse, et que l'Impératrice appelle ainsi que toute sa Cour le *dourack* (1); c'est de ces gens dont on ne dit pas de mal, parce qu'il n'y a aucun bien à en dire.

J'ai soupé chez la princesse Galitzin à côté de la comtesse Matouchkin; elle m'a fort plaisanté sur mon inclination pour la princesse Lapinka, en me conseillant de n'en avoir pas l'air amoureux, parce qu'elle aimoit à dominer par caractère et coquetterie, et qu'il falloit affecter l'air flegmatique pour la réduire. Tout en me disant cela, elle cherchoit à lire dans mes yeux ce que je pensois; je lui ai laissé croire que j'aimois la Lapinka. Je lui ai demandé ce que c'étoit qu'une inclination qu'elle

(1) *Dourack*, en russe, veut dire un fou. C'est une injure chez le peuple, à laquelle il est plus sensible qu'à un coup de bâton. (*Note du chevalier de Corberon.*) — On sait que Pierre III avait lancé ce mot à la tête de sa femme au milieu d'un dîner officiel (21 juin 1762), et que ce grief s'ajouta à beaucoup d'autres pour précipiter la révolution qui mit Catherine en possession du souverain pouvoir.

avoit eue il y a trois ans; elle m'a répondu que c'étoit pour un Polonois actuellement marié; mais la Matouchkin m'a assuré qu'elle n'aimoit point Cachelof, qu'elle ne l'avoit jamais aimé réellement et que ce n'étoit pas le dépit qui la faisoit parler. Elle revenoit de chez la Nélédinski, qui lui a raconté ma dernière conversation avec elle et lui a lu encore un de mes billets. Il me paroît plaisant, mon ami, d'occuper ces petites têtes féminines qui, au reste, sont aimables et amusantes.

Mardi, 23. — Au même.

Il n'y a rien de nouveau pour l'accouchement de la grande-duchesse qui ne se décide point. On dit que ce retard suspend la chute de Potemkin. Le comte de Brühl prétend que le prince Orlof a ordre de l'Impératrice de lui dire qu'il ait à se retirer de la Cour dans son gouvernement. Tout le monde en sera charmé; sa hauteur déplaisoit et il la faisoit paroître même devant l'Impératrice. Il a eu avec elle, le jour de Pâques, une scène indécente, par le refus qu'il lui donna au sujet d'une chose qu'elle lui demandoit. Orlof tient toute la faveur de Catherine II, qui le regarde comme son véritable ami; mais il ne veut point d'autre place de cœur, et cette souveraine ayant besoin d'amant, Zavadovski le sera; mais il n'aura aucune autorité, dit-on, s'il est possible que l'Impératrice n'en donne pas à celui qui la dominera, elle, comme amant.

J'ai parlé au comte de Brühl de Razoumofski. Il lui fait toujours les mêmes reproches au sujet du grand-duc, que le comte Panin a détaché des personnes sages qu'il avoit mises auprès de lui, telles que M. Epnin, homme de beaucoup d'esprit, mais courtisan, à ce que j'ai appris; et d'autres personnes plus solides que MM. Nicolaï et la

Fermière attachés au grand-duc (1) par le comte André. La Fermière a, dit-on, néanmoins plus de connoissances essentielles qu'il ne paroît; mais son extérieur est le pédantisme philosophique, et il m'a repoussé. On accuse le comte André d'avoir mis auprès du grand-duc un nommé Dufour, d'abord valet de chambre, ensuite secrétaire, pour lequel Son Altesse Impériale a beaucoup de bonté, de manière que ce petit favori se moque des autres, suivant le comte de Brühl. On m'a appris depuis que ce Dufour a été placé par le comte Panin, il y a quatorze ou quinze ans; que son attachement pour le grand-duc et les soins assidus qu'il lui a donnés pendant la maladie de ce prince, sont les causes de sa faveur; et j'en ai conclu qu'il faut toujours retrancher une partie des choses qu'on dit sur le compte de certaines gens.

Je crois t'avoir parlé, mon ami, dans une de mes lettres, de M. Pouchkin, ministre de Russie en Angleterre. Il est question de l'envoyer en Suède, d'où l'on rappelle M. Simolin (2). Ce choix paroîtroit annoncer des vues pacifiques : M. Pouchkin est un homme droit, sensé et simple; il a la tournure du comte de Vergennes, à mon avis, et je le croirois franc et honnête, si l'on ne m'avoit pas dit qu'il étoit bien Russe.

Mercredi, 24. — Au même.

Pictet, que j'ai vu ce matin, mon ami, vient de m'ap-

(1) En qualité de lecteurs. La Fermière, placé auprès du grand-duc en 1768, était de plus son bibliothécaire. C'était un des plus grands organisateurs des spectacles de la Cour; il était aussi un de ceux qui eurent le plus d'influence auprès du grand-duc, dont il ne fut éloigné que vers la fin de l'année 1791.

(2) Ivan Matvéévitch Simoline, qui, après avoir été ministre auprès de la diète de Ratisbonne (1781-1784), vint en France, où il résida en qualité de ministre plénipotentiaire (1784-1792).

prendre l'histoire de Raimbert et de la Billot. Raimbert est de Lyon et s'est établi en Russie par le commerce, qui lui rapporte beaucoup par les commissions qu'il fait depuis longtemps. La Billot, qu'il a eue avec lui comme maîtresse et associée, est de Bourgogne. Elle avoit épousé à Tournus, sur les bords de la Saône, ce Billot, petit marchand dont elle étendit le commerce par l'activité qu'elle a encore. Mais elle avoit une autre qualité : elle étoit belle comme le jour, et un nommé Moignard, son commis, en devint amoureux; elle le trouva digne de ses faveurs plus que son mari, ce qui est dans l'ordre. Ce Moignard, l'amant favorisé, eut des rivaux, du nombre desquels étoit le curé de Tournus. Ce nouvel amant ne plut pas, il eut tort; mais il trouva qu'on en avoit de ne pas l'agréer. En conséquence, comme prêtre, il voulut se venger; et, pour le faire plus sûrement, il prit le parti du mari et suscita un procès à la femme sur sa conduite scandaleuse avec Moignard. Les amans décampèrent et vinrent chercher retraite à Genève. Pictet, qui étoit magistrat de police, eut occasion de les connoître; il en parla à Voltaire, qui espéra trouver en elle une nouvelle Sunamite. La Billot vint chez lui, elle lui conta ses affaires; on trouva le moyen de faire venir le mari, on le fit coucher avec sa femme, ce qui rendit nulles toutes les procédures. Malgré la réunion du mari et de la femme, Moignard la voyoit toujours; un beau matin, ils décampèrent lui et la Billot, allèrent à Vienne, y levèrent un petit commerce, que son intrigue fit valoir de toutes les manières possibles; mais l'Impératrice-reine, qui n'aime pas qu'on se mêle de ses femmes et de ses filles, lui ordonna de sortir de ses États. La Billot fondit une partie de ses marchandises et vint en Russie. Elle y trouva Raimbert, qui en devint amoureux; ils firent ensemble

un voyage à Paris, revinrent à Pétersbourg munis de marchandises. La Billot, sous le nom de la Moignard, fit valoir le commerce de Raimbert, se faufila dans les intrigues des grands seigneurs et joua un rôle. Moignard cependant, dont elle portoit le nom, revint la rejoindre au bout de quelque temps. Il trouva cette femme changée, sans pouvoir se rétablir dans sa tendresse; mais, au bout d'un an environ, elle lui a donné quatorze ou quinze mille roubles, avec lesquels il est parti. La Billot a continué de vivre avec Raimbert jusqu'à la mort de son mari. Alors, de Moignard qu'elle s'appeloit, elle a repris son nom de Billot et fait venir ses enfans qu'elle éleva successivement. Il y en a un d'établi. Cette femme a de l'esprit et du caractère, avec un mauvais ton auquel on s'est accoutumé. Je ne sais pourquoi elle a pris en grippe Puységur; j'ai été plus heureux vis-à-vis d'elle et je compte qu'elle ne me sera pas inutile dans ce pays-cy.

Jeudi, 25. — Au même.

J'ai oublié de te rapporter, mon ami, qu'en parlant à Pictet de commerce, il m'a dit qu'il seroit plus avantageux à la France et à la Russie d'avoir deux maisons de commerce à Paris et à Lyon, pour les différentes marchandises qu'on fait venir ici. Les Russes ne seroient pas trompés comme ils peuvent l'être par les commissionnaires qu'ils emploient, et les marchands de France ne seroient pas exposés à perdre par les banqueroutes; elles montent, dit-on, depuis le commencement du siècle, à vingt-cinq millions de livres.

J'ai appris que mes entrevues avec Pictet sont connues et qu'on en parle. Je n'y saurois que faire et je ne changerai pas d'idée à cet égard; cet homme peut m'être très

utile. Je sais, d'ailleurs, que le vicomte de Laval (1) l'a fort employé ici sur beaucoup d'objets; j'en ferai autant. Je lui ai demandé une liste raisonnée des négocians de cette ville qu'il m'a promise.

A propos de commerce, mon ami, il est question d'un avantage pour les Espagnols, que M. de Lascy a demandé à M. le comte Panin : c'est d'abord que les affaires de commerce fussent portées au Collège de commerce et point aux juridictions particulières, et qu'ils eussent le même traitement des Anglois qui paient moitié en roubles moitié en rixdales, ce qui fait un gain d'un et demi pour cent; les autres paient tout en roubles. Si l'Espagne obtient ce dernier avantage, la France fera pour elle la même demande.

La dernière fois que je t'ai écrit, ou du moins à ma mère, je lui parlai de la grossesse de la grande-duchesse. On l'avoit d'abord annoncée devoir finir il y a un mois, et cet accouchement a successivement été retardé jusqu'à samedi dernier qu'elle a senti les douleurs. Le lendemain, l'Impératrice n'a point paru le matin, étant chez la grande-duchesse; on attendoit le canon de moment en moment, car c'est l'usage qu'on tire trois cens coups pour un prince et cent cinquante pour une princesse. Le lendemain, ni le surlendemain, pas plus. Les inquiétudes ont commencé, parce que le mardi devoit être le dernier terme; cependant, ce jour-là, je vis chez le comte Ivan Czernichef le prince Henry, qui nous dit que l'Impératrice lui avoit fait savoir le matin qu'on n'avoit aucune inquiétude, que l'enfant étoit bien placé, etc. Le lendemain, qui étoit mercredi, je dînai chez le prince Cherba-

(1) Mathieu-Paul-Louis de Montmorency-Laval, appelé d'abord vicomte de Laval, puis comte de Montmorency (1748-1809), colonel du régiment d'Auvergne-infanterie, maréchal de camp en 1788.

tof, où l'on me dit que l'enfant étoit mort, mais la grande-duchesse point délivrée; elle étoit alors très souffrante, et l'on craint aujourd'hui pour elle. J'ai bien peur, mon ami, que son état n'empire, et tout le monde s'alarme sur son sort. Nous verrons demain ce qui se passera.

La Néva a débâclé aujourd'hui; l'on n'a pas tiré le canon suivant l'usage, à cause de la grande-duchesse. La coutume ordinaire est de tirer de la forteresse, et le commandant passe la rivière en chaloupe pour annoncer cette nouvelle à l'Impératrice, qui lui fait un présent de tant de roubles.

Vendredi, 26. — Au même.

On avoit bien des raisons de craindre, mon ami, pour la grande-duchesse. Cette malheureuse princesse est morte aujourd'hui, sans avoir pu être délivrée (1). C'est une victime de l'ignorance de cette nation et peut-être de sa barbarie, si l'on se livre, comme bien des gens, à des conjectures qui deviennent pardonnables à croire dans un pays où les horreurs sont si communes.

La grande-duchesse n'avoit auprès d'elle qu'une mauvaise sage-femme, qui est de Strasbourg et ne fait ici ce métier que depuis dix-huit mois, sans l'avoir, dit-on, jamais pratiqué. On m'a dit que c'est Krouse, médecin du grand-duc, qui l'a recommandée. Cet homme, neveu du fameux Boerhave (2), ne peut souffrir son état; il s'occupe de manufactures, etc., et sa science n'est qu'en théorie, qu'il doit à de bons manuscrits de son oncle. Cette femme, de concert avec lui, n'a appellé de secours que le

(1) Voir à ce sujet, *La jeunesse d'un tsar*, de Dimitri Kobeko, p. 110 et suiv.

(2) Herman Boerhaave, né en 1668, était mort depuis le 23 septembre 1738.

lundi. Un chirurgien nommé Todi, après avoir vu la grande-duchesse, a proposé de la faire accoucher avec les ferremens, et c'étoit peut-être alors le cas, quoiqu'on eût ri au nez d'un autre médecin, qui la veille avoit dit qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire à l'état de la grande-duchesse. Cependant, malgré cet avis reçu et la délibération pour fixer le moment d'opérer, on a attendu jusqu'au mercredi à quatre heures du soir, qu'on a commencé à travailler. C'est le même Todi qui a opéré je ne sais combien d'heures, les uns disent quatre, les autres huit. Enfin la grande-duchesse a demandé du repos, et elle en avoit besoin après avoir souffert considérablement; on l'a portée dans son lit, et les personnes qui l'entouroient se retirèrent fatiguées, harassées. J'ai oublié de te dire qu'auparavant l'Impératrice avoit intimidé la sage-femme, en lui disant qu'elle répondroit des événemens. Cette même nuit du mercredi au jeudi, Moreau fut appelé, y resta six heures de suite, ne vit point la grande-duchesse, entendit quelques rapports, d'après lesquels il dit ce qu'il pensa. C'est là-dessus que l'Impératrice redit encore qu'il falloit avoir l'avis du Sénat, ou répondre devant lui du succès. Ce fut alors, mon cher ami, qu'on fit venir l'archevêque Platon, qui, sous prétexte de la coutume, disoit-il, venoit la confesser (1). La grande-duchesse n'en fut pas la dupe; elle lui dit qu'il la mettoit à son aise, qu'elle voyoit bien qu'il falloit mourir et qu'elle n'en avoit pas parlé, de peur d'augmenter les inquiétudes sur son compte, mais qu'elle étoit entièrement résignée. Après avoir satisfait à tous ses devoirs de piété, elle voulut voir tout le monde et prendre congé en particulier de chacun, en donnant sa main à baiser suivant l'usage

(1) C'était l'archevêque Platon qui avait baptisé la grande-duchesse selon le rite orthodoxe; il était resté son confesseur et son ami.

russe. Elle a mis à cette scène touchante et douloureuse toute la fermeté possible sans aucune ostentation, disant à chacun quelque chose de relatif à lui, comme au prince Kourakin : « Monsieur Kourakin, si vous avez quelque chose à dire à votre tante, je m'en charge, car je la verrai bientôt. » Elle a parlé ensuite seule à l'Impératrice et assez longtemps, sur elle, sur la Russie, sur la Cour, en ajoutant qu'elle ne lui disoit ces choses que dans ce moment, parce qu'il en est qu'on ne dit qu'à l'article de la mort. Elle a parlé aussi au grand-duc en particulier, mais auparavant elle l'avoit prié, exhorté devant tout le monde de l'oublier bientôt et de se remarier; que cela étoit nécessaire pour le bien de son Empire et d'un peuple immense dont il dépendoit. On prétend même qu'elle lui a indiqué celle qui devoit la remplacer. Cette exhortation pathétique, sans enflure ni grimace, a saisi tout le monde d'admiration et de tristesse; on n'entendoit que sanglots autour de cette infortunée princesse. Enfin, le matin du vendredi, le prince Henry de Prusse lui envoya son médecin, à qui elle parla assez longtemps de Berlin, comme si elle n'avoit pas été malade. Le nouveau docteur n'y fit pas plus que les autres; il étoit trop tard, on n'avoit pas voulu faire l'opération césarienne, l'Impératrice parlant toujours de répondre de sa vie; la gangrène commençoit à gagner. La grande-duchesse se leva cependant de son lit, alla se mettre sur une bergère et prit une tasse de café; elle dit au médecin, qui étoit auprès d'elle, qu'elle mourroit le soir et qu'elle le sentoit bien, puisque son enfant étoit encore dans son sein. Elle s'est recouchée ensuite, a continué de parler de temps en temps de choses indifférentes, comme le départ de la rivière et l'agrément de se promener en chaloupe, etc. Sa chambre infectoit, ce qui fit qu'on empêcha le grand-

duc d'y venir. Elle le demanda souvent quelques heures avant sa mort, ainsi que l'Impératrice, à laquelle elle a fait remettre un billet, sur lequel elle a écrit les personnes qu'elle recommandoit particulièrement à Sa Majesté Impériale. Une femme de chambre allemande, qu'elle avoit amenée de Darmstadt, et Dufour, valet de chambre du grand-duc, ne l'ont quittée qu'après qu'elle a expiré : ce qui est arrivé, mon ami, à cinq heures moins dix-huit minutes, suivant ce que m'a dit le comte André Razoumofski. J'étois chez lui à six heures; il venoit de se mettre dans son lit. Son valet de chambre me dit qu'il alloit dormir, mais il me fit entrer. Dès qu'il me vit, il fondit en larmes; je ne pus retenir les miennes en l'embrassant. « Ah! quelle horreur, quelle horreur! s'écria-t-il, — Vous ne savez pas, mon ami, ce que nous perdons », ajouta-t-il. Je tâchai de le calmer, et nous causâmes ensuite sur le même sujet. « Quelle fermeté et quelle bonté elle a fait paroître! me dit alors Razoumofski; elle a tâché de consoler tout le monde. Comme elle a parlé à tous et qu'elle avoit toujours eu la bonté de me distinguer à sa Cour, je suis le dernier à qui elle a parlé. « Nous nous « reverrons quelque jour, m'a-t-elle dit pour me consoler; « nous sommes faits pour nous revoir! » Il s'est mis alors à pleurer, et comme sa sœur est entrée, je lui ai cédé la place. Une heure après, j'y suis retourné; Mme Zagraski l'a emmené chez elle, et je n'ai pu le voir; on lui a remis des sels de ma part.

Voilà, mon ami, un événement bien triste, et je partage bien l'affliction qu'il cause. Le grand-duc a été saigné; il est parti avec sa mère dans un vis-à-vis pour Tsarskoïe-Sielo. Potemkin suivoit, ainsi que Mme de Bruce; le prince Orlof a rejoint à cheval. On m'a assuré que Potemkin avoit perdu, la veille ou la surveille de ce

malheureux événement, trois mille roubles au whist, tandis que tout le monde pleuroit. Au surplus, l'affliction dans ce pays-cy n'est pas longue. Pour moi, mon ami, je conserverai longtemps la mémoire de cette rare princesse et des regrets qu'elle a su inspirer.

Samedi, 27. — Au même.

J'ai envoyé ce matin chez le comte André Razoumofski. On m'a fait dire qu'il ne se portoit pas bien encore, et qu'il iroit à Tsarskoïe-Sielo dès qu'il seroit mieux. Cette incertitude m'a fait aller chez lui, il venoit de partir; j'en ai été bien aise. La Billot, chez qui j'ai été, mon ami, m'a dit que sa sœur Zagraski l'avoit fait saigner et qu'elle étoit cause qu'il n'étoit parti que ce matin pour Tsarskoïe-Sielo et non pas hier. Cela accrédite des propos sur *son* compte très désavantageux, et que ses ennemis ne manquent pas de relever. On dit, par exemple, que la douleur de Razoumofski est très vive, parce qu'il a perdu sa maîtresse; on ajoute que l'Impératrice a prévenu le grand-duc à Moscou que le comte André le faisoit cocu (1). Si toutes ces infamies sont vraies, je ne serois pas surpris qu'on voulût détacher le grand-duc de Razoumofski; ces horribles propos le prouveroient, et je t'ai déjà dit, mon ami,

(1) Les derniers historiens de Catherine II et du grand-duc Paul admettent l'exactitude de ces bruits. Le comte André, ami particulier du grand-duc, aurait été réellement l'amant de la grande-duchesse; il aurait été aussi corrompu par les ministres de France et d'Espagne, désireux d'amener la rupture de l'accord de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, et ce serait d'eux que Razoumofski aurait tiré la meilleure partie de ses revenus. Par lui la grande-duchesse, dont l'influence sur son mari était notoire, aurait été prévenue favorablement pour les Bourbons. De même, l'avertissement de Catherine II à son fils, auquel il est fait allusion ici, aurait été réellement donné, mais inutilement; le grand-duc n'aurait ajouté foi à cette déclaration qu'après la mort de sa femme. D'ailleurs, pour plusieurs autres raisons, l'Impératrice et la grande-duchesse se trouvaient en mésintelligence : Catherine croyait sa belle-fille dévorée de l'ambition de régner.

que le prince Henry étoit censé avoir ce dessein (1). Ce malheureux événement pourroit le favoriser, n'ayant pas quitté le grand-duc pendant tout le temps de ce désastre; dans le moment actuel il est à Tsarskoïe-Sielo avec lui. Je sais bien, mon ami, soit dit entre nous, que la grande-duchesse préféroit le comte André à beaucoup de gens; je suppose même qu'il y avoit entre eux une amitié tendre et vive; cela me paroît naturel, ils étoient jeunes tous deux et tous deux aimables; mais il n'y a qu'une Cour aussi corrompue et aussi méchante de soupçonner du mal aux choses les plus honnêtes.

J'ai su de la Billot que Mme Zagraski n'aimoit pas autant son frère qu'elle le paroissoit; ce n'est que depuis la faveur du comte André qu'elle lui montre plus d'attachement. C'étoit autrefois le contraire, et souvent, malgré sa politique, elle se laissa aller vis-à-vis de lui à une humeur contredisante fort déplacée, continuellement trouvant à redire à ce qu'il fait et ne pouvant supporter qu'il vienne nous voir. Ma liaison avec le comte André lui déplaît sans doute; mais je m'en moque.

J'ai dîné aujourd'hui avec Moreau, le fils de Moreau de l'Hôtel-Dieu, un fort habile chirurgien. Il n'a pas voulu se trouver à l'ouverture du corps de la grande-duchesse, parce qu'il auroit dit trop franchement ce qu'il pense devant les médecins et chirurgiens de la Cour, qui ont décidé que la grande-duchesse ne pouvoit point accoucher, que sa conformation s'y opposoit et qu'elle n'auroit jamais pu mettre d'enfans au monde. Moreau n'a pas été invité à cette ouverture; on est venu pour le sonder, à ce qu'il m'a dit, mais il s'est tenu boutonné et il a bien fait. Vis-à-vis de moi, qui ne lui demandois rien,

(1) Ce qui n'est pas invraisemblable, étant donné la prédilection d'André Razoumofski pour les Français.

il a dit qu'il avoit envoyé son avis en France et qu'il regardoit les chirurgiens et médecins de la Cour comme des ânes. La mort de la grande-duchesse, selon lui, est un malheur qui ne devoit point arriver. Au vrai, mon cher ami, il est bien étonnant qu'on ne prenne pas plus de soins d'avance pour une grande-duchesse. Elle étoit trop aimable et trop aimée : c'est un grand tort dans ce pays-cy, à sa place surtout. Le peuple est très fâché; il pleure et s'aigrit. On entendoit hier et aujourd'hui aux boutiques dire : « Les jeunes dames meurent; les vieilles baba ne meurent point! » Il est venu chez le prince Orlof une troupe de paysans, pour s'informer si réellement la grande-duchesse étoit morte. Quand on leur a dit que cela étoit vrai, ils ont tous pleuré avec amertume. Ces gens sont dans l'esclavage et ils aiment leurs souverains; en Angleterre, où le peuple est libre, les rois sont détestés; les François ne sont point esclaves et ils adorent leurs maîtres; qu'est-ce que c'est donc que ce sentiment?

J'ai vu ce soir chez les Behmer le médecin du prince Henry, qui avoit été invité par l'Impératrice à l'ouverture du corps de la grande-duchesse; il a répété les mêmes raisonnemens qu'on doit attendre de la Cour, mais il m'a appris que la grande-duchesse avoit un prince. Cet enfant énorme avoit, dit-on, vingt-trois pouces de long et huit pouces de carrure.

Dimanche, 28. — Au même.

J'ai été dans plusieurs maisons, mon ami; la conversation est toujours la même. On parle et l'on reparle de cette malheureuse princesse; mais la douleur prend l'empreinte du caractère : ici, elle n'est ni profonde ni durable; il semble que ce sentiment soit au nombre de

tous ceux qui doivent les occuper et les distraire. Il en est de leurs peines comme de leurs plaisirs : tout est fait pour les amuser, les occuper quelques instans; rien ne les affecte. J'en ai vu au milieu de leur douleur prendre un almanach, pour y chercher une nouvelle épouse au grand-duc; il est vrai que le besoin est pressant, mais la douleur véritable laisse la politique et le cœur ne voit rien alors que ce qui l'affecte. Je dois cependant rendre justice à quelques personnes, qui ne sont pas de leur nation, à les juger par leur âme. De ce petit nombre est Mme Nélédinski, que cet événement a rendue malade. Je l'ai vue aujourd'hui, et nous n'avons pu parler que d'elle. Nous nous sommes rappelé toutes les occasions particulières où elle nous avoit parlé, avec quelle noblesse et quelle bonté. Je n'oublierai jamais les trois soupers que j'ai faits avec cette malheureuse princesse, deux chez elle et un chez le comte Ivan Czernichef où je jouai la comédie, les choses honnêtes qu'elle eut la bonté de me dire à cette occasion. Mme Nélédinski en étoit aimée particulièrement et a eu mille occasions de la voir dans l'intimité, de jouir de ses bontés et du spectacle intéressant de l'amour mutuel d'elle et du grand-duc, qui ne l'appeloit jamais alors que « ma femme, ma chère femme ». Et c'est une union pareille, aussi touchante, aussi respectable qu'on a voulu détruire, et qui, en effet, malgré tous les efforts, n'a pu être rompue qu'au dernier terme de la vie! Mme Nélédinski est petite-fille de cette Lapouchkin qui reçut sous Élisabeth le knout publiquement pour un propos indiscret. Cette femme étoit jeune et jolie; le ministre de l'Empereur en étoit amoureux et lui donnoit le bras en sortant du spectacle. Quelqu'un lui dit à l'oreille qu'elle se feroit du tort dans l'esprit de l'Impératrice; elle répondit aussitôt : « Pourquoi ne me

permettroit-elle pas un amant, elle qui en a eu mille? » Ce propos fut la cause de son malheur (1).

La petite princesse Troubetzkoï est au désespoir : elle perd sans doute plus qu'une autre, car indépendamment d'une protectrice et d'une amie, sa position nouvelle va la plonger dans une solitude fort triste vis-à-vis de son père et de ses coquines, qu'il fait manger à sa table avec elle. La grande-duchesse, qui s'intéressoit à cette jeune personne, la nommoit souvent des assemblées qu'elle tenoit; cette ressource va lui manquer.

Tu sais, mon cher ami, qu'on mêle toujours du merveilleux aux événemens les plus simples quand ils intéressent. Le peuple dit que la grande-duchesse est morte parce qu'on n'a pas fait de prières pour elle, que ce sont des chirurgiens qui ont été appelés, et des chirurgiens étrangers. C'est une opinion reçue parmi le peuple russe qu'une femme ne doit être accouchée que par une femme du pays, car cette nation-cy n'aime point les étrangers. Cette opinion n'est pas favorable pour le prince Henry; le peuple dit qu'il a apporté la peste à Moscou (2) à son premier voyage, et que son second est cause de la mort de la grande-duchesse. Ce n'est pas tout : mon abbé Pasquini avoit prévu sa mort par une cabale, par le moyen de laquelle il a vu aussi que ce seroit un prince qu'elle devoit mettre au monde.

Lundi, 29. — Au même.

J'ai été souper chez la maréchale Galitzin, où étoit la comtesse Matouchkin, que j'ai trouvée mélancolique;

(1) Il est vrai qu'elle avait aussi trempé dans la conjuration du marquis de Botta, qui avait essayé de détrôner Élisabeth et de rétablir Ivan.
(2) La fameuse peste de 1771, qui fit tant de victimes.

elle n'aime plus Cachélof et ne veut plus, dit-elle, rien aimer. Cette soirée a été fort gaie, mon ami, et l'on n'auroit pas imaginé que l'Empire venoit de perdre une princesse adorable. On m'a dit qu'elle s'étoit ressouvenue de la comtesse Ivan Czernichef et de la comtesse Chouvalof, qui sont grosses à la vérité toutes deux et auxquelles elle a fait faire des complimens de sa part (1). J'ai vu la première, qui m'a paru sincèrement affligée et qui m'a dit que de la part de bien des gens, cette affliction seroit courte. Elle ne se trompe pas, je crois, et connoît son pays.

Mardi, 30. — Au même.

Mes soupçons n'étoient que trop fondés, mon ami, sur le compte de Razoumofski; du moins, j'en ai grand'peur. Hier nous l'avons rencontré le matin, Combes et moi; il revenoit de Tsarskoïe-Sielo et paraissoit abattu. J'ai couru chez lui et je ne l'ai pas trouvé; je lui ai écrit et n'ai point reçu de réponse que ce soir. Il m'engage à le venir voir. Mais ce que m'a dit le comte de Brühl m'a fort inquiété. On prétend que le grand-duc a soupçonné sa femme d'aimer Razoumofski, qu'il l'a dit au prince Gagarin il y a quinze jours, et qu'il a ajouté : « J'espère que cette folie se passera, et je veux attendre. » Vers les derniers jours de sa vie, elle a, dit-on, tout avoué au grand-duc, qui dans ces derniers momens n'a cessé d'écrire à la suite de ses différentes conversations avec la grande-duchesse; et le jour de sa mort il a montré, dit-on, une fermeté extraordinaire. On remarque que Gagarin reste

(1) La comtesse Chouvalof allait donner naissance au futur général Paul Andréiévitch Chouvalof, celui qui devait accompagner Napoléon Ier de Fontainebleau à l'île d'Elbe, au nom de l'empereur Alexandre Ier.

à Tsarskoïe-Sielo et que le comte André en est revenu. Le prince Henry ne quitte pas le grand-duc et paroît vérifier les soupçons que j'ai donnés sur ses projets à Razoumofski. Je ne sais, mon cher ami, si ce que m'a dit Brühl est vrai, mais il m'a assuré que le grand-duc s'en étoit ouvert à quelques personnes, et de ce nombre paroît être la maréchale Romanzof. Une pareille conduite m'étonne de la part de la grande-duchesse, qui avoit de l'esprit; quant au grand-duc, cela prouve ce dont je n'ai jamais douté, que ce prince a peu de caractère.

On a proposé au comte de Brühl de le fixer dans ce pays-cy, en lui conservant au service le même rang qu'il a chez lui; je crois même qu'on lui a fait entrevoir des espérances de la part du grand-duc. Il ne pourroit pas mieux faire sans doute d'attacher à sa personne un homme de l'honnêteté du comte de Brühl; mais l'honnêteté ne suffit pas pour occuper avec avantage pour le grand-duc une place dans sa confiance intime.

Mercredi, 1er mai. — Au même.

Le comte de Brühl est venu me voir ce matin, mon ami, et j'ai été avec lui chez le comte André, que j'ai trouvé assez abattu. Comme nous n'étions pas seuls, nous n'avons pas pu causer librement ensemble; il m'a dit seulement qu'étant à Pétersbourg sans pouvoir aller à Tsarskoïe-Sielo, il ne verroit pas grand monde, que sa sœur lui avoit proposé avec instance un appartement chez elle et qu'il l'avoit accepté sous la condition d'y être libre et seul, que je lui ferois plaisir de le venir voir et que nous ferions ensemble quelques promenades. « Je serai bien aise, a-t-il ajouté lorsque le comte de Brühl est sorti, de causer avec vous. » Nous avons pris jour pour

le lendemain; il m'a recommandé de ne pas dire que je le voyois en particulier. Je te rendrai compte du résultat de cette conversation.

Vendredi, 3. — Au même.

Je ne t'ai point parlé, mon ami, de la promenade que j'ai faite hier avec le comte André Razoumofski. Nous sommes sortis tous deux en voiture et nous avons été hors la ville; là, nous avons mis pied à terre. Je l'ai laissé commencer à s'ouvrir sur ce qui le regarde, et il n'a pas été long. « Vous savez, m'a-t-il dit, ce dont parle toute la ville. — Je m'en doute, lui ai-je répondu; mais j'ai peine à croire que le grand-duc vous oublie aussi promptement. — Ma liaison avec le grand-duc, a repris le comte André, est d'ancienne date; j'avais dix ans alors. Depuis, j'ai été à Strasbourg pour y être élevé, en Angleterre (1), etc., et, en revenant, je lui ai retrouvé pour moi les mêmes bontés; elles n'ont fait que croître depuis ce temps. La mort de la grande-duchesse que je regrette, que j'ai raison de regretter, parce que ma douleur est légitime, change ma situation vis-à-vis le grand-duc; on a su profiter du moment de sa douleur et de son abandon pour s'emparer de lui. L'Impératrice et le prince Henry ne le quittent point. Le matin du jour que je suis parti de Tsarskoïe-Sielo, je l'ai vu le matin; il m'a embrassé et je suis sorti voyant entrer l'Impératrice. Alors on m'a remis un billet de la part de Sa Majesté Impériale, et je suis venu en ville. Je vous montrerai sous le sceau du secret une lettre que j'ai écrite, en arrivant, au grand-duc. M. de Soltikof (2) m'a

(1) Il avait fait ses études en l'Université de Strasbourg, et il était entré, en 1768, au service de la marine anglaise.

(2) C'était, on s'en souvient, le grand maître de la cour du tsarévitch. (V. plus haut, p. 117.)

répondu une première fois que Son Altesse Impériale avoit de la fièvre et qu'elle ne pouvoit pas me répondre. La seconde fois, il m'a donné des nouvelles de la santé du grand-duc, sans me parler de ce qui me regardoit. Mon parti est pris, j'irai voyager en France, en Italie et surtout en Angleterre; j'ai besoin d'acquérir des lumières. » Je l'ai fort exhorté à exécuter ce projet; il peut lui faire grand bien et le mettre à portée des connoissances nécessaires pour devenir un homme d'État. Le comte André est jeune, il a vingt-quatre ans; comme il ne peut pas se soutenir par son nom, étant petit-fils d'un pâtre (1), il faut que son mérite et le besoin qu'on peut avoir de lui le rendent nécessaire. Le grand-duc est foible, il est vrai, et peut l'oublier; mais ne peut-il pas aussi s'en ressouvenir? Et le second rôle, que Razoumofski pourra jouer en Russie, doit être beaucoup plus essentiel que le premier.

J'ai dîné aujourd'hui avec le comte de Brühl, qui m'a dit que la maréchale de Romanzof étoit soupçonnée d'avoir entré dans l'intrigue du comte André et de la grande-duchesse, et qu'elle craignoit beaucoup pour elle les suites de cette affaire. D'autres disent qu'on a trouvé chez la grande-duchesse des papiers qui ont tout fait découvrir : c'étoit une correspondance. Mais il n'y a guère d'apparence que cela soit, les femmes ne sont pas si maladroites.

J'ai reçu une lettre de Heyking; il viendra cet été à Pétersbourg. Il me mande qu'on soupçonne le prince Henry de vouloir négocier la Courlande pour un prince de Suède, à condition que cette Cour céderoit à la Prusse la Poméranie.

(1) L'aïeul du comte André, nous l'avons déjà fait remarquer, était un Cosaque ukranien. La famille Razoumofski était sortie de l'obscurité avec Alexis (1709-1771), oncle d'André; sa belle voix l'avait fait choisir pour un des chantres de la chapelle de la Cour, quand l'impératrice Élisabeth le remarqua, en fit son favori et même son mari.

Samedi, 4. — Au même.

J'ai écrit, en me levant, un mot au comte André, que Combes a fait remettre chez Mme Zagraski par la Billot. Je crains, mon ami, que la disgrâce de ce jeune homme ne soit réelle. Tout le monde en parle, plusieurs s'adressent à moi; le baron de Nolkem étend son inquiétude ordinaire sur cet objet comme sur d'autres. Il m'a fait plusieurs questions, auxquelles j'ai répondu vaguement. Nous étions chez le prince Lobkowitz, ministre de Vienne, qui m'avoit prié à dîner; le comte de Brühl y étoit. Il m'a rapporté qu'on ajoutoit aux griefs du comte André celui d'une amitié intéressée du comte de Lascy, ministre d'Espagne, qu'on a dit avoir donné de l'argent à Razoumofski (1); et l'on mèle dans cette liaison le baron de Nolkem, qui faisoit, dit-on, l'office de secrétaire d'ambassade dans cette prétendue négociation, à laquelle je n'ai point de foi. On m'a ajouté qu'on avoit reçu à la poste une lettre du comte de Lascy, en chiffres, adressée à Razoumofski, qui ne lui a pas été rendue et qu'on travaille à déchiffrer. Ce conte me paroît difficile à croire, d'autant que s'il y avoit motif, le comte de Lascy est trop adroit et trop expérimenté pour agir avec aussi peu de circonspection.

Nous avons été, après le dîner, à Saint-Alexandre-Newski. C'est un couvent éloigné de deux ou trois verstes de Pétersbourg, du côté de la Perspective ; c'est là que la pauvre grande-duchesse est exposée sur son lit de parade depuis jeudi. C'est la même salle où a été exposée Élisabeth, à ce qu'on m'a dit. J'ai été surpris et fâché du peu de magnificence qu'on a mis à cette cérémonie; il semble

(1) Voir ci-dessus, p. 230, note.

qu'on lui rende à regret les honneurs qui lui sont dus, et que sa mort n'ait pas épuisé l'envie qu'elle a fait naître à plus fort qu'elle. On laisse entrer le peuple, et chaque personne va lui baiser la main, en montant deux marches qui soutiennent l'estrade, sur laquelle se trouve le lit de parade où elle est. Un officier, qui est auprès du corps, vous invite à y monter; comme aucun des ministres ne l'a fait, j'ai suivi leur exemple. Il y a, derrière, des bancs et des chaises sur lesquels se tiennent les femmes qui sont de service toutes les vingt-quatre heures, ainsi que les chambellans; mais sa maison à elle y reste toujours, jusqu'à l'enterrement qui se fera mardi. En sortant par le fond de cette salle, nous avons descendu deux marches pour entrer dans une chapelle, et nous avons vu à droite, à côté de l'autel, une fosse dans laquelle elle sera déposée; il n'y a seulement pas de caveau. Au-dessus est l'église de Saint-Alexandre-Newski, dont on voit le tombeau en argent; ce morceau fort riche n'a que ce mérite, il a été fait par ordre de Pierre Ier.

En sortant, j'ai remonté dans la voiture du comte de Brühl et nous avons été nous promener au Jardin d'été, dont je ne trouve de beau que la position où il est, sur le bord de la rivière, à la suite de ce beau Quai. Il y a une mauvaise imitation des petits bosquets de Versailles, où sont toutes ces fables en plomb avec des eaux jaillissantes. On a fait venir, à grands frais, d'Italie, de mauvaises statues de marbre blanc, au bas de chacune desquelles est le nom de leur attribut.

J'ai quitté le comte de Brühl pour aller chez les Behmer. On m'a parlé du comte André, de sa disgrâce et de ce qui l'a décidé. Il paroît que l'opinion que je t'ai donnée, d'après les autres, sur la grande-duchesse, s'accrédite plus que jamais; l'une de ces opinions est que cette

malheureuse princesse a elle-même confirmé les soupçons qu'elle avoit fait naître, en convenant à sa mort, vis-à-vis le grand-duc, de sa foiblesse pour le comte Razoumofski; l'autre, que Dufour, valet de chambre du grand-duc, est la cause véritable de la disgrâce de Razoumofski, que sur les soupçons qu'il a donnés ou accrédités, on a chargé le prince Kourakin de rassembler les papiers de la grande-duchesse et de les apporter le mercredi; que dans une cassette de la grande-duchesse on a trouvé des lettres d'André, ce qui avoit décidé sa disgrâce, car on m'a assuré qu'il étoit envoyé à Riga. Brühl m'a ajouté qu'on disoit le comte de Lascy lié avec Razoumofski, à qui il avoit prêté de l'argent, et qu'il étoit question d'une lettre de ce ministre espagnol au jeune comte, toute chiffrée, qu'on cherchoit à lire au bureau où elle avoit été arrêtée. J'ai bien de la peine, mon ami, à croire à cette dernière chose; il est hors de probabilité qu'un homme sage et expérimenté comme le comte de Lascy se soit fié à un jeune homme avec aussi peu de circonspection; mais on m'en a parlé deux fois, voilà pourquoi je t'en reparle.

J'oubliois de te dire que le comte André m'avoit écrit, par Combes, un billet pour m'engager à venir le lendemain chez lui, à huit heures du matin; j'en ai reçu un nouveau en rentrant, par lequel il me mande que ses affaires l'obligent à sortir de bonne heure et qu'il ne pourra être chez lui. Cette nouvelle de Riga m'inquiétoit; en conséquence, je donnai ordre qu'on m'éveillât de très bonne heure, pour aller chez lui avant qu'il pût sortir.

Dimanche, 5. — Au même.

J'étois ce matin dehors, mon ami, avant sept heures. J'ai trouvé le comte chez lui. Il a paru surpris, lorsque je

lui ai parlé de Riga; il m'a dit qu'on ne s'étoit pas trompé de beaucoup, puisqu'il alloit à Revel, qu'il en avoit reçu l'ordre hier de l'Impératrice par le maréchal Galitzin, et qu'il devoit partir dans les vingt-quatre heures après l'enterrement. « On m'a rassuré, a-t-il ajouté, sur les suites de cette destination, et ma conscience m'auroit déjà tranquillisé, si je ne connoissois pas ce pays-cy. J'ai cependant demandé qu'il me fût permis d'aller joindre mon père en Ukraine et de repartir pour les pays étrangers. » Le voyage de Sibérie inquiète ici tout homme dans la disgrâce, et Razoumofski, tout en causant, m'a dit que s'il se doutoit de quelque chose, il prendroit ses précautions, en arrivant à Revel, pour décamper par un vaisseau. Pendant que j'étois chez lui, il a mis ordre à ses papiers, et nous sommes repartis ensemble de chez sa sœur où il loge, pour venir chez lui. Il y a arrangé d'autres papiers encore, parmi lesquels il m'a montré un cahier écrit de la main de la grande-duchesse, daté en marge et cotté de cette manière : « Commencé le 11 mai 1775. »Ce sont des pensées de Sénèque, extraites par cette malheureuse princesse, qui en avoit fait une copie exprès pour le comte André. J'en ai lu quelque chose, et j'ai remarqué avec étonnement qu'il n'y avoit point de fautes de langue ni d'orthographe. En vérité, mon ami, c'est une chose surprenante que la manière dont les étrangers possèdent notre langue. J'ai parlé à Razoumofski de cette prétendue correspondance avec le comte de Lascy; cela l'a fait rire. En me reparlant de sa position, il m'a dit que la Cour ne lui faisoit aucune peine à quitter, si on lui permettoit de voyager; qu'il ne regrettoit après la grande-duchesse que le grand-duc, et qu'il étoit convaincu que cela ne venoit que de l'Impératrice. Il m'a répété que le lundi matin qu'il étoit revenu de Tsarskoïe-Sielo, on l'avoit empêché

d'entrer chez le grand-duc à sa manière accoutumée, c'est-à-dire à son lever; mais que, dès qu'on lui en eût donné la liberté, il avoit embrassé le grand-duc, les larmes aux yeux, en lui parlant de sa femme; qu'il étoit sorti à l'arrivée de l'Impératrice, laquelle lui remit une lettre pour le maréchal Galitzin, en lui disant d'avertir le maréchal de mettre promptement à exécution ce qu'elle lui prescrivoit. Razoumofski, ayant appris à Saint-Pétersbourg ce dont il étoit question, écrivit sur-le-champ une lettre au grand-duc, qu'il m'a montrée ce matin. Elle est noble, ferme, et plutôt d'un ami à un ami que d'un homme à son prince. Il dit au grand-duc, dans cette lettre, qu'il ignore si c'est par son ordre qu'on l'éloigne de lui ou à son insu. Il fait ensuite un récit bref des années qu'il a passées auprès de lui, de son attachement pour lui et la grande-duchèsse, et finit par dire qu'il ne doit pas descendre à examiner les motifs et les moteurs secrets de sa disgrâce. Il a reçu hier, comme je te l'ai mandé, mon ami, un ordre d'aller à Revel dans les vingt-quatre heures après l'enterrement; mais comme l'Impératrice compte y aller incessamment avec son fils, il ne restera pas longtemps à cet endroit, et il espère qu'il obtiendra la permission qu'il a demandée d'aller en Ukraine et, de là, voyager. Le comte Ivan Czernichef lui donnera des nouvelles de la Cour, à ce qu'il lui a promis. Il seroit bien intéressant pour lui de faire savoir au grand-duc de ses nouvelles, car peut-être que M. de Soltikof ne lui a pas remis sa lettre. On ne m'a pas dit de bien de ce Soltikof, et, de plus, il est courtisan. En quittant Razoumofski, je lui ai promis de lui écrire et je lui tiendrai parole; d'ailleurs, je le verrai peut-être encore avant son départ. Je ne sais si la maréchale Romanzof est impliquée dans cette affaire, mais on la dit fort gaie

et fort tranquille, ce qui étonne fort les faiseurs de conjectures.

M. de Juigné, avec qui j'ai eu une conversation avant de sortir, m'a dit que le comte Ivan l'avoit instruit du traitement qu'on feroit à nos deux gabares. Elles auront le salut égal de la part de la frégate de garde et de la forteresse, et l'on ne visitera les marchandises qu'à bord. M. d'Ostermann, le vice-chancelier, lui donnera cette réponse ministériellement. Il paroît que ce ministre reprend faveur; on a conseillé au comte de Brühl de présenter de nouveau à lui le même mémoire que je lui ai fait pour l'Impératrice, et dont le prince Potemkin, à qui il l'a donné, ne lui a point fait de réponse. On a assuré le comte de Brühl que l'Impératrice auroit son mémoire par cette voie, et qu'il en auroit satisfaction.

M. de Panin est toujours incommodé; il a, dit-on, un hydrocèle, et l'on doit lui faire une petite ponction. Il en fait un grand mystère. Je ne sais quel degré de faveur a ce ministre; mais je le crois en bonne position, à en juger par le prince Kourakin, son neveu, qui reste auprès du grand-duc à Tsarskoïe-Sielo, ainsi que le prince Gagarin, son parent. Il est vrai qu'ils ne voient guère Son Altesse Impériale; mais il n'y a que l'Impératrice et le prince Henry qui le voient.

Zavadovski est toujours avec l'Impératrice, ainsi que Potemkin; mais le règne de ce dernier est sur sa fin, quoiqu'on lui fasse bonne mine, et sa place de ministre de la guerre est déjà donnée, dans l'opinion publique, au comte Alexis Orlof. Le prince, son frère, paroît être dans la plus grande faveur. On attend toujours des événemens nouveaux.

J'ai tant de choses sérieuses à te dire, mon ami, qu'il me reste peu de temps pour te parler de ce qui me touche

plus agréablement. Je ne t'entretiens plus de Charlotte; ce n'est pas oubli ou indifférence, non, mon ami, j'aime Charlotte plus que jamais. Je passe la plupart de mes soirées avec elle, et je dois certainement à sa société les agrémens de la vie que je mène depuis quelques mois, si l'on peut vivre heureux parmi un peuple de sauvages habillés, qui couvre de nos modes et de nos usages la férocité naturelle de son caractère. C'est en les oubliant qu'on peut vivre chez eux, c'est en se dissimulant ce qu'ils sont qu'on peut vivre avec eux.

Lundi, 6. — Au même.

Chaque jour, mon ami, amène de nouvelles horreurs. J'étois, ce matin, à écrire au coin de mon feu, lorsque Combes est venu me dire que Lormoi, écuyer du grand-duc, avoit reçu son congé, sous prétexte de réforme. Il a été bien traité au surplus, et on lui a promis un présent de la part de Son Altesse Impériale. Il ne demande que le remboursement de quinze à seize cens roubles qu'on lui doit. Lormoi voudroit déjà être parti; ce qu'il a vu ne lui donne pas envie de rester, et dès qu'il sera en France, il se dédommagera bien du silence qu'il garde ici. Cependant, il dit toujours en attendant des choses assez fortes, telles que ceci : Le grand-duc non seulement est d'un caractère foible, mais il n'en a point du tout; dur et cruel par nature, sa bonté n'est que l'effet d'un sentiment de crainte. Il hait sa mère qui le méprise et le croit indigne de la place à laquelle il est appelé. Sa naissance, au surplus, n'est pas ce qu'on pense. Pierre III n'est pas son père, et c'est un Soltikof qui lui a donné le jour (1). Cela,

(1) Ce Soltykof serait Serge Vassiliévitch, qui passa pour avoir été le premier amant de Catherine, alors grande-duchesse, et que l'on suppose

joint au retour des Orlof, pourroit faire imaginer que le dessein de Catherine II est de faire régner un de ses bâtards, et il y a au Corps des Cadets un petit Bobrinski, qui peut avoir douze à treize ans, confié aux soins de Ribas, à qui l'on a fait entendre que cet enfant étoit de conséquence. C'est, en effet, le fils de l'Impératrice et d'Orlof. Avant que Lormoi s'en aille, j'aurai avec lui au moins une ou deux conversations.

Le comte de Brühl est venu me voir un instant. Il m'a dit que le prince Henry avoit donné ces jours-cy son portrait à Potemkin, avec un entourage de diamans. Il voudroit bien l'aider à se relever, pour faire obstacle aux Orlof qui ne sont pas Prussiens. Orlof, presque sûr de sa faveur, pelote le pauvre favori et lui adresse des épigrammes sanglantes.

Après avoir fait quelques visites avec M. de Juigné, j'ai été souper chez les Behmer; j'y ai vu le baron de Nolkem, qui m'a dit que le comte André Razoumofski devoit commander une escadre de cinq vaisseaux pour la mer Noire. Nolkem regarde cela comme une faveur, et je crois que c'est une disgrâce bien calculée et par la commission même et par les résultats qui peuvent en arriver. Cette mer est mauvaise, les Russes mauvais marins, et cette expédition, sans un but bien honorable, n'a aucun attrait. Si le succès ne couronne pas cette entreprise, qui ne regarde que le commerce ou des évolutions relatives à cet objet, la faute sera au comte André, qui la payera cher. De quelque manière que ce soit, mon ami Razoumofski est dans une mauvaise position.

encore avoir été le véritable père du grand-duc Paul, né le 20 septembre 1754. (Sur cette question, cf. K. Waliszewski, *Le roman d'une impératrice*, p. 80 et suiv.) On éloigna ensuite Soltykof; il fut chargé par Élisabeth d'annoncer la nouvelle de la naissance du grand-duc au roi de Suède et fut nommé ministre à Hambourg. Il vint à Paris en 1762, comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire.

Mardi, 7. — Au même.

Il faut donc, mon ami, continuer à te rendre compte de l'examen que je fais de ce pays. Je crois, en vérité, que l'habitude de voir des méchancetés me rendra moi-même méchant, si je n'y prends garde. On se déchire, on se calomnie mutuellement, et, comme me disoit un Russe, il n'y a point de transition entre les mouvemens de l'âme les plus opposés : on passe de l'ivresse du plaisir à la haine la plus noire.

J'ai été ce matin à l'enterrement de la grande-duchesse. Nous sommes arrivés à neuf heures ; il a fallu attendre l'Impératrice. Dès qu'elle a été placée, on a commencé le service. Le corps de la grande-duchesse étoit placé comme auparavant dans sa tombe, où son cercueil étoit sous un dais de drap d'or garni en argent, avec des plumes noires et blanches qui le surmontoient. Au lieu d'être dans la salle de parade où elle étoit les jours précédens, on l'avoit déposée dans une chapelle plus basse de deux marches que cette salle, d'où nous descendîmes pour nous placer. L'Impératrice étoit à droite en descendant, les frêles et les dames à gauche, et nous aussi, mais plus au fond contre un escalier qui monte à l'église de Newski. On a commencé le service qui a duré deux heures; après quoi, l'évêque Platon a prononcé un discours qui a fait fondre en larmes les assistans, les uns de bonne foi, les autres par grimace; on a fini la cérémonie par descendre le corps dans une fosse auprès de l'autel. Les détails de cette triste cérémonie sont affreux à voir, surtout quand ils regardent une personne qu'on a connue particulièrement. Voilà, mon cher ami, en quoi ils consistent. Le confesseur lit tout haut votre absolution et

vous la donne, en y joignant le dernier baiser; on met aussi du sel et le passeport du mort dans sa main, par lequel on certifie de ses mœurs. Après cela, plusieurs prêtres ont soulevé le drap d'or qui la couvroit jusqu'à la tête, pour retirer dessous un drap de toile dont on lui couvre la physionomie; on la découvre encore un instant pour l'arroser d'huile, ce qui est une extrême-onction, et on la recouvre pour jamais. Quand cela est fait, plusieurs personnes laïques soutiennent le couvercle du cercueil qu'on met dessus, et on le ferme tout à fait. Il y vient même un ouvrier, sans aucune marque de deuil, qui visse ce couvercle; et la vue de ce vilain homme m'a révolté : il semble que ce soit l'émissaire de la Mort. Pendant cette triste scène, l'Impératrice a eu l'air de pleurer; mais je ne crois point à ses larmes, son cœur est trop sec. Le prince Orlof étoit près d'elle et gardoit une fort bonne contenance. Le comte Ivan Czernichef, en courtisan décidé, lui a fait trois grandes révérences et une légère à Potemkin, qui s'en va, dit-on, incessamment.

J'ai été dîner chez Nolkem, qui est parti après pour voir sa future; de là, j'ai été au Vasiliostrof avec les Behmer. La pauvre Zénoviof n'est pas bien; nous avons parlé ensemble du comte André, et je l'ai quittée pour le rejoindre. En conséquence, j'ai été chez Mme Nélédinski; on m'a dit qu'elle n'y étoit pas. Chez lui, un domestique m'a dit qu'il étoit chez cette femme, et j'ai vu le bon Godefroid qui alloit partir. En retournant chez la Nélédinski, où en effet il étoit, j'ai laissé un billet adressé à Razoumofski, par lequel je lui demandois à quel instant je pourrois le voir; on m'a rapporté mon billet et je n'ai pas eu de réponse. Enfin, j'ai été chez Mme Zagraski, qui m'a dit que son frère étoit parti, mais que je le trouverois peut-être chez le comte de Brühl. J'y ai été, et n'ai vu que

le baron de Sacken, qui m'a dit que Razoumofski avoit reçu de nouveaux ordres de partir à six heures, et qu'il avoit envoyé devant lui ses équipages, qui étoient là devant à l'auberge. Nous avons politiqué sur cet événement, auquel on a mis de l'éclat. Sacken prétend que cela vient de loin, que son rapprochement de Potemkin depuis Moscou est une des causes pour lesquelles le grand-duc ne l'a pas soutenu. D'autres parlent de Dufour, qui a dit des horreurs sur lui, et par le ministère duquel on a fait croire au grand-duc que Razoumofski l'a fait cocu, outrage abominable qu'on a rendu presque vraisemblable par la conduite qu'on a tenue vis-à-vis le comte André. Peut-être bien que le prince Henry est entré dans toute cette intrigue; il soutient Potemkin, pour empêcher le crédit des Orlof qui ne sont pas Prussiens, et s'il pouvoit acheter de Potemkin la Russie, que ce favori lui vendroit bien, il auroit entièrement gain de cause; c'est ce que nous verrons.

Sacken m'a appris que le marquis de Vérac avoit un congé pour revenir en France. J'ai soupé chez le ministre de Saxe, avec Brühl, qui est arrivé à dix heures et demie et m'a demandé d'aller à Crasnabac pour y voir Razoumofski. Il m'a dit qu'il étoit espionné et qu'il avoit d'ailleurs un officier qui l'accompagnoit. Je suis parti à minuit et crois avoir rencontré sur le chemin la voiture du comte André. En rentrant chez moi, j'ai trouvé un billet de lui, par lequel il me mande qu'il s'est refusé au plaisir de me dire adieu, par ménagement pour moi; qu'il est épié et qu'on sait que nous nous sommes vus. On m'a dit, en effet, mon ami, que sous Élisabeth, un cavalier d'ambassade de Suède avoit été enlevé pour la Sibérie dans la même circonstance et n'en étoit revenu que sous Pierre III.

Bonsoir; tout ce que je vois me noircit l'âme et je soupire après la France; c'est ici le cri général de tous les étrangers qui ont quitté leur pays pour affaires.

Mercredi, 8. — Au même.

L'affaire du comte André, mon ami, aura, dit-on, des suites; les uns disent qu'il restera à Revel, d'autres parlent d'Archangel, et de là en Sibérie il n'y a pas loin. On dit encore que le prince Kourakin a été enlevé cette nuit, mais il n'y a rien de moins sûr.

J'ai été voir la petite Nélédinski, qui m'a confirmé dans mon opinion sur la Zagraski. Elle m'a parlé des contes qu'on forge sur Razoumofski : qu'on a trouvé dans une cassette de la grande-duchesse une correspondance amoureuse, dans laquelle il y avoit un projet de traité avec le grand-duc, dans lequel M. de Juigné étoit compris (1). Elle désire bien que Razoumofski obtienne la permission de voyager; mais elle regarde cette difficulté plus grande du côté de son père, qui ne consentira peut-être pas à payer ses dettes. Elles consistent en vingt mille roubles. Il espéroit les payer aux couches de la grande-duchesse, à qui l'Impératrice devoit faire un présent de deux cens mille roubles, ainsi qu'au grand-duc. Tu te rappelles, mon ami, que je t'ai dit à Moscou que ce prince avoit arrêté les mémoires du comte André, pour être payés ensuite; c'étoit là l'époque. Au surplus, Razoumofski père est riche, et si ce n'est que de lui que dépendent les voyages de son fils, j'espère qu'ils auront lieu. Il lui donne cinq mille roubles de pension, et cela est suffisant pour voyager avec sagesse.

(1) Voir la note de la page 230.

On m'a dit que Dufour étoit renvoyé; je n'en crois rien. C'est lui, mon ami, qui a servi à la cabale contre Razoumofski; le comte Panin et l'Impératrice en avoient fait un espion, et quelqu'un a dit à Combes qu'il avoit été témoin à Moscou de toutes les allées et venues faites à ce sujet. Ce même Dufour a dit au comédien Dugué, soit de bonne foi ou par malice, lorsqu'on a annoncé la grossesse de la grande-duchesse : « Mon ami, cet enfant est du comte André. »

Jeudi, 9. — Au même.

Je crois t'avoir dit, cher frère, que Lormoi, écuyer du grand-duc, avoit reçu son congé; il n'attend pour partir que le payement des quinze cens roubles qu'on lui doit. On lui avoit annoncé un présent; mais, avant même de le payer, on lui a fait refuser sa nourriture ordinaire. Il faut l'entendre, mon ami, sur le compte des Russes! Le grand-duc, suivant lui, est sans caractère, foible par tempérament, méfiant par foiblesse, cruel, injuste par méfiance et libertin par fainéantise et désœuvrement; il a tous les vices des petites âmes et aucune vertu; ne croyant point à la probité, il regarde avec mépris tout ce qui l'entoure, et souvent il a dit à Lormoi que les gens de sa Cour étoient tous des j...-f..... Le comte André, suivant lui, n'a pas été excepté, et c'est à tort que ce jeune homme s'est flatté de son amitié. Ce prince joint à toutes les qualités que nous venons de déduire une crasse horrible, jointe à beaucoup d'ostentation. Sa maison est mal payée; il fait dégalonner ses habits pour faire des housses et donne à des gens qui n'en ont pas besoin.

A l'égard de l'Impératrice, hier avant de venir pleurer à l'enterrement de la grande-duchesse, elle a été déjeuner

chez Mme Lafond (1), au Monastère, avec une large tranche de jambon pour se restaurer. Après la cérémonie, elle a retourné au Monastère, où elle a dîné. Une des demoiselles lui a chanté quelque folie, sous prétexte de la faire rire pour la distraire, et a rempli parfaitement son intention. L'Impératrice l'a fort caressée et a dit à Lafond : « J'aime beaucoup cette enfant, parce qu'elle me ressemble; elle pleure et rit en même temps. » Cette femme, au surplus, est fine, sent la supériorité de son génie sur le grand-duc qui l'abhorre; mais comme il est foible, valétudinaire, rongé d'écrouelles et d'hémorroïdes, elle ne le craint pas; il porte en lui d'ailleurs tant de causes mortelles!... La noblesse, au surplus, le méprise. Lormoi m'a appris qu'indépendamment du petit Bobrinski, élevé aux Cadets, l'Impératrice faisoit élever un autre bâtard en prince; il a, dit-on, dix à onze ans. J'ai voulu lui demander d'où il tiroit ses instructions; il m'a répondu qu'il ne pouvoit pas parler ici, mais qu'après avoir vu le comte de Vergennes, il pourroit bien le charger d'un paquet pour moi. Je ne l'ai pas pressé davantage; mais je serois fort aise d'être mis au fait entièrement par lui. Il paroît connoître parfaitement le grand-duc, et il croit que le comte André s'est trompé sur son compte ; il n'en étoit pas autant aimé qu'il le comptoit, et ce prince ne lui étoit pas plus attaché qu'aux autres : il y a des gens qui n'aiment rien. Comme Lormoi est un peu bavard, et que tout en disant qu'il ne peut rien dire, il parle beaucoup, je l'ai questionné sur le compte des Soltikof, qui sont auprès du grand-duc; ils ne valent rien, m'a-t-il dit, ni l'un ni l'autre; le grand-maître est bas, sa femme est méchante. Il m'a confirmé sur le sort de la sage-femme, qui a vu la

(1) Directrice du *Smolnyi Monastyr*, le Saint-Cyr russe. Elle était Française.

grande-duchesse; elle a, dit-on, disparu, et il est convaincu que Krouse étoit d'accord avec elle pour faire périr la grande-duchesse, qu'il regarde comme une victime de la jalousie et de la crainte. Cette femme donnoit trop de nerf à son mari; l'Impératrice ne reconnoissoit plus ce prince. Tout ceci ne le rendra pas facile à remarier.

A propos de politique, Lormoi m'a dit qu'il craignoit que M. de Juigné fût vendu par quelqu'un de sa maison. Ses soupçons tombent sur Antoine, à cause de quelque chose qu'il lui dit un jour au sujet de Dufour, qu'Antoine connoît; d'ailleurs, je sais que ce faquin-là s'est vanté chez le comte Chérémétief d'être très bien avec le marquis de Juigné, et qu'il a ajouté que M. Durand causoit avec lui des affaires, tant il avoit sa confiance. Je serois bien fâché d'accuser l'abbé Desforges, mais il sait le russe, il est patelin, faux, et possède le talent particulier de flatter et de servir son amour-propre, vis-à-vis les étrangers particulièrement.

J'ai su par Lormoi une particularité sur un nommé Azon, qui avoit été nommé consul de France ici, du temps de la Dubarry (1). Son frère (2) arriva à Londres, où étoit Lormoi, pour l'emplette ordinaire du Roy. Ce Dubarry, soutenu d'Azon, sous prétexte d'affaires, étoit venu pour gagner de l'argent au jeu par industrie. Une entremetteuse leur dit qu'il y a dans les prisons un riche négociant détenu pour fait de b..., qu'en obtenant sa grâce on pourroit le plumer. En conséquence, on attire le duc de Cumberland (3), frère du roy d'Angleterre (4), chez l'entre-

(1) On sait que la Du Barry « régna » officiellement à la cour de France depuis le mois d'avril 1769 jusqu'à la mort de Louis XV (10 mai 1774).

(2) Le comte Jean du Barry-Céres, dit le Roué, beau-frère de la maîtresse de Louis XV (1722-1794).

(3) Henri-Frédéric, duc de Cumberland, fils de George II.

(4) George III, né le 4 juin 1738, proclamé roi d'Angleterre le 26 octobre 1760 et mort le 29 janvier 1820.

metteuse; il y trouve une très jolie fille habillée en veuve, qui fait le rôle de la femme désolée de ce négociant, dont elle implore la grâce. Le duc de Cumberland, qui est, dit-on, bête et voluptueux, promet protection à cette femme. La grâce est obtenue, l'entremetteuse court à la prison dire à ce négociant qu'il doit sa liberté à M. Dubarry, à qui le duc de Cumberland l'a accordée. Le négociant, sensible à cette faveur, invite M. Dubarry à dîner avec Azon; Dubarry fit apporter son vin, qui servit pour enivrer le pauvre négociant. On demande après le dîner des cartes, et l'on finit par gagner au pauvre prisonnier dix mille guinées, qui furent payées sur l'ordre du négociant. Cependant, la véritable femme du négociant débrouille cette affaire, mais il n'étoit plus temps; les dix mille guinées étoient partagées entre l'entremetteuse, Dubarry et Azon, qui décampèrent bien vite.

Vers le même temps, Lormoi fit la connoissance d'un nommé Morang, chez d'Éon (1). Le Morang, ou d'un nom approchant, gagnoit tristement sa vie à faire des libelles. C'est lui qui a écrit *le Gazettier cuirassé*, qui lui a valu mille guinées, et Lormoi en lut un nouveau sur le Roy, dont l'auteur en refusoit quinze cens. Lormoi lui en propose deux mille pour le soustraire au public, et sur-le-champ écrit et envoie un courrier à M. d'Aiguillon (2) qui l'approuve et lui propose d'offrir au faiseur de libelles une pension depuis trois jusqu'à six mille francs; Lormoi convient à cinq mille. Le ministre lui fait de nouveaux complimens sur sa conduite; mais, au lieu d'envoyer l'ar-

(1) Charles-Geneviève-Louis-Auguste-André-Timothée de Beaumont d'Éon (1728-1810), envoyé en Russie en juin 1756 pour aider dans ses négociations le chevalier Douglas, et en septembre 1757 pour seconder le marquis de l'Hôpital, était passé en Angleterre comme secrétaire d'ambassade du duc de Nivernais (mai 1762). Il ne quitta Londres que le 13 août 1777.

(2) Ministre des affaires étrangères. (V. ci-dessus, p. 77, note 1.)

gent, il envoya six exempts de police, qui furent découverts et traités sans ménagement; l'un d'eux devint fou. Je ne sais ce qu'est devenu le manuscrit; mais Lormoi en fut pour ses frais.

Tu n'imaginerois pas, mon ami, que l'on tâche de me fourrer dans l'histoire de Razoumofski. On prétend que je blâme la conduite qu'on a tenue à son égard, et l'on a raison; mais c'est une fausseté de dire que je m'en suis expliqué. J'ai témoigné du regret de le voir disgracié; j'ai trouvé imprudent et gauche pour le grand-duc, malhonnête pour la mémoire de la grande-duchesse, de punir sur-le-champ Razoumofski d'une faute, d'un crime qui, s'il est vrai, devroit être caché; mais il ne m'importe guère que le gouvernement fasse une bêtise, je ne m'en mêle en aucune manière. On dit d'ailleurs, au sujet du comte André Razoumofski, que le maréchal prince Galitzin a reçu une lettre de l'Impératrice, par laquelle il est permis à André, en considération des services de son père, d'aller en Ukraine. Cette lettre est du reste fort sèche relativement à Razoumofski, qu'on affecte de regarder comme méritant la punition la plus rigoureuse.

Samedi, 11. — Au même.

J'ai été, mon ami, dîner chez Raimbert, et de là au Couvent. Je t'ai déjà parlé, je crois, de l'établissement d'éducation des jeunes demoiselles, comme elles sont divisées en trois classes, dans chacune desquelles elles restent trois ans. Elles sortent au bout de neuf, et c'est aujourd'hui que s'est faite publiquement la distribution des prix. Le lieu où se tient cette assemblée est le même où l'on donne les bals. Il y a une grande balustrade qui enferme ou sépare ces jeunes personnes de la foule, qui

étoit extrême. Au milieu de cet espace on a mis une table, auprès de laquelle s'est placée Mme Lafond vis-à-vis, et MM. Betzky et Munich (1) à ses côtés. Des couteaux, des ciseaux, des boucles d'oreilles, etc., ont été distribués aux plus petites par Mme Lafond, après que le nom des jeunes personnes a été prononcé par un homme qui en faisoit tout haut la lecture en russe. Après sont venues les plus grandes; on leur a distribué douze médailles d'or et d'argent, et à huit de celles-là le chiffre de l'Impératrice, dont cinq seront frêles ou demoiselles d'honneur. Sur ces médailles, il y a d'un côté le portrait de l'Impératrice, et de l'autre une rose et des ceps de vigne avec un exergue. Je verrai tout cela au premier jour, ainsi que les ouvrages de ces demoiselles, qui sortiront lundi prochain.

Cette cérémonie est intéressante à voir; mais le sort de beaucoup de ces jeunes personnes est fort à plaindre. Tous leurs talens agréables serviront peu à celles qui iront s'ensevelir sous les glaces de Tobolsk. Quant à celles qui n'ont point de parens, il y a une masse de cent mille roubles, donnés par Sa Majesté Impériale pour les aider, et ce secours leur sera utile.

Dimanche, 12. — Au même.

C'est aujourd'hui le 1er mai, suivant le style russe, et l'usage est de se promener en voiture à un endroit qu'on appelle Catherinhof, espèce de parc assez agréable, dont l'allée qui sert de promenade ressemble assez à celle de

(1) Le comte Jean-Ernest Münich (1707-1788), directeur général des douanes de Pétersbourg, plus tard président du Collège de commerce et auteur d'une *Ebauche pour donner une idée de la forme du gouvernement en Russie*. Frère du fameux feld-maréchal Burchard-Christophe Münich, il avait été lui-même ministre de Russie en France, de 1731 à 1738.

Longchamp. Il y avoit beaucoup de monde, tant à pied qu'en voiture, tant peuple que gens comme il faut; mais ce n'est pas mouvant comme les boulevards de Paris; le même esprit de liberté, de gaîté n'y règne pas comme en France; on ne voit ici ni le peuple des autres pays, ni le ton du nôtre particulièrement, qu'on veut cependant imiter.

Plus j'étudie cette nation, et plus je la trouve difficile à définir. C'est un composé d'êtres si peu assortis les uns aux autres, entre lesquels on ne trouve point la gradation des nuances, et où vous ne pouvez saisir le progrès et la marche de leurs idées, de leurs principes, de leurs systèmes! Vous voyez au premier coup d'œil un peuple de barbares et une noblesse éclairée, instruite, qui a des manières polies, engageantes; à l'examen, vous vous apercevez que cette même noblesse n'est au fond que ces mêmes barbares habillés, décorés, et ne différant de la partie brute de la nation qu'à l'extérieur. J'en excepte toujours quelques individus heureusement nés, que le commerce des étrangers ou d'autres causes ont fait échapper à la règle générale.

J'ai vu les ouvrages des demoiselles du Couvent, qu'on expose dans une grande salle, où l'on voit écritures, plans, dessins, peintures, musique, etc. Il n'y a rien de merveilleux dans tout cela, mais ce sont toujours des commencemens. Ces jeunes personnes sont sorties du Monastère mercredi, et plusieurs d'entre elles seront accueillies par des femmes de la Cour, qui les prennent comme demoiselles de compagnie. Mme de Nélédinski en a une des nobles et compte en prendre une des bourgeoises.

On ne dit rien de positif sur le sort du comte André Razoumofski; les uns croient qu'il ira en Sibérie, d'autres

disent qu'il va à Archangel ou dans l'Archipel, où il y a une brigade, dit-on, à ses ordres.

Lundi, 20. — A Mlle Charlotte de Behmer.

C'est dans ton sein, mon aimable amie, que je veux tout déposer, plaisirs et peines, affections de toutes les espèces; c'est toi seule qui seras ma confidente, c'est toi seule que je trouve digne de mon entière confiance.

J'ai reçu ce matin une lettre du comte André Razoumofski; elle vient de Revel par un chirurgien de son père, qui y a accompagné le pauvre disgracié. Cet ex-favori a conservé dans son malheur cette âme honnête et tranquille, cet esprit sain et philosophique qui me l'a fait apprécier dans le tourbillon de la faveur. Aussi, ma Charlotte, tu ne me verras point changer de façon de penser à son égard; je ne serai pas volage comme la fortune. Tu sais, mon amie, les impressions de méfiance qu'on a voulu jeter sur ma conduite; on a dit à l'Impératrice que j'avois reconduit Razoumofski deux ou trois postes le jour de son départ, pendant que j'étois tranquillement chez le baron de Sacken, d'où j'ai vainement compté le voir à son passage; car je n'y ai pas réussi. On a eu même la bêtise de dire que j'étois enlevé, ainsi que Combes, et envoyé en exil. Ces propos ne prouvent qu'une chose, mon amie, c'est que Razoumofski est fait pour avoir des amis, et que les François sont capables de ne pas les abandonner dans la disgrâce. J'ai couru toute la matinée pour lui; j'ai été chez Mme Nélédinski, qui, je crois, l'a oublié, malgré la vive tendresse qu'elle avoit pour lui.

J'ai vu Mme Zagraski, sa sœur, qui va le rejoindre, à ce qu'elle m'a dit, à Revel. On dit qu'il en partira bientôt,

pour les pays étrangers, à ce qu'on espère; on croit même qu'il sera nommé ministre plénipotentiaire de Russie en Portugal.

Mardi, 21. — A mon frère.

Il y a nouvelles sur nouvelles. La décadence de Potemkin, la faveur renaissante des Orlof, le départ du prince Henry, qui accompagne, dit-on, le grand-duc à Berlin, où il doit voir sa future épouse, princesse de Würtemberg (1), promise au frère de la défunte grande-duchesse (2), tous ces événemens prêts à éclore donnent lieu à mille conjectures. Je n'en ferai aucune, parce que le dénouement arrivera sous mes yeux.

Il y a eu aujourd'hui distribution de prix au Corps des Cadets, cérémonie ressemblant assez à celle des demoiselles du Monastère. Il n'y a eu que douze à quatorze jeunes gens qui soient sortis; le prince feld-maréchal Galitzin leur a distribué des médailles d'or et d'argent de différentes grandeurs; les premières donnent à ceux qui les ont le privilège de voyager quelques années aux frais de l'Impératrice.

J'ai soupé chez Mme Nélédinski, qui m'a dit que la princesse Troubetzkoï ne viendroit point. Elle m'a donné à lire un billet qu'elle en a reçu, et où je n'ai rien compris.

(1) Dorothée-Sophie-Augusta, princesse de Würtemberg, fille du duc Charles-Eugène de Würtemberg et nièce à la mode de Bretagne de Frédéric II, roi de Prusse, née le 25 octobre 1759. En se convertissant à la religion orthodoxe, avant son mariage avec le grand-duc Paul, elle prit les noms de Maria Fédorovna. Malgré sa très grande jeunesse, elle avait déjà attiré les regards de Catherine II la première fois qu'il avait fallu marier le grand-duc. Le prince Henri de Prusse et Frédéric II furent les principaux négociateurs de son union (V. *Société impériale d'histoire de Russie*, t. I, p. 1-38); c'est à Berlin, le 21 juillet 1776, que la princesse et le grand-duc se rencontrèrent pour la première fois. Deux jours après la demande officielle fut faite et agréée.

(2) Louis, prince héréditaire de Hesse-Darmstadt, né le 14 juin 1753.

Il sembleroit que cela me regarde, et la Nélédinski m'a fait entendre que cela est. Je tâcherai d'éclaircir ce fait, qui me paroît assez intéressant.

Mercredi, 22. — Au même.

J'ai été chez la comtesse Golovin, où je dansai jusqu'à neuf heures et demie. Il y avoit des jeunes personnes du Monastère, indépendamment de Mlles Dougni et Glinski, qui sont avec Mmes Nélédinski et Golovin (1). La première est fort gaie, et, soit naïveté ou autre chose, elle dit et se laisse dire de plaisantes équivoques; l'autre a une tournure plus fine, plus délicate. Je ne sais si elles ont toutes deux beaucoup d'esprit. J'ai soupé chez la maréchale Galitzin, qui m'a fait d'agréables reproches sur ce qu'on ne me voyoit plus. La Matouchkin y étoit, entre moi et le petit prince Galitzin, qui lui fait la cour. On a parlé de la future grande-duchesse, comme si elle étoit déjà à la Cour et que la défunte n'y eût jamais été. Cela t'étonne, mon ami; cela ne m'étonne plus : voilà les Russes! Je commence à les connoître.

Jeudi, 23. — Au même.

Nous sommes sortis ce matin ensemble, Combes et moi, mon ami, pour aller chez Le Roy. Il nous a lu sa dernière lettre sur les Russes; elle regarde le chaos de leurs lois, de leurs codes entassés l'un sur l'autre, et traite de leur insuffisance. Le Roy écrit bien, il présente nettement les idées qu'il annonce, et vous le suivez sans peine et avec un vrai plaisir. Un corps de lettres dans ce genre, où

(1) Mère de Mme Nélédinski.

il entreroit dans les détails de l'administration de ce gouvernement, où il démontreroit les vices, les inconvéniens qui y sont attachés, etc., feroit un ouvrage instructif et très agréable à lire.

L'après-midi, j'ai été à la campagne avec les Behmer; Charlotte étoit triste, elle me croit amoureux de Mme Spiritof, parce qu'on le lui a dit. Avant de la quitter, j'ai eu une explication avec elle là-dessus; je lui ai persuadé, autant que je l'ai pu, que tous les propos qu'on tient sur moi sont faux. Je l'ai quittée pour me rendre chez Mme Zénoviof; j'y ai trouvé la princesse Troubetzkoï, la Céreste, et nous y avons soupé fort gaîment. J'étois entre la Zénoviof et la princesse, et je leur faisois des contes dont elles rioient; la dernière me regarda plusieurs fois à la dérobée en souriant, comme pour me faire entendre qu'elle entrevoyoit la raison de ma manière d'être générale, et qu'elle n'en étoit pas la dupe. Après le souper, Combes l'entretint pendant quelques instans et remarqua les regards de la Céreste, qui avoient l'air de pénétrer ce qu'il disoit. Ainsi, mon cher, tout me persuade que la princesse n'est point prévenue contre moi, et que tout ce barbouillage ne vient que du père et de la gouvernante.

Le comte Panin languit toujours; on lui a fait déjà deux ponctions, mais il faudra, je crois, en venir à la grande opération, qui est d'ouvrir les bourses et d'arrêter par un bandage le progrès de la descente du boyau. Il n'y a que très peu de chirurgiens en état de faire cette opération, et l'on m'a parlé d'un François, réfugié en Angleterre par bannissement, qui y serait fort expert. Le comte Panin d'ailleurs est trop usé de libertinage et trop foible pour soutenir cette opération, ce qui rend son état dangereux.

On m'a appris que le mariage du comte Pierre Razoumofski (1), auquel son père le maréchal s'est fortement opposé, regarde une jeune veuve qui avant ou pendant ce temps a été maîtresse du grand-duc, qui la voyoit chez le comte Panin; et voilà la cause de cette grande opposition du maréchal à ce mariage. Le grand-duc a fait un présent de noces de trente mille roubles.

Vendredi, 24. — Au même.

Je t'ai écrit ce matin, mon ami, par M. Lormoi, cy-devant écuyer du grand-duc, congédié ainsi que tout ce qui a appartenu à la grande-duchesse. On lui a fait des horreurs inconcevables; on ne lui paye point les quinze cens roubles qu'on lui doit, et loin de lui donner un présent qui lui a été promis, on lui a envoyé pour tout cinq cens roubles. Aussi chante-t-il de beaux vers à leur louange. Il m'a conseillé de continuer à me conduire comme je fais chez les Russes, avec beaucoup de gaîté, mais sans aucune confiance, et m'a recommandé de me défier de Guibal et de Boisson, deux agens espions de Dufour. Le second, qui a été valet de chambre du comte André, est François; il est souvent venu chez moi pour voir Garry; mais je n'ai nulle inquiétude de ce qu'il a pu dire et remarquer. Lormoi prétend que les dettes de la grande-duchesse sont de trois millions de roubles; il le sait, dit-il, de bonne part.

Samedi, 25. — Au même.

Lormoi est parti, mon cher, ce soir; il ne le seroit pas

(1) Frère du comte André, l'ami du chevalier de Corberon.

encore sans M. de Juigné, qui lui a prêté cent soixante-quinze roubles, que Lormoi avoit cautionnés pour un François et dont le paiement a diminué la bourse du voyageur. Ce service honnête, que lui a rendu M. de Juigné, ne m'étonne pas; je te l'ai dit plusieurs fois, mon ami, il est avare, mais juste et honnête. Nous avons fait ensemble des visites, entre autres à Mme Zénoviof, chez qui je l'ai présenté, ainsi que chez la princesse Cherbatof, où l'on m'a montré une des médailles données aux demoiselles du Couvent qui sont sorties. Je t'avois dit qu'il y en avoit d'or et d'argent; je me suis trompé, elles sont toutes d'or, mais de trois grandeurs. D'un côté, l'empreinte de Sa Majesté Impériale avec son nom; de l'autre, on voit des ceps de vigne de différentes grandeurs; le soleil darde dessus ses rayons, et au milieu de son disque on devroit voir une rose, l'emblème de l'Impératrice, mais on ne la voit point, l'empreinte étant mal faite. Il y a au haut de la médaille une exergue russe, qui veut dire : *C'est ainsi qu'ils s'élèvent.* En bas est une autre devise qui annonce que c'est le prix de la vertu et du mérite. Le nom de chaque jeune personne qui a une médaille y est, avec l'année.

J'ai fini ma journée, mon ami, en m'ennuyant chez la comtesse Ivan, où j'ai soupé. Tu sais ce que je t'ai dit sur cette femme plusieurs fois; elle est Russe et me l'a prouvé ce soir. Sa contenance étoit plus polie, plus liante vis-à-vis de moi; j'en ai été surpris, mais mon étonnement a cessé, lorsqu'elle m'a dit qu'elle désiroit avoir une devise pour mettre sur un coulant de bourse qu'elle envoie au comte Stackelberg, dans laquelle il doit recevoir le gain d'une société de jeu. Elle a cru avoir besoin de moi et devoir me caresser; je lui ai laissé croire que je ferois ce qu'elle désire, mais je suis bien déterminé à

n'en rien faire. C'est ainsi qu'il faut payer les gens de la même monnoie dont ils se servent.

Dimanche, 26. — Au même.

Le grand-duc vient mardi à Kaminiostrof, poser la première pierre d'un édifice (1). Son voyage de Berlin ne paroît pas sûr, comme on l'avoit d'abord annoncé; on répand, par politique peut-être, le bruit qu'il n'aura pas lieu. Sa douleur est oubliée. Il y a, dit-on, une frèle de l'Impératrice qui contribue fort à le distraire. Au surplus, on reparle de comédies particulières. Le maréchal Galitzin va faire bâtir un théâtre; il en est question chez la Golovin, la Spiritof, etc., et je suis engagé partout. On a donné ces jours-ci à Tsarskoïe-Sielo le *Barbier de Séville,* qui a eu le plus grand succès; on le redonnera encore.

Mardi, 28. — Au même.

J'ai dîné avec le marquis de Juigné chez le prince Cherbatof. Plus je vais dans cette maison, mon ami, et plus j'en suis content. C'est une de celles où l'on tient le moins aux préjugés nationaux. La maîtresse de la maison a de l'esprit et des connoissances sur le monde. Elle n'est pas contente du Monastère, dont elle vient de retirer sa fille, qui n'y a rien appris de bon, à ce qu'elle prétend. Elle ajoute que sa santé se ressent de la modicité de la nourriture, à l'égard de laquelle il y a une lésinerie horrible. Quant au moral, elle ne m'en paroît pas plus contente; ses connoissances sont telles, à cette jeune per-

(1) Il faisait construire un palais pour lui-même.

sonne qui a reçu une médaille, qu'on est obligé chez les parens de lui montrer à écrire. Nous en saurons davantage encore par la suite; mais ces jeunes personnes, accoutumées à dissimuler, ne disent pas tout ce qu'elles pensent, tout ce qu'elles ont vu. Il y a deux ans qu'on étouffe leurs plaintes par les dissipations qu'on leur donne; mais le charme se dissipe, elles ne craignent plus Mme Lafond, et dès qu'elles l'auront perdue de vue tout à fait, elles parleront. La princesse Cherbatof a dans cet établissement une autre fille qui l'inquiète; elle dit qu'elle n'y a placé ses enfans que sous l'aile de la princesse Dolgorouki, sœur du ministre à Berlin. Cette femme avoit du mérite pour cette place qu'elle occupoit en chef, ayant sous ses ordres Mme Lafond, qui a trouvé le moyen de gagner les bonnes grâces de M. Betzky, en sorte que l'on a fait éprouver à la princesse Dolgorouki tant de désagrémens qu'elle a quitté sa place, et Mme Lafond lui a succédé. Tu t'imagines d'après cela, mon ami, d'après surtout l'esprit prétendu de Betzky, que cette Lafond est une femme essentielle, ou tout au moins douée de connoissances agréables. Rien de tout cela : son plus grand mérite a été sans doute d'encenser Betzky, ce vieillard sot et vain qui a plus travaillé pour lui que pour sa nation. Je ne jugerai pas cette Lafond sur son origine; elle est, dit-on, fille d'un marchand de vin d'ici, et je ne pense point que son éducation lui ait fait oublier son état; mais ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'on s'accorde à dire que cette femme n'a nul principe, nulle instruction. Ce qui est bien certain, c'est que j'ai vu, mon ami, l'instruction en forme de conseils qu'elle a donnée aux demoiselles du Monastère qui sont sorties, qu'il n'y a dans ces conseils aucun système lié de conduite, que leur base est nulle, que la diction n'en est pas françoise, que les fautes

d'incorrection et d'orthographe y fourmillent, et que rien n'est plus pitoyable, soit pour le fond, soit pour la forme. Quant à ces fautes, on peut donner l'excuse des copies mal faites; mais cela prouveroit tout au moins une affreuse négligence dans l'examen de ce que font ces jeunes personnes journellement et pour elles-mêmes, si l'on ne met pas plus d'attention à ce que le public devoit voir et pouvoit juger. J'ai un cahier de ces instructions, qu'on doit me copier avec toutes ses fautes; tu jugeras par toi-même et tu ne seras plus ébloui par les impertinens éloges que l'on donne à ces établissemens et à leurs auteurs.

Après avoir passé une partie de l'après-dîner chez les Behmer, où j'ai fait une lecture de roman, j'ai été souper chez la comtesse Golovin, où étoit Mme Nélédinski, que j'ai beaucoup plaisantée sur le compte de Razoumofski et sur son inconstance à elle. Cette conversation ne lui a pas plu, m'a-t-elle dit; cependant, tout en me le disant, tout en m'assurant qu'elle n'oublioit pas les absens, elle m'a presque fait entendre qu'elle n'étoit pas inconsolable. C'était le cas de ne pas faire la sourde oreille; je l'ai faite cependant, mon ami, car il faut avoir des mœurs, quoiqu'on soit bohème, et mon cœur se plie moins que mon esprit à certains arrangemens. La susdite dame m'a ramené dans sa voiture jusque chez elle, où j'ai monté; mais j'en suis descendu honnête, galant, et rien de plus.

Mercredi, 29. — Au même.

J'ai fait ce matin, mon ami, une promenade avec le petit prince Cherbatof (1) et l'abbé, aux boutiques. J'y ai

(1) Jean Mikhaïlovitch Chtcherbatof.

vu des épées de Toula, qui ne sont pas chères. J'en aurai une toute montée avec le porte-épée, les chaînes, etc., pour cinq roubles. Ce petit prince est peu de chose ; il a peu d'idées, encore moins de vivacité et de gentillesse. Nous avons passé ensuite chez la Billot. Cette pauvre femme a du chagrin : un fils qu'elle a à Moscou vient de partir furtivement pour l'Ukraine avec trois mille roubles, qu'il emporte à son frère qui est ici. Ce jeune homme est le Benjamin de sa mère, et le jeu lui a fait déjà faire plusieurs sottises. La Billot s'est plainte à moi d'une bêtise que Lesseps vient de faire ; je t'expliquerai cela demain, mais c'est toujours la suite de la vanité du consul et de son peu d'esprit.

Tu vas rire, si je te parle d'un dîner charmant que j'ai fait aujourd'hui en tête à tête. C'est avec un Anglois... Nous n'avions qu'un plat, mais un plat délicieux, et pas d'importuns qui le partageoient avec nous. Shakespeare étoit en tiers avec nous, et nous avons joui, les coudes sur la table, de la liberté douce et point bruyante de l'amitié, et de l'amitié qu'on goûte à la campagne, car c'étoit à celle de Perraut que j'ai partagé sa frigousse, comme il l'appelle. Après avoir causé, lu du Shakespeare, mangé, il a fallu politiquer, non à la manière sèche et dégoûtante de Normandez, mais avec l'intérêt que le citoyen sage et le philosophe doivent mettre à la cause commune de la tranquillité. Il m'a dit que les Anglois royalistes avoient évacué Boston, que l'Espagne armoit, l'Angleterre davantage, et que le Pacte de famille pourroit amener du grabuge ; je désire qu'il n'en arrive rien. A propos de politique, le baron de Sacken, que j'ai vu avant le dîner, prétend que les affaires du comte Razoumofski ne sont pas bonnes, qu'on a découvert une correspondance suivie avec la cour de Darmstadt, qui fait son plus

grand tort. Au reste, le grand-duc ne paroît pas devoir aller à Berlin ; les Orlof s'y sont opposés, et leurs représentations ont eu leur effet, ce qui prouve leur faveur au détriment de Potemkin. A l'égard de l'histoire de cette frêle de l'Impératrice, qu'on disoit être maîtresse du grand-duc, on n'a rien de sûr à ce sujet ; il m'a seulement dit que le troisième jour après la mort de la grande-duchesse, on avoit fait mettre dans le lit de ce prince une fille pour le consoler : ce remède a été infaillible, car ses pleurs sont séchés, si jamais ils ont coulé !

Jeudi, 30. — Au même.

Il est une heure après minuit, et le jour se lève. C'est le vrai pays des extrêmes : le soleil ne veut pas quitter l'horizon, ou à peine il y paroît.

J'ai eu la visite ce matin de M. Gillard ; il n'aime pas Ribas du Corps des Cadets, et prétend que l'amour socratique et ses sales caresses se sont introduits par lui dans cet établissement. J'ai peine à le croire.

Vendredi, 31. — Au même.

Je t'ai parlé quelquefois, mon ami, du caractère faux de cette nation. En société, cela est gênant et fâcheux; cela est atroce dans les affaires, et malheureux celui qui se trouve avoir à démêler quelque chose avec les Russes. Voici deux exemples qui prouvent la prévention de cette nation-cy contre la nôtre, et son injustice en général.

Il y a un nommé Desmarest, marchand, à qui un Soltikof devoit de l'argent; au bout d'un temps considérable de délais inutiles, il va chez lui l'engager plus instamment à le payer; ce Soltikof lui dit qu'il ne lui doit rien, et qu'il

n'a qu'à s'adresser à son tuteur. Desmarest insiste ; l'autre le menace de le faire mettre à la porte, et sur ce que le marchand lui dit : « Fi, monsieur le comte, est-ce ainsi qu'un Soltikof doit payer ses dettes? » il le fait prendre par ses gens et le fait battre jusqu'au sang. Cet homme est encore dans son lit malade, et la justice ne s'en mêle pas.

Un autre, Serge Soltikof (1), devant quatre mille roubles à un nommé Godin, marchand françois établi depuis vingt-cinq ans à Moscou et connu comme honnête homme, lui propose au lieu de paiement une lettre de change de dix mille roubles d'une Mme Gribayedof, pourvu qu'il lui donne six mille roubles en marchandises de retour. Godin accepte cette lettre de change, dont la femme en question lui assure elle-même le paiement; mais il propose quatre mille roubles de bijouterie de retour, et les deux autres mille au paiement. Cela est convenu. Un mois ou deux après, le général de police Akarof (2) le fait venir, pour lui demander le détail de cette affaire, et sans autre forme de procès, le fait mettre aux fers dans une cave, où il est depuis le 2 de février. On promet à M. de Juigné la délivrance de cet homme, mais rien ne finit. Voilà, mon ami, une esquisse de la justice russe et de l'honnêteté que les marchands trouvent dans les débiteurs de cette nation-cy.

Je ne sais la tournure que les affaires vont prendre : l'Espagne arme à force, l'Angleterre redouble, et nous pourrions bien ne pas rester témoins neutres. Nous faisons ici des approvisionnemens de chanvre considérables ; il y a un nommé Train, qui est venu pour choisir du bois. Lesseps a ébruité l'arrivée de cet homme. Il en a parlé à un Saint-Val, qui a répandu cette nouvelle dans la colonie

(1) L'ancien favori de Catherine II, alors grande-duchesse, et le père présumé du grand-duc Paul.

(2) Nicolas Pétrovitch Acharof, maître de police.

angloise, ce qui ne peut pas produire un bon effet dans la circonstance présente. D'ailleurs, les Russes eux-mêmes paroissent inquiétés dans leur intérieur; il y a quelques peuples qui se sont révoltés, les Turcs ne sont pas contens de la paix qu'ils ont faite, et cette situation agitée retardera plus qu'elle n'accélèrera nos affaires.

On prétend que le grand-duc n'est pas aussi irrité contre Razoumofski qu'on le disoit; il ne croit point aux imputations malignes qu'on a voulu jeter sur sa conduite avec la grande-duchesse. Cela m'étonne, parce que ce prince est foible et méfiant. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en revenant de Kaminiostrof, où il a posé la première pierre d'un édifice, et passant par la ville, il ne s'est pas arrêté chez le comte Panin et n'a pas envoyé savoir de ses nouvelles.

Le prince Orlof n'a pas autant de crédit qu'on voudroit le faire entendre. J'ai appris qu'il étoit dur de mœurs et incapable d'obliger une femme, si ce n'est pour coucher avec elle. Il y a ici une Mme Zénoviof qui, étant frêle à la Cour dans le temps de la première faveur du prince Orlof, fit un enfant avec lui. Il la maria vite au Zénoviof, qui est en Espagne (1). Cette jeune femme aimable et jolie étoit alors avec l'Impératrice, comme la Bruce y est maintenant. Un jour qu'elle se promenoit avec Sa Majesté Impériale, elle la pressa de lui confier son intrigue avec Orlof; la Zénoviof céda à la séduction des caresses de la souveraine, et gagnée par la confiance, elle lui avoua que cela étoit vrai. Cette franchise la perdit; elle reçut le lendemain dix mille roubles de l'Impératrice, avec ordre de ne plus paroître à la Cour. Maintenant que ses affaires sont dérangées et qu'Orlof a du crédit, elle le

(1) Il y a ici confusion de personnes. (Voir plus loin, p. 275.)

sollicite en vain. Il la trouve vieillie et sans attraits, et lui refuse les secours dont elle auroit le plus besoin.

Nous avons eu un grand souper chez les Behmer; les Prussiens y étoient et le prince Lobkowitz. On dit que le grand-duc va définitivement à Berlin, le 25, y trouver la princesse de Würtemberg, promise au prince de Darmstadt, qui a envoyé ici son désistement. Le prince Henry ne partira point en même temps; mais le maréchal de Romanzof doit accompagner Son Altesse Impériale.

Le général Panin (1) vient ici; c'est encore un mystère, mais cela donne à penser.

Samedi, 1er juin. — Au même.

Je ne sais, mon ami, que penser d'une femme ici dont la tournure est singulière et souvent inconséquente avec elle-même. Je veux parler d'une Mme Nélédinski, qui m'avoit paru fort légère à Moscou, tendre à Pétersbourg, puis légère encore, mais toujours aimable et jolie. Le comte André l'avoit attachée à lui assez sérieusement, mais son départ ne parut pas l'affecter beaucoup, et j'en fus surpris. Je lui dis un jour ce que j'en pensois, et elle me fit beaucoup de reproches sur mes doutes. Cependant, le lendemain, elle dit un bien infini de moi au comte Wachmeister, qui a cru que je lui faisois ma cour et qui s'est trompé. Hier, chez la comtesse Golovin, sa mère, où je trouvai la Nélédinski, nous nous promenâmes. Elle me parla du comte André, mais en termes enveloppés et à double sens, me fit entendre qu'elle avoit à se plaindre de lui, et y mêla tant de petits soins affectueux pour moi que je ne savois que penser. Elle fit tout ce qu'elle put

(1) Pierre Ivanovitch, frère du comte Nitika Panine.

pour me retenir, je résistai; je m'étois engagé chez la maréchale Galitzin : j'y allai. Après le souper, nous allâmes nous promener sur le Quai, c'est le rendez-vous général; j'y trouvai Mme Nélédinski, à qui je donnai le bras, et nous recausâmes encore. Je verrai ce que tout cela signifie, et en même temps j'apprendrai ses griefs sur le comte André, ses torts, etc., et nous verrons à quoi tout ceci veut aboutir. Je me suis retiré à une heure et demie par le plus beau temps du monde. Les nuits sont d'une clarté singulière; on lit la gazette à minuit, et dans un mois cela sera encore plus sensible; mais l'on paie cher ce petit agrément, et ce n'est pas sans raison, mon ami, que je t'ai dit que nous étions dans le pays des extrêmes. Cela est à la lettre au moral et au physique.

Dimanche, 2 juin. — Au même.

Le comte Chérémétief est venu dîner chez M. de Juigné; il m'a fait beaucoup d'honnêtés et de reproches de ce que nous ne nous voyions pas davantage. Je suis sensible, comme je dois l'être, à ces démonstrations d'amitié, mais je n'en serai pas plus son ami. Cela me fait faire une réflexion sur moi-même : j'aime la louange comme tous les hommes, je me laisse comme eux séduire à son amorce; mais il y a des gens qui ne gagneront jamais rien sur mon esprit par ce moyen et avec lesquels je n'en serai pas mieux pour cela. M. de Chérémétief est un honnête garçon selon le dire général, c'est-à-dire qu'il n'a point de vices; Puységur le trouvoit à Moscou un homme charmant. Nous n'étions pas de cet avis, M. de Juigné et moi, et je pense encore de même. C'est un Russe sans esprit, que les voyages n'ont point formé,

que ses richesses ne rendent pas heureux, et qui n'en saura jamais jouir. Il a dans l'esprit une méfiance qui est la marque des petites âmes et des esprits foibles; il ne sait ni aimer, ni haïr; il ne se détermine point dans ses sentimens, et ses affections tombent de préférence sur des complaisans ou sur des domestiques. Il a dans sa manière d'être intime, ou dans son extérieur, des choses qui contrastent et qui deviennent inconséquentes les unes avec les autres. Un faste brillant dans ses habits, ses voitures, ses valets; point de représentation chez lui et par lui-même. Ses coureurs l'annoncent toujours quand il passe; mais on voit dans peu de maisons ce cortège brillant et celui qui l'environne. Chérémétief ne va que très peu dans le monde; il s'ennuie seul chez lui, il y attire compagnie qu'il paie et qu'il domine. Ni Russe par les manières, ni François par la façon de penser, il aime ce qui vient de France, hors les François, et ne tient à sa nation que par le caractère national. Cet homme avec ses richesses devroit être le premier personnage de la Russie, s'il avoit dans l'esprit de la finesse, de la sensibilité dans le cœur et de la philosophie dans la tête; il auroit toutes les femmes, écraseroit tous les hommes, seroit craint de tous et recevroit généralement des marques d'amitié, d'estime, etc.

Je me suis promené avec Combes à Catherinhof en voiture. Il y avoit beaucoup de monde, des carrosses en quantité, et du peuple en foule. Ces esclaves, ces moujiks, qui représentent ici le peuple des autres nations, forment un contraste étonnant avec la partie policée de la nation. On voit, d'un côté, le luxe à peu près de Paris, la tournure facile des gens qui vivent dans cette capitale, leurs richesses; de l'autre, des troupes de paysans grossiers dansent et chantent tout à la fois la même chanson que

les *tchwauchiks* (1) vous font entendre sur tous les chemins de l'Empire. Ce coup d'œil de civilisation d'un côté, et de barbarie de l'autre, étonne toujours un étranger; il semble que ce soient deux peuples, deux nations différentes sur le même sol; vous êtes tout à la fois au quatorzième et au dix-huitième siècle.

Après avoir fait plusieurs tours suivant l'usage, nous avons été au Jardin d'été, puis chez la comtesse Golovin, où étoit la Troubetzkoï. Après le souper, j'ai été au Quai faire un tour de promenade; j'y ai mené Pochet, qui a aux Cadets une place de six cens roubles. Il y est comme intendant des plaisirs et répétiteur des enfans, à qui l'on fait jouer la comédie. Pochet est arrivé ici comme négociant; son goût pour la comédie, en le distrayant de ses affaires de commerce, l'a amené à la place qu'il occupe maintenant. Ribas y entroit vers le même temps, et ils furent d'abord très liés. La finesse de notre Italien parvenu à la faveur et la franchise du bon Pochet ne purent se soutenir ensemble : Ribas voulut se servir de Pochet, pour savoir ce qui se passoit; l'autre ne voulut pas, et ils devinrent très froids l'un vis-à-vis de l'autre, de manière que Pochet songe à se retirer. On lui propose une place à Moscou de mille roubles, logé, éclairé, chauffé et nourri, et dans les occasions une voiture. Il s'agit d'être à la tête d'une société qui veut établir un Vauxhall. Ce Pochet m'a dit beaucoup de bien des Cherbatof, mon ami, ce que je t'en ai dit plusieurs fois; mais il m'a appris l'origine de la folie de la pauvre princesse, car il est vrai qu'elle a eu l'esprit aliéné.

Il y avoit chez elle un de ses parens, le prince Prosorovski (2), qui a été employé avec succès contre Pou-

(1) Traduisez : les cochers.

(2) Le prince Alexandre Prozorovski, qui devint gouverneur de Moscou.

gatchef. Cet homme très aimable avoit trop d'avantages sur l'époux de la princesse pour qu'elle n'y fût pas sensible : elle le devint trop pour son repos; mais voulant réprimer une passion dangereuse, sa tête s'est échauffée, son imagination vive l'a perdue : elle est restée honnête, mais folle. Que de femmes à sa place se seroient piquées de sagesse!

On m'a dit que la pauvre femme de chambre de la feue grande-duchesse a été congédiée avec deux mille roubles, que l'Impératrice lui a fait donner, et quelques robes; mais on a envoyé dix mille roubles aux médecins et chirurgiens, dont l'ignorance et la mauvaise foi ont été les causes de la mort de la plus aimable princesse.

P. S. — Je viens d'apprendre par un Russe que ce Chérémétief, dont je t'ai parlé, est un homme médiocre, ayant pris son pli et préférant à la bonne compagnie une catin françoise, qu'il entretient et dont il ne sort pas. Une autre personne m'a dit que c'étoit le particulier de l'Europe le plus riche, mais aussi le plus vilain.

Lundi, 3. — Au même.

Le comte de Brühl est venu ce matin chez moi, mon ami; nous avons parlé de ses affaires, elles n'avancent point. On lui conseille de voir le prince Orlof, qui lui a fait dire qu'il désiroit qu'il vînt chez lui; mais comme on lui a parlé de la frêle Zénoviof, il craint qu'Orlof ne lui propose d'épouser. Tu sais, mon ami, que cette frêle, nièce du prince, a fait un enfant avec lui, et qu'il lui a destiné cent mille roubles en argent et autant en diamans; mais il faut un mari, et Brühl ne se soucie pas de l'être. On voudroit peut-être l'attacher ici au service; je

ne lui conseillerai pas de prendre ce parti. Tout cela devient embarrassant, si le prince Orlof s'en mêle.

Mardi, 4. — A Mlle Albertine de Behmer.

J'ai soupé ce soir chez cette Mme Spiritof, dont votre sœur veut prendre tant d'inquiétudes à mon sujet, et dont elle a tort de craindre la séduction. La Spiritof est aimable, mais elle est trop légère, avec des prétentions à une existence faite. Sa jolie figure, les grâces de sa taille seront vraiment plus dangereuses, lorsque son esprit aura de la culture et de la stabilité. Cette jeune femme m'a parlé de vers, de littérature, de petites compositions légères, etc. Elle s'occupe maintenant à faire une traduction du russe en françois d'après l'allemand; c'est un poème de Gessner, intitulé : *Le Déluge*. J'avois dîné le même jour chez la princesse Cherbatof, qui m'a engagé à venir souper chez elle avec sa fille; je n'ai pas accepté et ne compte point y aller, car je ne veux pas me faire une querelle avec Charlotte.

Vous connoissez la Bourse, mon amie, cette promenade si vantée, et qui peut l'être en effet quand on n'en connoît pas d'autres! J'y ai été ce matin; ce coup d'œil de vaisseaux marchands qui vont et viennent m'a fait plaisir, j'aime ce spectacle; mais il m'en a rappelé un bien différent, celui d'Amsterdam. J'y passai le 14 octobre 1774; il y avoit alors trois mille bâtimens dans le port, et on en attendoit cinq mille. Il y a ici quelques centaines de vaisseaux marchands, barques, etc., et l'on crie au coup d'œil! Ceux qui n'ont vu que cela ont raison; tout est relatif dans ce monde, tout est en rapports mutuels. Il n'y a que les gens honnêtes qui aient une valeur intrinsèque et stable pour les gens honnêtes. Vous êtes de ce nombre,

mon amie, et vous joignez à ce mérite, vous et Charlotte, celui d'être aimables. Jugez si mon amitié ne vous est pas acquise, si elle n'est pas établie et fondée sur des principes qui la rendront invariable.

Mercredi, 5. — A mon frère.

Il y a ici, mon cher, un comte Nesselrode (1) qui a été au service et dans l'intimité du roy de Prusse, ensuite dans celle de la landgrave de Darmstadt (2). Il est venu ici avec l'espérance d'être placé auprès de la grande-duchesse, lorsqu'elle est morte. On croit qu'il cherche à rester ici au service. Cet homme a beaucoup d'esprit, bavard et caustique; il est excellent sur le compte du roy de Prusse. J'ai vu son portrait de profil au simple trait de plume, qui est, dit-on, ressemblant. Si je puis l'avoir, je le graverai à l'eau-forte. Le comte Nesselrode doit me donner une lettre de Voltaire au roy de Prusse.

Jeudi, 6. — Au même.

Nous avons été ce matin, mon ami, M. le marquis de Juigné et moi, voir la manufacture de porcelaine qui est à douze verstes de Saint-Pétersbourg. C'est un Flamand qui en est directeur; il a avec lui sa femme qui est jolie. Cette manufacture n'est pas bien fournie; elle manque de bons ouvriers, et ce qui en sort est fort cher. Le bâtiment, qui a dix-neuf croisées de face au bout d'une cour

(1) Le père du fameux diplomate. Lui-même fut au service de Catherine II, qui lui confia le soin de la représenter à Lisbonne comme ministre plénipotentiaire.

(2) Christine-Caroline de Deux-Ponts, mariée, le 11 août 1741, à Louis, landgrave de Hesse-Darmstadt, et décédée le 30 mars 1774. Elle était la mère de la première femme du grand-duc Paul.

de campagne plantée, est situé sur le bord de la Néva, de l'autre côté de laquelle est la Suède.

Je n'ai rien vu de joli dans les différentes pièces de porcelaine; les peintures en sont médiocres et la pâte, qui n'a pas un très beau blanc, tourne à la vitrification. On nous a montré l'argile dont on la compose; elle est d'Orembourg et j'en ai pris un morceau. Les fours dans lesquels on cuit ne sont pas comme ceux de Saxe, où le feu est en bas; il est ici de niveau avec les pièces qu'on y expose; il est vrai qu'on se sert ici plus de charbon que de bois, et qu'il en faut, suivant le directeur, une moins grande quantité.

Il y a eu, le soir ou l'après-midi, grand concert chez la maréchale Galitzin; j'y ai été. La comtesse Matouchkin m'avoit fait recommander le matin par mon valet de chambre de m'y trouver. Ce concert étoit fort bon. Il a pensé m'y arriver un commencement d'aventure. Nous avions passé, Wachmeister et moi, dans un salon à côté, nous y rencontrâmes la Zibine, fille du lieutenant de police, et la petite Tiéplof. Je leur ai barré le chemin et j'ai retenu la Zibine, avec laquelle j'ai fait quelques plaisanteries. Je l'ai même embrassée, et elle se laissoit faire; ses yeux s'animoient, et je crois que si j'avois été seul, cela auroit pris une tout autre tournure.

Vendredi, 7. — Au même.

Voilà donc, mon ami, MM. Turgot et Malesherbes de côté (1) : le premier a succombé à la cabale, l'autre a donné sa démission; capable de rendre des services, il n'a pas voulu rester inutile, comme il a prévu qu'il le

(1) Le 12 mai 1776, Malesherbes, ministre de la maison du Roi, et Turgot, contrôleur général des finances, avaient quitté le ministère.

seroit avec les cabales continuelles. Je désire que MM. de Clugny (1) et Amelot (2), qui remplacent ces deux habiles gens, en soient capables; mais je crains que l'on ne suive pas le système dans ses principes, et que cela ne cause une espèce de révolution. Si l'on n'a renvoyé M. Turgot qu'à cause de sa mauvaise application à l'état actuel des choses, et qu'on n'adopte point d'autres principes, on aura peut-être bien fait; mais je crains qu'on ne voie la répétition du règne de Louis XV, des idées nouvelles avec de nouveaux ministres et rien de stable dans les plans. D'ailleurs, les pays étrangers, qui voyoient avec admiration deux hommes célèbres soutenus avec fermeté par un jeune roy, changeront d'idée en les voyant remplacés par des gens inconnus, et n'auront plus cette vénération pour la constance de Louis XVI.

On croit les affaires du Portugal et de l'Espagne arrangées, et les bruits de guerre cessent à Paris. On a dit au marquis de Juigné que le comte André avoit entretenu la grande-duchesse dans des principes opposés à la Prusse, et de là on en a conclu qu'ils étoient contraires à ceux de l'Impératrice. Le comte de Lascy est censé lui avoir fourni ces idées.

Le grand-duc part toujours le 21 pour Berlin, avec le prince Henry. Il y a des gens qui croient qu'on prétextera, au moment du départ, une indisposition du grand-duc pour le retenir ici. Cependant les ordres sont donnés non seulement aux postes, mais aussi aux écuries. Le grand-duc aura une voiture pour lui, deux qui l'accompagneront et six de suite.

(1) Jean-Étienne-Bernard Clugny de Nuis succéda à Turgot comme contrôleur général des finances, et mourut dans cette charge, le 18 octobre 1776.

(2) Amelot, simple secrétaire d'État, succéda à Malesherbes comme ministre de la maison du Roi.

Samedi, 8. — Au même.

J'ai lu, mon ami, chez Puységur, ce matin, une lettre folle de son père (1), qui est le plus juré économiste et qui en a tout le fanatique et l'ampoulé bavardage. Je ne crois pas à ses connoissances, et je pense qu'elles consistent plus dans les mots que dans les choses; il est du nombre des gens qui font beaucoup de tort aux économistes. Tu sais, mon ami, combien je chéris leurs principes et blâme le ton enthousiaste et sectaire que beaucoup ont pris à ce sujet, et d'ordinaire ce sont les moins instruits.

Le mariage du sieur Ribas s'est fait hier avec Mlle Anastasie (2), femme de chambre de l'Impératrice, à Tsarskoïe-Sielo. Ils ont dîné l'un et l'autre avec le grand-duc à la Cour, et en ont reçu des présens. Ce Ribas, Napolitain, est adroit comme tous ceux de sa nation. Je t'ai dit comme il a trouvé le moyen de mener M. Betzky et de gouverner le Corps des Cadets. Son mariage lui sera fort avantageux. Sa Majesté Impériale lui donne dix mille roubles et quinze mille à sa femme, qui a été jadis maîtresse de Betzky; et cet imbécile vieillard, en la mariant, lui donne trente ou quarante mille roubles avec une maison, etc. Voilà, mon ami, comment se font ici les fortunes. Ribas n'avoit rien en arrivant; mais, avec beaucoup de souplesse, on acquiert bien des choses dans ce pays-cy. Ce jeune homme a des talens, sans doute, mais on lui fait des reproches; cela n'empêchera pas, quoiqu'ils soient

(1) François-Jacques de Chastenet, marquis de Puységur (1716-1782), lieutenant général depuis 1759.

(2) Anastasie Sokolof, fille naturelle de Betzki. (Voir la note de la page 153.) Ici le chevalier de Corberon rapporte qu'on la disait ancienne maîtresse de Betzki, mais plus loin (10 juin 1776) il rétablit les faits.

graves, qu'il ne parvienne à être directeur du Corps. Je t'ai souvent parlé de sa liaison avec Normandez ; je la crois fondée sur la finesse de l'un et la bêtise de l'autre. Ribas, qui veut tenir au comte de Lascy et passer pour Espagnol, accueille Normandez, qui croit en tirer des lumières et du soutien, lorsque l'Italien se moque intérieurement de lui. Perraut ne les aime ni l'un ni l'autre, mais encore moins l'Espagnol, parce qu'il l'a desservi par des mensonges, lorsqu'il étoit question de lui chez Betzky pour directeur des études.

Dimanche, 9. — Au même.

Il y a déjà quelque temps que je ne t'ai parlé, mon ami, du comte André Razoumofski. J'en ai eu des nouvelles indirectes ce matin par Mme Zénoviof, qui a reçu une lettre de lui, dans laquelle il ne paroît pas instruit de son sort. Les uns croient qu'il sera rappelé ; d'autres, et le comte de Brühl, ne le pensent point, et ce dernier avis me paroît le plus vraisemblable.

Ce mariage de Ribas fait du bruit ; c'est le maréchal de Romanzof qui a conduit à la cérémonie nuptiale Ribas, et l'Impératrice en a fait autant pour Mlle Anastasie. Diderot trouvera le moyen de faire à Paris de grands éloges de ces marques de bonté, qui font crever de dépit les Russes et hausser les épaules des gens sages. Mais Diderot sait bien ce qu'il fait ; il a une édition de l'*Encyclopédie* à soutenir, et les coffres de Sa Majesté Impériale lui serviront. T'ai-je dit, à propos de Mlle Anastasie, quelle a été son éducation ? C'est la Clairon qui l'a élevée, à la recommandation de je ne sais quel seigneur russe, à qui elle refusa de la mettre au théâtre, à cause des soupçons qu'on avoit sur ses mœurs. Fille d'un cocher et d'une

pauvre femme qui végète ignorée dans un coin de la maison de M. Betzky, où auroit-elle pris tout ce qu'on lui prête? La roue de la fortune, qui tourne ici plus vite qu'ailleurs et par de plus petits moyens, a fait Ribas et sa femme ce qu'ils sont.

Nous avons eu un grand dîner chez M. de Juigné. Il aime, et il a raison, qu'on trouve sa table bonne, et il paie son cuisinier en conséquence. Mais je suis fâché qu'il ait dit qu'il lui donnoit douze cens livres devant ses secrétaires, auxquels il ne donne que cent pistoles. Ce n'est pas, chez M. de Juigné, le même principe qui fait que tel fermier général donne plus à un cuisinier qu'à un gouverneur, parce qu'il préfère un dîner à un livre; non, mon ami, M. de Juigné est honnête et éclairé, mais il est avare. Il aime l'argent et il n'en donne que le moins qu'il peut.

Staehlin, secrétaire de l'Académie, cet homme dont j'avois eu sur sa place et loin de lui une idée avantageuse que j'ai perdue en le voyant, ce Staehlin, mon ami, qui est fils d'un domestique ou qui l'a été lui-même, est encore ici président de la Société économique de Pétersbourg. Il m'a proposé d'en être membre; je n'ai ni accepté ni refusé. Je veux savoir sur quel pied cela est monté.

J'ai trouvé au Quai Mme Zénoviof, avec la princesse de Géorgie; le prince Orlof est venu à sa portière et lui a dit qu'il étoit amoureux d'une pensionnaire du Couvent, l'une des blanches qui sont sorties. Il étoit avec la plupart d'elles au Jardin d'été. Je n'aime point, mon ami, ce ton d'oisif et de galant désœuvré que se donne ce prince. Après le rôle qu'il a joué dans son pays, celui qu'il veut y rejouer encore, ces petites manières font un bien grand contraste avec le poids qu'il devroit avoir. Nos grands seigneurs ont une autre tournure; ils ne se donnent

peut-être pas plus aux affaires, ils aiment les femmes davantage que les Russes, mais ils n'ont pas l'air inutiles.

On dit qu'Orlof a désigné quatre des jeunes personnes sorties du Monastère pour ses menus plaisirs, car c'est ainsi que cela se traite chez les Russes.

Je ne sais à quel propos Le Roy m'a dit de ne me pas fier à la frêle Effimosky, qui m'a toujours fait beaucoup d'honnêtetés ; on la dit folle parfois, mais point méchante.

Lundi, 10. — Au même.

Il y a ici beaucoup de fièvres périodiques, quelques-unes de malignes et de putrides, et le baron de Sacken, ministre de Saxe, a perdu deux hommes de sa maison. Je crains pour le comte de Brühl, qui a des frissons et des points dans la poitrine. Tu sais, mon ami, combien j'aime cet honnête garçon; je trouve qu'il a dans le caractère de la ressemblance avec toi, et sa franchise a dès lors un droit de plus pour me plaire. J'ai été dîner chez lui pour savoir de ses nouvelles, et je l'ai trouvé comme hier. Après le dîner, nous avons été à la maison de campagne du grand-écuyer, qui est à cinq ou six verstes de Pétersbourg et qu'on appelle le Ah! Ah! à cause des surprises qu'on éprouve en la voyant. Je ne te dirai rien de la maison, car, à ma honte, je t'avouerai que je ne l'ai pas vue. Les jardins m'ont plus occupé, mais mon occupation n'a pas été longue. Premièrement, le terrain est là, comme à tous les environs de Pétersbourg, marécageux; mais les canaux creusés l'ont un peu desséché. Ces canaux forment plusieurs petites îles, agréables par les soins qu'on prend à les entretenir, et les petits plants de fleurs et de fraisiers semés comme par hasard dans ces bosquets. On y voit des kiosques, des cabinets chinois, et dans toutes les

cours des sièges champêtres et commodes. Des ponts réels mènent à ces îles, ou des ponts volans ou flottans, comme tu voudras, qu'on fait voguer comme un bac. Une jolie chaloupe dorée est sur l'eau, prête à la promenade, et l'on n'a rien négligé pour l'agrément et la commodité. Ce qui est assez singulier, c'est un contraste du costume chinois, quand vous voyez le jardin, et du costume anglois, lorsque vous rencontrez quelque ouvrier ou domestique. Tous sont en chapeau rond, veste courte, culotte de peau et bottes. Ce qui ne m'a point surpris, c'est cette imitation servile qu'on voit régner partout : point d'imagination, rien pour le cœur ; le cachet de l'esclavage y est empreint. Un amant s'y déplairoit, un homme de goût s'y ennuyeroit, un Russe y est content, et sa vanité seule fait sa jouissance.

Ce n'est pas, mon ami, comme je le croyois, le maréchal Romanzof qui a conduit à la cérémonie Ribas, c'est MM. Betzky et Munich qui ont amené à l'autel le nouveau couple. Mlle Anastasie est, dit-on, fille de Betzky; l'on s'accorde généralement à le penser.

On m'a dit que le marquis de Puységur avoit voulu se faire passer pour maître de harpe chez une demoiselle du Monastère, par l'entremise d'un musicien ; mais qu'ayant fait attendre le musicien qui devoit l'y mener, celui-ci fut mal reçu chez la demoiselle, et Puységur qui attendoit à la porte n'osa point entrer et décampa. Un peu de vanité, jointe à peu d'esprit, peut expliquer ce trait, s'il est vrai, mon ami, car je ne le garantis point. Ce qui est plus sûr et qui ne m'étonne pas davantage, c'est que l'abbé Desforges a voulu se faire présenter chez les Behmer par M. de Juigné; mais elles n'y étoient pas et elles en sont fort aises, parce qu'elles ne s'en soucient pas, et elles ont grande raison. Cet abbé, mon ami, a tous les défauts de sa

robe, patelin, rampant, flatteur au dehors; mais haut, intéressé, intrigant en dessous. Tu penses bien que ce n'est pas mon ami; il le voudroit et jamais cela ne sera, il m'a trop fait la cour pour que je l'aime, je ne puis même l'estimer.

Le pauvre Roggerson, médecin de l'Impératrice, est fort mal d'une fièvre putride et peut-être d'une inflammation au cerveau; il est ce soir au plus mal. Je serois bien fâché qu'il lui arrivât malheur; il a ici de la réputation dans son état, est aimé, considéré, et à trente ans se trouve dans une perspective flatteuse. Je le regretterois comme un galant homme et un homme d'esprit, et les gens de son espèce ne sont pas communs. Comme on est accoutumé ici au poison, on dit que le docteur anglois a été empoisonné par ses confrères; je n'en crois rien.

Le comte Panin ne va pas bien; les chirurgiens sont inquiets.

Mardi, 11. — Au même.

Je crois, mon ami, t'avoir parlé d'un nommé Pochet, directeur des plaisirs au Corps des Cadets et François de nation. Cet homme a été l'ami de Ribas, lorsque cet Italien est arrivé en Russie; mais dès qu'il a eu un peu de faveur, il n'a plus regardé Pochet, parce que celui-cy n'avoit pas voulu servir d'espion. A l'occasion du mariage de Ribas, il a été question de lui donner une fête, et c'est Ribas qui sous main a fait engager les Cadets à demander une fête à Pochet. Celui-cy a été assez embarrassé à cause du général Pourpre, directeur du Corps quant à la police, et pour lequel cette fête devenoit désagréable, n'ayant jamais reçu du Corps, dont il est le chef, aucune marque flatteuse de cette espèce. Cependant, on compose un diver-

tissement sous le nom de *la Couronne de Cythère,* dont la lecture est confiée à moi et à Puységur. J'ignorois que l'auteur, après m'avoir montré son ouvrage, l'eût fait voir aussi à Puységur. Comme je savois toutes les cabales du Corps, je ne vis rien et je ne demandai pas à voir la répétition de cette pièce, qui n'étoit qu'une compilation médiocre d'opéras-comiques, de pastorales, etc. Puységur en fit un grand éloge, parut désirer en voir la représentation et le demanda. On lui dit de venir en chenille et qu'on le fera passer pour un négociant. Hier matin, mon ami, Puységur m'envoie un billet sur lequel il y avoit que nous nous rendrions à trois heures chez Perraut au Corps des Cadets. Je n'étois prévenu de rien, je n'avois rien demandé; je répondis que je ne savois pas si j'irois, mais je m'informai si M. de Juigné iroit. Il n'y alla point et je le pris pour règle de ce que je devois faire. Autre billet qu'on m'adresse, dans lequel Pochet me mande que Perraut l'avertit de nous prévenir de ne point venir. Cela s'accordoit à merveille avec mon plan; j'envoyai à Puységur le billet que je venois de recevoir, et lui parlai de la fausse démarche qu'il avoit faite. Il s'en est moqué et moi aussi. Cependant il est désagréable d'être compromis vis-à-vis de faquins. Ribas est celui qui s'est opposé à ce que Puységur et moi vinssions voir sa fête, dont il sent peut-être au fond le ridicule, et je ne serois pas surpris que Normandez en fût la première cause, lui, le grand ami de Puységur. Je sais qu'il y a été avec les Behmer. Cet Espagnol Normandez a l'âme jetée, mon ami, dans le plus petit des moules!

J'ai été voir Mme Zagraski; elle y étoit et ne m'a point reçu. La Billot, chez laquelle j'ai été, m'a dit que je ne devois pas être surpris de ce procédé, qu'elle étoit Russe dans toute la force du terme et qu'on ne pouvoit compter

que sur son amour-propre, mobile seul et unique de toutes ses actions.

On reparle du retour du comte André Razoumofski; on ne dit rien de positif à cet égard, on assure seulement qu'il a écrit de Revel au grand-duc et qu'il en a reçu réponse.

J'ai été souper chez le prince Cherbatof, avec le marquis de Juigné; le prince nous a dit que Mme Lafond avoit fait à sa fille des reproches amers, sur ce qu'on critiquoit chez ses parens l'établissement d'éducation des jeunes demoiselles. Il a écrit à ce sujet une lettre à Mme Lafond, qui est fort bien et qui seroit mieux dans cette circonstance, s'il ne s'y rencontroit pas des fautes considérables d'orthographe. J'ai été surpris en même temps de voir donner de l'Excellence et du respect à Mme Lafond par un Cherbatof, descendant des Rurik, princes souverains de la Russie; mais il a une fille au Monastère, qui a besoin de Mme Lafond, et voilà le mot de l'énigme. On dit, au surplus, que Mme Lafond ne tient pas beaucoup à sa place, et que Ribas, qui ne l'aime en aucune manière, est charmé de lui trouver des torts et des ridicules.

Mercredi, 12. — Au même.

Les choses se découvrent peu à peu, cher ami, et souvent plus par le hasard que par les recherches. Dans le pays des cabales, il n'y a rien d'inutile à savoir, rien d'indifférent à ménager ou du moins à connoître; mais quand on pense et qu'on agit avec franchise, on a peine à saisir ces nuances politiques, l'on méprise même ces petits moyens.

Tu peux te souvenir, mon ami, de tout ce que je t'ai

mandé sur la princesse Troubetzkoï, du sentiment de prédilection que j'ai éprouvé pour elle et qu'elle justifie. Tu peux te rappeler un certain souper où elle étoit chez la comtesse Ivan Czernichef, où nous fûmes sottement examinés par cette femme, qui seroit méchante si elle en avoit l'étoffe; je t'ai mandé depuis combien la manière d'être de la Troubetzkoï avoit changé à mon égard, de la difficulté que j'ai éprouvée à la voir chez elle et de l'impossibilité de voir son père. Les discours entortillés de sa gouvernante, la Céreste, la contrainte de la princesse devant elle, la demi-explication que j'ai eue chez les Behmer et chez la Nélédinski à souper, dans laquelle j'ai cru voir cependant que la Troubetzkoï me rendoit justice, tout cela s'est un peu développé dans une conversation que j'ai eue ce matin avec le chevalier de Céreste. Je lui ai simplement exposé mes doutes et je lui ai dit que cela m'avoit affecté; il m'a répondu que j'avois été trop confiant, qu'on avoit tenu des propos sur le compte de la princesse et sur le mien, qu'en outre un cordon bleu de Russie m'avoit rendu mauvais service, en me faisant passer pour un homme tranchant et ne ménageant rien, faisant, avec esprit à la vérité, des épigrammes sur tout, et malin observateur. J'ai voulu l'engager à me nommer les masques; il me l'a refusé, disant que cela pourroit amener des querelles et que j'aurois beau donner ma parole d'honneur, que la vivacité m'emporteroit et que je trouverois moyen de l'éluder pour servir ma vengeance. Je n'ai pas voulu néanmoins lâcher prise; je l'ai engagé à rester à dîner avec moi, ce qu'il a accepté. Nous avons remis le même sujet sur le tapis, et pendant deux heures que je l'ai épuisé autant qu'il m'a été possible, il a constamment refusé de me nommer les personnes; mais, à propos de l'espèce d'explication que

j'ai eue avec la princesse dimanche à souper, dans laquelle elle m'a dit : « Je sais tous les propos qui se sont tenus », Céreste m'a dit : « Oh! ceci a trait à d'autres choses », c'est-à-dire de nouvelles. Enfin, mon ami, à force de le presser de bonnes raisons, il m'a fait donner ma parole de ne pas voir la princesse avant lundi, et qu'il viendroit ce jour-là me débrouiller le tout. J'attends, comme tu imagines, avec impatience, et désire bien savoir quels sont les nouveaux propos tenus sur mon compte. A travers cette conversation boutonnée, Céreste m'a laissé à entendre que je ne jouois pas un si vilain rôle dans tout ceci; il m'a dit que les femmes aimoient toujours qu'on les préférât, mais qu'elles n'aimoient pas qu'on le dît, et qu'au surplus, l'envie avoit fait tenir la plupart des propos en question.

Jeudi, 13. — Au même.

Le cadet dont je t'ai souvent parlé, mon ami, s'appelle Acverdof; il loge chez M. Betzky, et il est placé dans son premier bataillon.

Le baron de Grimmer, chargé des affaires de la Russie en Pologne, retourne à Varsovie.

Vendredi, 14. — Au même.

On dit toujours que le prince Henry part incessamment pour Berlin, et que le grand-duc le suivra quelques jours après.

Rien de nouveau sur les affaires de Dantzig ; on croit que le roy de Prusse vient d'assurer plus spécialement avec l'Impératrice sa garantie pour la Silésie.

Samedi, 15. — Au même.

Après avoir fait, mon ami, plusieurs courses, j'ai été souper chez les Galitzin. La Matouchkin m'a demandé des vers, son épitaphe, parce que je lui ai cité la mienne que j'ai faite à Cassel, que voici :

Cy-gît qui toujours eût vécu,
S'il avoit toujours eu maîtresse;
Mais l'âge éteignant la tendresse,
Il cessa d'aimer et mourut.

Je lui ai dit qu'il falloit vivre d'abord, auparavant de prétendre à une épitaphe; mais elle m'a pressé, et je lui ai promis. Il y avoit à souper un Hollandois fort riche et fort nigaud; il s'appelle Hansvit, du moins c'est ainsi qu'il se prononce. Tu jugeras combien ce nom a fourni aux propos; on s'en est permis quelques-uns, de là on s'est mis sur le compte des cocus, et ce mot a paru si plaisant et si simple sans doute, qu'il a volé de bouche en bouche avec une rapidité piquante pour un étranger : je croyois être à la comédie de Molière de l'*École des maris*. En vérité, mon ami, je reviens à mon dire : ces gens-cy ont pris de nous tout ce qu'il y a de mauvais; au lieu de notre urbanité, ils ont adopté des grimaces, et ils prennent la licence et les sottises pour l'aisance et le ton plaisant de la société.

Dimanche, 16. — Au même.

Le voyage du grand-duc se décide pour Berlin; il part d'ici samedi prochain pour Riga, où il attendra le prince Henry, qui le devancera à Memel, pour se rendre ensuite ensemble à Berlin, où le roy de Prusse peut le garder

tant qu'il voudra! Les Russes sont à peine instruits de leurs intérêts, cependant ils blâment tout haut ce projet. Le prince Orlof l'a combattu; mais il ne reste pas assez à la Cour, et il aime mieux venir à la ville faire le galantin vis-à-vis des demoiselles du Couvent. Le comte Panin, dont la santé est chancelante, n'a pas été informé des intentions de la Cour, relativement à ce voyage du grand-duc.

J'ai soupé aujourd'hui chez le prince Cherbatof, qui déclame, mais c'est tout; il est instruit de l'histoire de son pays, il a des idées, il a encore plus, mon ami, de pédantisme!... Sa fille y étoit, la Spiritof, qui s'est mise à critiquer le tiers et le quart, et tout en disant que les autres sociétés étoient fondées sur la médisance, on a médit plus que dans toute autre maison. Ainsi va le monde!

Samedi, 22. — Au même.

J'ai enfin découvert, mon ami, une partie des propos tenus sur mon compte, et auxquels je dois l'éloignement du prince Troubetzkoï pour moi et la réserve de sa fille.

Le chevalier de Céreste m'a dit que c'étoit un nommé Passek, cordon bleu (celui dont on a parlé dans la Révolution), qui avoit dit que j'étois tranchant et qu'il falloit se défier de mon observation. Ce n'est pas tout, mais ceci n'a pas été su de la princesse, qui me rend justice et n'a pas le moindre soupçon du propos que l'on m'attribue : on prétend que dans une société d'hommes, où l'on me plaisantoit sur la princesse et le goût que je paroissois sentir pour elle, j'avois répondu non seulement en faisant son éloge, mais en disant même que je l'aimois et qu'elle étoit mon amante! Tu vois, mon cher ami, combien dans

ce pays-cy la calomnie est basse et combien peu elle coûte, car je n'ai fait de mal à personne. Mais c'est par jalousie, dit-on, parce que la princesse se moque de tous ces polissons-là et qu'elle m'a témoigné quelque distinction. Cela peut être, mais cela empêche-t-il qu'il ne soit bien dur d'être en butte aux sots propos de la méchanceté? Céreste prétend raccommoder le tout du côté du prince, avec lequel il compte me rapatrier entièrement; car pour la princesse, il m'a dit qu'elle ne croyoit point aux propos de ma part, qu'elle les méprisoit et qu'elle me savoit gré de la conduite que j'observois.

Dimanche, 23. — Au même.

J'ai été souper chez le prince Cherbatof. La petite Spiritof nous a dit de son mari les nouvelles de Tsarskoïe-Sielo où il est. Le grand-duc part demain; il est accompagné des princes Kourakin, Gagarin, Narychkin, Romanzof, etc. Il y en a encore d'autres que j'ignore; mais peut-être que je les saurai demain, car je suis invité à la venir voir à onze heures du matin. Cette petite femme, mon ami, est charmante; je ne crois pas qu'elle aime autant son mari qu'elle le veut faire croire, et je ne te dis pas cela en l'air.

Lundi, 24. — Au même.

Je te l'ai déjà dit, mon cher, les Russes sont au dedans de francs moujiks; ils travaillent leur extérieur, ils se façonnent au dehors, il est vrai; mais au fond, c'est toujours la même chose, la nature reprend le dessus, et quand l'effort a été fait et qu'il cesse,

Le masque tombe, l'homme reste
Et le héros s'évanouit.

Le prince Viasemski, dont je t'ai quelquefois entretenu, cette mauvaise copie de nos insupportables originaux, vient de faire à son camp une partie de débauche qui ne ressemble à aucune de celles que pourroient faire nos petits-maîtres françois. Ils ont formé l'agréable projet de se saouler, et Viasemski a donné pour consigne de ne pas le laisser sortir de son camp. Nélédinski en étoit, et il s'est enivré comme un cocher; Pochet, des Cadets, a été du nombre des convives. Comme on vouloit le griser, il y avoit ordre de ne lui présenter que de l'eau-de-vie; mais un domestique françois lui a donné du thé en place. Le projet manqué, on a voulu, pour le rétablir, lui entonner du punch malgré lui, en le tenant de force à plusieurs personnes. Pochet, impatienté du procédé, les a traités comme on traite de la canaille, à coups de poing, et il n'en sera que mieux aimé de leur part.

J'ai été ce matin, mon ami, chez Mme Spiritof, qui m'a montré plusieurs de ses lettres à son mari, lorsqu'ils n'étoient encore que promis. Elles sont en françois et joliment écrites. J'en ai vu une, qui fait voir ce que c'est que l'esprit de corps des frêles: la tracasserie, la jalousie et l'intrigue en forment le système. Il y a deux cousines Sinevin et Sinoviof, qui ne valent rien, à ce que disent le prince Gagarin et autres. La première aimoit M. Spiritof avant son mariage, et de là une jalousie de la frêle Sinevin contre la Cherbatof. Il est triste pour l'humanité, mon ami, de voir que les hommes ou les femmes rassemblés se gâtent presque toujours!

Le baron de Nolkem est parti aujourd'hui pour Dorpat. Nous avons dîné ensemble. Mme Pouchkin y étoit; elle m'a fait une peine extrême. Elle est d'une tristesse affreuse et sa santé est mauvaise. Tout le monde se flatte sur son état, et je crois que tout le monde se flatte en

vain. Puységur et moi nous sommes partis ensemble pour la campagne de la comtesse Ivan Czernichef.

Nous y sommes arrivés à sept heures. Cette maison, à treize verstes de la ville, est fort agréable; elle se trouve sur la gauche du chemin de Péterhof, un peu élevée. Le bâtiment est d'une tournure galante et commode; c'est une espèce de croisée éclairée par le haut. La pièce du milieu, qui reçoit ainsi sa lumière d'en haut, ressemble beaucoup au salon de Marly. La distribution des appartemens est bonne; il en résulte plus de logement qu'on ne croiroit d'abord. Il n'y a point de jardin, mais des dehors champêtres fort agréables. Vis-à-vis le château, on trouve un canal qui conduit à une pièce d'eau assez large, sur la droite de laquelle on voit une île; dans cette île est un petit bâtiment délicieux, où l'on peut être deux de la manière du monde la plus voluptueuse. Cette maison, malgré ses agrémens, est livrée à l'ennui, et avec la prétention à la liberté d'action, on est à la gêne dans tout et sujet à un examen inquisitorial. Mme de Czernichef m'a demandé malignement des nouvelles de la Troubetzkoï; elle a appuyé pour m'embarrasser; j'ai un peu rougi, elle me l'a fait remarquer pour me faire rougir davantage, et elle a réussi parfaitement. En vérité, mon ami, je ne puis supporter cette femme.

Mardi, 25. — Au même.

Le grand-duc est parti hier, mon cher ami, pour Berlin, dans une calèche, seul avec le maréchal de Romanzof. Il n'avoit qu'un domestique ou point derrière sa voiture; c'est à la prussienne. Il ira lentement, à ce qu'on dit, mettra vingt-quatre jours dans sa route, quatorze de séjour en différens lieux. Le cortège de Son Altesse Impériale con-

siste dans : Romanzof, Kourakin, qui est parti avec la fièvre; point Gagarin, comme d'abord on le disoit; son grand-maître Soltikof; Narychkin, le gouverneur de Plescow, etc.; son lecteur Nicolaï; Becker, chirurgien; Dufour, son valet de chambre ou conseiller, etc.

Le prince Henry a dû partir après le dîner aujourd'hui. L'engouement qu'on a pris pour ce prince est inouï; il a été si vif et si total de la part du grand-duc, qu'on lui fait faire la confidence qu'il étoit cocu. Le prince prussien a reçu de fort beaux présens : boîte, épée, garniture d'habit et de chapeau en saphirs, boucles, etc. Les Russes évaluent le tout à soixante mille roubles; mais on ne croit pas que cela aille là. Au surplus, les présens de l'Impératrice sont toujours magnifiques, on suit généralement le système de l'ostentation : c'est ici la règle universelle.

Mercredi, 26. — Au même.

M. de Juigné, mon ami, est parti avec Puységur, pour aller passer deux jours chez la comtesse Czernichef. Cette femme n'est pas contente de moi, à ce que m'a dit M. de Juigné, qui en est la dupe. La lettre que je lui ai écrite au sujet de Portalis l'a indisposée contre moi, et l'avertissement que je lui ai donné chez la comtesse Zachar, dont elle me doit beaucoup de remerciemens. Mais je suis bien déterminé à ne pas me relâcher de mes droits. J'en ai à son estime, à sa reconnoissance, et quand elle le voudra, je le lui prouverai devant même son mari. Le vrai est qu'elle est extrêmement piquée de ce que je sais son histoire avec Portalis, les avances qu'elle a faites à ce jeune homme, et la conduite doublement fausse et malhonnête qu'elle a tenue vis-à-vis de moi. Quant à sa façon de penser à elle, je m'en moque, parce que je méprise

cette femme et qu'elle n'a pas même le don de m'amuser; ainsi je n'irai que très rarement.

Jeudi, 27. — Au même.

Il y avoit longtemps, mon ami, que je n'avois été chez les Euler. Je leur ai fait une visite ce matin. La belle-fille du vieux géomètre y étoit entourée de ses enfans; cet intérieur m'a plu. Je présenterai ces jours-cy le chevalier d'Isle aux Euler; il a une lettre pour le papa.

Je t'avois annoncé la veille une partie de campagne chez les Golovin: je m'y suis rendu après trois heures par l'ineptie de mon tchwauchik, qui m'a fait errer deux heures avant d'arriver. Il y avoit à cette campagne grande compagnie; les demoiselles du Monastère y étoient avec Mme et Mlle Lafond. Cette première a l'air fort honnête, c'est une assez bonne femme; mais ce n'est pas ce qu'il falloit à l'établissement, si c'est ce qu'il faut au vieux Betzky, qui craint toujours d'être contrarié et qu'on mène en l'adulant. Après le dîner, qui a été servi dans deux salles, on a été au jardin où l'on a dansé. J'oubliois de te dire qu'avant la danse, qui s'est établie dans une allée qu'on avoit planchéiée et entourée de toiles, Mlle Dougni a fait un compliment à Mme Lafond. Cela a été fort court et bien de part et d'autre; les larmes ont coulé, c'est l'usage et cela pouvoit être naturel. Ces jeunes personnes ont un assez joli maintien; le goût du plaisir brille dans leur regard et le monde leur paroît, je crois, bien séduisant. J'ai dansé avec Mlle Simonof, qui est jeune, bien faite, et dont la figure est fine et noble. A huit heures tout s'est éclipsé, car il falloit être au bercail pour neuf heures. J'oubliois encore de te dire que Mlle Lafond, dont je ne t'ai point parlé, est tout le contraire de sa mère.

Sa physionomie vive et décidée annonce de l'esprit et les principes du temps. Elle est aimable, soutient agréablement la conversation et tient tête aisément à plusieurs hommes à la fois. Elle a de la prétention à l'esprit, la soutient avec grâce; c'est le portrait de Clozanges, d'autant qu'elle est bonne comme lui.

Le reste de la soirée s'est écoulé en collations, promenades, danses, etc. J'ai entretenu Mme Nélédinski sur le comte André; elle m'en a parlé avec tristesse, en annonçant toujours des torts, « qu'il connoît, m'a-t-elle dit, qu'il a réalisés avant son départ, que toute autre femme auroit payés de haine, mais que je ne peux retracer à mon cœur sans chagrin. Si je pouvois n'avoir que la douleur de l'avoir perdu! Mais cela est pis! » Je ne sais ce que c'est que ces torts si graves; ce ne sont pas les bruits sur la feue grande-duchesse; seroit-ce son inclination pour la Bariatinski, qui s'en plaint? Elle m'a nié les premiers; quant à l'autre, je ne le crois pas, car elle m'a parlé de cette femme comme de son amie. Au surplus, je ne veux pas lui en parler davantage, ses larmes coulent toujours à ce sujet. Pour le détourner, j'ai parlé de ses voyages; elle attend la vente d'une de ses terres, la liquidation de ses dettes, et cette opération faite elle aura douze mille roubles de revenus; mais il faut attendre que cela soit fini. Il y a si peu de bonne foi parmi cette nation, ils sont si peu sûrs de leurs gens, qu'ils n'osent pas, comme en France, laisser une procuration pour terminer leurs affaires en leur absence. La négligence et la friponnerie sont deux inconvéniens dont on est ici continuellement et alternativement la victime.

Avant de m'en aller, je n'ai pas voulu négliger la mère, la comtesse Golovin. C'est une bonne femme de cinquante ans, qui est sourde et maladive, sans avoir l'humeur de

sa situation et l'éloignement qu'il donne pour le plaisir. Elle fait très bien les honneurs de sa maison, et j'ai voulu payer ma reconnoissance par la conversation qui plaît aux vieillards.

Samedi, 29. — Au même.

Avant de sortir de chez moi, à midi, est venu Céreste, qui m'a lu une lettre de Pictet, qui, rebuté dans ses démarches auprès du prince Orlof, n'attend plus de secours que d'un pistolet qu'il lui demande pour demain; il attend Céreste à Tsarskoïe-Sielo. J'ai songé aux moyens de sauver cet homme d'un parti violent, qu'il est capable de prendre. Céreste prétend que toutes les portes lui sont fermées, même celles du résident de Hollande. J'y ai été, et mon projet étoit de l'engager à se cotiser avec moi, pour lui faire une somme et le faire secrètement partir sur un vaisseau; mais Suart m'a fait une objection raisonnable : c'est que Pictet, relativement à l'affaire des colonies, est prisonnier d'État, et que, dans notre position, il est délicat de faire évader un homme, et que cette œuvre toute simple d'humanité ne sera pas crue chez les Russes, sans lui supposer un motif d'intérêt. Ainsi, nous avons décidé que Céreste iroit joindre Pictet, le pousser à faire auprès d'Orlof les dernières démarches, d'après le succès desquelles on verra ce qu'il y a à faire.

Cette histoire, mon ami, avoit laissé du sombre dans mon âme; la gaîté de la grosse Billot l'a dissipé. J'ai dîné chez elle avec un certain nombre de capitaines de vaisseau arrivans. Après le dîner, je l'ai fait jaser, parce qu'elle attrape toujours quelques nouvelles chez les Russes. Elle m'a dit que le voyage de Berlin, qui mécontentoit beaucoup la nation, lui seroit peut-être funeste, si

le roy de Prusse prenoit fantaisie de garder le grand-duc; qu'au surplus, le prince Henry avoit rempli les vues de son frère, en renouvelant ou confirmant une sorte d'alliance entre l'Impératrice et lui, alliance avantageuse pour lui et qu'il craignoit de voir rompre par la grande-duchesse, dont la mort, due au destin ou à la prévoyance, a confirmé leur plan. D'autres personnes croient que le prince Henry a manqué son but, quel qu'il soit; il pourra prendre sa revanche à Berlin, où le grand-duc restera tant que Sa Majesté Prussienne le trouvera bon.

Les Tartares font des progrès; on dit qu'il y a deux mille Russes d'égorgés. Le prince Repnin avoit fait la proposition, de la part des Turcs, d'adoucir un des articles du traité qui regarde les Tartares; le conseil de l'Impératrice et le Sénat en étoient d'avis, dit-on; elle seule, par vanité, n'a point consenti à cette opinion, et sa fausse vanité ou gloire a été la cause de ce massacre. Je n'assure rien, mais je crois aisément la chose. Le prince Potemkin a refusé une maison que l'Impératrice lui a offerte; on croit qu'il ne la trouve pas assez belle, mais il affecte l'air très content. Est-ce à tort?

Dimanche, 30. — Au même.

Je ne t'ai pas encore parlé, mon ami, du chevalier d'Isle, qui étoit à Copenhague et qui vient passer quelque temps ici. C'est un fort honnête garçon, instruit dans son métier de marin qu'il paroît aimer, et d'une tournure franche. Je l'ai mené aujourd'hui chez Staehlin, Euler, le baron de Sacken, et nous avons causé pendant tout ce temps. Il m'a parlé d'un enseigne de vaisseau qui s'appelle Capon et qui se donne ici le nom de chevalier Caponi. Comme il le

connoît, il s'intéresse à lui; mais il ignore qu'il est ici par ordre de ses parens, à ce que m'a dit M. de Juigné, et pour fait de mauvaise conduite.

Je viens d'apprendre une nouvelle qui mérite confirmation : c'est que Revel et Riga sont hypothéqués par les Hollandois pour les dettes russes. On a dit ceci, il y a un mois, à d'Isle à Stockholm, et il s'agit de savoir ce qui en est. Il prétend que le ministre d'Angleterre à Copenhague a beaucoup de désagrémens depuis l'histoire de la Reine (1). Les Anglois ont beaucoup perdu aussi depuis leurs affaires d'Amérique (2).

M. de Sacken, ministre de Russie en Danemark, est très en crédit à cette Cour; il semble que Sa Majesté Impériale regarde ce royaume comme une province de son Empire (3). Le caractère de cette nation, ainsi que de la Suède, est d'une méfiance excessive, suivant le chevalier d'Isle, qui a vu les deux; ils nous craignent, nous détestent et nous imitent.

Le comte André Razoumofski, dont j'ai reçu une lettre aujourd'hui, a, dit-on, la bouche tournée d'une attaque d'apoplexie. A son âge! Nous appellerions cela en France, mon ami, un effet du poison, et nous dirions vrai. Son sort m'inquiète, je voudrois bien le voir hors de cet

(1) Caroline-Mathilde, sœur du roi d'Angleterre George III et femme de Christian VII, roi de Danemark et de Norvège. Les ennemis du ministre danois Struensée, qui fut au pouvoir en 1770-1771, avaient répandu le bruit d'une liaison intime entre lui et la Reine; ils réussirent à produire une révolution (16-17 janvier 1772), qui amena la chute et la condamnation à mort de Struensée, exécuté le 28 avril 1772, ainsi que le divorce du Roi et de la Reine. Caroline-Mathilde fut exilée en Hanovre et mourut à Celle, le 10 mai 1775, âgée de vingt-quatre ans.

(2) A cette époque siégeait déjà le congrès de Philadelphie, qui, le 4 juillet 1776, allait proclamer la liberté et l'indépendance des États-Unis d'Amérique. Depuis plus d'un an la guerre avait éclaté entre l'Angleterre et ses colonies.

(3) Rapprocher ce passage de l'Instruction à M. de Vérac : A. Rambaud, *Recueil des instructions... Russie*, t. II, p. 365.

affreux pays, où les assassinats, les empoisonnemens, etc., sont si communs.

P. S. — Le comte Golovkin est, dit-on, nommé pour aller à Dresde à la place du prince Belozeski; c'est un très galant homme.

Lundi, 1er juillet. — Au même.

Voilà six mois écoulés, mon ami, de cette année que j'espérois d'abord ne point passer tout entière loin de toi, et mon espérance fuira, je crois, avec les six autres. Je ne vois aucun indice; te l'avouerai-je, mon ami? je commence à moins le désirer, et des liens plus tendres m'attachent à Pétersbourg plus que je n'aurois imaginé. Je t'ai souvent parlé de cette aimable fille que j'ai connue ici en arrivant, et dont j'ai prévu pour moi le charme et le danger. L'un et l'autre, nés par l'habitude de nous voir, se sont accrus par le temps, et cette inclination, douce et amusante dans les commencemens, est devenue pour mon cœur un besoin nécessaire et tyrannique; les inquiétudes, les craintes, la peur de déchoir dans l'esprit de ce qu'on aime, le plaisir et l'ivresse de se voir aimé, tout excite successivement des révolutions qui nuisent à mon repos et à mon bonheur. Tu connois, mon ami, la vivacité extrême de mon âme, sa sensibilité, et tu vois d'ici ce que j'éprouve. Charlotte est jeune et jolie; mille gens cherchent à lui plaire : je suis le plus heureux, il est vrai, mais qui sait ce que durera ce bonheur?

J'ai été dîner chez la maréchale Galitzin à sa campagne, à dix-huit verstes de Pétersbourg, sur le chemin de Péterhof. Sa position est superbe, les jardins sont agréables sans être peignés, et le bâtiment est bien. De la salle à

manger l'on voit la mer, et ce coup d'œil est beau et magnifique. La comtesse Matouchkin y étoit; on a joué des proverbes, et je suis revenu souper chez les Behmer.

Mardi, 2. — Au même.

Nous avons pénétré aujourd'hui, mon cher, dans le Couvent des jeunes demoiselles. M. Betzky a prévenu M. de Juigné que nous les surprendrions, et qu'il avoit choisi exprès ce jour-cy, pour qu'il vît cet établissement sans apprêts. Nous avons été, en effet, à la maison du général Betzky, sur le Quai, et nous nous sommes rendus ensemble au Monastère, d'abord à l'appartement de Mme Lafond. Elle étoit entourée de trois ou quatre jeunes personnes, qui nous ont conduits partout. Malgré la surprise prétendue, on s'y attendoit, et les demoiselles me l'ont dit; ce qui a fait que nous avons trouvé partout le meilleur ordre possible. On dit que ce n'est pas toujours de même.

J'y ai vu Mlle Lafond, dont je t'ai déjà parlé; elle ne m'a pas paru aussi bien que la première fois. J'ai cru lui voir un air de prétention qui ne sied point à sa position ni à sa tournure. Peut-être étoit-ce prévention, d'après ce qu'on m'avoit appris sur son compte. La jeune Lafond, qui a bien vingt-quatre ans et plus, est gaie, à ce qu'on prétend, et sa figure n'est pas trompeuse. Elle étoit folle de Denon, qui a été ici, et l'on faisoit de petits soupers chez elle fort agréables. Ribas, qui a su ces petites parties fines, ne les a pas trouvées convenables, et comme il est l'organe de Betzky, le crédit de Lafond baisse considérablement.

J'oubliois de te dire qu'en examinant la maison du vieux Betzky, qui est charmante, nous avons été à celle

dont il a fait présent à Ribas et à sa femme, au bout de son jardin. Ribas m'a fait beaucoup d'honnêtetés et m'a prié de venir voir sa femme.

Mercredi, 3. — Au même.

J'ai passé la matinée à l'Académie des sciences, avec le chevalier d'Isle. Je ne te répéterai aucune des choses que j'y ai vues, à l'exception d'une culotte de peau de femme qu'on nous a montrée; le cuir en est fort et épais.

Le favori, bardé de tous les cordons du Nord, est enfin parti, chargé de toutes les malédictions possibles, mais de beaucoup d'argent. Il a, dit-on, soixante ou soixante-quinze mille roubles de pension, et deux cent mille une fois donnés. Il va droit à son gouvernement.

Mardi, 16. — Au même.

Depuis le 3 de ce mois, mon ami, tu n'as pas reçu de mes nouvelles, et je n'ai eu ni la force ni le courage de t'écrire. Le dimanche 7, j'allai à la Cour à Péterhof, une maison fort belle de l'Impératrice sur le bord de la mer, avec des jardins agréables et de fort belles eaux. Son grand avantage est, à mon gré, sa position. Il y eut ce jour-là beaucoup de présentations de François, tant marins venus avec la gabare *la Tamponne,* commandée par M. de Verdun, que d'autres venus par terre, tels que MM. de Mesmes, Vassé, d'Attilly et la Jamaïque (1), Espagnol. De cette nombreuse légion, il est assez étonnant que les marins soient les plus aimables pour le ton, les manières, etc. Il y a surtout un nommé Marqueri,

(1) Charles-Bernard-Pascal-Janvier Fitz-James, dit le marquis de la Jamaïque (1751-1787).

qui a du mérite, beaucoup de connoissances en géométrie, et est un des économistes les plus éclairés. Nous nous sommes rencontrés avec plaisir et j'en ai été autant charmé que flatté. Le soir, revenant avec le comte de Brühl de Péterhof à Pétersbourg, où il y a environ trente verstes, j'arrivai fatigué. Cette indisposition, venue, à ce qu'on prétend, de refroidissement, m'a occasionné un malaise qui m'a duré huit jours.

Pendant que j'étois gisant dans ma chambre, j'ai appris une aventure de Péterhof, qui appartient bien aux Russes, et particulièrement à celui qui en a été le moteur principal. Il y eut mercredi bal à la cour, et Vassé fut annoncé sous main, je ne sais par qui, comme un très bon danseur. Aussitôt le comte Ivan Czernichef vient le dire à l'Impératrice, et l'on fait danser M. de Vassé, comme sur le théâtre, un menuet, une contredanse et une allemande. Tu connois assez, mon ami, cette nation petitement envieuse et jalouse, pour voir de ton coin d'observateur ce qui arriva. Les Russes regardèrent avec attention pour critiquer, et en effet ils critiquèrent, Czernichef à leur tête. Quand la tâche de Vassé fut remplie, Czernichef retourna à l'Impératrice, pour lui demander si elle ne jugeoit pas à propos de faire la comparaison des grâces russes aux grâces françoises, et on fit danser le jeune comte Münich, qui effectivement danse bien. Ce jeune homme avoit annoncé à Sa Majesté Impériale la nouvelle de la mort de son oncle Skavronski, et, en conséquence, il s'étoit excusé, au commencement du bal, de ne point danser; mais les instances de Czernichef et la gloire, pour un Russe, d'être une plus jolie marionnette qu'un autre, l'emporta : Münich dansa, et son prôneur Czernichef, ainsi que tous ses adhérens, disoient tout haut derrière lui : « Voilà qui est dansé!... » Le jeune athlète, étince-

lant de gloire, dit en sortant de la lice aux dames qui l'environnoient : « Mesdames, j'ai vengé l'honneur de la Russie ! » As-tu vu, mon ami, quelque part, plus d'impertinence et de fatuité? Je ne crois pas; mais tu n'es pas dans les régions du pôle.

Une autre histoire qui m'a plus occupé et inquiété bien davantage, c'est un billet que Charlotte voulut m'écrire il y a aujourd'hui huit jours. Elle vient en ville avec sa mère sous un prétexte quelconque, m'écrit de la ville, envoie le billet par un soldat, lequel va chez M. de Normandez au lieu de venir chez moi. Normandez, de retour le soir, trouve la missive, l'ouvre quoique à mon adresse, la trouve beaucoup trop tendre, et arrive le lendemain tonner, fulminer et se plaindre. Charlotte se défend comme elle peut, et les femmes peuvent toujours !... J'arrive, on me conte l'affaire, on me dit que notre intelligence se découvre, que tout le monde en parle et qu'il faut doubler les précautions et le mystère. Ces ménagemens politiques ne me plurent point, mon ami, je l'avoue ; l'humeur me prit, ma tête s'échauffa, mon imagination tourna au noir, je ne me crus point aimé, malgré les preuves que j'en avois reçues; cela me chagrina. Une lettre de Bressolles vint alors me condamner de mon inconstance, et éveiller au fond de mon cœur mes anciennes inclinations. Combien mon âme fut déchirée et combattue ! Combien je souffris ! Combien je maudis ma sensibilité !...

Mercredi, 17. — Au même.

J'ai été souper chez la princesse Cherbatof, à qui j'avois promis de revenir. J'ai trouvé toute la famille dans le jardin occupée à faire la cuisine; chacun a fait son plat, tu juges si cela étoit bien succulent; mais on a ri, et la gaîté

est le meilleur assaisonnement d'une table, même la plus exquise. J'ai demandé le nom du nouveau favori, que Charlotte veut savoir, car on dit que Zavadovski est sur son déclin, et l'on fonde sa disgrâce sur son avancement, ce qui est un indice assez sûr : il vient d'être fait général-major ou en chef. Son successeur s'appelle Besbrodof; c'est un colonel ukrainien, d'une taille, d'une force, d'une vigueur!... Il mérite son poste.

Samedi, 20. — Au même.

J'ai vu dernièrement Mme de Nolkem, femme du ministre de Suède, nouvellement mariée et arrivée depuis deux jours. Elle est bien, mais d'une timidité extrême. J'ai été chez les Cherbatof, où j'ai appris les grâces distribuées jeudi sur la flotte par l'Impératrice. Il n'y a point eu d'évolutions, et je ne m'y suis pas trouvé par cette raison et pour ma santé. La cérémonie a été belle et surtout bruyante, car il y a eu une canonnade considérable. Sa Majesté Impériale a donné à l'amiral Greig (1) le cordon de Saint-Alexandre et a distribué pour trois cent soixante-quinze mille roubles de grâces pécuniaires.

Je cours beaucoup et je m'ennuie. Hier, j'ai été chez le grand-échanson souper; ses jardins sont délicieux, ses potagers très fournis, et on y voit en quantité les meilleurs fruits et les plus belles fleurs; c'est à cinq verstes de Pétersbourg.

La Billot m'a dit une singulière nouvelle. Elle prétend être sûre qu'on fait ici tout ce qu'on peut pour avoir à la place de M. de Juigné M. d'Adhémar (2). M. de Juigné

(1) Samuel Carlovitch Greig (1736-1788), Écossais au service de la Russie depuis 1764, contre-amiral en 1770, commandant de Cronstadt en 1775, amiral en 1782.

(2) Le comte d'Adhémar, ministre plénipotentiaire de France à Bruxelles.

n'a pas toute la considération possible, et l'on dit partout : « C'est un bon homme ! » ; mais son engouement pour les Czernichef lui fait tort. Elle a ajouté que je réussissois fort bien ; je le désire. On dit néanmoins que je suis fin et méchant, mais il faut l'être avec ces gens-cy et l'on prétend qu'ils ne vous aiment jamais tant qu'après avoir commencé à vous craindre.

Dimanche, 21. — Au même.

Nous avons cru, mon ami, qu'il y avoit courtac à Péterhof et nous nous sommes trompés. Le comte de Brühl, qui s'étoit chargé de m'y mener, m'a toujours tenu parole, et nous avons été ensemble dîner chez la comtesse Ivan Czernichef ; mais auparavant j'ai passé chez les Behmer.

Le ton des Czernichef étoit plus liant que d'ordinaire. Je me suis accosté du marquis de la Jamaïque, qui a des idées sur la maçonnerie, est de la loge de Langes et paroît curieux. Je lui ai promis un chiffre pour correspondre sur ces matières et je le lui donnerai. Après le dîner, il est venu un baron de Düben, Suédois, qui a été en Pologne ministre de sa nation, contre la volonté du feu Roy et par les intrigues du comte Ostermann. Cet homme, vendu à la Russie, est venu à Pétersbourg pour demander du service ; mais c'est un sujet médiocre et peu dangereux.

On a fait l'épreuve du scaphandre sur un moujik, qui s'est très bien soutenu sur l'eau. Le petit nègre de la comtesse Ivan a nagé ensuite, et nous avons vu avec quelle adresse et quelle célérité cette nation nage, plonge et demeure longtemps dans l'eau.

Une partie de ceux qui composoient la société a soupé chez la maréchale Galitzin ; j'y ai été avec Bruhl. On y a

joué des proverbes; Puységur a pincé de la harpe, et si longtemps, que nous ne nous sommes retirés qu'à deux heures, et je n'étois qu'à trois heures et demie dans mon lit.

J'oubliois de te dire que de M. Juigné m'a parlé d'une compagnie de commerce qui se forme parmi les Russes; il craint que cela ne nous fasse tort. M. de Juigné me paroît avoir des craintes peu fondées, parce que les Russes de longtemps ne peuvent être marins ni commerçans. Il veut avoir les vues longues, notre ministre! Il seroit bien suffisant de les avoir justes.

Mercredi, 24. — Au même.

Il n'y a rien ici de bien intéressant en affaires; les favoris sont toujours à leurs places: le prince Orlof, Zavadovski, Besbrodof. Le deuxième a éprouvé quelques contrariétés, mais il tient au prince Orlof et cela rendra sa position sûre. On dit que le général de police Akarof vient de Moscou ici, pour avoir part aux faveurs de la souveraine, qui les lui a accordées déjà à Moscou. La Bruce décline aussi, à ce qu'on prétend. Les bruits qui regardent le prince Repnin, au sujet du ministère de la guerre, continuent à se soutenir; son arrivée à Pétersbourg, qui ne sera pas longue à attendre, nous fera juger de ce qui en est.

La flotte de l'Impératrice, qui est allée manœuvrer dans le golfe de Finlande et qui doit rentrer vers le 14 d'août, est composée de quinze vaisseaux de soixante à soixante-quatorze canons, sept frégates et point de galères. Nos officiers de la gabare françoise *la Tamponne* n'ont pas trouvé leur construction bonne; il y entre beaucoup de sapin.

La gabare est partie ces jours derniers, avec MM. de la Jamaïque, de Mesmes, d'Attilly et Vassé et Puységur. Ils doivent aller à Copenhague et *la Tamponne* fera voile pour Toulon. On a donné à ces messieurs des sobriquets à la Cour : on a nommé Vassé le chevalier de Cœur, d'Attilly le marquis de Foix, la Jamaïque le baron Innocent, et M. de Mesmes de même. Tel est, mon ami, la tournure de ce pays : on y saisit les ridicules avec empressement et l'on en prête. Les prétentions de Puységur pour la harpe l'ont fait baptiser le roy David. Je crois qu'il reviendra ici au mois de septembre; M. de Juigné le désire et les Czernichef l'y ont fortement engagé, parce qu'il les courtise et qu'ils sont bien aises que M. de Juigné n'échappe pas de leurs mains, comme ils voient peut-être que j'y travaillerois si je n'en étois contrecarré par Puységur. J'attendrai l'événement de son départ définitif, comme quelques-uns croient, pour agir. S'il s'en va, je ferai tout pour éclairer M. de Juigné sur les Czernichef, dont il ne sort plus. Tout le monde en parle; les Russes disent qu'il est en pension chez eux par ménage; les autres, que Czernichef le trompera; et dans cette maison même, on dit qu'on se moque de lui et qu'il ne s'aperçoit pas des épigrammes qu'on lui adresse de tous côtés. Je n'y vais que très rarement, et j'ai résisté aux différens engagemens que M. de Juigné a tenté de me faire. Il est douloureux de voir cet homme dominé par ces gens-là, et les propos qu'on tient sont très fâcheux. Je désire que cela ne lui fasse pas autant de tort à Paris qu'ici; mais à Pétersbourg sa considération est presque nulle. On dit même qu'il ne restera pas longtemps ici. Les officiers de la marine françoise l'ont jugé. On blâme tout haut sa mollesse, on en rit, et il vient de justifier cette opinion relativement à un valet de chambre, tailleur à lui, qu'on a battu et dont il

n'a point eu de justice. C'est et ce sera toujours un homme médiocre.

J'ai fait deux connoissances angloises, la maison de Mme Velden, dont le mari est un gros négociant anglois; sa femme a été maîtresse de Pierre III. Elle conserve un petit vernis d'impératrice assez plaisant dans son état, mais on la tolère en faveur de sa fille, qui est très aimable et remplie de talens et de connoissances. L'autre maison est celle du ministre de l'Église anglicane, il se nomme Tought. Cela m'a redonné quelques velléités pour l'anglois, et j'en lis tous les jours depuis cette époque.

J'ai été plusieurs fois chez les Golovin et j'ai eu des conversations avec la Nélédinski sur le comte André. Elle se plaint toujours, pleure et veut l'oublier. Elle me montre la plus vive amitié, et ce sentiment me la rend aimable. Ce ne seroit pas la première femme galante qui fût sensible. Il y a chez elle une jeune Russe, qui se nomme Yourasof, qui me fait des agaceries plaisantes : elle a quatorze ans.

Dimanche, 4 août. — Au même.

Ç'a été aujourd'hui, cher frère, le dernier jour de la cour de Péterhof. On y a dansé contre l'attente générale, n'y ayant point eu d'avertissement à ce sujet. On m'a dit que c'est la nouvelle des promesses de mariage faites par le grand-duc à la princesse de Würtemberg, qui en a été cause. Un officier du régiment de Son Altesse Impériale l'a apportée aujourd'hui à l'Impératrice, qui l'a fait capitaine et lui a donné une fort belle boîte.

J'avois été dîner avec le marquis de Juigné chez la comtesse Ivan, qui revient incessamment en ville; j'y ai trouvé Mme Zagraski, qui m'a paru plus gaie et plus con-

fiante que de coutume. Nous avons causé avec amitié, elle prétend que j'ai le talent peu commun de la faire parler.

Il y a quelques jours, j'avois fait partie avec le comte de Brühl d'aller voir la flotte russe en mer. Nous sommes partis ensemble après la Cour avec un officier de la marine, et nous avons pris une chaloupe pour aller de Péterhof à Cronstadt. Il étoit huit heures du soir quand nous nous sommes embarqués, et nous sommes arrivés aux environs de minuit. Le lendemain, partis à huit heures du matin sur un bateau à voiles, nous avons été rendus à une heure et demie à la flotte, à une vingtaine de verstes. Le vent étoit assez fort et nous avons eu du roulis; quelques vagues ont passé sur notre bâtiment, mais je n'ai pas été malade.

La flotte, comme je te l'ai déjà dit, est de quatorze vaisseaux de soixante à quatre-vingts canons, et de sept frégates. L'amiral Greig, Écossois, nous a reçus sur son bord, et de là nous avons été dîner chez le contre-amiral Barch, qui est un Russe de bonne humeur et très honnête : on croit qu'il sera placé au Collège de la marine. Il paroît préférer son bord. Les honneurs qu'on rend aux chaloupes des capitaines consistent dans la musique du vaisseau, qui joue au départ et à l'arrivée de la chaloupe. Si c'est l'amiral, les matelots se mettent sur les vergues et crient plusieurs fois *hourra,* à quoi on fait répondre par les canotiers de la chaloupe, et le vaisseau tire quelquefois une bordée. Après le dîner, qui a été assez bon, nous sommes retournés à bord de l'amiral Greig, et nous avons vu un combat naval sur deux lignes que s'est divisée la flotte. Il a duré sept minutes, et on a tiré de sept à neuf coups de canon par chaque pièce. Ce spectacle m'a fort amusé; les apprêts de la manœuvre avec le combat, tout

a duré une heure. Je n'ai pas été émerveillé de la célérité, mais bien de l'ordre et surtout de la subordination qui règne parmi les officiers, et de la propreté extrême des vaisseaux. Nous avons jeté l'ancre, et après avoir passé la journée à boire et à manger et à entendre parler russe, nous nous sommes couchés. Le prince Gagarin m'a donné un lit dans sa chambre.

Le lendemain mardi, le brouillard s'est levé et nous a fait rester à l'ancre. L'après-midi, nous avons été en chaloupe voir une frégate à bombes ou galiote. On en a jeté six de deux cens livres; l'explosion est si forte qu'il faut se boucher les oreilles à l'instant qu'elle part, et pour n'avoir pas voulu faire ainsi, l'oreille droite surtout m'a fait un mal assez vif. Le mouvement que cela donne au vaisseau le fait enfoncer de près de deux pieds.

Nous avions, le matin, fait la visite de la soute aux poudres, et nous y avons resté une demi-heure. C'est l'endroit le plus profond du vaisseau et absolument sous l'eau. Cette chambre, qui est assez grande, est éclairée par une lanterne de deux pieds en carré, établie sur un massif et garnie de verres de lentille, d'une épaisseur considérable, et regarnie de grilles. Il y a plusieurs chandelles dedans, qu'on allume par une autre chambre entièrement séparée par un escalier différent. Il peut contenir dans ce magasin sept cens barils de poudre et deux cens en gargousses. Il faut trois cens barils pour fournir à un vaisseau de soixante-quatorze canons, cinquante coups par pièce. L'ordre qui y règne m'a fait plaisir. L'amiral Greig m'a dit que sur les vaisseaux anglois, il y avoit à la sainte-barbe un robinet, pour qu'en cas d'incendie on pût noyer la chambre aux poudres. Après le souper, on a donné le signal pour l'illumination des vaisseaux; cela consiste en une lance de feu d'artifice blanc, que chaque bâtiment

brûle de son bord, pour faire voir la place où il est dans une nuit sombre. On avoit tiré avant quatre carcanes pour porter le feu; deux ont manqué, les autres ont fait leur effet.

Je me suis informé de la nourriture du matelot; elle est bonne et consiste en légumes et viande quatre fois la semaine; les autres jours, pour l'ordinaire, en poisson salé et beurre. Le biscuit est noir mais bon, j'en ai goûté. Il a un verre d'eau-de-vie tous les jours et de la couenne à discrétion. Il est vêtu par l'Impératrice de pied en cap, et quant aux gages, ils ne consistent qu'en huit roubles par an; aussi n'a-t-il pas besoin d'argent.

Le mercredi, nous avons été faire visite à plusieurs capitaines sur leurs vaisseaux; dans tous, il a fallu essuyer une collation de complimens, en choles de vin, de liqueur et de viandes salées, et nous sommes revenus munis de cinq déjeuners différens, par-dessus lesquels nous avons mis un dîner. Je suis parti après en chaloupe, sans Brühl qui est resté.

Notre route sur mer, pour retourner à Pétersbourg, a été assez longue; nous y avons passé la nuit et ne sommes arrivés que le lendemain à huit heures du matin, à travers un brouillard qui nous empêchoit de voir la ville.

J'ai reçu, en arrivant, des paquets de ta part, que m'a fait remettre la princesse Bariatinski. Il y avoit une lettre de Mme de Bréhan et quelques lignes charmantes de Bressolles; elles m'ont fait plaisir et douleur, car je suis loin, et son âme sensible est celle qui conviendroit à la mienne. Je suis aimé, mon ami, de Charlotte, je n'en doute pas assurément; mais je voudrois être aimé comme j'aime, comme il est impossible, je crois, à Charlotte, qui m'a donné la portion de sentiment dont son cœur est capable et dont le mien ne peut se contenter. Je l'ai vue le soir,

elle m'a témoigné de la confiance, de l'attachement; je ne saurois me plaindre et je ne suis mécontent que de moi.

Vendredi, 9. — Au même.

Après avoir employé une partie de la journée à écrire, je suis sorti pour voir Mme Nélédinski. Croirois-tu, mon ami, que cette femme, qu'on dit galante, ait remis du calme dans mon existence si pénible depuis quelque temps? Cette femme est sensible véritablement, elle saisit et sent les nuances délicates qui échappent à mille personnes. Son entretien me plaît, parce qu'il est analogue à mes pensées et qu'il me donne de la confiance. Elle m'a proposé d'aller à la comédie. Je l'y ai suivie dans sa loge, où j'ai passé une partie du spectacle à causer avec elle. Le comte André est toujours le sujet et le commencement de nos conversations; celle-ci a roulé sur l'opinion que la Nélédinski vouloit que je prisse d'elle, et sur la confiance et l'amitié qu'elle vouloit avoir pour moi, pourvu que je fusse sincère. J'ai été faire une visite chez les Cherbatof, après laquelle je suis revenu souper chez la Nélédinski. Elle étoit seule; nous avons repris le fil de notre conversation, et de temps en temps, je l'ai assaisonnée de galanteries et de caresses, qui ont été reçues comme si on se défendoit d'y croire. J'avois dans ma poche ce *Sujet de bain* que j'ai composé pour Razoumofski, dont elle m'avoit parlé au spectacle. Il est écrit assez chaudement. Je lui en ai fait la lecture, elle a réussi. « Je ne puis parler, me dit-elle à de certains passages, tant je suis émue. Comment, dans quelle situation avez-vous composé? » Je lui ai dit qu'elle en étoit l'objet, et je lui ai fait entendre qu'elle avoit contribué à m'inspirer le sentiment qui y règne. En vérité, mon ami, rien de plus séduisant que la

situation de cette jeune femme : de jolis yeux fixés sur moi et arrêtés par l'image de volupté que je lui présentois, un sourire voluptueux, et, en dessous, une gorge palpitante et le silence du plaisir! Je me suis jeté sur sa main qu'elle m'a laissée, et j'y ai imprimé le baiser le plus vif; j'aurois fait plus et peut-être en eussé-je été récompensé, mais près d'une fenêtre, attendant du monde, voulant d'ailleurs affermir mon existence d'ami, je n'ai rien tenté. Ma lecture finie, le comte de Bruhl est arrivé, nous avons soupé.

Samedi, 10. — Au même.

Falconet est venu ce matin me voir, mon ami, et me parler de Pomel, qui a fait imprimer son mémoire dans le *Journal encyclopédiste*. Falconet, occupé de son ouvrage dans ce moment, ne va répondre dans les papiers publics que par une annonce de défense en règle dès qu'il sera libre.

La Billot, que j'ai vue, m'a confirmé ces bruits de départ de M. de Juigné; on lui a dit, chez Voronzof, je crois, que M. de Juigné s'en alloit, que Puységur étoit allé faire un tour en Suède et en Danemark, et reviendroit en septembre pour partir avec M. de Juigné, moi devant être chargé des affaires; je le désire et n'ose m'en flatter, parce que ce seroit une chose heureuse pour moi. Ce qui malheureusement est vrai, c'est qu'on se plaint de la négligence de M. de Juigné, que les François n'y trouvent pas leur appui, que les étrangers ont peu de considération pour lui et qu'on se moque de la manière dont il est joué par Ivan Czernichef. Son peu de fermeté, relativement aux affaires des particuliers françois, lui fait du tort, celle du pauvre Godin entre autres; M. Ostermann

s'est plaint lui-même de ce que M. de Juigné avoit tardé à lui fournir les mémoires et qu'il les lui avoit envoyés par un secrétaire, au lieu de lui en parler lui-même. Tout cela, mon ami, fait pelote; rien n'est oublié, et sa prévention pour Lesseps jointe à cela n'y donne pas un vernis flatteur.

J'ai été chez le consul, où j'ai trouvé Céreste; il m'a dit que j'avois été bien recommandé à la princesse de Bariatinski par plusieurs Russes ou Russiennes, et que si j'avois des ennemis dans les hommes, j'en devois être pleinement dédommagé par la façon de penser des femmes sur mon compte. Je t'avoue, mon ami, que, vanité à part, cela m'a fait grand plaisir, parce que cela me fait espérer une existence semblable à celle que j'ai eue à Cassel. De plus, il m'a dit qu'il ne perdoit pas espérance de me réconcilier avec la princesse Troubetzkoï.

Dimanche, 11. — Au même.

J'avois un rendez-vous, mon ami, avec Pictet chez Le Roy. J'y ai été ce matin, et nous avons causé deux heures ensemble. J'avois chargé Pictet de s'informer de l'opinion qu'on avoit de moi chez plusieurs personnes de conséquence et en général. Il a fait tomber la conversation sur moi à un souper d'honneur, dont étoient Voronzof et Chouvalof. Ce dernier a dit le pour et le contre, suivant l'avis qu'on lui présentoit. Pictet imagine qu'il a évité de me recevoir ici comme à Moscou, parce qu'il m'a cru amoureux de sa femme. Au total, l'opinion que Pictet a recueillie sur moi, a été qu'on m'accusoit de mettre de l'apprêt dans la société; le grand grief dont ils m'accusent, c'est de les vouloir approfondir et d'employer vis-à-vis d'eux trop de finesse pour les critiquer et les bien connoître. Du

reste, ils m'accordent les choses d'agrément, de société, de conversation, etc., et je te dirai entre nous qu'on a fait des comparaisons à mon avantage. Pictet m'a conseillé de faire connoissance avec Voronzof, dont les lumières peuvent m'être utiles sur le commerce, au sujet duquel son système le rapproche de la France. Je crois t'avoir parlé, mon ami, de ces idées de congé pour M. de Juigné, et pour moi d'être chargé des affaires; Pictet m'en a parlé, et on lui a dit chez Voronzof que Bakounin (1) tenoit cette nouvelle des bureaux de M. Panin, à qui le prince de Bariatinski l'avoit mandé dans une de ses dépêches.

J'ai vu Mme Zénoviof, qui est revenue en ville, mais qui compte en partir pour sa campagne. Sa santé est toujours chancelante et sa poitrine foible; elle a rendu un abcès qui doit la soulager, mais elle est mélancolique. Elle m'a beaucoup parlé de la princesse Bariatinski, à qui elle m'a recommandé. Elle a de grands projets de société pour cet hiver, de cette société de comité chez elle, à laquelle je serai peut-être admis, du moins elle y compte et m'en a prié, si cela doit avoir lieu.

J'ai été dîner chez la Nélédinski, qui me traite toujours fort bien. L'incertitude où elle a l'air d'être, relativement à ma façon de penser sur son compte, me divertit; elle me croit quelquefois amoureux d'elle; d'autres fois, elle imagine que je n'en joue que le rôle, et cette position est amusante pour moi. Je lui ai lu, après le dîner, la fin de l'*Homme sensible,* cela lui a fait plaisir; nous avons parlé d'anglomanie, et elle prétend que je ne suis point fait pour être Anglois et que mon prétendu spleen s'en ira cet hiver.

(1) Pierre Vassiliévitch Bakounine, qui fut membre du Collège des affaires étrangères, après avoir été premier commis de Panine.

On dit que Mme Nélédinski, qui avoit jadis pour amant le prince Bariatinski, lui a mandé avec franchise qu'elle ne l'aimoit plus. Ce ministre en est, dit-on, au désespoir; cependant il se console avec la petite Clérophile, qui lui ressemble. Le comte de Brühl croit que le désir de la Nélédinski pour aller en France vient de son attachement pour le prince Bariatinski et qu'elle oublie André; je crois le contraire, puisqu'elle m'a prié de la raccommoder avec lui.

En rentrant, mon ami, j'ai été dire le bonsoir à M. de Juigné; il m'a dit qu'il y avoit du mouvement de la part du Portugal, et qu'on s'étoit jeté sur des possessions espagnoles, où il y avoit eu du carnage fait par les Portugais.

On prétend qu'il y a eu aussi une émeute dans une diétine en Pologne; l'officier russe commandant un détachement a été blessé; un Polonois, moteur de la querelle, a été la victime et est mort d'un coup de fusil; mais avant d'expirer, il a demandé pardon à l'officier et s'est avoué l'auteur du désordre. Il y a des gens qui croient que Branicki a trempé dans tout ceci; il n'est pas content, ni le comte Oginski.

La querelle des Américains devient intéressante pour toute l'Europe, et il y a bien à craindre que l'incendie du Nouveau-Monde ne gagne le vieux où nous sommes.

Lundi, 12. — Au même.

Toute ma matinée a été employée, mon ami, à écrire des lettres. J'ai dîné avec le marquis de Juigné. L'après-midi, j'ai attendu un officier de la marine russe, qui m'a proposé de me mener chez la Bonafini, chanteuse italienne, qui vient d'arriver ici. Nous y avons été; j'ai vu

une grande femme, de vingt-trois ans environ, assez jolie, ayant de beaux yeux et des cheveux superbes. Elle parle très passablement françois, et sa conversation est agréable autant qu'on peut en juger dans un quart d'heure. On lui dit beaucoup de talent. J'ai été ensuite souper chez les Behmer; il y avoit grande compagnie : Mme Velden, MM. Velden et Visen, etc. La fille de Mme Velden, la Chambrelin, étoit fort aimable; on lui a fait chanter de l'italien, ensuite un duo françois avec moi. Charlotte a chanté aussi, mais à la prononciation près, elle a chanté beaucoup mieux que la Chambrelin.

Mardi, 13. — Au même.

J'ai préparé plusieurs lettres, mon ami, en me levant, pour Pictet qui s'en va dans peu de jours en France. J'ai dîné chez le consul, ai passé chez la Billot, qui m'a confirmé le bruit du congé de M. de Juigné, etc. J'ai passé chez les Matouchkin; la jeune comtesse m'a fait dire le matin par mon valet de chambre qu'on me recevroit, mais il n'y avoit personne. J'ai été voir les Nolkem, après quoi je suis rentré à l'hôtel, où l'on m'a dit que M. de Juigné m'attendoit chez la princesse Bariatinski; j'y ai été aussitôt. Elle m'a paru aimable d'extérieur, une jolie taille, de la physionomie, de la noblesse, de l'aisance et un grain de prétention. Elle m'a fait beaucoup de complimens sur la manière dont j'ai joué la comédie, qu'on lui avoit mandée en France, etc. Les Matouchkin étoient là, mère et fille; la jeune comtesse m'a reparlé de l'épitaphe, et m'a dit qu'elle l'auroit par Mme Nélédinski. Nous avons ri et causé sur le prince Galitzin, avec qui elle m'a dit qu'elle s'étoit entretenue à la campagne sur mon compte; j'ai fait son éloge et cela l'a fait rire. Tu sais, mon ami,

l'amour du jeune prince pour elle; je voudrois qu'il l'épousât, et l'on dit qu'on y songe.

T'ai-je parlé, mon cher, de la réception du prince Bariatinski par l'Impératrice? Cette souveraine lui a dit en le voyant : « Mon Dieu! monsieur Bariatinski, je croyois vous voir tout emplumé! Car vous arrivez de Paris, et vous en avez le parfum! »

Il est bien singulier que la fameuse Catherine II, si vantée dans l'Europe, soit sujette à de pareilles misères. Paris la chiffonne; ceux qui y voyagent lui déplaisent, et l'enchantement qu'on en rapporte la blesse (1). Le prince Orlof est de son avis; il ne nous aime pas, et dernièrement, à un dîner à la Cour, il a soutenu qu'il étoit ridicule qu'on apprît le françois en Russie et qu'on l'y parlât. Le prince Cherbatof, qui m'a conté le fait, lui répondit qu'on devoit aimer sa nourrice.

Mercredi, 14. — Au même.

J'ai été dîner à la campagne du grand-échanson Narychkin, où il n'y avoit personne d'étranger que moi, mon ami. On m'a parlé de mon voyage de la flotte, qui a fait sensation, c'est-à-dire plaisir en général; mais je crois, suivant ce qu'on m'a dit, que le comte Ivan Czernichef n'en a pas été content. Le prince Lobkowitz a envie d'aller voir cette flotte, mais elle est au port maintenant.

Après le dîner, j'ai été chez les Velden; les demoiselles Cavenac y étoient : elles sont jeunes, gaies et vives. La

(1) On verra plus tard Catherine II, lorsque le grand-duc Paul et la grande-duchesse Marie Féodorovna reviendront de leur voyage en Europe et rapporteront de Paris de volumineuses caisses de toilettes, on verra, disons-nous, l'Impératrice promulguer immédiatement un ukase réglementant la parure des femmes, afin d'empêcher sa belle-fille de s'habiller et de se coiffer à la mode de Paris.

Chambrelin étoit très aimable; nous avons causé et ri pendant deux heures. Lorsque je me suis en allé, elle m'a dit de faire ses complimens où j'allois; elle vouloit dire les Behmer, car les femmes sont les premières à faire ces sortes de remarques, et rarement elles se trompent. J'ai passé effectivement chez les Behmer. Charlotte n'y étoit pas, elle avoit été promener à Péterhof avec les Visen.

J'ai lu le discours de M. Formey (1), prononcé à l'Académie de Berlin en présence du grand-duc et de Romanzof. C'est un tissu de platitudes, de lieux communs et de bassesses. On dit que M. Formey ayant perdu son fils ce jour-là, le roy de Prusse lui fit retarder de vingt-quatre heures l'enterrement; mais le grand-duc lui fit dire qu'il ne pouvoit être que quelques minutes à l'Académie, ce qui a abrégé l'éloquence de l'orateur, et l'on y a gagné un discours bref, car il a en effet ce mérite. A la fin, il est parlé de l'alliance des deux Cours prussienne et impériale, et de l'amitié de leurs princes. Le grand-duc a pris la main du prince Henry, l'a serrée; ils se sont mutuellement embrassés, en se donnant et se jurant une foi sûre et à l'épreuve.

On prétend que le roy de Prusse, causant avec M. de Romanzof et le général Lentulus, dit à ce dernier que M. de Romanzof ressembloit au général. Lentulus le trouva de même. Le maréchal répondit qu'il désireroit bien avoir au moral quelque ressemblance avec un homme d'un mérite aussi grand et aussi original. « Oh! vous n'avez rien à désirer là-dessus, lui dit le roy de Prusse, vous êtes vous-même original. »

Nous avons eu du monde à souper chez le marquis de

(1) Jean-Henri-Samuel Formey (1711-1797), fils d'un protestant français qui avait quitté la France après la révocation de l'édit de Nantes. Membre de l'Académie de Berlin depuis 1744, il en avait été nommé secrétaire perpétuel en 1748.

Juigné; il y avoit Mme d'Osterwald et Mme de Nolkem, ce qui n'étoit pas fort gai; mais nous avons ri dans mon coin et nous avons fait des contes.

Jeudi, 15. — Au même.

J'ai été chez la comtesse Golovin dîner; on m'a fait des reproches obligeans de ce que je ne venois pas davantage les voir. C'est, comme je t'ai dit, une maison très bonne; les hôtes ne sont pas courtisans, et l'on apprend quelquefois d'eux de bonnes choses. Mme Nélédinski y étoit; nous avons causé longtemps ensemble, et l'amitié qu'elle me témoigne se soutient. Je lui ai demandé s'il étoit vrai qu'elle eût mandé au prince Bariatinski qu'elle n'avoit plus d'amour pour lui. Elle m'a dit que cela étoit vrai; elle le lui a écrit il y a neuf mois, mais elle conserve toujours de l'amitié pour lui. On a voulu me retenir à souper, je n'ai pas voulu manquer au rendez-vous du marquis de Juigné chez les Cherbatof, où je me suis rendu à neuf heures; on étoit à table. Après le souper, on a répété quelques scènes du *Glorieux;* j'ai fait le rôle de Géronte, que tu jouois si plaisamment à Troissereux (1), et dont je me chargerai dans la troupe de Mme Spiritof. J'aime mieux prendre ce rôle vis-à-vis d'elle qu'un d'amoureux, à cause de Charlotte que je ne veux pas inquiéter, car je l'aime et ses chagrins m'affectent, quoique le motif m'en plaise. Cela s'est fort bien passé, nous avons ri et M. de Juigné a paru s'être amusé.

(1) Château de son frère, le marquis de Corberon, près de Beauvais.

Vendredi, 16. — Au même.

La petite Defoix, la comédienne, qui est accouchée d'un enfant mort, ne se porte pas bien; on craint pour elle.

Pictet part aujourd'hui pour Cronstadt, et de là pour la France. La police empêche qu'on ne l'inquiète relativement à ses créanciers. Je lui ai donné des lettres pour M. de Vergennes, Gérard, toi, etc. Il m'a laissé en partant une note sur la capitation de l'Empire russe. Je lui souhaite une meilleure fortune qu'ici, où sa réputation n'est pas bonne.

Il y a eu ce soir beaucoup de monde à souper chez M. de Juigné : les Galitzin, les Matouchkin, la princesse Bariatinski, qui remporte toujours le prix près des hommes et conséquemment attire la jalousie des femmes. On dit qu'elle est haute, dédaigneuse, et qu'elle ne rend point de visites; on a tort, mais on veut lui donner des ridicules, et autant celui-là qu'un autre.

Le prince Galitzin m'a beaucoup parlé de ses amours; il ne convient pas néanmoins qu'il est amoureux, mais il ne peut se cacher. Il prétend que la Matouchkin est d'une légèreté incorrigible, et qu'il y a depuis lui un nouvel amoureux qui est bien reçu; c'est Soltikof, l'aide de camp de Sa Majesté Impériale. Je ne puis le croire, parce que l'homme en question n'a pas la tournure qu'il faut.

Le comte de Brühl, qui a couché dans ma chambre, m'a dit que Maltitz avoit envoyé une lettre à la comtesse Matouchkin par le prince aide de camp du feld-maréchal Galitzin, le petit Kavanski. La lettre a été découverte, et la jeune personne, pour s'excuser d'avoir pris cette lettre, a dit que c'étoit le comte de Bruhl qui la lui avoit donnée;

mais on a su qui, et Kavanski en est convenu. Toutes les résolutions de la Matouchkin se sont donc évanouies à l'occasion de cette lettre; elle n'y vouloit plus penser. La Nélédinski prétendoit que Galitzin alloit l'épouser. Rien de tout cela, ce me semble; il la trouve d'une légèreté intolérable, et je ne sais quel sera le dénouement de cette comédie.

Dimanche, 18. — Au même.

Il y a eu le soir répétition du *Glorieux* chez les Cherbatof. Mme Spiritof est celle qui joue le mieux; les autres ne savent pas dire des vers. Cela nous a occupés toute la soirée et même jusqu'à une heure après minuit.

Le second fils du prince Cherbatof est arrivé de ses voyages; il a quatorze ans et paroît fort instruit pour son âge.

Lundi, 19. — Au même.

L'après-midi, j'ai été chez M. Tought. J'y ai appris que les Américains s'étoient rendus maîtres de onze vaisseaux du parti du Roy; si cette nouvelle se confirme, elle peut décider beaucoup pour les Américains.

Mardi, 20. — Au même.

Point de nouvelles de toi, mon ami, point d'espérances de la part du ministre. Les bruits, qu'on a répandus à l'égard de M. de Juigné, ne m'apprennent rien; je l'ai sondé, mais il ne dit rien et n'a pas l'air d'être bien instruit. Il croit que M. de Breteuil ne perd pas de vue la place des affaires étrangères et que M. de Vergennes

essuyera tôt ou tard cet échec; je le crains et le redoute.

On parle de la retraite de Mme Lafond, l'Impératrice étant instruite de toutes les menées du Monastère par cette jeune personne qu'elle a auprès d'elle. On prétend que M. Betzky de son côté a pris de l'humeur, et l'on ajoute qu'il s'en iroit, si sa maison ne le retenoit d'inclination. J'espère néanmoins, pour le bien de l'établissement d'éducation, que les Lafond seront renvoyées. La mère a mis, dit-on, du foin dans ses bottes, depuis qu'elle est dans cette place, où elle ne payoit que tous les dix-huit mois avec les revenus annuels du Couvent, qui se montent, dit-on, à cent cinquante mille roubles, et dont l'intérêt à 12 pour 100 lui a valu dix-huit mille roubles chaque année. La fille, ajoute-t-on, est une coquine; elle a accouché au Monastère, ce qui est su de quelques jeunes personnes. Sa sœur y est morte en se faisant avorter. Toute la famille, comme tu le vois, n'est pas d'un exemple édifiant pour la jeunesse.

Nous avons eu à dîner Mme Ribas avec son mari, le comte Münich, les Nolkem, etc. Nolkem devient jaloux à l'excès de sa femme; il la tient de près et n'aime pas les plaisanteries qu'on lui fait à cet égard. Si cela est, comme on le dit, gare ce qu'il craint! Sa fortune d'ailleurs lui donne beaucoup de soucis; il attend les vingt mille roubles de son mariage qui ne sont pas reçus, mais qui sont mangés; les trente autres mille ne viendront qu'au premier enfant, et l'on dit qu'il lui faudra de l'aide.

Mercredi, 21. — Au même.

Les bruits qui ont couru sur un congé de M. de Juigné pourroient bien, mon ami, avoir pour motif la querelle des Anglois et des Américains. On prétend que les Russes

épouseront le parti des premiers et leur destinent dix vaisseaux. J'ignore ce qui en est et ce qui en sera; mais il est constant néanmoins qu'on désarme (1).

J'ai été dîner chez Mme Spiritof, où nous avons parlé comédie. Son projet est de jouer *le Glorieux* et *la Jeune Indienne* pour la fête de sa mère, le 26. Je suis chargé de proposer à Caroline, l'aînée des Behmer, le rôle de la marquise. L'aimable et doucereux Ismaélof n'en sera point; il est venu pendant que j'y étois, et il a parfaitement joué le rôle de Philinte et par sa tournure et par la réception qu'on lui a faite. Il devoit, m'a-t-il dit, faire Pasquier; mais c'est le prince Galitzin qui remplira ce rôle.

Mme Spiritof devoit aller rendre un devoir de compliment à une femme en couche. L'usage ici est de donner à l'accouchée un ducat, la première visite qu'on lui fait Je me disposois à remplir cette formalité vis-à-vis de la comtesse Ivan Czernichef, mais on m'a prévenu que les jeunes gens de l'un et l'autre sexe ne s'y conformoient pas, par égard. Il faut être parent ou ami ou d'un âge mûr, pour donner son ducat et embrasser l'accouchée, ce qui se suit toujours.

Après le dîner, j'ai été à la campagne chez les Golovin; Mme Nélédinski étoit sur son lit, ayant été fort indisposée. Je crains que cette petite femme ne se frappe de son état; elle a perdu une sœur à peu près dans sa situation, et on a eu l'imprudence de lui dire que c'étoit la même maladie qu'elle avoit. Nous avons beaucoup ri et causé ensemble.

(1) Il fut en effet question pendant un temps assez long de l'envoi en Amérique, pour le compte des Anglais, d'un corps de troupes russes. (Voir les lettres du comte de Vergennes au marquis de Juigné, publiées par A. Rambaud, *Recueil des instructions... Russie*, t. II, p. 329 et 330.) Il est cependant incontestable qu'à cette date, Catherine II penchait pour l'alliance anglaise.

Elle m'a trouvé désanglomanisé et m'en a fait des plaisanteries. Avant souper, ayant trouvé l'occasion d'être plus en particulier avec elle, elle m'a dit beaucoup de choses vagues sur moi, la Matouchkin, le jugement que je porte de son caractère, l'inconséquence et le changement dont elle me taxe, etc. Je lui ai répondu que je ne la comprenois pas. « Vous aviez une conversation si intéressante la dernière fois, dit-elle. Vous n'êtes plus Anglois? Oh! vous êtes inconcevable! » Je me suis rappelé que nous avions parlé tendresse, amour, amitié, etc. J'ai remis sur le tapis le comte André, dont j'avois parlé une heure avant. J'ai rejeté sa légèreté, comme celle de la Matouchkin, sur un besoin de sentiment plus que sur un manque de sensibilité; je lui ai fait sentir que plusieurs personnes portoient en elles ce genre d'inconstance, et j'ai été jusqu'à le lui souhaiter pour son repos. Sa physionomie a changé, ses yeux ont rougi et bientôt ses larmes ont coulé. « Vous me réduirez à me taire, m'a-t-elle dit, je ne vous parlerai plus, il le faut. — Bon Dieu! Et pourquoi donc cette douleur? M'auriez-vous mal entendu? lui dis-je. — Vous cherchez toujours à m'affliger. — Le croyez-vous, madame? Non, il n'est pas possible. Vous affliger ne peut être le dessein de quelqu'un qui vous estime, qui se regarde votre ami. Mais c'est votre défiance qui m'interprète à votre manière et à mon désavantage; vous ne voulez pas me connoître, vous ne me rendez point justice. » Le souper a interrompu cette conversation; je suis sorti devant les autres, et lorsque je suis rentré dans la salle à manger, on étoit à table, excepté Mme Nélédinski qui a mangé dans sa chambre. Après le souper, je suis rentré d'un air composé et sérieux; elle s'en est aperçue et est venue à moi. « Voulez-vous emporter mes fleurs? m'a-t-elle dit; vous les aimez. — Je vous remercie,

lui ai-je répondu; qu'en puis-je faire? Je les gâterois en voiture. Pourquoi donc, ai-je continué, m'avez-vous causé du chagrin? Pourquoi supposer que je veuille vous en faire? Vous ne me jugez pas bien et vous avez tort! » Nous nous sommes quittés ainsi, et le comte de Brühl et moi avons monté en voiture. En vérité, mon ami, si mon cœur n'étoit pas occupé, si Charlotte n'en avoit pas la jouissance, je crois que je deviendrois sensible pour cette jeune femme. Elle est triste, elle est tendre, et l'empire du sentiment subjugue bientôt ceux qui le connoissent et le chérissent!

Jeudi, 22. — Au même.

J'étois occupé ce matin à écrire, mon ami, lorsque le prince Galitzin est venu me voir. Nous avons causé de ses affaires amoureuses; elles ne vont pas bien et son dessein est d'y renoncer, à ce qu'il dit.

Je n'ai point dîné. A quatre heures, j'ai été chez les Cherbatof pour la répétition; j'y ai demeuré jusqu'à sept heures passées à attendre les acteurs, et nous sommes partis, le prince Galitzin et moi, pour aller chez Mme Pouchkin, qui loge depuis deux jours à l'hôtel Strogonof dans la Perspective. J'ai soupé chez le feld-maréchal; il y avoit la jeune Golovin, dont la coiffure et les plumes font grand bruit à Pétersbourg. La comtesse Matouchkin étoit triste, elle avoit du chagrin, de nouvelles choses la tracassent, m'a-t-elle dit; mais tout cela regarde l'intérieur de sa maison; sa mère la désole d'un autre côté. On m'a dit qu'elle avoit assuré sa mère que le prince Galitzin lui avoit fait une déclaration à table, et qu'il s'étoit mis à pleurer devant tout le monde. Le prince Galitzin, qui m'a raconté ce fait, le croit, quoiqu'il y voie

avec peine de la dissimulation, du manège et du mensonge. C'est la Zibine qui l'instruit et le trompe; mais il est amant et il croit tout, soit bien, soit mal; tout fait impression dans une âme prévenue et affectée. L'amour n'a point d'yeux, de ton; il a des oreilles en revanche, et rien ne lui échappe.

Vendredi, 23. — Au même.

J'ai donné ce matin à M. de Juigné le discours prononcé à l'Académie de Berlin par M. Formey devant le grand-duc. C'est un chef-d'œuvre d'impertinence, de bassesse et d'absurdité.

Après quelques visites que je n'ai pas trouvées, j'ai été voir la princesse Bariatinski. Nous avons causé trois quarts d'heure ensemble; elle est aimable et cause joliment. Je lui ai trouvé le ton des femmes de trente ans de Paris, cette empreinte de philosophie qui, jointe au sentiment, devient si dangereuse dans une jolie femme. C'est la véritable coquetterie, et la princesse la possède parfaitement. Il a été question du comte André, qui l'a beaucoup aimée et l'aime encore, et pour qui elle n'étoit pas indifférente. C'est un garçon aimable, m'a-t-elle dit, mais il a une bien mauvaise tête!

Samedi, 24. — Au même.

En te parlant de la société de Pétersbourg, je t'ai dit que, bien différente de celle de Moscou, elle étoit plus agréable pour un étranger, qui y trouve des mœurs plus ressemblantes à celles du reste de l'Europe. On est plus concentré à Moscou et plus asiatique. Pétersbourg a plus d'étrangers dans son enceinte, plus de communication

avec eux, on les y reçoit davantage. Mais ce qui est assez singulier, c'est qu'ils ne communiquent guère avec les leurs. Chaque maison a sa coterie et s'en écarte peu; vous n'y voyez pas, même dans les plus grandes maisons, ce flux et reflux de monde qu'on trouve généralement en France. Cela est plus agréable à certains égards, et je l'aime mieux pour moi. Les Galitzin, les Czernichef, les Cherbatof et les Golovin sont dans ce cas.

J'ai été à la campagne de ces derniers aujourd'hui. J'y ai dîné avec Brühl et Dugué, le comédien. La Nélédinski étoit bien portante et fort gaie. Nous avons beaucoup causé ensemble sur le ton de l'amitié et de la confiance. J'ai eu aussi avec la Dougni, cette demoiselle du Couvent qui est avec elle, une conversation qui m'a plu. Cette jeune personne se forme beaucoup et son caractère se développe à son avantage. De la sensibilité, de la raison, de l'esprit, une bonne tête, voilà ce qu'elle montre actuellement, et je crois que la société de Mme Nélédinski lui servira beaucoup. Je lui ai demandé en plaisantant l'idée qu'elle se formoit d'un homme aimable, qui pourroit lui plaire. Elle m'a répondu avec aisance qu'elle voudroit dans un amant de la sensibilité, de l'esprit, de la solidité, et pour le monde de la légèreté et point de flegme. Ce n'est pas là, mon ami, une réponse embarrassée d'une fille qui sort du couvent. Il y a trois mois aussi qu'elle n'auroit pas été en état de soutenir pareille conversation. Tu ne t'imaginerois pas dans quel état ces demoiselles sont sorties du Monastère. La Dougni et la Glinski n'avoient aucune idée de religion, de catéchisme, ne savoient pas faire une addition, etc. Le comte de Brühl, qui m'a dit cela, montre à ces deux jeunes personnes les choses qu'elles ne savent point à leur honte. La Dougni comprend et retient avec facilité, et sans comparaison mieux

que l'autre. C'est ce qui m'a confirmé dans la bonne opinion que j'ai conçue d'elle.

Je suis revenu en ville à sept heures et j'ai été souper chez les Behmer. J'ai eu avec Albertine une grande conversation sur la manière de se conduire avec les femmes; elle est convenue de plusieurs de mes principes. C'est une science qui m'est très familière, à ce qu'elle prétend, et que je possède dans tous ses détails. Cela nous a amusés, et c'étoit mon dessein. Ce genre de conversation plaît à Albertine, qui a de l'esprit et m'amuse en même temps.

Dimanche, 25. — A Mlle de Bressolles.

Je crois vous avoir mandé il y a quelque temps que l'on songeoit pour l'hiver à renouveler nos anciens projets de plaisir, de comédie, etc. Je suis engagé dans une nouvelle troupe, chez la princesse Cherbatof; Mme Spiritof, sa fille, est principale actrice. Elle est jeune, jolie et spirituelle, et l'on ne manque pas de m'en faire le sigisbée.

Je devois dîner chez le prince Lobkowitz, le ministre de Vienne; mais je m'en suis dégagé à cause de Charlotte, qui devoit venir dîner chez les Cherbatof.

Elle y est venue, en effet, avec ses parens; la Spiritof n'y étoit pas. Comme je suis ami de la maison, je suis venu en frac et j'ai trouvé le prince en robe de chambre, bonnet de nuit, et la princesse dans son déshabillé, avec le bonnet de coton pour coiffure, qui lui donne assez de ressemblance avec son garçon d'office. A l'arrivée des Behmer, on m'a vite envoyé pour les recevoir, et les maîtres de la maison sont bientôt revenus, l'un avec un habit, des bottes, une perruque, un mouchoir de nuit au cou; l'autre avec une capote de camelot par-dessus la

première toilette. On ne dira pas, Mademoiselle, que nous aimons le luxe en Russie, à cette description! Mais attendez un jour de gala : rien de plus magnifique, et vous ne reconnoissez les personnages qu'avec peine sous une si différente enveloppe. Après le dîner, il a été question d'aller voir Mme Spiritof, et nous y avons trouvé et surpris son beau-père et sa belle-mère dans le même équipage où j'avois vu les Cherbatof; car c'est un costume assez général que cette aisance malpropre. Je la trouverois sage, si l'on faisoit les frais de déshabillés propres et simples, qu'on ne craignît pas de toucher ou de sentir.

Lundi, 26, et mardi, 27. — A la même.

C'est un usage reçu et observé ici plus qu'ailleurs, Mademoiselle, de fêter le jour de nom, de naissance, et les complimens se multiplient à l'excès. C'est à cette occasion que j'étois engagé aujourd'hui chez les Golovin pour le jour de naissance du fils aîné, le comte Étienne, qui n'est pas celui que vous connoissez.

Le comte de Brühl est venu me prendre et nous sommes partis à une heure, en chaloupe, avec les musiciens du prince Orlof que le comte avoit engagés. La rivière étoit belle, le vent frais; on a mis deux voiles et à force de pincer le vent pour accélérer notre marche, nous avons été près de chavirer. Il y avoit beaucoup de monde à la maison de campagne des Golovin; huit ou dix demoiselles du Monastère ont rendu la société nombreuse, vive et agréable. On a dîné, on a dansé dans les jardins, et j'avois pris pour danseuse une jeune personne de seize ans, avec qui j'avois déjà dansé dans le même lieu, la jeune Simonof, qui, sans être extrêmement jolie, a beaucoup de fraîcheur et beaucoup de physionomie. Ce

n'étoit pas vous, mon amie, ce n'étoit point Charlotte, mais un joli minois est toujours agréable. Après avoir beaucoup dansé et sans quitter ma jeune danseuse, nous avons été à la maison. Il étoit huit heures, les demoiselles sont parties, et j'ai eu avec Mme Nélédinski une conversation d'une demi-heure, dans laquelle elle m'a fait des reproches mêlés de larmes, sur quelques plaisanteries que je me suis permises vis-à-vis d'elle, à l'occasion de sa légèreté. Cette diversion de folie et de sentiment étoit assez piquante; je m'y suis livré, mon amie, avec la franchise d'âme que vous me connoissez, qui se prête à toutes les jouissances. J'ai plaisanté, raisonné, disserté; j'ai fini par être attendri et j'ai demandé avec instance un pardon qu'on m'a donné enfin. Cette jeune femme, que vous verrez peut-être à Paris, est intéressante à connoître. Son âme sensible, son esprit aimable et la bonne foi qu'elle montre dans des instans de confiance, lui attirent l'amitié de ceux qui la connoissent.

Après cette petite scène larmoyante, on s'est remis à danser entre soi, car le plus grand nombre d'actrices étoit parti; on a soupé, et je suis monté en voiture à minuit pour retourner en ville. Voilà ma journée, ma charmante amie, journée que vous eussiez embellie, si vous aviez été présente à nos amusemens; où vous vous seriez amusée dans un lieu délicieux, au bord d'une des plus belles rivières, et parmi des gens aimables et simples, qui font oublier les torts dont ce pays-cy fourmille, pour les étrangers surtout.

Jeudi, 29. — A mon frère.

Ma journée s'est passée en visites et s'est terminée par une répétition chez Mme Spiritof et un souper pas

autrement agréable; il y avoit beaucoup de monde et du sérieux. Le petit prince Galitzin, que j'y ai vu, m'a parlé de la Matouchkin et de l'intention, où il est toujours, de renoncer à ses projets d'établissement avec elle. Sa coquetterie en est cause, et il n'a pas tort jusqu'à un certain point; mais je ne suis pas de son avis quant à sa passion pour Maltitz. Galitzin a le projet de former cet hiver une société de quelques personnes pour passer les après-midi. Je ne sais si cela pourra réussir et je n'ai pas adopté entièrement son idée à cet égard, parce que je sens que je ne pourrois pas y être exact.

Il y a eu aujourd'hui grand dîner chez Cavenac, négociant anglois, où se sont trouvés les Galitzin et les Golovin, à l'intention d'un raccommodement, car ils sont brouillés du temps que la Cour étoit à Moscou, à cause d'une préséance au spectacle de société qui s'est donné sur le théâtre de la Cour. Le raccommodement projeté n'a pas réussi; on a mis beaucoup de roide de part et d'autre, et la séance a fini sans que le raccommodement ait commencé. Ainsi les voilà, dit-on, plus brouillés que jamais. Cela n'est pas étonnant, c'est une misère que le motif de cette désunion, et de vieilles femmes qui en sont lésées. On assure néanmoins que cette aigreur féminine est plus aigrie encore par le conseil du prince Kavanski, homme d'esprit, mais minutieux et tracassier.

T'ai-je dit, cher frère, que le grand-duc est arrivé ici ou du moins à Tsarskoïe-Sielo, dimanche au soir (1)? Il est fort content de Berlin, où l'on ne l'est guère de sa générosité. Tout a été fait de sa part sur cet article avec une lésinerie horrible. On cite un présent de quarante ducats en argent, qu'il a fait au burgrave ou gouverneur d'une

(1) Il était parti de Berlin le 5 août, avait passé deux jours à Rheinsberg avec sa fiancée et était revenu directement à Pétersbourg par Riga.

maison de plaisance du prince Henry, où il a passé quelques jours. C'est un homme comme il faut, qui a été traité par Son Altesse Impériale comme un valet de chambre, qui auroit été mal payé de la part d'un grand-duc de Russie. Sa garde n'a rien eu, etc. Je ne conçois rien à cela de la part de l'Impératrice, qui aime tant à faire parade de générosité et de magnificence. Il y a des gens qui soupçonnent M. de Soltikof, grand-maître du grand-duc, d'avoir distrait et diminué quelques-uns des présens en sa faveur; mais cela est difficile à supposer. Il est vrai que ce Soltikof est un vilain homme. Je tiens ces nouvelles de Berlin.

J'oubliois de te dire que Pochet m'a assuré que Ribas étoit bien déchu de ses hautes prétentions, tant pour sa femme que pour lui; elle devoit, dans ses arrangemens, avoir la place de Mme Lafond, et lui celle du général Pourpre. Mais celui-ci est soutenu par le prince Galitzin et surtout par le prince Orlof.

M. de Vérac m'a recommandé par Caillard un jeune homme nommé Cussy, qui cherche une place aux Cadets ou auprès d'un seigneur russe. Les places d'outchitels aux Cadets sont très bonnes, elles valent cinq cent soixante roubles; mais aussi sont-elles rares. Quant à celle de secrétaire, je crains pour lui que cela soit aussi difficile. Je chercherai à le servir de mon mieux, si je le puis. Cet homme, au surplus, me paroît une manière d'étourdi, hâbleur à l'excès sur ses talens et ses connoissances en littérature. Je lui ai conseillé de s'en retourner à Copenhague, et c'est ce qu'il pourroit faire de mieux.

Vendredi, 30. — Au même.

M. de Juigné m'a montré ce matin une lettre qu'il écrit

au comte Stackelberg, au sujet d'une affaire assez délicate. Mesdames de France, à la mort du roy de Pologne, ont eu un legs hypothéqué sur une terre, qui maintenant est dans le district de l'Impératrice, suivant son partage que nous ne reconnoissons pas. Ce legs avoit été donné par elles aux Jésuites, à l'intention de l'éducation publique; mais depuis que les Polonois se sont emparés des biens de ces religieux, Mesdames, voyant la destination manquée, veulent ravoir ce legs pour l'appliquer à une fondation faite par la feue reine de France, et M. de Juigné est chargé de cette affaire délicate et minutieuse. En vérité, mon ami, je soupçonnerois presque que c'est un piège tendu à M. de Juigné; car je doute qu'il réussisse dans une demande qui peut même paroître ridicule, vu l'état misérable de la Pologne.

Samedi, 31. — Au même.

Après avoir dîné chez la comtesse Golovin, nous avons été voir la revue d'un régiment d'infanterie, qui appartient à un homme qui a été aide de camp du maréchal Czernichef. Ce régiment est de 1,080 hommes. C'est un des mieux exercés, à ce que l'on dit. Je n'aime pas leur manière de marcher; ils lèvent prodigieusement les jambes et ne se sentent pas le coude, ce qui occasionne, à la longue, un flottement par le manque d'appui. Ils ont fait leur manœuvre favorite, c'est le carré; c'est ainsi qu'ils se battoient contre les Turcs.

Dimanche, 1er septembre. — A la marquise de Bréhan.

J'ai été faire des visites, aux Cadets, au Jardin d'été. Il y avoit beaucoup de monde, et je ne puis pas dire que

je m'y suis ennuyé. Mme Spiritof y étoit; elle m'a boudé en plaisantant, sur ce que j'avois dit que son théâtre ressembloit à une boîte; j'ai continué la plaisanterie, en la comparant à un garde-manger, et nous nous sommes promenés ensemble. Quelque temps après, Mme Nélédinski est arrivée, entourée des demoiselles du Monastère; j'avois été chez elle l'après-midi sans la trouver, et elle m'a fait des reproches sur ce que je ne lui avois pas donné des preuves de souvenir en la venant voir. La Dougni, qui étoit avec elle, m'a dit en riant pourquoi je ne rejoignois pas Mme Spiritof. J'ai revu dans ce cercle ma petite danseuse de l'autre soir, la Simonof; elle m'a salué et j'ai causé avec elle; elle m'a dit qu'elle comptoit souper cet hiver chez la comtesse Golovin, quand elle seroit de retour. La promenade étoit charmante, le temps fort beau, quoique froid. A sept heures, je suis sorti avec tout le monde et j'ai donné le bras à Mme Nélédinski. J'oubliois de te dire que j'ai vu au Jardin la Zagraski, qui m'a plaisanté sur mes nouvelles inclinations, en se récriant avec surprise sur leur objet. Je ne sais ce qu'elle veut dire, mon ami; elle n'a point voulu s'expliquer et ne le fera, dit-elle, qu'après s'être un peu éclaircie sur ce sujet. J'imagine qu'elle veut parler de la Nélédinski, qu'elle ne peut souffrir.

Le comte André ne donne pas de ses nouvelles; il y a cinq semaines que sa sœur n'en a reçu!

En sortant du Jardin, j'ai été à la porte du comte Matouchkin pour m'informer de sa santé; l'on m'a fait entrer pour la première fois. La jeune comtesse m'a dit qu'elle comptoit bien que je viendrois dîner, souper, et elle m'a parlé avec intérêt du prince Galitzin. « Vous lui donnez de mauvais conseils, a-t-elle ajouté, et nous nous brouillerons, vous et moi, si cela dure. » Je l'ai fort assurée que

mes conseils ne partoient que de sa conduite à elle, et qu'elle étoit maîtresse de les faire changer. Après une demi-heure de plaisanteries, je me suis sauvé pour me rendre à la répétition chez les Cherbatof. Il y avoit du monde, on a répété *la Jeune Indienne* et *le Glorieux*. Nous ne serons pas excellens; mais il y a un M. Bardanowitch qui joue si ridiculement le quaker qu'il en devient très comique, d'autant plus qu'il est persuadé de son talent et qu'il s'est annoncé en conséquence.

Lundi, 2. — A la même.

Nouvelle contrariété, Madame, et sur le même objet. Je m'étois bien proposé d'aller passer la soirée chez les Behmer et d'y souper; c'étoit, mon amie, l'intention que j'avois hier, lorsqu'en rentrant à une heure après minuit, je trouve un domestique des Golovin qui m'attendoit, pour me dire que son maître me faisoit prévenir que l'exercice, que j'avois désiré voir, ne pouvoit se faire qu'à six heures du soir au lieu de neuf heures du matin, et que j'étois invité à venir à la campagne dîner, pour y aller de là ensemble. J'étois engagé à dîner chez Mme Spiritof, mais ne pouvant refuser cet exercice commandé pour moi, je fis dire que j'irois souper. Mais, comment faire vis-à-vis de Charlotte, vis-à-vis de moi-même qui me trouvois contrarié par ce dérangement? Garry m'avoit dit la veille que ma jeune amie se plaignoit de moi; je résolus d'aller déjeuner chez elle en carriole. Vous ne savez pas, Madame, ce que c'est que cette voiture nationale : la plus drôle possible. Figurez-vous un train de cabriolet, sur lequel est placé un petit fauteuil fort étroit et fort exhaussé; ce qui réunit la fragilité du phaéton le plus versant au fiacre le plus rude. Voilà où je me plaçai, un moujik

à barbe derrière moi, et mon aveuglement conduisant à toutes jambes mon grotesque équipage, dont le mérite véritable est d'aller très vite. Je trouvai Charlotte la joue empaquetée; son projet étoit de me recevoir avec indifférence, mais j'excitai sa gaîté, et sa bouderie préméditée finit par m'appeler mauvais sujet, comme vous faites au comte Étienne. Nous nous sommes promenés, nous avons causé, plaisanté, ri, déjeuné dans l'espace de deux ou trois heures que je restai. Au milieu de notre petit comité enjoué, arrive le grave Normandez, qui changea nos ris en glace; je restai un quart d'heure encore et je remontai dans ma carriole pour aller dîner chez Mme Spiritof. Il y avoit notre société de comédie; nous avons été sans façon et assez gaîment. J'appuie beaucoup, Madame, sur cette qualité, qu'on ne trouve pas si communément dans les cercles d'ici et que je regrette beaucoup, lorsqu'un sentiment plus doux n'y prend point la place.

Je suis parti à quatre heures, pour aller chez les Golovin; mais, à moitié chemin, j'ai rencontré le comte Étienne, et nous sommes revenus ensemble à Pétersbourg pour voir l'exercice des chasseurs du régiment des gardes de Préobrajenski, dont l'Impératrice est colonel, et Alexis Orlof et Potemkin lieutenans-colonels. Cet exercice m'a fait grand plaisir. Ces chasseurs sont jeunes, lestes, bien tournés; leur uniforme consiste en une veste verte, un pantalon de la même couleur, des bottes et un bonnet de cuir à la façon de nos bonnets de chasse anglois. Ils ont pour armes le fusil et un coutelas qui leur sert de baïonnette. Le commandement des chasseurs a été donné au jeune Tiéplof, à cause de sa mère, à laquelle quelqu'un de ce régiment prend un intérêt intime. Ce jeune homme n'est pas très au fait encore; au surplus, comme il a affaire à des gens exercés, cela va tout seul. Ils ont exé-

cuté sur deux lignes, car c'est leur profondeur ordinaire, plusieurs manœuvres toujours en courant, se mêlant et reprenant leurs postes avec une égale vivacité. Auparavant que Tiéplof commandât cette compagnie, c'étoit un capitaine, dont je saurai le nom, qui les a dressés. Le maréchal de Romanzof a imaginé, au commencement de la guerre, de réunir en un corps tous les chasseurs de l'armée. Ils ont le même uniforme; l'épaulette seule les distingue, d'après les différens régimens auxquels ils appartiennent.

Mardi, 3. — A la même.

Nous avons fait, M. de Juigné et moi, un dîner excellent chez M. Raimbert, le meilleur négociant françois qui soit ici; c'est celui qui a les idées les plus nettes sur le commerce. Il y avoit le prince Lobkowitz et le comte Czernichef. Après le dîner, j'ai été voir une revue de manœuvres du régiment du prince Viasemski, qui s'en est assez mal tiré. J'étois avec le comte Wachmeister, frère de Mme Pouchkin. Ce jeune homme a un caractère bien singulier, qu'on croiroit faux si on ne le connoissoit pas davantage; cette incertitude de jugement, cette légèreté et ce changement d'opinion qu'on pourroit prendre pour de la fausseté, n'est qu'un défaut de caractère. Je l'ai vu ami des Behmer et leur partisan; il est maintenant contre eux, et cela vient de son beau-frère et de sa sœur, qui sont ses deux boussoles. J'ai répondu à ses plaintes, qui ne regardent que le père, que je ne pouvois le juger comme lui, parce que je n'avois toujours vu dans le président qu'un galant homme, point aimable, mais sûr et intègre.

Mercredi, 4. — A mon frère.

J'ai été dîner chez le prince Cherbatof. Je croyois qu'il y auroit répétition, mais il n'y en a pas eu, et comme la séance devenoit fort ennuyeuse, je l'ai quittée, ai fait une visite et suis parti pour aller chez les Velden, maison angloise de commerce, où les Behmer devoient souper. La soirée s'est passée fort gaîment. Il y a deux jeunes personnes dans cette maison qui sont fort aimables, l'une surtout, qui s'appelle Chambrelin (1) et dont je t'ai déjà parlé il y a quelque temps. Elle a chanté de l'italien, s'est accompagnée du clavecin, etc. On a prié Charlotte de chanter aussi; elle étoit enrhumée, elle a tremblé et n'a pas voulu poursuivre. Cela m'a fait de la peine. Après le souper, on s'est égayé davantage, on a joué de petits jeux et l'on a ri beaucoup; on s'est aussi embrassé, la Chambrelin étoit de la meilleure humeur, et je m'y suis peut-être trop prêté devant Charlotte.

Jeudi, 5. — Au même.

Nous avons eu, aujourd'hui même, une grand'messe en l'honneur de saint Louis. L'abbé Desforges, jaloux de ses droits de chapelle, a voulu se donner en représentation, et il y a réussi. Je n'ose point te parler de cet homme, parce que je n'en ai rien de bon à te dire. Il est faux, insinuant, petit, dangereux, etc. Nous ne sympathisons pas beaucoup ensemble, comme tu l'imagines, et cela ne donne point de vigueur à ma dévotion. J'ai appris, d'ailleurs, qu'il en vouloit conter à la Defoix, une comédienne

(1) Fille de Mme Velden.

bonne et laide, qui vient d'accoucher et qu'il a confessée. Le rôle de Philinte, qu'il fait vis-à-vis de cette femme, est assez singulier; il est encore moins honnête, et je n'aime pas ce mélange de cagotisme et de vilaine volupté.

J'ai été souper chez les Behmer; le comte Nesselrode y étoit. Il m'a parlé du baron de Breteuil, que M. de Choiseul appelle le dernier baron chrétien; il est fort question de lui pour le ministère de la guerre. Il a reçu une lettre de Paris, par laquelle on lui mande qu'incessamment Breteuil sera nommé, et on le croit à Vienne. M. de Juigné a reçu des nouvelles de son frère (1), qui lui mande que la culbute de M. de Saint-Germain est certaine.

Après le souper, j'ai eu une petite dispute avec Albertine sur le compte des frères Visen, ses protégés. L'un ne manque pas de connoissances, mais il se croit beaucoup d'esprit, et il a tort. L'autre, plus jeune, moins homme de cabinet, d'une figure plus agréable, quoique épaisse et sans physionomie, a la mollesse asiatique, la nonchalance d'un sultan, la persuasion de ce genre de mérite, grand, au surplus, dans ce pays-cy. Ce sont deux fats épais et d'assez mauvais ton, que je placerois, l'un au temple de Thémis, l'autre dans quelque petit sérail de province. J'eus tort de dire mon avis devant Albertine, comme devant qui que ce soit, et ce n'étoit pas mon intention; mais l'à-propos m'a emporté.

Vendredi, 6. — Au même.

J'ai dîné dans ma chambre et suis sorti à cinq heures avec M. de Juigné, pour aller chez la princesse Cherbatof,

(1) L'évêque de Châlons-sur-Marne, ou bien Léon-Marguerite le Clerc, baron de Juigné (1733-1810), brigadier des armées du Roi en 1770 et maréchal de camp en 1780.

pour sa fête ou son jour de nom. Mme Spiritof y étoit; elle m'a paru sérieuse. Après avoir fait plusieurs visites, j'ai été souper chez la comtesse Ivan Czernichef. On dit que le comte Zachar sera demandé pour occuper le département de la guerre, et qu'on lui a envoyé un courrier; mais cela mérite confirmation. Le prince Repnin est attendu de jour en jour; on le désigne aussi pour la même place, mais il y a des gens qui croient que l'éloignement du comte Alexis Orlof pour lui pourroit être une raison d'exclusion.

Dimanche, 8. — Au même.

Tu sais, mon bon ami, nos projets comiques pour les Cherbatof; tu connois un peu, par ce que je t'ai mandé, ce pays-cy, et, dès lors, tu t'imagines bien qu'il y aura quelques tracasseries. C'est dans l'ordre des sociétés de comédie, c'est dans le goût des cercles russes, et M. Pincé, l'homme aux trois raisons, en trouveroit mille pour démontrer cette vérité. Je ne t'ai pas dit que, depuis quatre jours, nous nous rendons exactement, le prince Galitzin et moi, chez les Cherbatof ou les Spiritof, pour répéter, sans en venir à bout, à cause de la négligence des autres acteurs qui ne viennent point. Hier encore, nous avons dîné chez Mme Spiritof, à cette même intention et sans plus de succès. Cette jeune femme nous dit qu'elle s'ennuyoit de la comédie et que, *le Glorieux* joué, tout seroit dit. Nous en avons plaisanté; elle a prétendu qu'il y avoit dans la troupe des acteurs qui ne jouoient que par complaisance, et qu'elle ne vouloit pas en abuser. Ces propos, qu'on lui a rendus, ne pouvoient tomber que sur Galitzin et moi; nous y avons répondu comme on répond à des propos, c'est-à-dire par des plaisanteries. Cela s'étoit ainsi terminé. Aujourd'hui, après nous être rendus chez

le prince Cherbatof, nous avons causé avec Mme Spiritof, qui étoit encore plus sérieuse qu'hier. Elle nous a redit les mêmes choses, ajoutant qu'on lui prêtoit le projet de jouer la comédie, comme un moyen de se soustraire à la jalousie de son mari et d'avoir des jeunes gens dans sa société. Le ton de la plaisanterie n'alloit pas, je ne dis pas à la chose en elle-même, mais au ton que prenoit la Spiritof. D'ailleurs, elle me fit entendre qu'on me donnoit la réputation de mordre. Cela me fit prendre le ton sérieux, et je lui demandai le nom des gens qui tenoient tous ces propos. L'air animé, sérieux, affecté, que j'y mis, lui fit impression ; elle m'assura qu'elle n'y croyoit point, me priant de cesser notre conversation à cause des autres. J'ai fini aussitôt et je me suis levé sans humeur, mais d'un air sérieux que j'ai gardé tout le temps. Elle s'en est bien aperçue et a cherché à me parler plusieurs fois. Il y a eu des colloques particuliers, et je crois, mon ami, que Spiritof, le page, est peut-être le boute-feu. Autrefois, j'ai dit devant lui au prince Jean (1) que je voudrois bien connoître les plats auteurs de ces rapports. Il n'a rien dit, et, le moment d'après, j'ai vu Mme Spiritof parler au page avec chaleur et lui dire qu'elle ne vouloit rien entendre à tout cela; et le page m'a accueilli très froidement le reste de la soirée. Comme la répétition a commencé fort tard, à huit heures on n'étoit qu'au deuxième acte. Le prince Galitzin a quitté, pour souper chez la maréchale, et s'en est allé sans rien dire. Je crois qu'il est le principal accusé, car Mme Spiritof lui a montré plus d'humeur. D'ailleurs, il y a eu un nouveau grief de sa part, c'est de s'être assis au milieu d'une scène entre lui, elle et moi. Mme Spiritof s'est assise aussi, et l'on a boudé quelques

(1) Jean Chtcherbatof, fils de l'historien.

minutes. Au commencement du quatrième acte, j'ai quitté pour aller souper chez les Behmer, où j'étois invité; mais je ne suis parti qu'après avoir parlé à Mme Spiritof.

Lundi, 9. — Au même.

Nous sommes déjà au commencement de l'hiver, il gèle les matins à cinq ou six degrés, et l'on fait du feu partout depuis quelques jours. Tels sont les automnes de Russie; cela s'appelleroit hiver en France, et ce qui est plus sensible, c'est ce passage subit de la chaleur au temps froid.

On m'a dit hier que Mme Nélédinski étoit incommodée. Nous avons formé le projet d'y aller, le prince Galitzin et moi. Je me suis rendu chez lui à midi; nous avons mis nos chevaux ensemble, les uns devant les autres, ce qui nous en a procuré quatre, et nous sommes partis dans ma voiture pour aller chez le comte Golovin. Il y avoit du monde, entre autres personnes la femme du grand-veneur (1), qui a l'air et le jeu d'une vieille coquine; car, à cinquante ans, elle se pare en femme qui veut jouir encore, et elle jouit mieux que celles qui sont au-dessus de la parure. La Nélédinski étoit dans son lit, souffrant de ses nerfs, de ses maux hystériques, et ayant eu depuis trois jours plusieurs évanouissemens. Cet état douloureux met cette petite femme à bas; ayant des crises continuelles, ne pouvant prendre aucune nourriture pour laquelle elle a de l'aversion, il s'ensuit une foiblesse extrême. Après le dîner, elle a eu un évanouissement encore. Nous nous sommes retirés tous, mais, une heure après, Brühl m'a dit de passer chez elle; je me suis tenu

(1) Simon Narychkine.

assis longtemps auprès de son lit, à lui soutenir les reins avec des oreillers. Je craignois de lui parler et prenois garde de tomber sur quelques sujets qui lui fissent impression. Cachélof et Wachmeister arrivèrent à six heures, et nous sommes partis à sept heures passées, le prince Galitzin et moi. Il m'avoit proposé de manger un poulet avec lui; j'ai accepté et nous avons causé jusqu'à minuit. Ce garçon a certainement de l'acquit et le désir de l'augmenter, plus de connoissances solides qu'agréables, plus de sens que d'esprit; il peut devenir un homme essentiel. Il lui manque cependant cette science du goût et du tact qui donne cette amabilité, délicate et précieuse, que les femmes possèdent plus que nous et que nous acquérons auprès d'elles.

Mardi, 10. — Au même.

C'est aujourd'hui, cher frère, une grande fête en Russie : Saint Alexandre Newski. Il y a une grande procession pour les chevaliers de l'ordre; l'Impératrice s'y trouve ordinairement quand il fait beau, ce qui rend la cérémonie plus magnifique; lorsqu'un chevalier y manque, il est condamné à une amende de trente roubles au profit du couvent, car les moines ne perdent pas la tête.

L'Impératrice n'étoit pas cette fois-cy à la procession; cela a diminué ma curiosité, je n'y ai pas été. D'ailleurs, c'étoit jour de courrier, j'avois affaire et j'ai dîné dans ma chambre.

Mercredi, 11. — Au même.

J'ai soupé chez le marquis de Juigné; il y avoit du monde, les Cherbatof et les Spiritof. La petite femme étoit

charmante, et sa sœur embellit tous les jours. Je leur ai fait des contes avant le souper; mais j'étois loin d'elles à table, ce qui a interrompu nos folies. Mme de Nolkem paroissoit bien peu de chose devant la Spiritof, avec laquelle Nolkem me fait l'honneur de me croire très bien, et j'en suis loin. Voilà souvent, mon ami, comment les réputations s'acquièrent. Adieu! Nous attendons ce soir la princesse de Wurtemberg.

Jeudi, 12. — Au même.

J'avois eu envie d'aller dîner chez la Nélédinski, mais il y avoit un dîner chez M. de Juigné : je m'y suis trouvé. Le jeune comte Czernichef y étoit; c'est un enfant de quatorze ans, qui n'est pas avancé et qu'on a fait voyager trop tôt. Il a un gouverneur qui paroît un sot : roide et rampant, voilà son existence.

Je suis sorti à quatre heures avec le comte de Brühl. Nous avons été chez Mme Nélédinski, que j'ai trouvée foible. On m'a d'abord fait entrer dans le cabinet chinois, où étoit réfugiée la comtesse Matouchkin, à cause des tantes de Mme Nélédinski qui sont venues la voir. Au bout d'un quart d'heure de conversation, j'ai remis la comtesse dans sa voiture et suis rentré dans l'appartement de Mme Nélédinski. Son mari est arrivé de Tsarskoïe-Sielo; il nous a dit que la princesse de Würtemberg étoit arrivée hier, qu'en entrant chez l'Impératrice elle s'étoit jetée à ses pieds, et qu'on avoit dérobé le reste de la scène à la curiosité des spectateurs en fermant les portes. Mais Sa Majesté Impériale en a paru fort contente (1); elle a demandé à Nélédinski

(1) Voir à ce sujet la lettre de Catherine II à Grimm, du 1er septembre 1776 (vieux style).

ce qu'il en pensoit. Il lui a répondu comme il devoit et peut-être comme il pensoit. Au surplus, il nous a dit que cette princesse étoit grande, bien faite, un peu forte, d'une figure agréable, le plus beau teint qu'on puisse voir, les mains et les pieds parfaits (1). Le grand-duc devoit aller à Lambourg à sa rencontre, mais il a passé et a été jusqu'à quatre verstes de Narva, où il a laissé ses voitures, et il a continué à pied d'aller au-devant de la princesse. Au bout de quelques instans, apparoît un homme à cheval qui, apercevant le grand-duc, a retourné aussitôt vers les voitures qu'il précédoit : c'étoient celles de Mme de Würtemberg. Aussitôt qu'elle a été à la vue du grand-duc, elle a voulu elle-même ouvrir la portière et sauter en bas; Mme Romanzof l'a retenue. On a arrêté, et la princesse est descendue pour voir le grand-duc, qui ensuite a remonté avec elle dans sa voiture ; et c'est ainsi qu'on est arrivé à la dernière couchée avant Pétersbourg. Je tiens tous ces détails, mon ami, de M. Nélédinski, qui a accompagné la princesse de Würtemberg ici.

Après avoir fait quelques visites, j'ai été souper chez la maréchale; on m'y a dit que le mariage devoit se faire le 18 de ce mois (v. st.). Mmes Golovin y étoient; elles partent samedi pour Moscou, d'où elles reviendront le printemps prochain.

Vendredi, 13. — Au même.

J'ai dîné aujourd'hui chez Mme Nélédinski; elle se porte mieux, mais elle est encore foible. T'ai-je dit qu'elle

(1) Voir le portrait que firent de la princesse le grand-duc dans une lettre à sa mère, et Catherine II dans une autre lettre aussi publiée par Dimitri Kobeko, ouvrage cité, p. 128 et 137.

donne dans la philosophie, et qu'Helvétius voyage de son ottomane à sa toilette? Ce n'est pas une prétention dans cette jeune femme : elle est sensible, et c'est un besoin. J'ai remarqué que la métaphysique est souvent la ressource de ceux qui ont trop aimé et qui n'aiment plus, faute d'objet. C'est à peu près la situation de cette jeune femme; tendre par habitude comme de tempérament, le départ de Razoumofski l'a jetée dans la mélancolie, et l'intervalle d'une passion à une autre sera rempli par une existence factice de philosophie, que le plaisir changera à son tour. Sa société, que j'aime, pourroit bien être dangereuse pour moi. Elle me comble d'amitiés, et les deux jeunes personnes qui sont chez elle me disent que je n'ai pas de meilleure amie qu'elle. Ce qui m'étonne, mon ami, c'est qu'elle-même, lorsque je lui fais quelques marques d'amitié avec la vivacité et la franchise que tu me connois, et que je lui baise les mains, elle me dit en riant : « Ah! chevalier, chevalier, comment pouvez-vous feindre tout cela! » C'est ce qui m'est arrivé hier encore, et aujourd'hui surtout, étant seul auprès d'elle et lisant un morceau d'Helvétius sur les passions. Je n'ai point relevé, mon ami, cette phrase qu'elle m'a adressée; je crains qu'elle n'y attache trop de choses et qu'elle ne pense que je veux la tromper, en feignant d'être amoureux d'elle. Cependant cette idée me plaît, et je ne cherche point à la dissuader.

P. S. — Je ne t'ai pas dit que j'ai fait une visite à Mme Spiritof. Elle m'a fait entendre un proverbe de sa façon, qui est fort joli; il a pour titre *le Tuteur dupé,* et le mot est :

Belles paroles, mauvais jeux,
Trompent les jeunes et les vieux.

Nous devons le jouer chez la princesse Cherbatof.

Une nouvelle horrible qui se répand insensiblement dans la ville, c'est que Razoumofski est mort. Il devroit être chez son père, et il y a six semaines qu'on n'a reçu de ses nouvelles. Les uns disent qu'il a été empoisonné; les autres, qu'il est mort de chagrin avant d'arriver chez son père. Je croirois plutôt qu'on l'a enlevé sur le chemin, pour l'envoyer en Sibérie. Cela m'inquiète fort.

Le mariage est, dit-on, encore plus tôt qu'on ne croyoit : c'est pour le 16 de ce mois (v. st.).

Dimanche, 15. — Au même.

On parle beaucoup de la future grande-duchesse; elle est, dit-on, aimable, prévenante et d'humeur douce et sociable. Sa gouvernante fait le plus grand éloge de son caractère. Elle a accueilli avec grâce tous ceux qui lui ont été présentés, et a parlé à tous. Elle écorche quelques mots de russe et le saura bientôt, à ce qu'elle dit. On ne parle pas bien avantageusement de sa figure : elle est grande, grasse, un assez beau teint; mais on prétend qu'elle a les dents noires. Je juge jusqu'à présent sur parole. Au surplus, l'on parle si diversement de cette princesse, tant en la comparant avec la défunte qu'en la jugeant d'après elle, et les préventions pour et contre qu'on y joint sont telles, qu'il est difficile d'asseoir maintenant un jugement solide.

Nous avons eu répétition ce soir chez les Cherbatof. Le prince Galitzin s'est fait attendre deux heures, au bout desquelles il est venu faire des excuses en petit-maître. Je serois fâché pour lui de lui voir prendre ce ton; il ne va pas à la tournure de son corps ni de son esprit, et je prévois que la société des Cherbatof le gâtera beau-

coup. Il y prendra un vernis de bel esprit qui le rendra ridicule.

Lundi, 16. — Au même.

J'ai été avec le comte de Brühl, mon ami, dîner chez le comte Golovin, le père de Mme Nélédinski. Lui et sa femme sont les meilleures gens du monde; celle-ci est un peu commère, comme toutes les mamans âgées. On a parlé des projets des Matouchkin d'aller à Moscou. La comtesse Golovin prétend que c'est une feinte qu'ils répètent de temps en temps avec succès, pour tirer de l'argent de l'Impératrice. Après le dîner, on a apporté un enfant de huit mois, que la comtesse a fort caressé; et j'ai su que cet enfant est un petit bâtard du fils aîné, qui a tout ouvertement une paysanne de chez lui qui loge chez son père et avec laquelle il vit. Je n'aime point l'air d'aisance qui règne dans ce petit désordre, qui peut, il est vrai, en éviter de plus grands; mais je voudrois qu'on ne permît jamais ouvertement certaines choses, et qu'on se contentât de les tolérer. Mais c'est ainsi l'usage de ce pays, et il tient beaucoup aux mœurs asiatiques.

On dit que la maison de Vassiltchikof (1), un ancien favori, a été achetée par l'Impératrice pour le maréchal Romanzof; d'autres disent que c'est pour le comte Zachar Czernichef, qui arrive, dit-on, pour être président du

(1) Alexandre Séménovitch Vassiltchikof, chambellan, qui, vers le mois de septembre 1772, remplaça dans les bonnes grâces de l'Impératrice Grégoire Orlof parti négocier avec les Turcs. Le 20 mars 1774, il fut à son tour évincé par Potemkine et exilé à Moscou avec une riche dotation. Il n'avait jamais eu d'influence; il le disait lui-même à un de ses amis : « Je n'étais qu'une fille entretenue. On me traitait de même. On ne voulait pas que je visse personne ni que je sortisse. Quand je demandais quelque chose, on ne me répondait rien. Quand je parlais pour moi, c'était de même. » (Cf. K. Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 118.)

Collège de guerre. Le prince Repnin est arrivé; c'est un prétendant à la même place ou à celle des affaires étrangères; il me semble qu'on le craint généralement.

Mardi, 17. — Au même.

Ce matin, j'ai été voir Roslin, le peintre. Il m'a montré le portrait ébauché de la princesse de Würtemberg, qu'il a commencé ces jours-cy à Tsarskoïe-Sielo. Sa figure est ronde et fraîche; mais elle n'a point de physionomie, peu d'expression, aucun caractère. On l'a attendue au spectacle jusqu'à sept heures, qu'elle est arrivée avec l'Impératrice, au bruit du canon de l'Amirauté. Cet usage, établi depuis Élisabeth, lorsque les souverains sortent et rentrent de la ville pour habiter la campagne ou en revenir, a été suspendu sous ce règne-cy; mais Sa Majesté Impériale l'a ordonné pour cette fois, à cause de la princesse de Würtemberg. Il y avoit beaucoup de monde dans la salle de spectacle pour la voir. On a donné *Nanine* en russe. Je n'ai remarqué ni applaudissemens de mains, ni murmures confus, qui sont une approbation tacite; mais cela ne prouve rien ici, cher frère, et les François sont peut-être les seuls par leur amour pour leurs souverains et la manière franche et gaie, même bruyante, dont ils le témoignent.

La toile ne s'est levée qu'à sept heures, et je suis parti à sept heures un quart. J'ai été faire une visite au prince Cherbatof, dont c'est le jour de nom.

Il y aura demain concert chez la princesse de Würtemberg; jeudi, bal paré; vendredi, spectacle; samedi, Ermitage; dimanche, courtac et mascarade. Je ne sais si tous les jours de la semaine vont être ainsi employés; mais on se promet beaucoup de plaisir.

Il y a à Moscou, mon ami, une fille de finance à marier qui est jolie, aimable, sachant le françois, et qui aura dix-sept millions de roubles et vingt-cinq mille paysans. C'est un assez beau parti.

Mercredi, 18. — Au même.

Le marquis de Juigné m'a dit ce matin que le comte Zachar Czernichef arrivoit dans une quinzaine de jours. Les uns le désignent pour remplacer Potemkin au Collège de guerre; d'autres disent que cela ne sera point et croient que ce sera le prince Repnin. Le comte Matouchkin m'a appris hier que l'Impératrice avoit offert au maréchal Romanzof la place de président du Collège de guerre, avec une pension de soixante mille roubles et une maison; mais il a refusé, à cause du séjour de Pétersbourg, auquel il seroit forcé et qu'il n'aime point. Cet homme est d'une humeur très particulière, à ce que l'on m'a dit; cela m'étonne, vu le genre de vie qu'il a mené jusqu'à présent.

J'ai dîné chez Mme Nélédinski. L'après-midi, j'ai été voir la sœur du comte André, qui m'a remis une lettre de lui; j'ai été aussi chez la princesse de Bariatinski et chez les Behmer, où je comptois souper. Charlotte m'a dit de venir plutôt un autre jour. Elles étoient toutes occupées pour leur parure de demain, que nous serons tous présentés à Son Altesse Sérénissime Mme de Würtemberg. Je suis retourné chez la Nélédinski, où j'ai soupé. Cette jeune femme me comble d'amitiés, et j'y suis très sensible. La Zoubof y étoit; elle nous a fait l'histoire de ses amours et de ses malheurs : c'est un vrai roman qui n'a pas tourné à son avantage. Le mari, qui l'aimoit tant, auquel elle a tout sacrifié, l'a quittée pour des maîtresses, et maintenant il vit loin d'elle à Moscou.

Jeudi, 19. — Au même.

C'est aujourd'hui, cher frère, la présentation à la grande-duchesse. Nous avons été dans une grande salle, où la landgrave de Darmstadt (1) tenoit sa Cour. C'est là que le corps diplomatique et plusieurs personnes de la Cour se sont assemblés. Vers les cinq heures et demie, la princesse de Würtemberg est sortie avec le grand-duc, précédés de la maréchale de Romanzof, qui nous a tous présentés. On s'approchoit de Son Altesse Sérénissime et l'on faisoit une révérence sans baiser la main; Mme de Romanzof vous nommoit, la princesse vous rendoit votre révérence et l'on se retiroit. On a passé de là dans la galerie, où l'on a dansé. M. de Juigné, dont ce n'étoit pas le jour de jouer avec l'Impératrice, est resté debout. On est venu le prier de danser avec Son Altesse Sérénissime; mais, comme c'étoit après avoir fait danser les généraux en chef, il a dit qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas danser. L'Impératrice l'a remarqué sans doute, car elle lui en a parlé; il lui a fait la même réponse, qui est sage, prudente et honnête.

Vendredi, 20. — Au même.

Je n'ai pas voulu te dire hier, mon ami, mon sentiment sur le grand-duc, que j'ai vu pour la première fois depuis

(1) En recopiant son *Journal*, le chevalier de Corberon a dû commettre ici une inadvertance. La landgrave de Darmstadt, Christine-Caroline de Deux-Ponts, était morte depuis le 30 mars 1774; eût-elle été vivante, qu'elle n'aurait eu rien à faire en la circonstance, puisqu'il s'agissait de donner à une autre la place qu'avait eue sa fille, première femme du grand-duc. C'était sans doute la mère de la future grande-duchesse, Frédérique-Dorothée, princesse de Würtemberg, fille du margrave de Brandebourg-Schwedt.

plus de quatre mois. On doit se défier de ses propres impressions, et j'ai voulu attendre celles des autres pour savoir à quoi m'en tenir.

Il me paroît qu'on est généralement peu satisfait de lui. Son voyage de Berlin, d'après l'extérieur qu'il en a rapporté, lui a donné plus de suffisance qu'il en avoit encore lorsqu'il est parti; son affectation quand il se présentoit, son air guindé et peu naturel, ses prétendues grâces ridicules, etc., me l'avoient fait nommer le petit-maître en province. C'est bien pire depuis son voyage en Prusse, mais dans la même manière, et lorsque je l'ai vu sortir de ses appartemens pour rentrer dans la salle de présentation, il m'a rappelé la comédie de *Crispin rival de son maître* et la scène du valet de l'*Homme à bonnes fortunes*, qui sous l'habit de son maître singe ses mines et ses airs. La princesse n'est ni belle ni jolie, mais elle est simple et naturelle; et, quoiqu'on lui fasse déjà un crime de n'avoir pas la finesse et l'air de caractère de la première, elle fera sagement et prudemment de jouer le moindre rôle, parce qu'elle a une belle-mère, et une belle-mère couronnée, etc., etc.

Nous avons ici un nouvel arrivé : M. Grimm (1). Les opinions sont diverses sur lui : les uns lui donnent beaucoup d'esprit et plus de finesse; les autres l'accusent de bavardage, et sa tournure y prête.

(1) Frédéric-Melchior Grimm (1723-1807), correspondant de Catherine II et son « factotum » ou « souffre-douleur », comme elle l'appelait. Les lettres que l'Impératrice lui a adressées sont imprimées dans le tome XXVII de la *Société impériale d'histoire de Russie*, et celles de Grimm, dans les tomes XXXII et XLIV. Il était déjà venu une première fois en Russie en 1773 et était retourné après cela à Paris. Ce second voyage fut le dernier qu'il entreprit auprès de Catherine II. Celle-ci le décora du titre de conseiller d'État et lui donna le grand cordon de Saint-Vladimir.

Samedi, 21. — Au même.

Toutes ces fêtes, qu'on attendoit pour le mariage de Son Altesse Impériale, seront réduites, mon ami, à peu de chose. Le grand-duc a dit que ce seroit pour le 24, et l'abjuration de la princesse le 15 (v. st.). La comtesse de Bruce a dit qu'il n'y auroit que trois jours de gala; elle le tient, m'a-t-on dit, de l'Impératrice.

J'ai été voir une représentation du siège de Bender, à quelques verstes de la ville. On a fait une décoration en planches peintes de ce siège; il y avoit, autour de cette manière de ville, des tranchées, des lignes, des batteries, etc., dont l'effet n'a été ni vif, ni considérable (1). Deux petites mines ont joué, mais si foiblement, qu'à peine en a-t-on vu le résultat. Il y avoit vis-à-vis une loge bâtie en bois et élevée de plusieurs gradins, pour le prince Orlof, qui est général d'artillerie, et toute sa cour. Les étrangers s'y sont placés, et c'est de là que j'ai vu cette pitoyable parade, car c'en étoit une. L'Impératrice devoit y venir; mais elle n'y a pas été, ni le grand-duc.

J'ai remarqué dans cette circonstance, mon ami, le même esprit national des Russes, que Pierre Ier et Catherine II ont voulu tourner à la grandeur avant le terme, et que l'ignorance et la foiblesse d'esprit ont tourné au puéril romanesque et à l'amour extrême de l'ostentation et de la vanité. Toute la cour d'Orlof s'écrioit : « Ah! que cela est bien! » Et cette sotte admiration peignoit autant l'esprit de flatterie que le défaut de connoissances. J'étois avec le petit prince Galitzin; nous sommes revenus en-

(1) Ceci rappelle les fameux décors qui servirent lors du voyage de Crimée, en 1787, quand Potemkin promena l'Impératrice dans les plaines désertes, où il faisait bâtir des villages de carton. On sait que le comte de Ségur, alors ministre de France, en a laissé une description curieuse.

semble chez les Cherbatof, où nous avons soupé, après avoir répété *le Glorieux*, que nous devons jouer jeudi. Galitzin m'a appris, en me lisant son journal, que le prince Kavanski, ruiné par des dépenses extraordinaires, étoit maintenant entretenu par la maréchale Galitzin. Cet homme est caustique et singulier; mais il a de l'esprit et il est amusant : c'est le rôle qu'il joue auprès de la bonne princesse Galitzin, qui, comme toutes les femmes de son âge, aime à conter et entendre conter ce qui se passe.

Dimanche, 22. — Au même.

Il y a Cour ce matin et il y aura bal ce soir. Le comte Nesselrode est venu me voir après le dîner, car je suis resté chez moi. Nous avons parlé de différentes choses, de la retraite du prince Lobkowitz, qui doit quitter ce pays-cy au printemps. C'est le prince Kaunitz (1), qui est à Berlin, homme aimable et d'esprit, qui le remplacera. En parlant des affaires du comte de Brühl et de la bonne volonté du prince Orlof, je lui ai dit qu'on parloit d'un voyage de ce Russe en France avec la Zénoviof. Nesselrode m'a dit qu'il étoit gouverné par cette frêle qu'il avoit envie d'épouser (2), et que, si, malgré la désapprobation de l'Impératrice, il s'y décidoit, il partiroit promptement avec sa conquête, sans dire où. Ne seroit-ce pas, mon ami, la raison qui rend Potemkin si tenace à rester à la Cour, malgré le désir qu'on a de le voir sortir? S'il croit qu'Orlof vienne à manquer, il a peut-être l'espé-

(1) Un des fils du célèbre homme d'État autrichien.

(2) Le mariage se fit en effet (voir plus loin, à la date des 21 et 22 juin 1777), et les nouveaux époux partirent pour la Suisse. Ils retournèrent à Pétersbourg au bout de quelques mois et recommencèrent leur voyage en 1780, et cette fois ils vinrent à Paris. La princesse Orlof mourut à Lausanne, le 16 juin 1782.

rance de recouvrer son ancienne faveur. Il est d'une sérénité parfaite en apparence, et même d'une insolence qui dans ce pays-cy est presque toujours la preuve et la conviction du succès. En voici un trait. Vendredi dernier, il envoie un homme du Collège de la guerre avertir tous les officiers généraux qu'ils aient à descendre chez lui à midi. Ils y arrivent en effet, ne le trouvent point, savent que M. Potemkin dîne chez le comte Panin, où il fait un whist; de là il arrive à la Cour, d'où il fait dire par un ordonnance, c'est-à-dire un soldat, à ces messieurs qu'ils peuvent s'en aller, parce qu'il est trop tard pour être présenté à Son Altesse Impériale, car c'étoit le but de ces messieurs, et je ne sais quand ils y sont parvenus.

Je suis resté chez moi seul toute la soirée. Combes est revenu du bal à dix heures; il y avoit, m'a-t-il dit, un monde prodigieux. On a distribué quatre ou cinq mille billets. Nous avons causé jusqu'à minuit sur ma position politique. M. de Breteuil revient, comme tu sais, à la fin d'octobre, en France, et son projet n'est pas de retourner à Vienne. Si son remplacement pouvoit me procurer une place, Combes seroit embarrassé pour se dégager d'avec M. de Juigné, d'autant que le présent qu'il vient de lui faire est une sorte de lien de plus. Il se pourroit même que Combes trouvât son avantage, s'il n'étoit pas sûr d'y trouver son agrément. Mais il faut voir ce que je deviendrai. Si Vienne vaque, M. de Choiseul (1) de Turin pourra y aller, et M. de Juigné à Turin; mais MM. de Pons (2), de Vérac, de Montmorin (3), de Monteynard (4), les anciens

(1) Louis-Marie-Gabriel-César, baron de Choiseul, né le 6 juin 1734, maréchal de camp et ambassadeur près du roi de Sardaigne.

(2) Louis-Marie, marquis de Pons, né en 1744, brigadier des armées du Roi, ministre plénipotentiaire près le roi de Prusse.

(3) Ministre plénipotentiaire près l'électeur de Trèves.

(4) François, comte de Monteynard, fils du marquis de Montfrin, né

du marquis de Juigné crieroient. Il faudroit alors faire retirer M. de Zuckmantel (1) de Venise, y envoyer le marquis de Vérac, M. de Pons à Pétersbourg, M. de Montmorin à Berlin, M. de Monteynard à Copenhague, et je pourrois aller à Coblentz ou à Bonn, si le projet du ministre n'est pas de me laisser chargé d'affaires à Pétersbourg et ensuite ministre; ce qui seroit un chemin ennuyeux, mais rapide. Bonsoir; il est temps de se coucher, car aussi bien j'ai anticipé sur le sommeil, en faisant de jolis rêves !

Lundi, 23. — Au même.

Je ne suis sorti qu'à quatre heures passées, et je n'ai point trouvé Mme Nélédinski, qui avoit envoyé le matin savoir de mes nouvelles. J'ai été aussi chez Mme Zénoviof, dont la sœur est malade. Ses projets de coterie avec la princesse Bariatinski sont remis au mois de janvier. Le Roy m'a montré la partie des revenus de Russie, qu'il a faite et qui vaut infiniment mieux que ce qu'on nous a envoyé. Mais comme cela est écrit historiquement, je ne prendrai pour M. de Juigné que la note précise qu'il demande, et je conserverai le total de l'ouvrage de Le Roy pour l'envoyer au printemps prochain à M. de Vergennes.

Comme je n'ai pas trouvé la comtesse Ivan Czernichef, je suis arrivé de bonne heure chez les Behmer; on m'a plaisanté sur mon indisposition de la veille, et Charlotte l'a attribuée à politique de ma part, pour n'être pas embarrassé au milieu de toutes les femmes auxquelles je fais

le 28 août 1735, brigadier des armées du Roi et ministre plénipotentiaire près l'électeur de Cologne.

(1) Le baron de Zuckmantel, maréchal de camp et ambassadeur près la république de Venise.

ma cour. Cette plaisanterie n'a point eu d'aigreur, et cela s'est terminé par m'engager à rester, quoique j'eusse fort envie d'aller souper chez la maréchale Galitzin; mais je suis resté. Il y avoit beaucoup de monde : Visen, un de ses protégés, Markof (1), qui a de l'esprit, dit-on, mais fat, et le nouveau secrétaire de légation de Saxe, qui fait l'aimable. Il s'appelle Cleander. Les Behmer ne l'ont pas goûté, et j'avoue que je l'ai trouvé bon enfant, sans doute par la prévention favorable qu'il m'a inspirée en me parlant du baron de Leisten, qui m'a fait faire par lui des complimens et que j'aime beaucoup. Cleander a besoin de se former un peu davantage au vrai; il est très familier et prend ce manque d'usage du monde pour de la politesse aisée et des grâces. La soirée s'est passée fort bien pour moi; j'étois gai, Charlotte jolie, et je lui ai dit combien je la trouvois aimable.

Bonsoir, mon bon ami; sois sûr que dans le tourbillon je ne puis t'oublier.

Mardi, 24. — Au même.

J'avois promis la veille à Le Roy de venir le lendemain le voir; j'y ai été ce matin à pied avec Combes; il faisoit le plus beau temps possible. Le Roy nous a lu les remarques qu'il a faites relativement aux revenus de cet Empire. Ils peuvent monter aux environs de trente et un millions de roubles et se diviser en dix-sept branches. Le Roy a joint à ces différentes notes quelques réflexions historiques et critiques, qui ôtent à ce travail la sécheresse dont il est susceptible. Je te le montrerai, mon ami, dans sa totalité, quand nous nous rejoindrons.

(1) Sans doute Arcade Ivanovitch Markof, dont il sera question plus loin à la date du 31 août 1780.

En revenant de chez Le Roy, j'ai passé chez la Nélédinski, que j'ai trouvée à sa toilette. Elle m'a dit que la Matouchkin avoit envie d'apprendre à chanter par Dugué. Je crois qu'on fera des concerts, au lieu de jouer la comédie, et la politique en est la cause, parce que la maréchale craint que cela ne plaise point à la Cour.

J'ai fait l'après-midi plusieurs visites, j'ai passé chez les Behmer, chez la maréchale, et j'ai soupé chez la comtesse Golovin. La Nélédinski y étoit, qui m'a reçu avec son air d'amitié ordinaire. Nous avons beaucoup causé ensemble; elle m'a parlé du prince Repnin, qui arrive de Constantinople. Je lui ai trouvé la tournure d'un homme avantageux. On lui accorde beaucoup d'esprit, mais on le dit tranchant, et il me semble que les hommes l'aiment moins que les femmes. La Nélédinski prétend qu'il analyse le sentiment on ne peut mieux; et comme je combattois quelques-uns de ses principes en approuvant les autres, nous parlâmes de la situation la plus avantageuse pour l'amour : je lui dis que c'étoit la solitude, qu'à la campagne, par exemple, il étoit assez ordinaire qu'une passion prît naissance.

Mercredi, 25. — Au même.

C'est ce matin, mon ami, que la princesse de Würtemberg a fait abjuration du luthéranisme, pour embrasser la religion grecque. L'heure étoit donnée pour dix heures, que nous nous sommes rendus à la Cour, M. de Juigné et moi. Au bout d'une demi-heure, l'Impératrice a passé à la chapelle, suivie du grand-duc, qui donnoit le bras à Mme de Würtemberg. Elle étoit vêtue de blanc. Sa physionomie étoit assez triste, et, sans rouge, elle a paru fort pâle. Nous sommes arrivés dans la chapelle avec

toute la Cour, et comme il y avoit un monde prodigieux, je n'ai rien vu de la cérémonie, qui s'est très bien passée. La princesse a dit son *Credo* en russe, et l'a, dit-on, bien prononcé. On a abrégé de la formule ancienne tout ce qu'il y a d'humiliant, comme de renier ses parens, d'entrer avec un cierge éteint à la chapelle comme pénitente, etc. L'Impératrice lui a montré comme se font les adorations d'images, en se prosternant elle-même plusieurs fois; car c'est la meilleure comédienne que notre Catherine. Elle est dévote, tendre, fière, majestueuse, aimable...; mais au fond elle est toujours elle, c'est-à-dire attachée seulement et exclusivement à ses intérêts, prenant pour les servir toutes les marques différentes qui lui semblent convenables et nécessaires à ses fins. La princesse, nouvellement confirmée et communiée, a pris le nom de Marie Féodorovna, au lieu de Sophie-Dorothée. Je suis parti de la Cour, ennuyé, fatigué, mourant de faim, et nous sommes revenus faire un triste dîner avec beaucoup de monde chez M. de Juigné. Il y avoit entre autres personnes Grimm, dont mon ministre m'avoit dit tant de bien et que je ne trouve pas si intéressant. Sa tournure est commune; on le dit bavard, et je le croirois, ainsi qu'important.

Après le dîner, le petit prince Galitzin est venu me prendre pour aller chez Mme Nélédinski. Nous y avons répété quelques scènes de comédie, nous y avons dansé, nous y avons ri. Cachélof y étoit. Galitzin, qui ne manque pas de bonne opinion de lui-même, se croit beaucoup d'avantages sur lui, et il n'a pas totalement raison.

Jeudi, 26. — Au même.

Nos fêtes continuent, mon ami, et les fiançailles seront

faites ce matin à la Cour, en présence de l'Impératrice. Cette cérémonie est regardée ici comme de la plus grande importance, et l'on regarde le mariage presque fait quand les fiançailles sont passées. L'amour pourroit même prendre quelques acomptes sur l'hymen, sans qu'on en dût prendre quelque inquiétude. Il y a eu dîner pour les quatre premières classes de l'État, qui ont mangé avec l'Impératrice, Sa Majesté Impériale étant sur le trône. Je n'ai pas été à cette cérémonie, parce que je ne me portois pas très bien; d'ailleurs, il y a tant de monde qu'on voit fort mal ce qui n'est pas autrement curieux. Le soir, il y a eu bal paré, où je me suis rendu, après avoir été voir Mme Nélédinski, qui étoit très jolie. En arrivant à la Cour, on m'a remis un paquet à l'adresse de Garry et décacheté; j'y ai trouvé une cocarde de Charlotte, dont je me suis paré pour le bal. J'y ai dansé plusieurs menuets et polonoises. Le soir, j'ai été souper chez les Behmer; ma jeune amie étoit charmante en déshabillé, les cheveux, sans être frisés ni poudrés, étoient négligemment relevés sous un mouchoir, à la manière russe.

J'ai appris, cher frère, une nouvelle qui pourroit bien donner lieu à une prochaine réunion entre nous. Le prince Lobkowitz m'a dit que M. de Saint-Priest (1) est parti de Constantinople pour la France, sur un bâtiment qu'il a frêté lui-même. Le comte Nesselrode m'a dit de son côté que Monteynard étoit rappelé de Cologne : voilà des places vacantes, et peut-être mon tour arrivera-t-il à la fin

(1) François-Emmanuel Guignard, comte de Saint-Priest (1735-1821), successeur de M. de Vergennes comme ambassadeur à Constantinople en 1768. Il fut rappelé de ce poste après la convention de Constantinople (8 janvier 1784) et remplacé par le comte de Choiseul-Gouffier. Il fut envoyé en Suède en 1787 et devint ministre de l'intérieur en 1789. Ses trois fils entrèrent au service de la Russie.

Vendredi, 27. — Au même.

Nouvelle cérémonie, ce matin, à la Cour. Nous avons été féliciter la grande-princesse, car c'est ainsi que s'appelle maintenant Mme de Würtemberg, depuis qu'elle est fiancée, et elle a même le titre d'Altesse Impériale, quoiqu'elle ne soit pas encore grande-duchesse. La Cour étoit nombreuse et brillante; la vieille comtesse Pierre Czernichef (1) et la comtesse Golovin y étoient, et depuis trois ans elles n'y avoient pas mis le pied. J'ai dîné chez la dernière avec sa fille, la Nélédinski, dont l'amitié me devient de plus en plus précieuse. Je lui ai donné le bras pour aller au spectacle, d'où je l'ai quittée pour aller avec le comte Wanowitch voir la Bonafini. Nous l'avons trouvée au milieu d'une répétition de l'opéra d'*Armida*, qu'on doit jouer le 27, lendemain du mariage. Cette Italienne paroît aimable; elle a de fort beaux yeux, la voix tendre, expressive, et elle est d'une jolie figure.

Lundi, 30. — Au même.

Nos projets de comédie sont difficiles à s'accomplir. Nous devions jouer aujourd'hui, mon ami, et cela est encore remis à mercredi. J'ai dîné chez la princesse Cherbatof, où nous avons répété le soir. Après le dîner, j'ai été voir Mme Zénoviof, chez qui j'ai passé une heure et demie. Il a été fort question de la princesse Bariatinski et des ridicules qu'on lui prête, pour avoir amené de Paris des modes qu'on critique et qu'on veut imiter. L'Impératrice ne peut souffrir tout ce qui vient de la France,

(1) Femme du comte Pierre Grigoriévitch Czernichef, ancien ministre de Russie en France. (Voir plus haut, p. 14, note 2.)

et l'on suit son avis comme de raison. A propos de cette souveraine, tu sais bien, mon ami, ce que je t'ai dit de son caractère : il est d'une mobilité sans exemple, facile par son essence, plus souple par l'art prodigieux et continuel dont il s'est fait une habitude; il n'y a point de meilleure comédienne dans l'Empire que Catherine II (1). Je t'en ai rapporté un petit nombre de traits qui la peignent. Je vais en joindre un, que j'ai appris nouvellement. Dans le temps que le prince Orlof alla au congrès de Bucharest, l'Impératrice témoigna le regret le plus vif de cette séparation. Le jour ou la veille de son départ, elle alla à Tsarskoïe-Sielo, et dans sa voiture elle s'exhala en pleurs et en inquiétudes. Mme Romanzof, Mme de Bruce et Mme Zénoviof l'accompagnoient. Le lendemain, Sa Majesté Impériale s'enferma dans ses petits appartemens et ne vit que la comtesse de Bruce; le surlendemain, elle se plaignit de coliques; le quatrième jour pareillement; le cinquième, elle sortit en fort bonne santé et parut de la meilleure humeur du monde; le sixième, elle ne parla plus d'Orlof, et Vassiltchikof fut déclaré favori (2). Telle est, mon ami, cette souveraine si renommée : son caractère suit la mobilité de son âme; emportée par l'impression du moment, elle paroît inconséquente avec elle-même, lorsqu'elle ne suit que la pente rapide de ses passions; moins fausse qu'inconstante et volage, il n'est que deux points qu'elle suit avec préférence et persévérance : son plaisir et la satisfaction de son amour-propre.

Mme de Zénoviof m'a demandé avec instance mon journal d'Iaroslaw, qu'elle connoît déjà par le comte

(1) Passage à rapprocher du portrait de Catherine II fait par le chevalier de Corberon dans sa dépêche du 9 avril 1778, citée ci-dessus, p. 80, note 2.

(2) Voir à ce sujet les notes 2 de la page 148 et 1 de la page 351.

Lascy, qui le lui a montré en lui faisant de moi les éloges les plus agréables. La Zénoviof veut le montrer à la princesse Bariatinski, et je lui ai promis de le lui envoyer. J'y compte même joindre mon épître au comte André Razoumofski, qui a été l'amant ou l'amoureux, car il aime encore, de la Bariatinski. Il y a des projets de comités de la part de ces deux femmes, qui sont les plus aimables peut-être de la Russie quant à l'esprit, l'usage du monde, les connoissances et la tournure. Tu sais, mon ami, que je dois être de ces comités! et j'en serai, je t'assure, fort aise. Adieu!

FIN DU TOME PREMIER.

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

RUE GARANCIÈRE, 8

A LA MÊME LIBRAIRIE

NICOLAS DE BASILY. — **La Russie sous les Soviets.** In-8° carré..... 32 fr.

ROBERT BRASILLACH et MAURICE BARDÈCHE. — **Histoire de la guerre d'Espagne.** In-8° avec 7 cartes dans le texte. 39 fr.

MARC CHADOURNE. — **L' U. R. S. S. sans passion.** 17e mille. In-16 avec 30 gravures hors texte..... 19.50

CHARLES DE CHAMBRUN, ambassadeur de France. — **Lettres à Marie.** *Pétersbourg-Pétrograd* (1914-1917). In-8° écu. 30 fr.

PIERRE CHASLES. — **La Vie de Lénine.** 11e mille. In-16. 19.50

FRANCISCO DE COSSIO. — **Manole.** Traduit de l'espagnol par Pierre Blaizot. In-8° avec un frontispice..... 19.50

Général DUVAL. — **Les Leçons de la guerre d'Espagne.** In-16..... 25 fr.

— **Les Espagnols et la guerre d'Espagne.** In-16. 23.40

PIERRE FRÉDÉRIX. — **Machines en Asie.** *Oural et Sibérie soviétiques.* In-16 avec 24 photographies et une carte.. 19.50

Général GUÉRASSIMOV, ancien chef de l'Okhrana de Saint-Pétersbourg. **Tsarisme et terrorisme.** *Souvenirs* (1909-1912). Traduit du russe par Thérèse Monceaux. In-8° écu..... 25 fr.

BERTRAND DE JOUVENEL. — **Après la défaite.** In-8°.... 31.20

HENRI MASSIS et ROBERT BRASILLACH. — **Le Siège de l'Alcazar.** In-8° avec 10 hors-texte..... 19.50

GEORGES OUDARD. — **Attrait de Moscou.** In-16..... 19.50

MAURICE PALÉOLOGUE, ambassadeur de France. — **La Russie des Tsars pendant la Grande Guerre.** Trois volumes in-8° avec reproduction des aquarelles de G. LOUKOMSKY. Ch. 39 fr.

— **Alexandre Ier.** *Un tsar énigmatique.* In-8° carré avec 9 gravures hors texte et une carte 46.80

— **Les Précurseurs de Lénine.** In-16..... 23.40

— **Aux portes du jugement dernier,** *Elisabeth-Féodorowna, Grande-Duchesse de Russie.* In-8° avec 21 gravures hors texte..... 32.20

— **Élisabeth, impératrice d'Autriche.** In-8° avec 8 gravures hors texte..... 25 fr.

ALEXANDRE POLOVTSOFF. — **Les Favoris de Catherine II.** In-8° avec 12 gravures..... 31.20

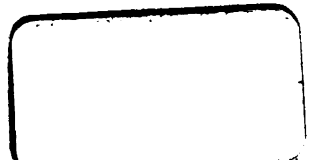
COMTE DE SAINT-AULAIRE. — **La Renaissance de l'Espagne.** In-16..... 25 fr.

BORIS SOUVARINE. — **Staline.** In-8° écu..... 62 fr.

JÉRÔME THARAUD, de l'Académie française, et JEAN THARAUD. — **Le Passant d'Éthiopie.** In-16..... 19.50

— **Cruelle Espagne.** In-16..... 21.40

PRINCE FÉLIX YOUSSOUPOFF. — **La Fin de Raspoutine.** In-16..... 19.50

PARIS (FRANCE). TYP. PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.—1942. 35413. XXIV-4.

DEC 5 - 1951